



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





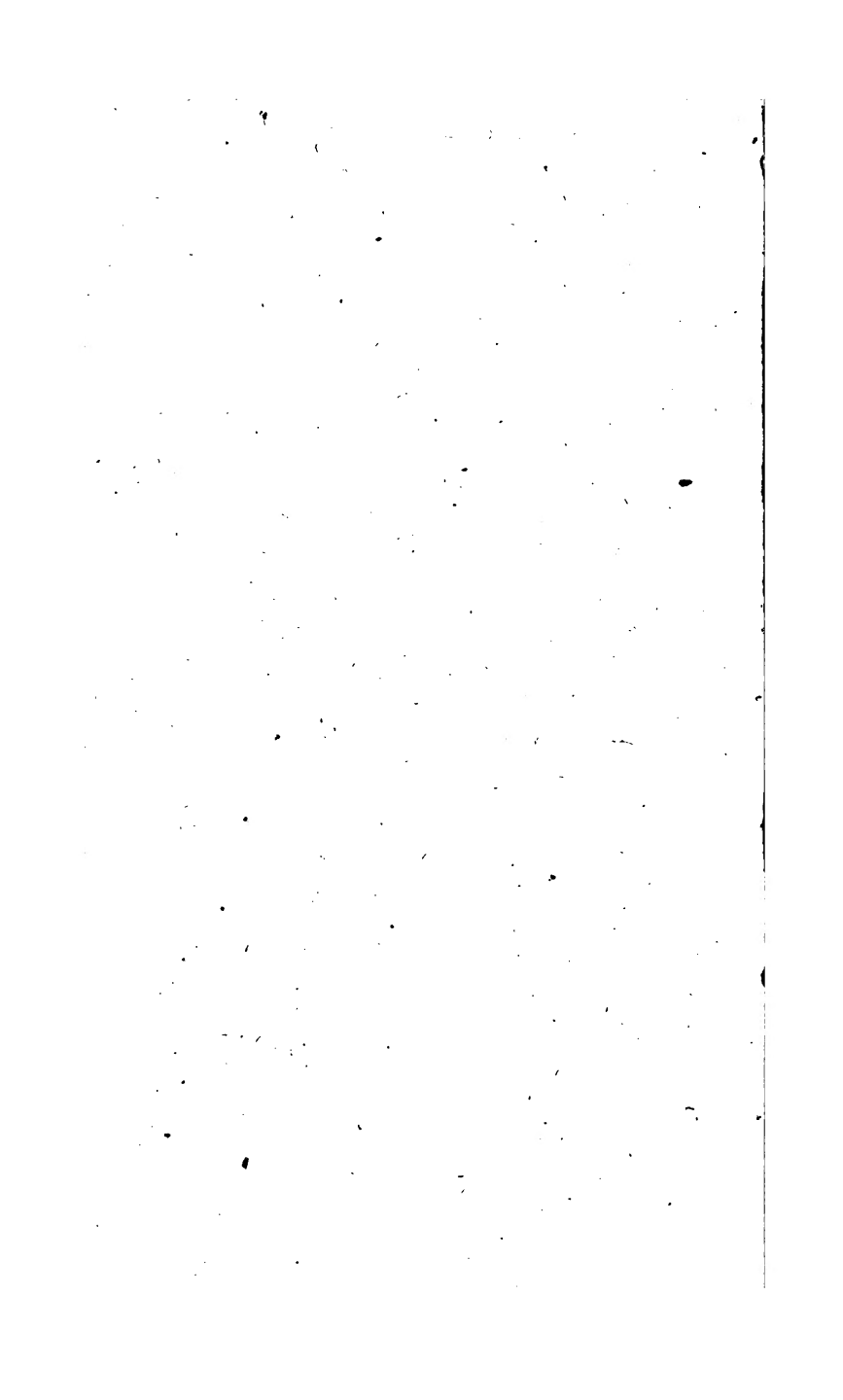


*Sir Windham Dalrymple, Bart.*



EE 105 (Friedh)



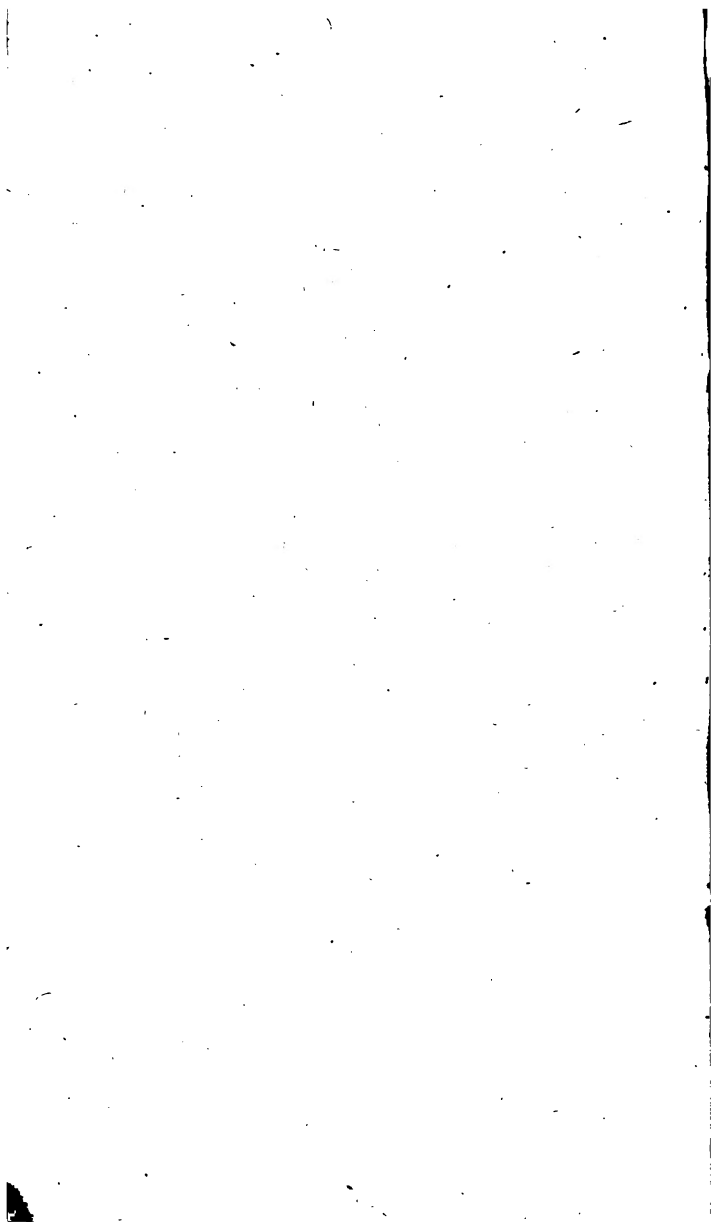


















LES VIES  
DES  
HOMMES ILLUSTRES  
DE LA  
FRANCE,  
CONTINUÉES

*Par M. L'ABBE' PÉRAU, Licencié de la  
Maison & Société de Sorbonne.*

TOME DIX-SEPTIEME.



A AMSTERDAM,

*Et se vend*

A PARIS, chez LE GRAS, Grande Salle  
du Palais, à l'L couronnée.

---

M. DCC. XLIX.







LES HOMMES  
ILLUSTRES  
DE LA FRANCE.

---

HENRI DE LORRAINE ,  
PREMIER DU NOM ,

*Duc de Guise , Prince de Joinville ;  
Pair , & Grand-Maître de France ,  
Chevalier des Ordres du Roi , Général  
de ses Armées , & Gouverneur  
de Champagne & de Brie ; autre-  
ment appelé GUISE LE BALAFRE'.  
Sous Henri II , François II , Char-  
les IX & Henri III.*

**L**A vie de Henri de Guise  
présente un mélange bizarre  
de grandes qualités & de  
vices éclatans , dont le  
monstrueux assemblage occasionna  
Tome XVII. A

dans le Royaume les révolutions les plus extraordinaires. Peu s'en fallut que l'Etat ne fût entièrement bouleversé par les pernicieuses intrigues de ce Seigneur ambitieux. Il devint le Tyran de son Souverain, & l'engagea dans des démarches déshonorantes, qui le rendirent le mépris des peuples. L'infortuné Monarque essaya en vain de secouer le joug, en faisant tuer ce Prince; Guise; quoique mort, fut encore plus redoutable que lorsqu'il étoit à la tête des factions; son crédit toujours subsistant, le vengea de l'entreprise faite sur sa personne; & le fanatisme qu'il avoit inspiré aux peuples, porta enfin le coup funeste qui arracha la Couronne & la vie au dernier des Valois.

1550. Henri de Guise naquit le 31 de Décembre 1550. Il eut pour pere François de Guise, l'un des plus grands Capitaines de son siècle. Sa mere s'appelloit Anne d'Est, elle étoit fille de Hercule d'Est, du nom Duc de Ferrare.

Naissance  
du Duc de  
Guise.

Son éducation.

Le jeune de Guise eut une éducation conforme à son illustre naissance. Les riches talens dont la nature fem-



## DU C DE GUISE. 9

bloit avoir été prodigue à son égard , se déployerent de bonne heure , & il ne tarda pas à donner pour l'avenir les plus hautes espérances ; heureux , si une ambition sans bornes n'eût pas empoisonné dans la suite des semences précieuses dont il ne devoit résulter que des vertus dignes des Héros.

Mais malheureusement pour ce jeune Prince , on se pressa un peu trop de le rendre témoin des intrigues qui partageoient la Cour au sujet des affaires de la Religion ; il vit former sous ses yeux cette fameuse union , si connue dans notre Histoire sous le nom de *Triumvirat* \*. Elle fut jurée solennellement à Fontainebleau entre le Connétable & le Duc de Guise ; ces deux Seigneurs la cimentèrent par un acte de religion , en communiant ensemble le jour de Pâques ; & dès le même soir , le Connétable donna au Duc de Guise & au Maréchal de Saint-André un grand repas , où il invita le Prince de Joinville : ( c'étoit le nom que portoit le jeune de Guise du vivant de son pere ) ce Prince qui n'avoit pas encore atteint

Il participe de bonne heure aux intrigues de la Cour.

1561.

Il porte le nom de Prince de Joinville pendant la vie de son Pere.

\* Voyez la Vie de l'Amiral de Coligni.

1561. sa treizième année, étoit déjà regardé comme capable de participer aux projets que l'on formoit pour la ruine des Protestans.

Il parut peu après dans une circonstance d'éclat, où malgré sa jeunesse, il représenta avec toute la dignité d'un Seigneur, formé depuis long-tems aux usages de la Cour.

Il fait les fonctions de grand Chambellan au Sacre de Charles IX.

Ce fut au Sacre de Charles IX, qui se fit au mois de Mai 1561, le jeune Joinville fut chargé d'y faire les fonctions de grand Chambellan à la place du Duc son pere, qui assista à cette cérémonie à son rang de Pairie.

Difficultés proposées par la Maison de Longueville au sujet de la Charge de grand Chambellan.

Cela ne se passa pas sans beaucoup de difficultés de la part de la Maison de Longueville, à laquelle le Duc de Guise avoit enlevé la Charge de Chambellan, dont elle avoit joui pendant près de six vingt ans. Jacqueline de Rohan, veuve de François d'Orléans, Marquis de Rothelin, avoit écrit en Cour pour demander que le Duc de Longueville son fils, fût chargé de faire au Sacre les fonctions de grand Chambellan. Le Duc de Guise appréhendant que la Maison de Longueville ne profitât de cette occasion pour se rétablir, & peut-être

se conserver pour l'avenir dans une 15612  
Charge qu'on lui avoit enlevée ,  
n'osa pas faire refuser absolument la  
grace que Madame de Rothelin de-  
mandoit ; mais il lui fit répondre  
qu'en lui accordant ce qu'elle souhai-  
toit , on feroit observer que ce n'étoit  
pas un droit dont on pût se prévaloir  
pour la suite.

En effet , dans l'acte qui fut passé  
à cet égard , il fut stipulé formelle-  
ment que *le Duc de Longueville repré-  
senteroit le grand Chambellan à la place  
du Duc de Guise*. Le Duc de Longue-  
ville indigné de la clause , refusa ab-  
solutement la grace qu'on prétendoit  
lui accorder , & à son refus , le Prince  
de Joinville fit au Sacre les fonctions  
de Chambellan.

Cette grande cérémonie auroit dû  
se faire bien plutôt ; mais elle avoit  
été retardée jusqu'alors par les broüil-  
leries que les différentes factions en-  
tretiennent dans l'Etat \*. On avoit  
cru pouvoir y remédier à l'avéne-  
ment de Charles IX à la Couronne ,  
en tenant les Etats qui avoient été  
indiqués à Orléans, sous le regne aussi

\* *Vie de l'Amiral, an. 1559. 1560, &c.*

A J 61. court que malheureux de François II. On les avoit ouverts au mois de Janvier de cette année ; mais le peu de succès qu'on avoit lieu d'en attendre , les avoit fait transférer au mois de Mai. On commença donc à les reprendre à Pontoise , où on les avoit assignés. Ils furent interrompus encore une fois , & renvoyés au mois d'Août : on choisit Saint Germain-en-Laye pour le lieu de l'Assemblée.

Cette continuation n'eut pas plus de succès que le commencement en avoit eu , & enfin il n'en résulta d'autres fruits , que l'imposition de différentes taxes sur les divers corps de l'Etat.

Colloque  
de Poissi.

Une autre Assemblée presque aussi solennelle s'ouvrit peu après , & tint tous les esprits en suspens sur le fruit qui devoit en résulter. Ce fut la fameuse Conférence que les Prélats Catholiques eurent à Poissi , avec les Ministres Protestans , au sujet de la Religion. On commença par haranguer , on disputa ensuite ; & enfin on termina par se quereller sans rien conclure.

Les Huguenots fiers du privilège qu'on leur avoit accordé d'exposer

## DUC DE GUISE. 7

publiquement leur doctrine , imagi- 1 5 6 1.  
nerent en conséquence avoir droit  
d'exercer hautement leur Religion.  
L'Amiral de Coligni, un de leurs prin-  
cipaux Chefs , les appuyant de tout  
son crédit , ils devinrent insolens &  
se firent redouter de la Cour.

Le gouvernement trop foible pour  
saisir les mesures capables d'arrêter le  
mal , publia différens Edits pour &  
contre les Protestans , & se rendit in-  
finiment méprisable par cette contra-  
riété. Au milieu de ces agitations , les  
Catholiques & les Huguenots cher-  
chèrent à appuyer leur cause par les  
armes ; ce ne fut d'abord que de sour-  
des menées , tant en France que dans  
les Pays étrangers ; mais enfin l'orage  
qu'elles sembloient annoncer , éclata  
avec fureur à l'occasion d'un tumulte,  
dans lequel les gens du Duc de Guise  
massacrèrent inhumainement une  
grande quantité de Huguenots , qui  
s'étoient assemblés dans une grange  
pour y tenir un prêche.

Mouve-  
mens au  
sujet de la  
Religion.

Ce malheureux événement , si  
connu sous le nom de *Massacre de*  
*Vassy* , fut comme le signal des guerres  
qui déchirerent le Royaume dans la  
suite. On prit ouvertement les armes

On prend  
les armes.

**§ 6 1.** de part & d'autre ; on se forma des alliances avec l'Etranger , chaque Parti s'empara des Places qu'il trouva à sa bienséance , & l'on ne pensa qu'à se ménager des avantages les uns sur les autres. Les Huguenots se rendirent maîtres d'Orléans , dont ils firent leur Place d'armes ; les Catholiques de leur côté allèrent assiéger Rouën , qui étoit occupée par les Huguenots. La Ville fut emportée après une longue résistance , & tout y fut mis à feu & à sang.

L'armée  
des Hugue-  
nots s'ap-  
proche de  
Paris.

Ils sont  
repoussés.

Bataille de  
Dreux.

Le Prince de Condé & les autres Chefs Huguenots , outrés de la perte d'une Place de cette importance , entreprirent de s'en venger sur la Capitale ; ils s'approchèrent de Paris , & commencèrent par ravager les environs ; mais les troupes du Roi les ayant bientôt obligés de se retirer , ils prirent leur route vers la Normandie , où ils furent suivis par l'armée royale. Les deux armées se joignirent dans les plaines de Dreux , où il y eut une sanglante bataille , dont le succès fut long-tems incertain ; le Connétable fut pris par les Huguenots , & le Prince de Condé par les Catholiques : on se battit de part & d'autre



avec un égal acharnement ; cependant 1562.  
la déroute parut se mettre dans l'armée  
royale , & il y eut même des fuyards  
qui vinrent annoncer à la Cour que  
tout étoit perdu ; mais le Duc de Guise  
qui se réservait pour le coup de par-  
tie , fit avec le corps qu'il comman-  
doit, un mouvement si bien ordonné,  
qu'il rétablit le combat ; il mit à son  
tour les Huguenots en déroute , &  
resta maître du champ de bataille.

Cette victoire mit le comble à la  
réputation du Duc de Guise. On pu-  
blia ses éloges de toutes parts ; la  
Cour le regarda comme son libéra-  
teur , & lui fit des remerciemens con-  
formes au service qu'il venoit de ren-  
dre , lorsqu'il alla à Ramboüillet pour  
rendre compte au Roi & à la Reine-  
mere de tout le détail de cette action.  
Le Roi lui donna alors le commande-  
ment général des troupes , & aussi-tôt  
il repartit pour marcher contre l'Ami-  
ral , qui s'étoit retiré à Orléans avec  
les débris de son armée. Le Duc de  
Guise mit le siège devant cette Place ,  
& il alloit s'en rendre maître, lorsqu'il  
fut assassiné.

Tels furent les événemens qui se  
passèrent depuis le Sacre du Roi ,

1562. jusqu'à la mort du Duc de Guise ; c'est-à-dire , depuis le mois de Mai 1561 , jusqu'en Février 1563. Le jeune Joinville prit part à tous ces mouvemens , aussi bien qu'aux négociations que la Reine - mere fit entamer à plusieurs reprises , soit pour procurer la paix , soit pour amuser les Protestans. La vivacité du jeune Prince , & une sorte de maturité qu'il avoit déjà dans l'esprit , le porta à s'instruire des détails , à former des conjectures , & à faire des raisonnemens plus forts que son âge ne paroissoit comporter. Il joignoit à cela beaucoup de finesse & de dissimulation. Le Duc son pere qui étudioit avec soin le caractère de ce fils bien-aimé , prévint avec chagrin que ces semences d'ambition & d'intrigues ne prendroient que trop-tôt de funestes accroissemens dans un jeune sujet , qui ayant déjà assez de capacité pour concerter des entreprises , paroissoit avoir d'ailleurs toutes les qualités propres pour les mettre à exécution. Il prédit , selon le rapport de M. de Thou , que ce jeune Prince se laisseroit aveugler par son ambition ; & qu'enivré des caresses & des flatteries

*Idee que  
le Duc de  
Guise avoit  
du Prince  
de Join-  
ville.*

DUC DE GUISE. II

d'un peuple inconstant & léger , il 1562.  
entretiendrait le feu des guerres civiles , & en seroit enfin la victime.

Le Duc de Guise se confirma de plus en plus dans ses idées , lorsqu'il examina la conduite que tint son fils dans les commencemens du siège d'Orléans , où il fit ses premières armes. La bravoure étoit comme naturelle aux Princes de cette Maison , ainsi il ne fut pas étonné de voir le jeune Joinville soutenir à cet égard la réputation de ses Ancêtres ; mais il fit une attention particulière aux manières engageantes avec lesquelles il s'insinuoit habilement dans l'esprit des Officiers & même des simples soldats , & il pressentit dès lors combien il se rendroit un jour redoutable dans l'Etat , s'il se livroit aux intrigues & aux cabales de la Cour.

Il est à présumer que le Duc de Guise n'auroit rien négligé pour réformer avec le tems le caractère de ce jeune Prince ; mais il fut malheureusement assassiné dans le tems qu'il étoit à la veille de se rendre maître d'Orléans.

Le Duc de  
Guise est  
assassiné.

Cet événement , si malheureux par lui-même , le fut encore plus pour le

1562. Prince de Joinville, qui n'avoit plus personne qui eût sur lui assez d'autorité pour lui donner les conseils dont il avoit besoin. Le Duc son pere, ayant vêcu encore six jours depuis sa blessure, lui fit au lit de la mort une longue exhortation, dans laquelle après lui avoir recommandé de craindre Dieu, d'être fidèle à son Roi, & de respecter sa mere, il l'avertit de ne pas aller à la fortune par des voyes criminelles; telles que sont celles que l'on suit ordinairement à la Cour. Il lui parla fortement sur le danger de l'amour des femmes, & sur l'attention qu'il devoit avoir de ne jamais entrer dans des intrigues secrètes. Il lui recommanda enfin de ne pas ambitionner les grandes Charges de l'Etat, qui exposent à mille dangers ceux qui les possèdent, en attirant sur eux la jalousie, l'envie, & la haine d'ennemis puissans.

Conseils  
que le Duc  
de Guise  
donne au  
Prince de  
Joinville.

Ces sages leçons ne firent qu'une impression passagere : l'assassinat du Duc de Guise étant l'ouvrage des Huguenots, & même de l'Amiral à ce qu'on croyoit; c'en fut assez pour que le jeune Guise se livrât tout entier au ressentiment le plus vif, & à cette

## DUC DE GUISE. 15

haine implacable qui se fortifiant avec l'âge, produisit les troubles affreux dont la France fut agitée par la suite. 1563

La mort du Duc de Guise fut suivie de la paix : on avoit déjà entamé quelques négociations à ce sujet avant sa blessure ; mais une conférence qu'il eut avec la Reine peu de tems avant de mourir, déterminâ cette Princesse à finir absolument la guerre. La conclusion de la paix fut accompagnée d'un Edit, qui accordoit aux Protestans la liberté de tenir leurs Assemblées dans toutes les Villes dont ils étoient maîtres au commencement de cette année : par ce même Edit, le Roi fit sçavoir qu'il pardonnoit tout le passé ; il dispensoit le Prince de Condé de rendre compte des deniers qu'il avoit levés pour les frais de la guerre, & enfin il déclaroit que les Seigneurs & autres Officiers qui avoient suivi le parti du Prince, n'avoient rien fait qu'avec de bonnes intentions.

Paix entre  
les Catho-  
liques & les  
Huguenots.

Aussi-tôt que la grande affaire de la paix fut terminée, on rendit de part & d'autre la liberté aux prisonniers. Le Prince de Condé & le Connétable, qui avoient été pris l'un & l'autre

1563. à la bataille de Dreux , l'un par les Catholiques & l'autre par les Protestans , reparurent à la Cour. Le Prince y fixa son séjour , par l'adresse qu'eut la Reine-mere de favoriser une passion qu'il avoit pour une de ses filles d'honneur. A l'égard du Connétable , on fut fort étonné de le voir partir presque aussi - tôt pour se retirer à Chantilli.

Le Prince de Joinville prend le nom de Duc de Guise.

Il succede à son pere dans la Charge de Grand-Maître de la Maison du Roi.

Mécontentement du Connétable au sujet de cette Charge.

En prenant congé du Roi , il ne dit rien du sujet qui le déterminoit à s'éloigner ; mais il fut aisé d'en découvrir la cause. Le Prince de Joinville , que j'appellerai désormais Duc de Guise, (nom qu'il prit immédiatement après la mort de son pere,) venoit d'être nommé Grand-Maître de la Maison du Roi , Charge dont le feu Duc de Guise n'avoit été revêtu , que parce qu'on avoit obligé le Connétable à la lui céder. Ce Seigneur s'attendoit d'y rentrer à la mort de ce Prince , ou du moins de la faire passer à un de ses fils ; mais la Cour prit des arrangemens contraires , & crut devoir récompenser dans la personne du jeune de Guise , les importans services que le feu Duc son pere avoit rendus à l'Etat. Le Connétable irrité , se retira

# DUC DE GUISE. 15

donc de la Cour. L'éloignement d'un 156  
mécontent de cette importance, in-  
trigua d'autant plus la Reine, qu'on  
avoit absolument besoin de lui pour  
l'expédition du Havre qu'elle médi-  
toit. Cette habile Princesse trouva  
bientôt un moyen sûr pour le faire  
revenir, en faisant donner à Damville  
son fils, le Gouvernement de Lan-  
guedoc.

Ainsi la grande Maîtrise de France  
qui avoit déjà valu le bâton de Ma-  
récchal de France au fils aîné du Con-  
nétable, la première fois qu'il avoit  
été obligé de s'en défaire, fit avoir  
cette fois-ci à un autre de ses enfans,  
le Gouvernement d'une des plus belles  
Provinces du Royaume.

Indépendamment de la Charge de  
Grand-Maître, le Roi donna encore  
au Duc de Guise le Gouvernement de  
Champagne, & lui accorda plusieurs  
autres graces, qui annonçoient qu'il  
jouïroit bientôt à la Cour de la plus  
grande faveur.

Le Duc  
de Guise  
obtient le  
Gouverne-  
ment de  
Champagne.

D'un autre côté, on tâcha de le  
venger de l'assassinat du Duc son pere,  
en punissant le coupable du même  
supplice que l'on fait subir aux crimi-  
nels de leze-majesté au premier chef.

L'assassin  
du feu Duc  
de Guise est  
puni com-  
me crimi-  
nel de leze-  
Majesté.

1563. Poltrot sieur de Meré, qui avoit été convaincu d'avoir fait le coup, eut les membres déchirés avec des tenailles ardentes, puis il fut tiré à quatre chevaux; ensuite on lui coupa la tête que l'on planta au bout d'une pique en Place de Grève; & enfin son corps ayant été coupé en quatre quartiers, on les laissa long-tems exposés aux quatre portes principales de la Ville.

Une punition aussi solennelle ne fut point capable d'appaîser les Guîses. Ce n'étoit pas précisément à Poltrot qu'ils en vouloient; ils remontoient plus loin, & demandoient qu'on les vengeât de ceux qui par leurs conseils, avoient été les auteurs de cet infâme assassinat: ils accusoient en particulier l'Amiral; & en effet, il y avoit de quoi former contre lui de véhémens soupçons. Le jeune de Guîse en particulier en étoit si intimement convaincu, qu'il ne fut pas possible de l'appaîser, jusqu'à ce qu'il en eût tiré la vengeance la plus cruelle.

Les Princes Lorrains demandent que l'on informe au sujet de

Les Princes Lorrains firent toutes les tentatives possibles, pour que l'on informât contre les auteurs de cet assassinat. Ils parurent à la Cour avec une nombreuse suite de Gentils-



# DUC DE GUISE. 17

hommes qui leur étoient attachés, & ils parlerent si hautement contre les Colignis, que l'Amiral qui depuis la paix étoit à Châtillon, ayant résolu de paroître & d'aller remplir à la Cour les devoirs de sa Charge, le Prince de Condé vint le trouver à Essonne, pour lui dire de la part de Leurs Majestés de différer pendant quelque tems à se montrer, parce que les factieux étoient si animés, que l'autorité du Roi ne seroit pas capable d'empêcher les entreprises de ses ennemis.

Condé peu après parut au Conseil & parla avec véhémence en faveur de l'Amiral. Le Maréchal de Montmorenci prit aussi son parti, tant en son nom, que de la part du Connétable, qui n'étoit pas encore revenu à la Cour. D'Andelot qui assistoit à ce Conseil, ne parla pas avec moins de vivacité, & il demanda de plus qu'on nommât des Commissaires pour informer de la gestion du feu Duc de Guise.

La Cour justement alarmée de ces demandes respectives, qui ne tenoient qu'à rallumer dans le sein de l'Etat le feu des guerres civiles, réso-

1563  
l'assassinat  
du Duc de  
Guise.

La Cour  
défend  
toute pour-  
suite à cet  
égard.

1563: qu'ainsi la Cour ne se rendroit pas si-tôt dans la Capitale. La maladie de cette Princesse avoit été occasionnée par une chute qu'elle avoit faite en partant de Gaillon; elle s'étoit donnée un coup violent à la tête, & cependant elle avoit voulu remonter à cheval, malgré toutes les remontrances qu'on put lui faire. Le mal ne tarda pas à se faire sentir, & lorsqu'on fut à Meulan, les douleurs devinrent si vives, qu'il fallut absolument s'arrêter. On lui fit quelques incisions à la tête, qui la mirent à l'extrémité. Cependant elle revint assez promptement, & enfin elle recouvra la santé. Cet événement arrêta la Cour à Meulan, pendant tout le mois de Septembre, & l'on n'en partit que lorsque la Princesse fut entièrement rétablie.

La maladie  
de la Reine  
arrêta la  
Cour à  
Meulan.

Ce contre-tems déranger les idées des Guises: tout leur monde étoit prêt pour le tems qu'ils avoient désigné; mais il y en avoit plusieurs à qui différentes affaires ne permettoient pas de séjourner long-tems à Paris. Le Prince de Vaudemont entre autres, s'y ennuyoit beaucoup; & menaçoit de s'en retourner, si l'on ne finissoit pas bientôt.

DUC DE GUISE. 21

Les Guises qui avoient intérêt de profiter de la présence d'un parent de cette importance , prirent le parti de donner à Meulan la scène qu'ils s'étoient attendus de représenter à Paris. Ce spectacle devoit perdre beaucoup de sa splendeur dans un endroit aussi peu considérable ; mais il fallut se prêter aux circonstances , puisqu'on ne pouvoit faire mieux pour le présent.

On vit donc arriver à Meulan \* les Princes de la Maison de Guise dans l'appareil le plus lugubre. Antoinette de Bourbon , mère du feu Duc de Guise , conduisoit la marche : elle étoit suivie d'Anne d'Est , veuve de ce Prince , & de ses trois enfans , Henri l'aîné , Louis qui fut depuis Cardinal , & Charles si connu dans la suite sous le nom de Duc de Mayenne ; cette marche étoit fermée par les parens & les amis des Guises. Ils étoient tous en habits de deuil ; les Princesses étoient revêtues de grandes robes à queues traînantes , les femmes de leur suite avoient le visage couvert

Les Guises en corps présentent une Requête au Roi au sujet de l'assassinat du feu Duc.

\* M. de Thou , Mézerai & le P. Daniel , font passer cette scène à Paris. Voyez à ce sujet la note de la page 494. du Tom. XIV,

1563. de voiles noires, & faisoient tout retentir de leurs gémissemens.

Ce cortége ayant été introduit dans l'appartement du Roi, les Princesses & tous ceux qui les accompagnoient se jetterent à genoux, le Roi les invita à se relever, & particulièrement la mere & la femme du feu Duc. Il les écouta avec bonté, & reçut leur Requête, en promettant d'y avoir tout l'égard qu'elles pouvoient désirer, & adressant la parole à Antoinette de

Réponse  
du Roi aux  
plaintes des  
Guilés.

Bourbon, il lui dit : \* *Il me semble avoir ouï-dire que Dieu faisoit regner les Rois par la Justice : c'est pourquoi je vous ai ci-devant dict, ma Cousine, que je vous la ferois faire, quand vous m'en requériez. Le cas me semble si malheureux, fait à ung Prince tant recommandé de ses services, & qu'il tenoit lieu en l'armée que j'avois lorsqu'il fut ainsi malheureusement tué, que moi-même la poursuiverois : pour ce veux-je qu'elle soit ouverte & faite si bonne, que Dieu & le monde en demeurent satisfaits, & que ma conscience en soit débarrassée.*

Le même jour le Roi fit répondre à

\* *Mémoires de Condé, tom. IV, pag. 662.*

la Requête par un écrit qui y fut joint 1563;  
 sous ce titre : *Décret apposé par com-  
 mandemens du Roi au-dessous de ladicte  
 Requête. Il étoit conçu en ces termes :*  
*Le Roi a permis & permet aux Sup-  
 plians, poursevoir en Justice pour la  
 faitte maintenance en la présente Requête  
 pardevant les Juges ordinaires de Fran-  
 ce, Lieutenans Généraux de Sa Ma-  
 jesté, en la connoissance de ladicte cause  
 en appartenant. Faict au Conseil privé  
 dudit Seigneur tenu à Nollain ( Meu-  
 lan ) le xxvj<sup>e</sup> jour de Septembre, l'an  
 mil cinq cens soixante-trois. Signé, de  
 L'Aubespine.*

Cette démarche des Guises &  
 celles\* qu'ils firent dans la suite,  
 lorsque le Roi fut de retour à Paris,  
 jetterent la Cour dans un grand em-  
 barras. Catherine de Médicis se dou-  
 rant bien que les Puissances voisines  
 animoient les Princes Lorrains par  
 leurs Emissaires, afin de replonger  
 l'Etat dans de nouveaux troubles,  
 avoit pris le parti de demeurer neutre  
 entre les Guises & des Colignis, se  
 réservant néanmoins toujours la facilité  
 d'être l'arbitre de leurs différends,

Embaras-  
 que cause à  
 la Cour le  
 différend  
 des Guises  
 & des Co-  
 lignis.

\* Voyez la vie de l'Amiral à l'an 1563.

1563. afin de commettre ces factions l'une contre l'autre ; ou les tenir en respect selon que la raison d'Etat, ou celle de son propre intérêt paroistroient l'exiger. Cette Princeesse fut assez habile pour empêcher que tous ces grands mouvemens n'eussent point de suite. Ce fut par son adresse qu'il ne se trouva point de Juges en France qui pussent décider cette affaire ; & enfin le Roi s'en réserva la connoissance ; & ordonna une surseance à toute poursuite pendant l'espace de trois ans.

Lectre de  
la Reine à  
ce sujet.

On voit par une lettre que la Reine écrivit le 12 Janvier 1564 à l'Evêque de Rennes, Ambassadeur de France en Allemagne, combien cette malheureuse affaire avoit donné d'occupation à la Cour depuis la premiere Requête présentée à Meulan. *Et sera seulement, dit la Reine, ce mot de Lettre pour vous dire qu'après plusieurs Requetes proposées, tant par ma Cousine la Duchesse de Guise, que par le sieur de Chastillon, Admiral de France, sur le fait de leur différend, & infinies recusations proposées par les uns & par les autres, tant contre les Courts de Parlement de ce Royaume, que contre le Grand Conseil, & mesmes contre les premiers*

¶

*Et principaux du Conseil du Roi , mon- 1 5 6 3.  
dit S. & fils ; tellement qu'il se peut  
dire que luy & moy estions demeur  
ions seuls , pour leur faire droit sur  
leursdites Requêtes & differends ; le Roy  
mondit S. & fils , a esté contraint pour le  
poids & importance de l'affaire de reie-  
nir à lui & à sa personne , la connoissan-  
ce dudit differend & de le tenir en estat ;  
suspens & surséance pour le temps &  
termes de trois ans , ou tel autre temps  
qu'il lui plaira , selon que ses affaires le  
pourront porter.*

L'Arrêt qui ordonnoit aux Guises de surseoir à toute poursuite , leur fut signifié le cinquième de Janvier. Les Princes de cette Maison étoient venus la veille au Louvre , pour prendre congé du Roi & de la Reine sa mere. Leur dessein étoit de partir incessamment de Paris , pour se rendre à Joinville , où ils comptoient recevoir le Cardinal de Lorraine , qui arrivoit de Trente , d'où il étoit parti immédiatement après la conclusion du Concile. Ils avoient paru chez le Roi avec un nombreux cortège de Seigneurs & de Gentilshommes , dans l'espérance apparemment qu'en se montrant avec appareil , ils intimideroient la Cour

1564. & empêcheroient l'effet de l'Arrêt ; dont ils se voyoient menacés. Mais ils furent trompés dans leur attente , & il n'y eut rien de changé dans ce qui avoit été réglé au Conseil.

Le Duc de Guise va à Joinville recevoir le Card. de Lorraine.

Le Duc de Guise , & les Princes & Princesses de sa Maison , partirent donc fort mécontents pour Joinville , où le Cardinal de Lorraine se rendit peu de tems après. L'arrivée de ce Prélat fit renaître leurs espérances , & ils crurent que sa présence à la Cour , donneroit à leurs affaires une forme plus avantageuse ; mais il en arriva tout autrement , il fit différentes tentatives qui ne réussirent pas.

Conduite du Cardinal à l'égard des Huguenots.

L'Edit de pacification étoit peu de son goût ; cependant les conjonctures actuelles ne permettant pas de travailler à le rompre , il se retourna habilement , & fut le premier à conseiller au Roi de le faire observer exactement , & de punir avec sévérité quiconque refuseroit de s'y soumettre.

Les Protestans aussi-bien que ceux des Catholiques qui redoutoient les troubles , furent d'autant plus surpris de voir ce Cardinal tenir une route si pacifique , qu'ils avoient compté que sa présence ne manqueroit pas de rallu-



mer bientôt un incendie , qu'on 15 6 4  
avoit eu tant de peine à éteindre : mais  
ce qui leur fit alors le plus de plaisir ,  
c'est que ce Prélat, après avoir séjourné  
peu de tems à la Cour , s'en alla à son  
Archevêché de Rheims, où l'on sçut  
qu'il devoit passer le reste de l'an-  
née.

Les Guises n'ayant donc rien pu  
entreprendre contre l'Amiral , ni par  
eux-mêmes , ni par le crédit du Car-  
dinal , changerent de batteries , &  
firent intervenir les Puissances étran-  
geres. La Cour étant alors à Fontaine-  
bleau , on y vit arriver le Nonce du  
Pape & les Ambassadeurs de l'Empe-  
reur , du Roi d'Espagne & du Duc de  
Savoye , qui tous proposerent diffé-  
rens articles concernant la Religion ,  
& supplierent ensuite le Roi , de la  
part de leurs Maîtres, de faire punir  
les auteurs des derniers troubles , &  
en particulier de faire faire des re-  
cherches au sujet de l'assassinat du feu  
Duc de Guise , & d'en punir sévère-  
ment les auteurs.

Les Guises  
intéressent  
les Cours  
étrangeres  
dans leur  
querelle.

Ils firent aussi beaucoup de mouve-  
mens pour engager la Reine à entrer  
dans leurs idées , mais on avoit alors  
bien d'autres choses à faire. Le trésor

royal étoit épuisé, il falloit cependant trouver de l'argent pour acquitter les dettes de l'Etat, & entr'autres pour payer les troupes étrangères, qu'on ne pouvoit point renvoyer sans argent. D'ailleurs la Reine avoit projeté un grand voyage : son dessein étoit de promener le Roi dans les principales Villes de son Royaume. Toutes ces circonstances demandoient des soins & de l'argent, & ne permettoient pas de porter ses vûes sur d'autres objets.

1565. On se contenta donc de donner de belles patoies aux Ambassadeurs. Le Roi les pria de remercier leurs Maîtres de sa part, & de les assurer qu'il auroit soin que la Justice fût exactement observée dans son Royaume. Et par rapport aux différens détails de leurs remontrances, Sa Majesté leur promit de donner sa réponse par écrit.

Tout cela se passa dans le mois de Février ; pendant ce tems-là, on faisoit toujours les préparatifs pour le voyage de la Cour, & enfin le départ se fit le mois suivant. Le Roi visita la Champagne, le Barrois, la Bourgogne, le Lyonnois, la Provence, le Languedoc & la Guyenne. Les entrées

Le Roi  
part pour  
aller visiter  
les Provin-  
ces de son  
Royaume.

solemnelles que ce Prince fit dans toutes les grandes Villes, rallentirent un peu la marche de la Cour, de sorte que l'on n'arriva à Bayonne qu'au mois de Juin 1565.

Pendant que le Roi étoit ainsi éloigné, il y eut à Paris un événement d'éclat, qui pensa renouveler les troubles, & remettre tout en combustion. Le Cardinal de Lorraine qui s'étoit retiré à Rheims, comme je l'ai dit, résolut de venir à Paris. Il passa d'abord à Soissons, pour y conférer avec le Prince de Condé, qui y étoit allé voir Catherine de Bourbon sa sœur, qui étoit Abbesse de N. D. de cette Ville. De Soissons, le Cardinal se rendit à Saint Denis, où il manda quelques Princes de sa Maison, & un grand nombre de ses amis. Son dessein étoit d'entrer dans Paris, comme en triomphe, ayant outre sa Compagnie une suite nombreuse de gens armés.

Il faut observer que pour maintenir le bon ordre dans Paris, le Roi avoit fait publier une défense de porter des armes, sous quelque prétexte que ce pût être. Il y avoit eu depuis peu une exception en faveur du Cardinal de

Le Cardinal de Lorraine projette d'entrer à Paris avec des Gardes.

4569. Lorraine, à qui le Roi avoit permis de se faire accompagner par des gens armés.

Le Maréchal de Montmorenci qui étoit alors Gouverneur de Paris, n'ignoroit pas la permission que le Roi avoit accordé au Cardinal; mais comme ce Prélat n'avoit pas daigné l'en informer, le Maréchal se crut autorisé à faire observer les Edits du Roi contre le port des armes. Cependant pour prévenir toute émeute, Montmorenci alla au Parlement, où il sçavoit bien que les Guises avoient beaucoup d'amis. Là, il se plaignit que contre les Ordonnances de Sa Majesté, il y avoit autour de Paris des gens armés, & que selon le devoir de sa Charge, il alloit travailler à les dissiper.

Montmorenci se prépare à l'empêcher

Le Maréchal s'attendoit bien que le Cardinal seroit informé de cette démarche, & qu'il ne se hazarderoit point à entrer dans Paris avec son cortège, sans le prévenir sur la permission que le Roi lui avoit donnée d'avoir des Gardes. Le Prélat s'inquiéta peu des avis que ses amis lui donnerent, & il partit de Saint Denis dans la disposition d'entrer dans Paris.

avec tout son monde. Il avoit entre autres avec lui le Duc d'Aumale son frere , & le jeune Duc de Guise , son neveu. 1565.

Le Cardinal avoit fait à peu près la moitié du chemin de Saint Denis à Paris , lorsque le Prevôt des Maréchaux vint de la part du Gouverneur lui intimer l'ordre de faire mettre bas les armes aux gens de sa suite. Le Prélat loin de faire attention à cet avis , crut au contraire que c'étoit une insulte qu'on lui faisoit ; de sorte que sans rien répondre au Prevôt , il fit doubler le pas à ses gens , afin d'arriver au plutôt dans Paris : il y entra en effet , avant que le Maréchal pût être informé ; mais le Cardinal étant près de l'Eglise des Innocens , Montmorenci parut à la tête de ses Gardes , & chargea ceux du Cardinal. Il y en eut quelques-uns de tués de part & d'autre. Le Prélat effrayé mit au plus vite pied à terre , & se sauva dans la boutique d'un Marchand , avec le Duc de Guise & le Duc d'Aumale , & ils y resterent jusqu'au soir. Lorsque le tumulte parut apaisé , ils se retirèrent secrettement à l'Hôtel de Cluni , rue des Marburins.

Le lendemain le Cardinal envoya dire au Prevôt des Marchands de parler au Maréchal ; mais celui-ci exigeant toujours qu'on lui communiquât le brevet du Roi, & le Prélat persistant à le refuser, & n'osant pas néanmoins rester à Paris, après l'affront qu'il venoit de recevoir, fut contraint de profiter d'une nuit pour se sauver à Rheims, d'où il s'en alla dans le pays Messin.

1566. Dès qu'il fut parti, on vit les Guises paroître en armes dans Paris, avec une suite assez nombreuse ; Montmorenci presumant qu'ils avoient dessein de faire du bruit, écrivit à l'Amiral de venir le trouver au plutôt avec ses amis. L'Amiral qui étoit à Châtillon depuis le départ du Roi, en partit aussi-tôt, & se rendit à Paris le 22<sup>e</sup> de Janvier, avec un cortége de cinq cens chevaux.

Mouvements des Guises au sujet de l'insulte faite au Cardinal.

Tous ces mouvemens causerent de mortelles inquiétudes aux Bourgeois ; mais heureusement leur crainte fut bientôt dissipée, les deux Partis se contenterent de faire bonne contenance pendant quelques jours, après lesquels les Guises s'étant retirés chez eux, l'Amiral partit de Paris peu

DUC DE GUISE. 33

après, & s'en retourna à Châtillon. 1566.

On ne fut pas si-tôt tranquillisé à la Cour sur cet événement. Le Roi en avoit été informé par les plaintes réciproques, que le Cardinal & le Maréchal firent l'un de l'autre. On crut d'abord tout appaiser, en disant que cette affaire seroit examinée mutuellement, & qu'on rendroit justice à qui elle étoit dûe; mais la démarche de l'Amiral faisant appréhender que la chose ne devînt plus sérieuse, le Roi envoya le Chevalier de Seurre, pour ordonner de sa part aux deux Partis de poser les armes. Le Duc d'Aumale eut ordre de se retirer en Champagne. Le Chevalier se transporta ensuite à Châtillon, pour dire à l'Amiral d'y rester jusqu'à ce que le Roi lui eût fait sçavoir ses volontés.

La Cour prend des mesures pour appaiser ces mouvements.

L'espèce d'exil dans lequel on envoya le Duc d'Aumale, pensa occasionner de nouveaux désordres. Ce Prince se rendit à Rheims, où le Cardinal de Lorraine étoit encore, & là, il se tint plusieurs Conférences sur les mesures qu'on pourroit prendre pour se vanger du Maréchal de Montmorenci & de l'Amiral. On ne trouva point de meilleur moyen, que

Projet des Guises contre les Montmorencis & les Collignis.

1-5 6.6. de former contr'eux une ligue de tous les Grands du Royaume. Heureusement cette intrigue fut découverte par une Lettre qui fut interceptée. On y apprit qu'il y avoit déjà un grand nombre de Seigneurs, qui se préparoient à éclater au premier signal : on y trouva une liste, sur laquelle étoient les noms de Louis de Bourbon, Duc de Montpensier ; de Sébastien de Luxembourg, Comte de Martigues ; de François le Roi de Chavigny ; de Charles d'Angennes, Evêque du Mans, &c. Cette Lettre étoit du Duc d'Aumale, qui mandoit quantité de détails au Marquis d'Elbeuf, son frere.

La Reine ayant eu communication de cette Lettre, crut déjà voir la guerre se renouveler dans le Royaume. On imagina les moyens les plus prompts pour arrêter ces mouvemens ; & afin que Paris fût du moins préservé de l'orage qui se formoit, elle fit défendre de nouveau aux Guises & aux Colignis d'aller dans cette Ville. Le Roi s'adressa au Parlement, pour que cette Cour fût sçavoir ses ordres aux Seigneurs, à qui Sa Majesté interdisoit l'entrée de la Capitale.



La Lettre qui contenoit ces ordres , 1566. étoit dattée du Mont de Marsan : le Roi l'avoit écrite de sa propre main , aussi-bien que la liste des Seigneurs , à qui il défendoit de se trouver à Paris ; le jeune Duc de Guise étoit à la tête , ensuite le Duc d'Anjou son oncle , le Duc de Longueville , le Duc de Nevers , l'Amiral , d'Andelot , la Rochefoucault , Porcien & Soubise. En éloignant de la Capitale des Chefs de cette considération , le calme y fut bientôt rétabli , & personne n'osa faire de mouvement.

Nouvelles mesures de la Cour à cet égard.

Le jeune Duc de Guise n'ayant donc plus la liberté de résider à Paris , prit le parti de voyager ; il se rendit à Bayonne , où le Roi devoit avoir une entrevûe avec Isabelle sa sœur , Reine d'Espagne. Cette Princesse y arriva le quinziesme de Juin , & y passa trois semaines , pendant laquelle on n'entendit parler que de ballets , de carousels & de fêtes brillantes , qui occasionnerent des dépenses exorbitantes.

Le Duc de Guise va trouver le Roi à Bayonne.

Au milieu de cette dissipation , la Reine-mere travailloit sérieusement à un projet , qui eut enfin malheureusement son exécution quelques

1566. années après. Cette Princeſſe, dont la diſſimulation faiſoit le principal caractère, avoit eu ſoin de ſi bien couvrir ſon jeu, qu'il ſembloit qu'elle n'avoit d'autre deſſein, que d'amuſer la Reine d'Eſpagne, ſa fille. Afin de la voir plus commodément, elle avoit fait conſtruire une gallerie, qui communiquoit de ſon logis à celui de cette Princeſſe. Par ce moyen, elle ſe rendoit preſque toutes les nuits au logis de la Reine d'Eſpagne; mais c'étoit moins pour la voir, que pour conférer avec le fameux Duc d'Albe, au ſujet d'une alliance que la France vouloit faire avec l'Eſpagne, pour extirper de concert le Proteſtantisme, qui s'étoit répandu dans les Etats des deux Couronnes. Quelque ſecret que la Reine eut ſoin d'observer, les Proteſtans en découvrirent aſſez d'abord pour former des ſouſçons, qui ne ſe réalifèrent que trop, peu après\*.

Confé-  
rences de  
Bayonne.

Au ſortir de Bayonne, la Cour alla à Nérac, &c. paſſa enfuite dans différentes autres Villes, d'où elle ſe rendit à Blois; où elle devoit paſſer le

\* Voyez ce que j'ai dit à ce ſujet dans la Vie de l'Amiral & dans celle du Maréchal de Tavannes, an. 1565.

reste de l'année. On apprit alors que la guerre s'allumoit en Hongrie entre l'Empereur & les Turcs. Le Duc de Guise qui brûloit d'envie de signaler son courage , profita de cette conjoncture pour passer en Allemagne , où il servit dans les troupes de l'Empereur , & ne revint en France qu'à la fin de l'année suivante.

Le Duc de Guise va à la guerre de Hongrie.

Peu de mois après son départ , il se tint à Moulins une Assemblée solennelle , que le Roi avoit indiquée dans cette Ville , & où il avoit mandé tous les Grands du Royaume , & les premiers Présidens de ses Parlemens. Ce fut là , qu'après plusieurs réglemens , qui furent faits pour le bien de l'Etat , on négocia , ou plutôt , comme dit Mézerai , on *plâra* un accommodement entre les Guises & les Colignis. Cela se passa en présence du Roi , qui avoit fait venir à Moulins la Veuve du Duc de Guise , le Cardinal de Lorraine & l'Amiral (a).

Reconciliation des Guises avec les Montmorencis & les Colignis.

(a) Les Historiens ne sont point d'accord sur un fait qui concerne l'Assemblée de Moulins. Les uns prétendent que Henri de Guise n'y assista pas ; d'autres assurent le contraire. Je me suis déterminé pour le premier sentiment sur la parole de Castelnau,

1566. Il y eut en même temps une réconciliation entre ce même Cardinal & le Maréchal de Montmorenci. Tout cela se fit par ordre du Roi ; ainsi l'on sçut à quoi s'en tenir sur la sincérité des sentimens de chacun.

*Auteur contemporain, qui dit au sujet de cette Assemblée. Vray est que les enfans du Duc de Guise estoient absens & hors de la Cour.*

Mézerei est du même avis, & dit formellement : *Le jeune Duc ( de Guise ) n'y étoit pas, il étoit allé faire ses premières armes à la guerre de Hongrie, d'où il ne revint qu'à la fin de cette année ( 1566 )*

M. de Thou, & après lui le P. Daniel, sont d'une opinion contraire. *L'accommodement, dit M. de Thou, se fit avec Anne d'Est, veuve du Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine, frere du feu Duc ; mais non pas avec Henri son fils. Il étoit depuis peu revenu de Hongrie . . . Il se conduisit dans cette affaire de telle façon, & composa si bien son visage, qu'il fut aisé de remarquer que, quoiqu'il ne s'opposât pas formellement à l'accommodement, il ne se croyoit pas obligé à tenir dans la suite les articles, dont les autres étoient convenus entr'eux.*

Le P. Daniel s'annonce ainsi : *Le Roi avoit fait venir l'Amiral à Moulins, où se trouvoit le jeune Duc de Guise, qui avoit toujours accompagné ce Prince durant le voyage.*

Ce qui m'a déterminé à ne pas m'en rapporter à la narration de ces deux Historiens,

# DUC DE GUISE. 39

Cette grande affaire terminée, le 1566. Roi revint enfin à Paris, où l'on fut quelque tems sans entendre parler de rien, qui pût renouveler les troubles. L'éloignement des Chefs de parti ne contribuoit pas peu à assurer la tranquillité publique. Le Prince de Condé

Retour du  
Roi à Pa-  
ris.

c'est que j'ai cru trouver quelques erreurs dans leur récit. 1°. A l'égard du P. Daniel, il n'a pas dû dire que le jeune de Guise étoit  *toujours*  accompagné le Roi durant son voyage : car il est certain que le Roi se mit en route à la fin de l'hyver 1564, & que le Duc de Guise étoit encore à Paris au commencement de 1565. Il étoit avec le Cardinal de Lorraine, lorsque ce Prélat fut insulté rue S. Denis. Il y étoit encore vers le mois de Mai de cette même année, puisqu'il fut compris sur la liste de ceux à qui le Roi défendoit de demeurer à Paris; & il paroît que le dépit de ne pouvoir se trouver dans cette Ville avec ceux qui cabaloient contre les Montmorencis, déterminâ son voyage pour Bayonne, où il se rendit le mois suivant. Il resta alors quelque tems avec le Roi; & Sa Majesté se rapprochant de sa Capitale, Guise qui appréhendoit d'y avoir du désagrément, prit le parti d'aller servir en Hongrie. Au reste, le P. Daniel observe que les sentimens sont partagés sur la présence du Duc de Guise à l'Assemblée de Moulins.

2°. Par rapport à M. de Thou, il est aisé de faire voir qu'il se contredit dans sa narration. Il assure que quand le Duc de Guise

1566. & les Colignis s'étoient retirés dans leurs terres, le Duc de Guise étoit en Hongrie uniquement occupé alors du soin de se faire un nom par les armes. A la vérité, le Cardinal de Lorraine étoit de retour à Paris, avec la Duchesse de Guise; mais ni l'un ni l'autre n'osoient recommencer à se plaindre, après avoir solennellement promis, en présence du Roi, d'oublier tout le passé.

D'ailleurs, la Duchesse de Guise avoit bien d'autres choses à faire, que de vanger la mort de son mari. Tout avoit changé de face depuis quelque

parut à Moulins, *il étoit depuis peu revenu de Hongrie*; mais selon ce même Auteur, la guerre de Hongrie occupa toute l'année 1566. Cette guerre n'étoit pas même commencée dans le tems de l'Assemblée de Moulins, on en étoit encore aux préparatifs. Bien plus, M. de Thou parle en 1566 de l'arrivée du Duc de Guise en Hongrie. *Vers ce même tems*, dit il en parlant des Seigneurs qui arrivoient en Hongrie au mois de Juillet 1566, *on vit arriver de France le jeune Henri de Lorraine, fils du Duc de Guise tué à Orléans*. Ainsi M. de Thou, en supposant que le Duc de Guise ait assisté à l'Assemblée de Moulins, auroit plutôt dû dire qu'il se préparoit à partir pour la Hongrie, que d'avancer qu'il en étoit revenu depuis peu.

tems. Ce n'étoit plus cette Veuve 1566.  
 éplorée, qui ne s'annonçoit que par  
 des gémissemens & des larmes : la  
 source venoit de s'en tarir dans des  
 soins d'une espèce bien différente, &  
 elle venoit enfin de réussir à fixer le  
 cœur du Prince le plus aimable, le  
 mieux fait, & le plus inconstant qu'il  
 y eût jamais eu.

Il se pro-  
 jette un  
 Mariage  
 entre la  
 Duchesse  
 de Guise &  
 le Duc de  
 Nemours.

C'étoit le fameux Duc de Nemours  
 de la Maison de Savoye : je ne puis  
 mieux le faire connoître, qu'en expo-  
 sant le portrait que l'illustre Madame  
 de la Fayette nous en a tracé dans la  
*Princesse de Cleves* \*. Cet Ouvrage est  
 un roman ; mais le portrait du Prince  
 n'en est point un : l'ingénieux Auteur  
 qui l'a tracé, n'a fait que rapprocher  
 les différens traits qui sont épars dans  
 les Ecrits du tems, & surtout dans  
 Brantôme.

» Ce Prince, *dit-elle*, étoit un chef-  
 » d'œuvre de la nature : ce qu'il avoit  
 » de moins admirable, c'étoit d'être  
 » l'homme du monde le mieux fait &  
 » le plus beau : ce qui le mettoit au-  
 » dessus des autres, étoit une valeur  
 » incomparable, & un agrément dans

Portrait  
 du Duc de  
 Nemours.

\* *Voyez Princesse de Cleves, Part. 1.*

1566. » son esprit , dans son visage & dans  
» ses actions , que l'on n'a jamais vû  
» qu'à lui seul : il avoit un enjouement  
» qui plaisoit également aux hommes  
» & aux femmes : une adresse extraor-  
» dinaire dans tous ses exercices , une  
» maniere de s'habiller qui étoit tou-  
» jours suivie de tout le monde , sans  
» pouvoir être imitée ; & enfin un  
» air dans toute sa personne , qui fai-  
» soit qu'on ne pouvoit regarder que  
» lui dans tous les lieux où il paroîs-  
» soit : il n'y avoit aucune Dame dans  
» la Cour , dont la gloire n'eût été  
» flattée de le voir attaché à elle : peu  
» de celles à qui il s'étoit attaché , se  
» pouvoient vanter de lui avoir ré-  
» sisté ; & même plusieurs à qui il  
» n'avoit point témoigné de passion ,  
» n'avoient pas laissé d'en avoir pour  
» lui. Il avoit tant de douceur & tant  
» de disposition à la galanterie , qu'il  
» ne pouvoit refuser quelques soins à  
» celles qui tâchoient de lui plaire :  
» ainsi il avoit plusieurs Maîtresses ,  
» mais il étoit difficile de deviner  
» celle qu'il aimoit véritablement.

Ce Prince jeta les yeux sur la Du-  
chesse de Guise : elle avoit encore de  
la jeunesse , des graces , de la beauté :



le lugubre attirail de Veuve, loin de la déparer, sembloit même ajouter à ses charmes. Mais elle avoit pris la résolution de ne jamais s'attacher à aucun homme : rien ne pouvoit, disoit-elle, réparer la perte qu'elle avoit faite, & elle imaginoit que le tems qui lui restoit à vivre, ne pourroit lui suffire pour pleurer le Héros qui étoit l'objet de son amour & de ses larmes.

La gloire de triompher de tant d'obstacles, fut un nouvel aiguillon pour le Duc de Nemours : il parla, & fut écouté. La Duchesse flattée d'avoir encore assez d'attraits, pour enlever aux beautés de la Cour un cœur qu'aucune d'elles n'avoit pû solidement fixer, reçut avec plaisir la déclaration du Prince ; & tout bien examiné, elle trouva qu'il valoit mieux contracter de nouveau des engagemens réels, que de se piquer inutilement de constance, pour un objet qui n'étoit plus.

Les occupations que donne nécessairement un commerce de cette espèce, firent une grande diversion à la poursuite qu'on avoit commencé de faire au sujet du feu Duc de Guise ; les larmes se ressuyèrent insensiblement.

5 6 6. ment , & enfin le mariage fut conclu ; mais ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés.

Obstacles  
qui font  
différer ce  
Mariage.

Le Duc de Nemours étoit alors en procès avec Mademoiselle de la Garnache , fille de René de Rohan , premier du nom , & d'Isabelle d'Albret , fille de Jean d'Albret , Roi de Navarre. Il y avoit eu un Mariage contracté entr'eux *par paroles de présent*. La Demoiselle , se croyant déjà Duchesse de Nemours , avoit eu un enfant de ce Prince. Elle crut que fidele à sa parole , il ratifieroit les engagements qu'il avoit pris avec elle ; ce Prince inconstant , ne voulut point entendre parler de Mariage. La Maison de Rohan auroit cependant bien pû l'y contraindre ; mais les troubles de Religion étant survenus , cette Maison prit parti pour les Huguenots. Le Duc de Nemours qui s'étoit rangé du côté des Catholiques , profita de cette conjoncture pour ne pas garder la foi qu'il avoit promise à une Protestante.

Cette affaire ayant été portée à Rome , le Mariage fut déclaré nul ; & en conséquence , il fut cassé par un Arrêt du Conseil privé. Le Duc de

# DUC DE GUISE. 45

Nemours eut la liberté de se marier , 1566,  
& l'enfant qu'il avoit eu de Mademoi-  
selle de Rohan , fut déclaré bâtard (a).

Ce Jugement fut porté dans le mois  
d'Ayril de cette année , & le premier  
du mois suivant , le Roi & la Cour  
s'étant rendu au Château de S. Maur ,  
on y célébra le cinquième du même  
mois le Mariage du Duc de Nemours  
avec la Duchesse de Guise. Le Cardi-  
nal de Lorraine en fit la cérémonie  
en présence du Roi & de la Reine.  
Cette solennité fut un peu troublée  
par un inconnu , qui vint de la part  
de Mademoiselle de la Garnache for-  
mer opposition au Mariage ; mais la  
Reine fit arrêter le porteur de l'oppo-  
sition , & on passa outre à la conclu-  
sion de la cérémonie.

Mariage  
du Duc de  
Nemours  
avec la  
Duchesse  
de Guise.

Tel fut le grand événement qui se  
passa à la Cour , pendant l'absence du  
Duc de Guise ; il resta en Hongrie  
jusqu'à la fin de la guerre , & fut

(a) Cet enfant fut cependant nommé  
*Henri de Savoye* , du nom de son pere , & il  
se fit appeller dans la suite *le Prince de Gène-  
vois*. A l'égard de la Demoiselle de la Gar-  
nache , elle prit le nom de *Duchesse de Lou-  
duois* , après que Loudun eût été érigé pour  
elle en Duché par Henri III.

1566. témoin des malheurs que l'Empereur eut à effuyer dans cette Campagne. Elle finit par la prise de Zigeth, Place de Hongrie qui fut emportée d'assaut par les Turcs au commencement de Septembre.

Peu après ce Prince repassa en France, où tout sembloit encore se ressentir de la tranquillité que la Cour avoit cru établir, en réconciliant ensemble les Chefs de parti : mais les troubles qui s'éleverent dans les Pays-bas au sujet de la Religion, causerent de vives allarmes aux Protestans de France : il y eut des mouvemens dans les Provinces, Paris s'en ressentit ; cependant ce n'étoient encore que des bruits sourds, uniquement fondés sur des soupçons.

Inquiétude des Protestans au sujet du passage des Espagnols dans les Pays-bas.

Peu après, on apprit que le Roi d'Espagne envoyoit une armée dans les Pays-bas, sous les ordres du Duc d'Albe, dans le dessein d'exterminer les Huguenots de ces Provinces. On sçut en même tems que la Cour accordoit aux Espagnols le passage sur les terres de France. Les Protestans du Royaume prirent l'allarme, on se rappella les conférences mystérieuses que la Reine avoit eues à Bayonne

avec le Duc d'Albe ; & l'on imagina , 1566.  
que les feux qu'on se préparoit d'allu-  
mer dans les Pays-bas , s'étendroient  
bientôt dans le cœur de la France.

Les Chefs Protestans firent leurs  
remontrances à la Reine sur l'entrée  
du Duc d'Albe dans le Royaume.  
Cette Princesse dissimulée , leur fit  
entendre que ce n'étoit nullement le  
dessein de la Cour ; & sur la proposi-  
tion qu'ils lui firent de faire au plutôt  
une levée de six mille Suisses pour  
garder les frontieres , afin d'arrêter le  
Duc d'Albe , la Reine y consentit , &  
donna des ordres aussi-tôt pour que  
cette levée se fit promptement.

Mais le dessein de cette Princesse  
étoit bien différent de ce que sa con-  
duite présente annonçoit ; & si elle  
paroissoit donner avec vivacité dans  
la proposition des Chefs Protestans ,  
ce n'étoit pas pour suivre entièrement  
leurs idées : elle vouloit seulement  
être autorisée à lever des troupes, sans  
que l'on pût en prendre d'allarmes ,  
& elle comptoit bien dans la suite  
s'en servir contre les Protestans eux-  
mêmes.

On ne fut pas long-tems dans l'er-  
reur sur ce qu'on devoit penser du

1566, procéda de la Reine. Le Duc d'Albe passa par la France sans aucun obstacles, il se rendit promptement dans les Pays-bas, où il exerça dès son arrivée les plus grandes vexations contre les Religionnaires. Pendant ce tems-là, on continuoit en France à lever des troupes, toujours, disoit-on, dans le dessein de faire face à l'Espagne; mais en effet, pour s'assurer de la plus grande partie des Chefs Huguenots.

Projets de  
la Cour  
contre les  
Chefs Hu-  
guenots.

L'Amiral reçut en particulier des nouvelles, qui l'obligèrent de penser au plutôt à sa sûreté. Ce fut le Prince de la Roche-sur-Yon qui l'instruisit de tout ce qui se tramoit contre les Huguenots. On devoit d'abord s'assurer du Prince de Condé & le mettre dans une étroite prison. A l'égard de l'Amiral, on ne comptoit pas agir avec tant de ménagement, l'échaffaut étoit ce qu'on lui destinoit. Le même Prince ajoutoit, que les six mille Suisses qu'on avoit levés si promptement, devoient être partagés; qu'une partie garderoit Paris, une autre Orléans, tandis que le reste seroit en garnison à Poitiers; que cet arrangement exécuté, on révoqueroit les Edits qui pourroient être favorables aux Huguenots;

nots , & qu'enfin on procéderoit à 1567.  
la ruine entiere du Parti.

Cet avis paroissant mériter réflexion , les Chefs Huguenots tintent conseil entr'eux sur la conduite qu'ils devoient tenir. Il y en avoit qui parloient toujours de temporiser ; mais une nouvelle qui survint , les obligea de prendre de promptes mesures. Ils furent informés que les six mille Suisses , loin d'être partagés , comme on l'avoit mandé à Coligni , filoient en corps vers l'Isle de France : on ne douta plus alors que la Cour n'eût dessein de s'en servir contr'eux ; & enfin après plusieurs Assemblées assez tumultueuses , qui se tinrent successivement à S. Valeri chez le Prince de Condé , & à Châtillon-sur-Loing chez l'Amiral , il fut décidé que l'on prendroit les armes ; & que pour trancher toute difficulté , on commenceroit par s'emparer de la personne du Roi , comme le feu Duc de Guise avoit fait à Fontainebleau , & qu'alors il leur seroit aisé d'attirer de leur côté tout l'avantage , dont le principal seroit de faire passer pour rebelles au Roi , tous ceux du parti contraire.

Les Protestans prennent les armes.

1567. On prit en conséquence toutes les mesures nécessaires pour réussir, & l'on conyint de se rassembler tous en armes à Rosoi en Brie, d'où l'on marcheroit à Monceaux, Maison royale où le Roi étoit alors avec peu de Gardes. On reçut à la Cour différens avis sur les mouvemens des Chefs Huguenots, sans que l'on pût se persuader qu'ils fussent en état de risquer une entreprise aussi hardie; & l'on ne crut aucun rapport à cet égard, que lorsqu'on apprit qu'ils étoient rassemblés à Lagni.

Ils projet-  
tent de  
s'emparer  
de la per-  
sonne du  
Roi.

Aussi-tôt on envoya dire aux Suisses, qui étoient à Château-Thierry, de se rendre au plus vite auprès de la personne du Roi. On partit ensuite de Monceaux, avec autant de diligence que de désordre; & enfin on arriva heureusement à Meaux, où le Roi pouvoir être plus en sûreté qu'à Monceaux.

Le Duc de Guise étoit à la Cour dans le tems de cet événement; & quoique jeune encore, le Cardinal de Lorraine avoit eu le crédit de lui faire avoir une place au Conseil. Ce Prince ne fut pas fâché de voir, que les Chefs Protestans & l'Amiral en



particulier, eussent tramé une entre-prise, qui alloit leur attirer pour toujours l'indignation du Roi. 1567.

On tint Conseil à Meaux sur le parti qu'on devoit prendre. Les uns prétendirent qu'il falloit gagner la Capitale, à quelque prix que ce fût, d'autres insisterent pour qu'on restât où l'on se trouvoit. C'étoit le sentiment du Connétable, que le Chancelier appuya vivement, mais les Guisess'étant rangés du premier avis, il y eut partage dans les voix, & par conséquent point de décision.

Le Roi voulant avoir le sentiment du Duc de Nemours, qui n'avoit pu se trouver au premier Conseil à cause de sa goutte, indiqua l'Assemblée chez ce Prince. La chose fut bientôt décidée, & l'avis des Princes Lorrains fut adopté. Cela ne pouvoit gueres être autrement; le Duc de Nemours étant devenu par son mariage beau-frere du Cardinal & beau-pere du jeune Duc, il n'avoit garde de ne pas prendre le parti qui convenoit le mieux à des Princes, dont les intérêts étoient devenus les siens propres.

Le Roi se retire à Paris.

Le Roi partit donc de Meaux le vingt-neuvième de Septembre, &

1567. marcha vers Paris au milieu des Suisses, à la tête desquels se mit le Duc de Nemours. Le Prince de Condé & l'Amiral, firent mine de vouloir attaquer le cortége; mais la bonne contenance des Suisses fit avorter ce dessein. Le Roi arriva donc heureusement à Paris, dans des dispositions telles que les Guises pouvoient le souhaiter, c'est-à-dire, outré de colère contre des sujets rebelles, qui l'avoient mis dans la honteuse nécessité de fuir devant eux; mais en même tems pénétré de reconnoissance pour le service que le Duc de Nemours & les Suisses venoient de lui rendre : *Sans M. de Nemours*, dit-il en arrivant, *& mes bons comperes les Suisses, ma vie ou ma liberté estoit en très-grand bransle.*

Les Protestans paroissent vouloir attaquer son cortége.

*Brantôme.*

Ils ravagent les environs de Paris.

Les Huguenots s'approcherent de Paris, ravagerent une partie des environs, & tinrent le Roi comme assiégé dans sa Capitale. Les Provinces se ressentirent en même tems des troubles, que les Chefs Protestans excitoient dans le centre du Royaume; leurs Confédérés s'emparèrent de plusieurs Places dans les différentes Provinces. Il y eut entr'autres des mou-

## DUC DE GUISE. 53

venemens très-vifs du côté d'Orléans, 1567. dont le Capitaine la Noue s'empara pour les Huguenots. La Ville de Metz fut surprise presque dans le même tems; mais elle ne tarda pas à rentrer dans son devoir, par les soins du jeune de Guise; qui y fut envoyé avec le Maréchal de la Vieilleville. Jacques de Montberon, Seigneur d'Auzence, qui étoit Gouverneur de cette Place, voulut d'abord faire quelque résistance; mais lorsque le jeune Duc (a) eût fait approcher les troupes, le Gouverneur changea de langage, & la Ville fut remise sous l'obéissance du Roi.

Mouvements dans les Provinces.

Le Duc de Guise réduit Metz sous l'obéissance du Roi.

La nouvelle en fut apportée à la

(a) Les Mémoires de Tavanès attribuent au Maréchal de ce nom, l'honneur de la réduction de Metz. Voyez sa Vie, page 316. Mais dans le Journal, qui est à la tête des Mémoires de Condé, on voit que les nouvelles ne faisoient mention que du Duc de Guise & du Maréchal de la Vieilleville. Le Jeudi sixiesme de Novembre, dit l'Auteur, le Roi eut nouvelles certaines de Monsieur de Guise & du Maréchal de Vieilleville, comme ils avoient remis en l'obéissance du Roi la Ville de Metz, en laquelle auparavant Mr. d'Auzence n'avoit voulu laisser entrer le Maréchal de Vieilleville pour le Roy, &c. Voyez Mémoires de Condé, tom. 1. pag. 181.

1567. C'est le sixième de Novembre, dans des circonstances extrêmement tumultueuses. Les Huguenots avoient fermé presque tous les passages; les vivres n'arrivoient plus, & cette grande Ville étoit à la veille de périr de disette. On voulut tenter la voye de la négociation, & faire un accommodement avec les Huguenots, afin d'empêcher les François de s'égorger les uns les autres; mais les Parisiens armés, jetterent les hauts cris contre le Connétable, & on en vint même à lui reprocher qu'il s'entendoit avec les ennemis, & qu'il ne vouloit pas attaquer leur armée, parce que ses neveux en étoient les Chefs.

L'armée  
du Roi sort  
de Paris, &  
marche  
contre les  
Huguenots.

Le Connétable piqué de ce reproche, n'osa plus temporiser; il prit le parti de sortir à la tête des troupes royales, & d'aller chasser les ennemis de leurs logemens. Les Protestans étoient postés dans la plaine de Saint Denis, & occupoient, quoiqu'avec peu de monde, le terrain qui se trouve depuis Saint Oüen jusqu'à Aubervilliers, autrement *N. D. des Vertus*. Ce fut-là que le Connétable alla attaquer les Huguenots; il sortit de Paris le dixième de Novembre après midi,

& alla se présenter aux ennemis en 1567<sup>e</sup> ordre de bataille.

La résolution du Connétable calma un peu les clameurs des Parisiens. Il entra ce jour-là beaucoup de vivres dans Paris, parce que le Prince de Condé se voyant menacé d'une action, avoit rappelé au plus vite au quartier général les troupes qu'il avoit répandues en différens postes pour boucher les passages.

L'action s'engagea un peu tard ; elle fut vive & meurtrière, le Connétable y fut blessé à mort, & le combat ne finit, que par ce que la nuit qui survint, obligea les deux partis de penser à la retraite. Le champ de bataille demeura aux Catholiques, & l'honneur de l'action fut pour les Huguenots : en effet, ceux-ci qui n'étoient qu'en très-petit nombre, sans artillerie & sans munitions, soutinrent avec une bravoure surprenante tout l'effort d'une armée nombreuse, qui avoit avec elle une forte artillerie, & qui de plus étoit appuyée par une Ville telle que Paris.

Bataille de  
S. Denis.

Les Huguenots se présentèrent le lendemain en bataille, pour attirer une seconde fois les Catholiques au

1567. combat ; mais personne ne parut de leur part. La blessure du Connétable les avoit jettés dans une telle consternation , que les ennemis firent le ravage jusqu'aux portes de la Ville , sans qu'on se mit en devoir de les repousser.

Mort du  
Connétable.

Le Connétable étant mort deux jours après , on ne pensa point à le remplacer ; & pour arrêter les sollicitations de ceux qui pouvoient prétendre à cette Charge , la Reine fit donner au Duc d'Anjou son fils , la Charge de Lieutenant Général du Royaume , par ce moyen elle scût se conserver toute l'autorité pour les affaires de la guerre.

Les Catholiques qui étoient déjà très-forts en troupes , ayant encore reçu de nouveaux secours , les Huguenots ne crurent pas devoir conserver plus long-tems leur poste de Saint-Denis , de peur qu'à la fin on ne réussît à les y enfermer. De plus , ils avoient fait un tel ravage dans les environs , qu'il n'y avoit plus moyen d'y pouvoir subsister , à moins de faire venir des vivres de fort loin ; & enfin ils attendoient de la part de l'Electeur Palatin des secours considéra-

bles ; au-devant desquels il étoit à propos d'aller au plutôt , pour leur faciliter l'entrée dans le Royaume. 1. 5 67.

Ils partirent donc de Saint Denis peu de jours après la bataille , & prirent la route de la Lorraine. En chemin faisant , ils résolurent de s'emparer de différentes Places , qui pouvoient leur être utiles dans la suite ; & afin que rien ne les arrêtât dans ces entreprises , le Prince de Condé & l'Amiral , allèrent joindre un corps considérable de troupes , qui leur venoient de Guyenne ; elles avoient eu ordre de passer à Orléans , d'y prendre quelques pièces d'artillerie & les munitions nécessaires , & de se rendre ensuite vers Pont-sur-Yonne : ce fut-là que le Prince & l'Amiral les joignirent. On fit l'attaque de Pont-sur-Yonne ; & la Place ayant été emportée d'assaut , l'Amiral se détacha pour aller attaquer la Ville de Sens.

Les Huguenots s'éloignent de la Capitale.

Ils s'emparent de plusieurs Places.

Cette Ville étoit défendue par le Duc de Guise , qui étoit venu s'y rendre peu après son expédition de Merz. Dès qu'il sçut que l'Amiral venoit à lui , il se prépara à lui faire voir , qu'il trouveroit dans sa personne un ennemi aussi courageux que

1567 le feu Duc son pere ; mais la démarche de l'Amiral n'étoit qu'une feinte. Il n'avoit eu d'autre dessein , que d'amuser les Catholiques de ce côté-là , afin que le Prince de Condé eût le tems de faire passer la Seine aux troupes Protestantes. Cette ruse lui réussit , parce que le Duc de Guise , pour se mettre en état de soutenir un siège , avoit rassemblé auprès de lui beaucoup de troupes , & entr'autres celles qui étoient à Troyes. L'Amiral ayant ainsi assuré le passage des Huguenots , abandonna Sens , pour se tourner du côté de Brai-sur-Seine , qu'il attaqua & qu'il prit en très-peu de tems. Peu après, il alla s'emparer de Nogent-sur-Seine ; ce fut-là , qu'il passa la riviere. Il se joignit peu après au Prince de Condé , dans l'espérance de continuer aussi-tôt leur route , pour aller au-devant des troupes Allemandes.

La Reine  
tâche en  
vain d'a-  
muser les  
Protestans  
par des né-  
gociations.

Mais la Reine , qui sçavoit leur dessein , mit tout en œuvre pour empêcher , ou du moins pour retarder cette jonction. Elle les amusa pendant quelque tems par différentes négociations , qui n'eurent d'autre succès que celui que la Reine en attendoit , c'est-à-dire , de traîner les choses en



longueur ; afin que le Duc d'Anjou , 1568. qui s'étoit mis en marche à la tête des troupes royales , eût le tems de les atteindre & de les combattre.

Les Chefs Protestans ne donnerent que légèrement dans les idées de cette Princeſſe , & dès qu'ils virent qu'on ne paroïſſoit pas diſpoſé à leur accorder ce qu'ils ſouhaitoient , ils ſe remirent en marche & percerent juſques ſur la frontière , où ils reçurent les ſecours qu'ils attendoient d'Allemagne.

Ilſ reco-  
vent des  
ſecours des  
Princes  
Allemands.

Dès qu'ils ſe virent en forces , ils ſe préparèrent à faire des expéditions. Leur premier deſſein fut d'abord de marcher en droiture vers la Capitale ; mais ayant appris que l'on avoit pris des meſures pour la garantir de toute injuſte ; & qu'à cet effet , la Reine avoit mandé au Duc d'Anjou de ſe rapprocher avec ſes troupes , pour mettre Paris à couvert ; ils réſolurent de tenter des entrepriſes plus faciles. Ce fut le ſiège de Chartres , auquel toute l'armée Huguenote ſe porta avec la plus grande ardeur , parce qu'on en promit le pillage aux ſoldats.

On forma le ſiège de cette Place

1568. vers la fin de Février. Les Chefs Protestans s'attendoient de l'emporter en peu de jours ; mais la vigoureuse défense du Capitaine Lignieres , qui y commandoit , les arrêta plus long-tems qu'ils n'avoient cru. Ils ne purent même réduire la Ville aux extrémités , qu'en détournant la riviere d'Eure. Dès lors les moulins ne pouvant plus servir , les habitans se virent à la veille d'être obligés de se rendre , ou de périr de disette.

La Reine propose un accommodement.

La Reine elle-même fut très-allarmée , lorsqu'elle apprit avec quelle fureur les Protestans poursuivoient le siège de cette Place. L'appréhension qu'elle eut qu'ils ne s'en rendissent bientôt maîtres , lui fit prendre le parti de la négociation ; elle envoya proposer un accommodement au Prince de Condé , qui de son côté ne demandoit pas mieux , que de terminer une guerre qui lui étoit fort à charge ; il étoit surtout extrêmement rebuté par les plaintes continuelles des troupes Allemandes , qui demandoient toujours de l'argent , & qui menaçoient de quitter l'armée , si on ne les satisfaisoit au plutôt. D'ailleurs , il ne croyoit pas les Assiégés aussi mal qu'ils

étoient ; de sorte qu'il appréhendoit 1563  
que son entreprise n'eût pas un heu-  
reux succès.

Ces différentes raisons le déterminèrent à écouter les propositions de la Reine ; & enfin après quelques Conférences , qui furent tenues à Longjumeau , la paix fut conclue. On accorda aux Huguenots les chefs principaux de leurs demandes. On fit revivre les Edits qui avoient été donnés en leur faveur , & l'on supprima toutes les modifications que la Cour avoit cru devoir y ajoûter. Il fut réglé en même tems , que les Huguenots restitueroient toutes les Places , dont ils s'étoient emparés pendant la guerre , & que de part & d'autre , on congédieroit toutes les troupes étrangères , qu'on avoit introduites dans le Royaume. Le Traité fut signé à la fin du mois de Mars , & publié ensuite par toute la France. La paix est conclue.

Le Prince de Condé étoit charmé de voir enfin la guerre terminée par cet accommodement ; mais l'Amiral & la plupart des politiques du parti , ne crurent pas devoir faire beaucoup de fond sur ce Traité. La Cour n'avoit rien offert pour le garantir , & il

1568. n'étoit appuyé que sur la parole de la Reine, qui ne se faisoit point de scrupule d'y manquer, lorsque son intérêt paroïssoit l'exiger. Cependant les Huguenots se mirent en devoir d'exécuter les articles, qui venoient d'être signés. Les troupes furent congédiées; on rendit aussi les Places, à l'exception néanmoins de la Rochelle, qui refusa constamment de recevoir garnison royale.

Conduite  
de la Reine  
à l'égard  
des Hugue-  
nots.

On sçut bientôt que si la Reine n'avoit point donné de garantie de sa parole, c'est qu'en effet elle ne vouloit pas la tenir. On en fut convaincu par la conduite qu'elle tint, à l'occasion des plaintes réciproques que les Catholiques & les Protestans des Provinces, adressèrent à la Cour les uns contre les autres : chacun se plaignoit de l'infraction des articles du Traité. Les Catholiques qui se trouverent les plus forts dans certains endroits, traitèrent cruellement les Huguenots, il fut impossible d'en avoir raison à la Cour; & tout bien considéré, on ne s'aperçut que trop clairement que la Reine n'avoit voulu qu'amuser, & que son dessein étoit de perdre les Huguenots, dès qu'elle en trouveroit l'occasion.

On passa ainsi quelques mois dans 1 5 6 8:  
des défiances & des plaintes conti-  
nuelles, sans que du côté de la Cour  
on parût se mettre en peine de rassu-  
rer les esprits. Bien loin de-là, on  
découvrit vers le mois d'Août, qu'il  
y avoit un parti formé contre le Prin-  
ce de Condé & l'Amiral, & que la  
résolution étoit prise de les arrêter  
l'un & l'autre.

On décou-  
vre que la  
Cour veut  
faire arrê-  
ter le P. de  
Condé &  
l'Amiral.

On n'avoit cependant rien à leur  
reprocher depuis la publication de la  
paix. Le Prince s'étoit retiré à Noyers  
en Bourgogne, l'Amiral avoit été se  
renfermer dans son Château de Châ-  
tillon-sur-Loing; & lorsqu'ils avoient  
écrit en Cour à l'occasion des plaintes  
que les Protestans des Provinces fai-  
soient contre les Catholiques, ils  
avoient eu soin de parler toujours avec  
beaucoup de réserve; mais ils étoient  
Chefs d'un parti qu'on vouloit écri-  
ser, cela suffit pour que les Requêtes  
les plus respectueuses fussent regar-  
dées comme autant d'actes de rébel-  
lion.

Les Guises animèrent vivement la  
Reine, à la poursuite du dessein  
qu'elle avoit formé contre les Chefs;  
le jeune Duc qui commençoit alors à

Le Duc  
de Guise est  
employé à  
cet effet.

§ 68. entrer dans la connoissance des affaires, fut employé pour coopérer à la réussite de cette entreprise. Le projet étant d'arrêter le Prince de Condé dans son Château de Noyers, & en cas qu'il échapât, de l'empêcher du moins de sortir du Royaume, le Duc de Guise fut chargé de se rendre dans son Gouvernement de Champagne, pour veiller sur la frontière de ce côté-là. Montpensier & Luxembourg-Martignes, furent envoyés sur la Loire, pour garder les ponts d'Orléans, de Blois & de Beaugenci : on envoya le Maréchal de Cossé en Picardie ; à l'égard de la Bourgogne, Tavares qui y commandoit, devoit veiller à appuyer Martinengue, qui avoit ordre de s'avancer avec quelque Infanterie, sous prétexte de changer quelques garnisons, mais en effet pour exécuter les ordres de la Cour.

Avec autant de précautions, il étoit difficile de ne pas réussir, & même dans le tems qu'on se mit en marche pour cette expédition, l'occasion étoit la plus favorable que la Cour pût souhaiter ; car l'Amiral de Coligni alarmé de quelques bruits, qui lui étoient revenus au sujet des des-

seins de la Cour, venoit de se rendre p 5 6 8.  
à Noyers, pour conférer avec le  
Prince sur le parti qu'ils devoient  
prendre.\*

Heureusement pour eux, cette en-  
treprise n'étoit point du goût de Ta-  
vanes; l'idée de mettre la main sur  
un Prince du Sang le révoltoit, & il  
avoit fait du côté de la Cour tout ce  
qu'il avoit pû pour détourner ce coup.  
Cependant lorsqu'il vit que c'étoit  
un parti bien médité, & que s'il ne  
s'y prêtoit pas, il auroit le désagre-  
ment de voir un autre commander en  
Bourgogne à sa place, il promit de  
faire ce qu'on exigeoit de lui; mais  
en même tems, il se comporta de ma-  
niere que le Prince fut averti assez  
à tems pour se sauver. Il écrivit diffé-  
rentes Lettres à ses amis, dans lesquel-  
les il marquoit en propres termes *le*  
*cerf est dans les toilles, la chasse est pré-*  
*parée*, & il fit partir des couriers  
pour les porter à leur adresse; quel-  
ques-uns dont la route étoit de passer  
par Noyers, y furent arrêtés, comme  
Tavanès s'y attendoit; & à la lecture  
de la Lettre, le parti du Prince fut  
bientôt pris.

\* Voyez la Vie de l'Amiral & celle de Tavanès.

1. 5. 6 8.

Le Prince  
de Condé  
& l'Amiral  
se sauvent  
à la Ro-  
chelle;

Il partit aussi-tôt avec l'Amiral, & tout leur monde pour gagner au plus vite le chemin de la Rochelle, où ils eurent enfin le bonheur de se rendre, après avoir essuyé dans leur route tous les contretiens qu'une fuite précipitée occasionne toujours. L'éclat que fit cette démarche, fut une déclaration de guerre : les Seigneurs Protestans vinrent à l'envi se ranger sous les étendards du Prince; de toutes parts, on vit arriver des troupes, que les Gentilshommes des Provinces avoient ramassées chacun chez eux; & ce qui contribua encore beaucoup à animer l'émulation des zélés du Parti, c'est que la Reine de Navarre vint en personne à la Rochelle, & y amena avec elle le Prince de Bearn, son fils ( depuis Roi de France sous le nom de Henri IV. )

Cette Princesse indignée de la conduite que la Cour tenoit à l'égard des Protestans, écrivit au Roi plusieurs Lettres, dans lesquelles en rejetant le tout sur le compte des Guises, elle dépeignit ces Princes avec les couleurs les plus noires; & elle fit voir que les troubles qui agitoient le Royaume, n'avoient d'autre source



que dans l'ambition , dont ils étoient 1 5 68.  
dévorés.

Les Protestans publièrent aussi beaucoup d'écrits , dans lesquels en assurant le Roi de leur fidélité , ils protestoient qu'ils n'avoient les armes à la main , que contre les Guises & ceux de leur parti. On écrivit aussi du côté de la Cour ; on donna coup-sur-coup différens Edits , dont quelques-uns étoient assez favorables aux Huguenots : c'étoit une ruse de la Reine & du Cardinal de Lorraine , qui espéroient par ce moyen leur enlever beaucoup de sujets ; mais les choses tournerent autrement. Le parti prit de jour en jour de nouveaux accroissemens ; & enfin les Chefs se trouvant en forces commencerent les hostilités, & s'emparèrent de quantité de Places où ils mirent garnison.

Tout cela se passa sans beaucoup d'opposition , parce que du côté de la Cour , on fut quelque tems à mettre des troupes en campagne. Enfin après des délais assez longs , on fit partir un détachement de troupes royales , qui se rendit en Périgord , sous les ordres du Duc de Montpensier.

La Cour  
fait mar-  
cher des  
troupes en  
Périgord.

Le Duc de Guise partit avec ce

Le Duc de  
Guise sert  
dans cette  
armée.

Prince ; ce détachement fut suivi peu après du Duc d'Anjou , qui arriva avec une armée de douze mille hommes d'Infanterie & de quatre mille de Cavalerie. Il paroissoit disposé à ne pas manquer les occasions d'attaquer l'ennemi ; cependant toute cette campagne se réduisit à de simples escarmouches , dans lesquelles les Catholiques & les Huguenots eurent alternativement différens avantages : on y perdit beaucoup de monde de part & d'autre , sans qu'il y eût aucune action décisive.

Cette espèce d'inaction déplut beaucoup au Duc de Guise , qui brûloit d'envie de signaler son courage , & plus encore de satisfaire les sentimens de vengeance dont il étoit animé contre les Huguenots , & en particulier contre l'Amiral. Il demanda plusieurs fois la permission de faire des courses sur l'ennemi ; mais le Duc d'Anjou s'y opposa. La mauvaise saison s'étant bientôt déclarée , les Généraux mirent les troupes en quartiers d'hyver , bien résolus de reprendre la campagne le plutôt qu'il seroit possible.

1569. En effet , dès le mois de Février de

L'année suivante, on reparut sous les armes. Le Duc d'Anjou ayant passé la Vienne à Confolans, se rendit d'abord à Verteuil sur la Charente. Ce fut-là qu'il reçut avis que le Capitaine la Riviere, qui avoit pris les devans, s'étoit emparé de Jarnac; mais qu'il y avoit été investi presque aussi-tôt par l'Amiral. Ce Capitaine demandoit promptement du secours, parce qu'avec le peu de monde qu'il avoit auprès de lui, il étoit absolument impossible de tenir contre les Protestans.

1569;

Les Catho-  
liques  
s'emparent  
de Jarnac.

Cette Ville  
est investie  
par les  
Protestans.

Le Duc d'Anjou ne demandoit pas mieux que de marcher au secours de la Riviere; mais sur les représentations des Officiers Généraux, on renonça à cette entreprise, parce qu'on ne pouvoit la tenter qu'en exposant l'armée entière à un péril évident.

Cette décision n'empêcha pas le Duc de Guise de solliciter la commission d'aller dégager la Riviere. Elle lui fut refusée d'abord, on l'accorda ensuite à ses importunités, & enfin on le contremanda une seconde fois, en conséquence des oppositions que Tavannes forma contre une démarche aussi hasardée.

Le Duc  
de Guise  
entreprend  
de sauver  
les troupes  
qui étoient  
à Jarnac.

1569. Le Duc de Guise emporté par son courage , renouvella ses instances d'une façon si pressante , qu'il fut impossible de le refuser. On crut cependant le dégoûter de son projet , en lui signifiant qu'on ne lui accorderoit point trois mille hommes pour cette expédition , comme il les avoit demandés d'abord , & qu'il n'auroit seulement avec lui que la Compagnie de Gens-d'armes.

Mauvais  
succès de  
son entre-  
prise.

Quelque peu d'apparence qu'il y eût de pouvoir réussir avec si peu de monde ( car cette Compagnie ne formoit au plus que deux cens hommes ) le Duc de Guise n'écoutant que son courage , voulut absolument partir. Son expédition ne fut pas heureuse ; à peine étoit-il entré sur le terrain ennemi , qu'il fit rencontre de la Cavalerie de l'Amiral , qui étoit en bataille sur cette route : comme la partie n'étoit pas égale , il fallut rebrousser chemin à toutes brides pour éviter la poursuite des ennemis , qui ne cessèrent de harceler le détachement Catholique , que lorsqu'ils le virent à portée de rejoindre le gros de l'armée. Cette aventure fut un peu désagréable pour le Duc de Guise , & il apprit

alors par sa propre expérience, que la bravoure seule ne suffit pas pour des entreprises d'une certaine conséquence, surtout lorsqu'il s'agit d'attaquer des troupes commandées par des Chefs expérimentés, tels qu'étoient ceux des Huguenots.

Le Capitaine Riviere n'ayant donc point été secouru, les Protestans reprirent Jarnac, & dès-là il ne fut plus possible à l'armée Catholique de passer la Charente sur le Pont de cette Ville; cependant comme il n'y avoit pas moyen d'attaquer les Huguenots qu'en traversant cette riviere, il fut résolu dans le Conseil du Prince, qu'on tenteroit de s'emparer de Château-neuf, où il y avoit un Pont, dont à la vérité les ennemis avoient rompu une arche, mais on comptoit pouvoir la rétablir en peu de tems.

Ce projet fut exécuté avec tout le succès qu'on pouvoit espérer. On se rendit facilement maître de Château-neuf; aussi-tôt on travailla à rétablir le Pont, & pendant ce tems-là Tavannes fit construire en diligence un pont de bateaux. Tout cela se trouva prêt en très-peu de tems; de sorte qu'au moyen de ces deux Ponts,

L'armée  
royale passe  
la Charente  
& marche

1569. l'armée Catholique passa la Charente pendant la nuit du douze au treize de vers les Huguenots. Mars, & se trouva en bataille à l'autre bord, sans que les ennemis se doutassent d'aucun mouvement, & cela par la faute des Gardes-avancées, que l'Amiral avoit postées pour observer les Catholiques. Ces Gardes trouvant de poste qu'on leur avoit assigné trop incommode, en changerent de leur propre autorité, & furent cause de tout le désordre qui arriva en conséquence du passage.

L'Amiral ne se voyant pas alors en état de faire face à une armée entière, pensa à la retraite, & envoya avertir les troupes qui étoient dans les différens quartiers de se rendre au plus vite à Bassac. Ces ordres ne purent être exécutés assez rapidement pour faciliter une retraite; de sorte que pendant ce tems-là, l'armée Catholique s'approchant toujours de Bassac, l'Amiral vit bien qu'il falloit nécessairement en venir aux mains.

Il rangea donc promptement son armée en bataille à quelque distance de Bassac, & mit un petit ruisseau entre son armée & celle des Catholiques. La proximité des deux partis occasionna

occasionna d'abord des escarmouches 1569.  
 extrêmement vives. Les Catholiques  
 étant parvenus à forcer le passage du  
 ruisseau, l'Amiral s'avança avec un  
 corps de Cavalerie, pour couvrir ses  
 Arquebusiers à qui il ordonna de ga-  
 gner un étang qui étoit derrière lui.  
 C'étoit-là qu'étoit posté le reste de  
 l'avant-garde Huguenote qu'il com-  
 mandoit. Il s'éloigna lui-même aussi-  
 tôt, & parut beaucoup moins occu-  
 pé de combattre, que de ménager ses  
 troupes, & souffrir le moins de perte  
 qu'il pourroit.

Escarmou-  
 ches entre  
 les Catho-  
 liques & les  
 Huguenots.

Dès qu'il se fut éloigné de Bassac, Le Duc  
 le Duc de Guise qui étoit à l'avant- de Guise  
 garde Catholique, se joignit à Bris- s'empare  
 sac, & ces deux Seigneurs percerent de Bassac.  
 jusqu'au Village de Bassac, dont ils  
 s'emparerent. De-là, ils envoyèrent  
 en avant un détachement de deux cens  
 Fantassins, à qui les ennemis ne don-  
 nerent pas le tems de faire d'entre-  
 prise. Ils furent vivement chargé par  
 l'Amiral & par d'Andelot son frère,  
 qui les mirent en déroute; ils furent  
 poursuivis jusqu'à Bassac, où leur dé-  
 faite mit tout dans un tel désordre,  
 que Guise & Brissac furent obligés de  
 se retirer au plus vite. Ils auroient

1569. même inmanquablement été tués ou faits prisonniers, sans la vigilance de Tavano, qui ayant apperçu ce qui se passoit de ce côté-là, envoya à l'instant douze cens Arquebusiers avec les Réîtres, pour les tirer d'embarras.

Bataille de  
Jarnac.

Cette espèce d'échec ne nuisit point à l'action principale; les Catholiques encouragés par la valeur de leurs Généraux, se signalèrent surtout du côté de leur aîle droite, & ce fut-là que se firent les plus grands efforts de l'armée Royale. Le combat qui étoit déjà très-furieux, le devint encore davantage par l'arrivée du Prince de Condé. Il n'avoit pas pu se trouver au commencement de l'action, parce qu'il étoit occupé à faire sa retraite, comme l'Amiral le lui avoit envoyé dire; mais ayant été rappelé peu après, il accourut avec la Cavalerie de sa bataille, & culbuta d'abord tout ce qui se trouva devant lui.

Le Duc de Guise, après son aventure de Bassac, étoit venu avec Martigues & la Valette, pour combattre à la tête des escadrons de l'aîle droite. Toute cette Cavalerie fut très-mal menée par les escadrons du Prince de



DUC DE GUISE. 75

Condé. Il fondit ensuite sur le Duc de Montpensier & sur le Dauphin d'Auvergne, qui tinrent ferme, & donnerent le tems au Duc d'Anjou d'arriver avec le reste de la bataille. Le Prince de Condé accablé alors par le nombre, fut battu & fait prisonnier, & peu après il fut lâchement assassiné sur le champ de bataille, par le Baron de Montesquieu, qui lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

Mort du Prince de Condé.

Cette perte fut un coup bien affligeant pour le Parti. Les Huguenots déconcertés, prirent la fuite; & quelques efforts que purent faire les Officiers Généraux, il leur fut impossible de rallier les fuyards. L'Amiral & d'Andelot son frere, se retirerent à Saint Jean d'Angeli, où ils furent bientôt joints par différens détachemens de Cavalerie; à l'égard de l'Infanterie Huguenote, elle se retira à Coignac, avec quelques débris de la Cavalerie.

Défaite des Huguenots.

Les Catholiques voulurent profiter du désordre de leurs ennemis, pour s'emparer de Coignac; mais leurs tentatives furent inutiles. Tavares s'y transporta lui-même avec le Duc de

1569. Guise & Luxembourg-Martignes, & crut emporter la Placé d'emblée. Les Huguenots, qui étoient alors revenus de leur première frayeur, se mirent sur la défensive, & firent une sortie vigoureuse, qui obligea les Catholiques de se retirer. Les Mémoires de Tavanès attribuent au Duc de Guise & à Martignes, le mauvais succès de cette entreprise. On y assure même, qu'étonnés de la bonne contenance des Assiégés, ils avoient abandonné Tavanès dans la sortie que firent les ennemis. Cependant, on observe en même tems qu'ils retournerent presque aussitôt à la charge avec toute la bravoure possible; mais ce retour ne put réparer la faute qu'ils avoient faite; aussi Tavanès qui avoit le ton un peu dur, ne les ménagea pas beaucoup, lorsqu'ils voulurent se justifier auprès de lui.

Après avoir manqué Coïgnac, le Duc d'Anjou voulut surprendre Angoulême, où il avoit des intelligences; cette entreprise ne fut pas plus heureuse que la précédente; de sorte que ce Prince, voyant d'ailleurs que les vivres lui manquoient, passa en Périgord pour y refaire ses troupes,

Les Généraux Catholiques présu- 1 5 6 2  
moient avec raison , qu'il seroit aussi  
difficile d'attirer les ennemis à une  
seconde bataille , que de les attaquer  
dans les Places dont ils étoient maî-  
tres ; ils étoient assez forts pour se  
défendre , & ils attendoient pour  
reprendre la campagne , qu'ils eussent  
reçu des secours que le Prince des  
Deux-Ponts leur ameneroit.

La Cour ayant été informée de la Le Prince  
marche de ce Prince , & du nombre des Deux-  
de troupes qu'il amenoit aux Hugue- Ponts  
nots , donna des ordres , & envoya des amene du  
détachemens sur la frontiere , pour secours aux  
l'empêcher de pénétrer en France ; Protestans.  
mais malgré toutes ces mesures , le  
Duc des Deux - Ponts entra dans le  
Royaume , traversa la Loire , & s'a-  
vança jusqu'à Nesson , à trois lieues de  
Limoges , où il mourut dans le tems  
qu'il alloit faire sa jonction avec les  
troupes Protestantes.

L'Amiral , qui depuis la mort du  
Prince de Condé commandoit en  
chef les troupes Huguenotes , s'étoit  
mis en marche de son côté , pour aller  
à la rencontre des Allemands. Quel-  
ques efforts que pût faire le Duc  
d'Anjou , il ne lui fut pas possible

1569. d'empêcher la jonction, elle se fit à Saint Yrier, le vingt-troisième de Juin. Ce fut-là que l'Amiral en fit la revûe : on leur donna ensuite quelques jours de repos, afin de les remettre un peu des fatigues qu'ils avoient eues à effuyer.

Rencontre  
des Catho-  
ques & des  
Huguenots.

Il y avoit apparence qu'on ne feroit pas long-tems sans en venir aux mains. L'armée Catholique étoit campée à une lieue de-là, dans un endroit appelé la Roche-l'Abeille. Le Duc d'Anjou avoit coroyé jusques là les troupes Protestantes, dans l'intention de les combattre sur la route, ou de les empêcher de se joindre aux Allemands ; mais lorsque la jonction fut faite, le Prince se vit dans l'obligation de penser à sa sûreté ; parce que l'Amiral, devenu plus fort que lui, ne cherchoit plus à éluder le combat ; au contraire, il envoya des détachemens pour tâter les Catholiques & tâcher de les attirer à une bataille.

La prudence des Généraux qui étoient auprès du Duc d'Anjou, arrêta l'impétuosité de ce Prince, qui ne demandoit pas mieux que d'en venir aux mains avec l'ennemi. On se

contenta de se tenir bien retranché, 1569.  
de mettre de bonnes gardes aux postes,  
dont l'ennemi voudroit s'emparer; &  
enfin de tout disposer de maniere  
que l'on ne pût être insulté, ou que si  
on l'étoit, on pût du moins se battre  
avec quelque avantage.

Il n'y auroit rien eu à craindre  
moyennant ces dispositions, si elles  
eussent été bien suivies; mais l'idée  
de bravoure que se forment les jeunes  
Officiers, dérange bien souvent les  
sages mesures des Généraux les plus  
expérimentés. L'Amiral fit une feinte  
qui lui réussit, il envoya un détache-  
ment attaquer une Compagnie d'Ar-  
quebusiers, à qui l'on avoit assigné  
la garde d'un ruisseau, qui étoit entre  
les deux armées. Les Arquebusiers  
reçurent les Huguenots avec toute la  
valeur possible; mais comme ils n'é-  
toient pas assez forts, on les fit ap-  
puyer par quinze cens hommes, qui  
tomberent sur l'ennemi avec vigueur.  
Le détachement Huguenot, selon  
l'ordre qu'il en avoit, feignit de se  
retirer. Le Duc de Guise & Marti-  
gues, prenant cette retraite pour une  
suite, franchirent le ruisseau avec  
deux cens hommes de Cavalerie;

Combat de  
la Roche-  
l'Abeille.

1569. d'autres jeunes Capitaines, entraînés par leur exemple, se mirent aussi à la poursuite de l'ennemi, sans attendre aucun ordre, & percerent jusqu'à près de quinze cens pas au-delà du ruisseau.

Les Catho-  
liques sont  
battus.

L'Amiral les laissa faire pendant quelque tems, & lorsqu'il les vit engagés un peu loin du gros de l'armée, il vint fondre sur eux avec quatre mille chevaux, qui furent bientôt appuyés de presque toute son armée; les Royalistes furent battus, ils perdirent un nombre considérable d'Officiers & de Soldats; & ceux qui ne furent point envelopés dans ce massacre, n'en échaperent qu'en prenant promptement la fuite. Les Protéstans poursuivirent pendant quelque tems les fuyards; mais le Duc d'Anjou ayant fait jouer son artillerie, l'Amiral fit rappeler, & chacun se retira. Ce Général content de cette expédition, partit le lendemain, & s'en alla vers le Périgord.

Les Catholiques furent extrêmement consternés d'une secousse aussi violente: on en rejeta la faute sur les jeunes Seigneurs, qui avoient engagé l'action sans attendre de com-

mandement, & le Duc de Guise en particulier en reçut des reproches, qui lui furent bien sensibles. Cette faute fut réparée peu après par la belle défense qu'il fit, lorsque les Protestans mirent le siège devant Poitiers. 1569.

L'Amiral, après s'être emparé de quelques Places dans le Périgord & l'Angoumois, avoit envoyé différens détachemens pour faire des expéditions dans le Poitou; & lorsqu'il fut informé du succès de ses troupes sur plusieurs Places de cette Province, il se prépara à marcher lui-même à la tête de son armée pour faire quelque siège considérable. Son premier dessein étoit d'aller attaquer Saumur; mais à la sollicitation de la Noblesse Poirevine, il changea d'avis & résolut de faire le siège de Poitiers.

L'Amiral  
se dispose à  
faire le  
siège de  
Poitiers.

Le bruit de cette entreprise s'étant répandue parmi les Catholiques, avant même que l'Amiral eût bien pris son parti. Le Duc de Guise qui brûloit d'impatience de faire oublier ce qui s'étoit passé à la Roche-l'Abeille, sollicita vivement le Duc d'Anjou, pour obtenir la permission d'aller se renfermer dans Poitiers. Sa demande

1569. fut refusée, parce qu'on appréhendait que le siège de cette Place n'étant pas encore bien résolu, la démarche du Duc de Guise ne déterminât l'Amiral à prendre un parti, auquel il ne pensoit peut-être pas.

Le Duc de Guise redoubla ses instances auprès du Duc d'Anjou ; mais ce fut inutilement ; le Prince tint toujours ferme, & rien ne put le fléchir : il refusa même la permission que Guise lui demanda d'aller faire des courses sur l'ennemi. Cependant sur les plaintes qu'il fit, que venant d'être honoré par le Roi de la Charge de Colonel général de la Cavalerie légère, on le tenoit malgré lui dans l'inaction, & qu'on l'empêchoit de remplir les devoirs de sa Charge, le Duc d'Anjou céda à ses importunités, & lui permit d'aller harceler l'ennemi. Le Duc de Guise profita au plus vite de la permission ; mais au lieu d'aller faire des courses contre les Protestans, il courut se renfermer dans Poitiers.

Le Duc de Guise va se renfermer dans Poitiers.

C'est ainsi que ce fait est raconté dans les Mémoires de Tavanès ; les autres Historiens rapportent la chose un peu différemment, ils conviennent néanmoins que le Duc de Guise



se rendit à Poitiers , sans en avoir eu 1 5 6 9.  
d'ordre ; mais il n'est point fait men-  
tion que ce jeune Prince eût sollicité  
la permission de s'y rendre, & qu'elle  
lui eût été refusé. M. de Thou entre  
autres , dit que le Duc de Guise avoit  
été envoyé à Luzignan , avec le Mar-  
quis de Mayenne son frere , & autres  
Seigneurs , pour tâcher de délivrer  
cette Place , qui étoit assiégée par les  
Huguenots ; & que ce jeune Seigneur  
ayant appris en chemin que Luzignan  
s'étoit rendu , il avoit pris le parti ,  
pour ne pas s'en retourner sans rien  
faire , de se jeter dans Poitiers ; il  
fut suivi dans cette expédition par  
Melchior Desprez de Montpezat ,  
René de Rochechouart - Mortemar ,  
Paul Chabot de Clairvaux , Philippe  
de Châteaubriant , Seigneur des Ro-  
ches-Baritaut , Clermont , & autres  
Officiers de considération.

L'arrivée de ces Seigneurs remplit  
de joye les Catholiques , qui défen-  
doient cette Place. Le Comte du Lude  
qui y commandoit , offrit au Duc de  
Guise de servir sous ses ordres ; mais  
le jeune Prince le remercia de sa po-  
litesse , & lui dit qu'il n'étoit venu  
que pour lui obéir , & pour partager

1569. avec lui les travaux & les dangers du siège. Il s'y comporta en effet avec une bravoure & une intrépidité, qui inspirerent un nouveau courage aux Assiégés. Ils voyoient avec plaisir le fils du fameux défenseur de Metz, remplir en même tems les devoirs de l'Officier & du Soldat, & se livrer généreusement à tout ce qui pouvoit contribuer à leur défense. Toutes les opérations fut habilement concertées entre le Comte du Lude & le jeune de Guise. L'intelligence parfaite qui regna entr'eux pendant tout le tems du siège, ne contribua pas peu à rompre les diverses mesures que l'Amiral tenta pour s'emparer de la Place. On le tint ainsi en échec pendant près de trois mois.

Conduite  
du Duc de  
Guise pen-  
dant le  
siège.

Le détail que j'ai donné de cet événement dans la Vie de l'Amiral, me dispense d'en parler ici plus au long; je dirai seulement par rapport au Duc de Guise, qu'il se fit un honneur infini durant tout le cours de ce siège. On le vit souvent à la tête des différentes sorties, animant les troupes par son exemple & par ses libéralités. Il y eut une circonstance remarquable, par rapport à la manière dont il

récompensa un Capitaine nommé Lis, 1569.  
 qui avoit donné les plus grandes  
 preuves de valeur. Le jeune Duc lui  
 donna l'accolade sur le champ, & le  
 fit Chevalier de l'Ordre de S. Michel.  
*Cela suppose*, dit le P. Daniel à cette  
 occasion, *que le Roi autorisoit ces sortes*  
*de créations faites par d'autres que par*  
*lui-même, suivant l'usage de l'ancienne*  
*Chevalerie, & c'est apparemment ce*  
*qui ne contribua pas peu à avilir cet*  
*Ordre par la multiplication des Cheva-*  
*liers, dont le nombre étoit dès lors fort*  
*grand.*

Cependant malgré la belle défense  
 des Assiégés, l'Amiral pouffoit tou-  
 jours vigoureusement les travaux, &  
 ruinoit ceux de la Place. Il fit même  
 une brèche assez considérable, pour  
 pouvoir risquer un assaut; mais elle  
 fut si bien défendue, que les premie-  
 res tentatives n'eurent d'autre succès  
 que de lui faire perdre bien du  
 monde.

Le Duc de Guise se trouva à ces  
 différentes attaques, & y parut avec  
 une intrépidité qui étonna les Offi-  
 ciers les plus expérimentés. On avoit  
 tenu à son sujet un Conseil de guerre,  
 dans le tems que l'on se doutoit que

■ § 69. l'Amiral ne tarderoit pas à livrer l'affaut. La plupart des Officiers Généraux furent d'avis de mettre ce Prince en sûreté, avec le Marquis de Mayenne son frere, de peur qu'ils ne tombassent entre les mains des Huguenots, qui étoient ennemis mortels de leur Maison.

Le Comte du Lude & quelques autres, furent d'un avis contraire; ils représenterent que ce seroit décourager la Bourgeoisie, & tous ceux qui jusqu'alors s'étoient prêtés de si bonne grace à la défense de la Place; que l'on croiroit les affaires en bien plus mauvais état qu'elles n'étoient; qu'en un mot, il y avoit encore moyen de faire face à l'ennemi; que pour y réussir, il étoit important que les deux jeunes Princes se montrassent, & que leur présence étoit nécessaire pour animer le courage du soldat.

Le Duc de Guise rejetta avec indignation l'avis de ceux qui opinoient pour la retraite; il leur dit que s'il falloit mourir, il ne pouvoit le faire plus glorieusement que dans la compagnie de tant de braves Capitaines; & qu'il seroit au désespoir qu'on pût lui reprocher d'avoir eu plus de soin

de conserver sa vie , que de soutenir la gloire de son nom dans une conjoncture aussi critique. 1569

Les effets répondirent à ces belles résolutions ; le Duc de Guise se mit à la tête des Travailleurs, son exemple fit agir tout le monde avec la plus grande ardeur ; le dégât que l'artillerie ennemie avoit faite , fut bientôt réparé , & l'endroit par lequel l'Amiral avoit compté donner un assaut , se trouva en peu de tems beaucoup plus fort , qu'il n'étoit avant qu'on y eût fait brèche. Enfin après avoir employé tout ce que la ruse & l'expérience pouvoit imaginer , l'Amiral résolut de diminuer les attaques , & de ne s'attacher qu'à bloquer la Place de toutes parts , dans l'espérance de la réduire par famine. Il sçavoit par les intelligences qu'il avoit avec les Huguenots de cette Ville , que les vivres y étoient extrêmement diminués , ainsi ce moyen n'auroit pas manqué de réussir , si l'on n'eût pris au plutôt des mesures pour débarrasser les Assiégés.

Poitiers est  
réduit aux  
extrémités.

La Cour étant arrivée à Tours sur ces entrefaites , le Duc d'Anjou s'y rendit , & l'on y tint un grand Conseil

1569. au sujet de Poitiers. Après bien des délibérations, il fut enfin résolu que pour délivrer cette Place, on feroit une diversion en mettant le siège devant Châtellerault, où l'on sçavoit que les Protestans avoient une grande partie de leurs principaux Officiers, qui y étoient malades.

L'armée  
du Roi va  
assiéger  
Châtelle-  
rault,

Le Duc d'Anjou en conséquence, partit à la tête des troupes, & alla assiéger Châtellerault; les batteries commencerent les premiers jours de Septembre, & en peu de tems, il y eut une brèche assez considérable pour tenter un assaut.

Pendant que ce siège s'entamoit, l'Amiral étoit toujours constamment devant Poitiers; les attaques n'étoient pas vigoureuses; mais il y avoit toujours des escarmouches sanglantes, qui lui faisoient perdre bien du monde. Les Assiégés firent une sortie le deuxiême de Septembre, & détruisirent tous les ouvrages des ennemis. L'Amiral voulut s'en vanger le lendemain, en attaquant un des Fauxbourgs de la Ville; mais il fut repoussé avec une perte si considérable, qu'il fit au plutôt sonner la retraite. Cette attaque coura cher aux Assiégés, il y

périt beaucoup de soldats & un grand nombre d'Officiers de marque, & entr'autres un Capitaine nommé Montal, qui avoit accompagné le Duc de Guise à la guerre de Hongrie, & qui s'étoit particulièrement attaché à la fortune de se Prince.

Il y eut encore quelques petits combats les jours suivans; mais la vivacité avec laquelle on pouffoit le siège de Châtellerault, faisant appréhender à l'Amiral que les Catholiques ne s'emparassent de cette Place, & ne fissent un mauvais parti aux Officiers qui y étoient, il abandonna Poitiers pour aller au secours de ses Confédérés.

L'Amiral  
leve le siège  
de devant  
Poitiers.

La Place se trouvant par ce départ entièrement débarrassée, le Duc de Guise en sortit le neuvième de Septembre, & alla trouver le Roi à Tours. Il en fut reçu avec toutes les marques de bienveillance qu'il pouvoit désirer. On disoit hautement que sans le secours qu'il avoit introduit dans Poitiers, la Ville auroit été prise infailliblement. Le Roi pour reconnoître ce service, lui donna une place dans le Conseil secret; & dès lors on le regarda comme devant bientôt faire

Guise va  
trouver le  
Roi à  
Tours.

1569, dans le Royaume un personnage aussi considérable, que le feu Duc de Guise son pere. Après avoir passé quelques tems à la Cour, il retourna joindre au plutôt l'armée du Duc d'Anjou.

Dans le tems que le Roi donnoit au Chef de la Maison de Guise des marques d'amitié & de confiance, on prenoit aussi des mesures pour abaisser la faction qui lui étoit contraire. On mit à prix la tête de l'Amiral, & il y eut un Arrêt du Parlement qui le condamna à mort, comme criminel de leze-majesté; bien plus, on promit cinquante mille écus d'or à quiconque le tueroit. Les Guises charmés de cet Arrêt, eurent soin de le répandre; ils le firent traduire en Allemand, en Italien & en Anglois, & le distribuerent dans toute l'Europe.

L'Amiral qui étoit à la tête d'une bonne armée, & qui avoit autour de lui un nombre considérable de Gentilshommes, qui s'intéressoient à sa conservation, ne fit pas grand cas de cet Arrêt; il se tint seulement sur ses gardes. Les Catholiques voyant que ce moyen ne réussissoit pas aussi promptement qu'ils l'espéroient, se



déterminerent à hasarder une bataille 1 3 6 9.  
à la premiére occasion.

Le Duc d'Anjou se mit en marche ,  
& prit sa route par le Loudunois.  
Son dessein étoit de s'emparer de la  
petite Ville de Moncontour , pour  
couper le chemin à l'Amiral , qui  
comptoit entrer incessamment dans  
le bas Poitou. Il étoit important de  
l'empêcher de pénétrer dans cette  
Province , parce que selon le projet  
qu'on avoit formé de lui livrer bataille ,  
il ne falloit pas attendre qu'il fût  
entré dans un endroit, où étant maître  
de plusieurs petites Villes , il auroit  
trouvé des secours en cas de bataille ,  
& une retraite assurée en cas de dé-  
faite.

L'Amiral ayant pressenti les inten-  
tions du Prince , résolut de le préve-  
nir. Il donna donc ses ordres pour  
qu'on se mît en marche , & il prit la  
route de Moncontour. Il fit faire si  
grande diligence , qu'il arriva en peu  
de tems dans la plaine de Saint Clair ;  
mais l'avant-garde du Duc d'Anjou  
étant arrivée peu à près , il y eut une  
escarmouche extrêmement vive , qui  
devint insensiblement un combat sé-  
rieux , où les Protestans furent très-

L'Amiral  
va à Mon-  
contour.

Les Catho-  
liques joi-  
gnent les  
Huguenots  
dans cet  
endroit.

1569. maltraités ; ils auroient même couru risque d'être entièrement défaits , & la nuit n'eût séparé les combattans.

Bataille de  
Moncontour.

Cette action , quoique très-meurtrière , ne fut cependant que le prélude d'une autre plus importante , qui se passa quelques jours après. C'est la fameuse bataille de Moncontour, dans laquelle les Huguenots , après s'être battus long-tems avec toute la valeur possible , succomberent enfin sous les efforts des Catholiques. Cette grande affaire se passa le troisième du mois d'Octobre. On commença par se canonner réciproquement pendant près de quatre heures , & l'on n'en vint aux mains que vers les deux heures après-midi. Le Duc de Montpensier qui conduisoit l'avant-garde , fit d'abord avancer ses enfans perdus , qu'il fit soutenir par quelques escadrons de Cavalerie. Le Duc de Guise & Martigues, qui conduisoient ces escadrons , chargerent ceux des ennemis avec tant d'impétuosité , qu'ils les rompirent. Les Protestans firent marcher de nouvelles troupes pour soutenir les premières , l'action s'engagea insensiblement & devint enfin générale , les deux partis s'y battirent avec

toute la bravoure possible. Les Huguenots encouragés par la présence du Prince de Bearn & du jeune Henri de Condé , faisoient des efforts surprenans pour attirer l'avantage de leur côté. Les Catholiques dispuoient la victoire avec une vivacité qui sembloit s'augmenter à chaque instant ; par l'exemple que leur donnoit le Duc d'Anjou , qui fit dans cette occasion des prodiges de valeur ; il eut enfin la gloire de cette journée , mais ce ne fut qu'après qu'il en eut coûté bien du sang de part & d'autre. Ce Prince eut son cheval tué sous lui , & pensa être pris par les ennemis. D'un autre côté , l'Amiral fut blessé au visage d'un coup de feu , qui lui fit sauter quatre dents. Il fut obligé de se retirer un instant de la mêlée , & sa retraite accéléra la défaite de ses troupes. Il y eut des deux côtés un nombre infini de tués & de blessés , & surtout une grande quantité d'Officiers de la première distinction. Le Duc de Guise reçut pour sa part une blessure à la jambe , dont il fut longtemps boiteux.

Le Duc de Guise y est blessé.

Le bruit de cette victoire fut bientôt répandu dans toute l'Europe , &

1569. l'on ne douta plus que le parti Huguenot ne fût absolument ruiné ; mais l'Amiral , qui étoit un homme unique pour les ressourcés , trouva bientôt le moyen de se relever ; & malgré toutes ses défaites , il se rendit tout aussi redoutable qu'il l'étoit auparavant. Il se retira à Parthenai le soir même de la bataille , & le lendemain il se rendit à Niort avec les deux jeunes Princes de Bearn & de Condé.

Ce fut-là que l'on tint un grand Conseil , touchant la conduite qu'on devoit tenir dans des conjonctures aussi critiques : on y décida entr'autres , que pour se mettre en état de tenir tête efficacement aux Catholiques , on abandonneroit toutes les petites places du Poitou , & que l'on ne conserveroit que celles qui pourroient servir à amuser l'ennemi assez long-tems , pour que l'on pût avoir la liberté d'aller joindre Montgomeri qui revenoit du Bearn avec des troupes ; que cette jonction faite , on se tiendroit toujours sur la défensive en faisant bonne contenance vis-à-vis de l'ennemi ; que par ce moyen , les secours qu'on attendoit d'Allemagne auroient le tems d'arriver , & qu'alors

on se remettroit en campagne pour 1569.  
faire des conquêtes.

En conséquence de cet avis, les Princes & l'Amiral partirent de Niort, où ils laissèrent une bonne garnison. Ils passèrent ensuite à Saint Jean d'Angeli & de-là à la Rochelle, où ils attendirent à régler leurs démarches sur le parti que prendroient les Catholiques.

L'Amiral  
se retira à  
la Rochelle.

Les Princes étoient à peine sortis de Niort, que le Duc d'Anjou vint y mettre le siège. Après s'être emparé de cette Place, il continua ses conquêtes, & se rendit maître de Saint Maixent, Fontenai, Châtellerault, Lusignan; & enfin il parut à la vue de Saint Jean d'Angeli, dont il fit le siège vers le milieu du mois d'Octobre. Il croyoit s'emparer de cette Place aussi facilement que des autres; mais le brave Clermont de Piles qui la défendoit, sut occuper l'armée du Roi durant plus de six semaines.

Siège de  
Saint Jean  
d'Angeli  
par le Duc  
d'Anjou.

L'Amiral qui avoit prévu ce qui arrivoit, profita du retardement des troupes Royales, & eut tout le tems qu'il souhaitoit pour l'arrangement des affaires de son Parti. Il reçut différens secours des Princes étrangers,

1569.

qui favorisoient les Protestans ; & lorsqu'il se vit en forces , il passa en Bearn , où il fut joint par des renforts que lui envoyoit Montgomeri. Il traversa ensuite la Gascogne & le Languedoc , remonta dans le Dauphiné & le Vivarais , où son armée fut encore fortifiée par des recrues considérables , que les Seigneurs Protestans de ces Provinces lui avoient ménagées. Il prit ensuite par la Bourgogne , & se rendit à la Charité ; & enfin après une si longue course , qui fut traversée par quantité d'escarmouches & de petits combats assez meurtriers , il réussit enfin à passer la Loire & s'avancant vers Paris , il se campa entre Montargis , Bléneau & Châtillon-sur-Loing.

L'armée  
Protestante  
s'avance  
vers Paris.

Paix entre  
les Catholi-  
ques & les  
Huguenots.

Il s'attendoit bien qu'en s'approchant insensiblement de Paris , ce seroit le vrai moyen de déterminer la Cour à en venir à un accommodement. La Reine avoit déjà fait porter quelques paroles , mais on n'avoit jamais pu s'accorder sur les articles qui concernoient la Religion. La proximité de l'Amiral eut l'effet qu'il en avoit espéré , on renoua les négociations , & enfin il y eut un Traité par lequel

lequel on accorda aux Huguenots , r 57. a  
non pas tout ce qu'ils souhaitoient ,  
mais beaucoup plus qu'ils n'espé-  
roient.

Ce Traité fut conclu à S. Germain-  
en-Laye , où le Roi s'étoit rendu après  
avoir été long-tems éloigné de sa  
Capitale. Cette grande négociation  
avoit été entamée dès le mois d'Octo-  
bre de l'année précédente ; mais divers  
obstacles ayant toujours empêché le  
succès des Conférences , on avoit eu  
continuellement les armes à la main ,  
jusqu'à ce que les deux partis , égale-  
ment fatigués par une guerre ruineu-  
se , se déterminèrent enfin à mettre  
bas les armes.

On ne voit pas que le Duc de Guise  
ait eu aucune part dans les divers  
mouvemens , qui suivirent la bataille  
de Moncontour. Ils est vraisemblable  
que la blessure qu'il avoit reçue dans  
cette dernière action , l'ayant mis  
hors d'état de servir , il se rendit au-  
près du Roi , qui depuis quelque  
tems avoit toujours séjourné dans des  
Places voisines de l'armée que com-  
mandoit le Duc d'Anjou.

Séjour du  
Duc de  
Guise à la  
Cour.

Le Duc de Guise entroit alors dans  
cet âge , où les hommes & surtout les

570. Grands, sont ordinairement décidés par rapport à ce qu'ils feront toute leur vie. Il touchoit à sa vingtième année : on voyoit briller dans ce jeune Prince les qualités les plus capables de lui concilier tous les esprits. Il avoit l'ame grande ; noble , magnanime , & il étoit en même tems civil , obligeant , populaire. Ces qualités si belles par elles-mêmes , étoient accompagnées de l'extérieur le plus avantageux. Il étoit d'une taille riche & admirablement proportionnée , telle qu'on suppose être celle des Héros , ou plutôt telle que l'avoient ordinairement les Princes de sa Maison. Ils avoient si bonne mine , disoit la Maréchale de Rets des Princes Lorrains , qu'àuprès d'eux les autres Princes paroissent peu. L'air noble & fier du jeune de Guise , étoit tempéré par une douceur & une franchise apparente , qui enlevoit tous les soupçons en sa faveur. Il persuadoit , dit Balsac , *avant que d'ouvrir la bouche ; il n'y avoit point de cœur qui pût venir contre ce visage.* Mais au fond , ce Prince étoit couvert , fin , dissimulé ; il cherchoit à être aimé , & il y réussissoit. Pour lui , il n'aimoit personne ; & s'il

Caractère  
de ce Prince.



Étoit le plus officieux & le plus caressant de tous les hommes , ce n'étoit que pour parvenir plus facilement à ses fins. Dominé par une ambition effrénée, il étoit disposé à tout sacrifice pour satisfaire cette passion , qui l'emporta sur toutes les autres , & même sur celle qu'il eut pour les femmes , quoiqu'il parût s'y livrer avec excès.

Tel fut le Duc de Guise dans le courant de sa vie ; mais dans le tems qu'il se rendit auprès du Roi , il étoit encore trop jeune pour qu'on le soupçonnât capable de vûes qui demandoient de la réflexion & du manège. On ne remarqua alors que cet air noble & frappant , auquel les fatigues de la guerre sembloient avoir encore ajouté un nouveau lustre. On ne parloit que de son expédition de Poitiers, de sa valeur à Jarnac & surtout à Moncontour , d'où il avoit rapporté la blessure , qui l'avoit obligé de quitter l'armée. Cette réputation de bravoure , jointe à une belle figure & au talent qu'il avoit de s'insinuer dans les cœurs , fixa sur lui tous les regards & principalement ceux des Dames de la Cour ; car quoique le Roi fût alors éloigné de la Capitale , & pour ainsi

1570. dire, à la tête de ses armées, sa cour, n'avoit rien de militaire; il y avoit un nombre considérable de femmes, plus belles les unes que les autres, que la Reine menoit toujours avec elle, autant par raison de politique, que par le goût décidé qu'elle avoit pour les plaisirs & les divertissemens.

» En effet, dit Mézerai en parlant  
 » de cette Princesse, il n'y en a jamais  
 » eu qui ait plus cherché les doux,  
 » passe-tems de la galanterie, de la  
 » danse, de la chasse, des festins & de  
 » toutes sortes de jeux, que celle-là;  
 » en quelque endroit qu'elle alloit,  
 » elle trainoit toujours avec elle tout  
 » l'attirail des plus voluptueux diver-  
 » tissemens, & particulièrement une  
 » centaine des plus belles femmes de  
 » la Cour, qui menotent en lesses deux  
 » fois autant de Courtisans; il falloit  
 » comme dit Montluc, que dans le  
 » plus grand embarras de la guerre &  
 » des affaires, le bal marchât toujours.  
 » Le son des violons n'étoit point  
 » étouffé par le son des trompettes;  
 » le même équipage trainoit les ma-  
 » chines des ballets & les machines de  
 » la guerre, & on voyoit dans un  
 » même lieu les combats où les François

à çois s'égorgeoient, & les Caroufels où les Dames prenoient leurs plaisirs.

De toutes les femmes qui faisoient l'ornement de cette cour voluptueuse, il n'y en eut gueres qui ne formassent des prétentions sur le cœur du Duc de Guise. Ce jeune Prince ne pour les intrigues, de quelque espèce qu'elles pussent être, se fit un amusement de paroître répondre aux vûes de chacune d'elles; mais il y en avoit deux entr'autres, pour lesquelles il se sentoit beaucoup plus d'attrait que pour toutes les autres.

Inclina-  
tions du  
Duc de  
Guise.

La première, pour le rang, l'esprit, la beauté, la jeunesse & les grâces, étoit Marguerite de Valois, fille de Catherine de Médicis, & sœur de Charles IX. La seconde, étoit Catharine de Cleves, veuve du Prince de Porcien. Celle-ci étoit la plus ancienne en datte; Guise l'avoit aimée du vivant de son mari. La Princesse ne l'avoit point écoutée; cependant elle n'avoit eu pour lui qu'autant de sévérité, qu'il en falloit pour entretenir ses espérances & augmenter son ardeur. Guise les aimoit toutes les deux,

1570. l'une peut-être par vanité, l'autre par inclination.

Catherine de Cleves étant devenue veuve, Guise parut la rechercher avec encore plus d'empressement qu'il n'avoit fait auparavant. La Princesse de son côté, reçut ses hommages avec reconnoissance ; de sorte que le bruit se répandit bientôt, que le Mariage ne tarderoit pas à se conclure. Cependant différentes raisons furent cause qu'on le différât assez long-tems.

Il y eut d'abord quelques obstacles de la part de la Princesse elle-même, qui, conservant encore l'idée d'un mari qu'elle avoit tendrement aimé, avoit peine à contracter publiquement un Mariage, que cet Epoux si chéri, avoit sembleré prévoir, & contre lequel il s'étoit hautement déclaré. Ce Prince étant au lit de la mort, avoit mandé sa femme, & lui avoit tenu ce discours en présence de témoins : *Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche, vous avez ces qualités jointes ensemble, avec celle d'une illustre extraction, vous ferez rechercher de beaucoup de gens ; j'approuve que vous soyez mariée ; je vous laisse le choix des*

*partis, & de tout le Royaume, je n'en excepte qu'un seul homme; c'est le Duc de Guise; c'est l'homme du monde que je hais le plus, & je vous demande en grace, que mon plus grand ennemi ne fût pas héritier de ce que j'ai la plus aimé de tous mes biens.*

Le souvenir de ces paroles si touchantes, fit long-tems une vive impression sur cette jeune Veuve; & lors même que sa tendresse pour un mari qui n'étoit plus, commença un peu à s'émouffer, elle fut encore retenue par les bienfaisances, qui sembloient exiger qu'elle combattît les sentimens qu'elle avoit pour le Duc de Guise.

Toutes ces difficultés s'éclipserent insensiblement, la Princesse se montra moins difficile; & enfin on commença à parler des articles du Mariage; mais dans le tems que ses dispositions paroissoient répondre aux empressements du Duc de Guise, ce Prince rallentit tout-à-coup ses poursuites. Occupé alors de la vive passion qu'il avoit conçue pour Marguerite de Valois, & flatté du tendre retour dont cette Princesse payoit ses soins, toute son ardeur parut se fixer vers un

Projet de  
Mariage du  
Duc de  
Guise avec  
Catherine  
de Cleves.

1570. objet si capable de satisfaire sa vanité, son amour & son ambition.

Tant que cette intrigue ne fut qu'une affaire de cœur, on n'y fit que peu d'attention à la Cour. La galanterie, ou plutôt le libertinage y étoient en honneur. Les femmes y vivoient sans aucune retenue ; les Demoiselles même suivoient l'exemple des personnes mariées : ce désordre ne paroissoit plus choquant, parce qu'il étoit presque général. *Ce ne sont pas les hommes ici qui prient les femmes,* disoit Jeanne d'Albret en écrivant au Roi de Navarre son fils, *ce sont les femmes qui prient les hommes ;* & dans la même Lettre en faisant le portrait de Marguerite de Valois, elle s'énonçoit en ces termes : *Elle est belle & bien avisée & de bonne grace ; mais nourrie en la plus maudite & corrompue compagnie qui fut jamais ; car je n'en vois point qui ne s'en sente.*

Le Duc de Guise se propose d'épouser Marguerite de Valois.

La licence qui regnoit dans cette Cour, donna donc toutes sortes de facilités à la passion réciproque de Marguerite de Valois & du Duc de Guise ; ce Prince en profita pour hazarder une proposition de Mariage. Le Cardinal de Lorraine entra dans

les vûes de son nèveu & prépara de loin avec habileté toutes les batteries nécessaires, pour faire réussir une alliance si conforme aux projets ambicieux de sa Maison. 1570.

Cette affaire paroissoit prendre de jour en jour les couleurs les plus avantageuses pour le Duc de Guise; il sembloit qu'il ne devoit point se rencontrer d'obstacles de la part de la Cour. Le Duc d'Anjou, frere du Roi, affectoit de paroître charmé de ce Mariage; il en parloit souvent au Duc de Guise, & témoignoit même ressentir quelque peine de ce qu'on ne terminoit pas au plutôt; & il lui disoit quelquefois en l'embrassant avec transport: *Qui j'ai d'impaience de te voir mon beau-frere*.

Cependant ce Prince dissimuloit & rendoit en même temps les plus mauvais offices auprès de la Reine, & il appuyoit sous-main l'alliance de Marguerite sa sœur, avec Sébastien Roi de Portugal, qui avoit alors un Ambassadeur à la Cour de France, pour faire la demande de cette Princesse. Le Pape & le Roi d'Espagne souhairoient également ce Mariage, & le Roi avoit paru s'y prêter d'abord.

ds. 79. sérieusement, qu'il entra dans une furieuse colère, lorsqu'il sut que le Cardinal de Lorraine avoit fait des démarches pour l'empêcher.

En effet, ce Prélat voyant que l'Ambassadeur de Portugal agissoit vivement à la Cour pour terminer cette affaire, il lui dit un jour que s'étoit en vain qu'il se donnoit tant de mouvemens; que la Princesse étoit destinée au Duc de Guise, & qu'il n'y avoit plus rien à prétendre de ce côté-là.

Colere du  
Roi contre  
le Duc de  
Guise à  
l'occasion  
de ce Ma-  
riage.

Ce discours ayant été rapporté au Roi, ce Prince qui étoit naturelle-  
ment emporté, résolut dès l'heure même de se défaire du Duc de Guise. Il appella sur le champ Henri d'Angoulême, Grand-Prieur de France, son frère naturel, & lui dit dans la fureur de son emportement: *Tiens, voilà deux épées, il y en a une pour te servir, si demain que j'irai à la chasse; traie mes ordres. L'autre le Duc de Guise.*

Le Grand-Prieur fut très-embarrassé de cette commission. Il n'avoit nullement envie de se battre, & n'étoit point d'humeur à chercher querrelle au Duc de Guise. Il trouva que la voye de l'assassinat étoit la plus sûre; mais



Les tentatives qu'il fit, ne réussirent pas ; il eut horreur d'une telle action, non pas précisément parce que c'étoit un assassinat ; mais par une suite de défaut de courage, qui ne lui permettoit pas de rien faire qui pût ressembler à une action de vigueur.

Le Roi en fureur contre le Chevalier d'Angoulême, lui parla dans les termes les plus insultans ; il le traita de lâche & d'homme sans cœur, & lui fit des reproches si amers, que ce Prince résolut enfin de satisfaire Sa Majesté à quelque prix que ce fût ; mais dans le tems qu'il se préparoit à exécuter son projet, le Duc de Guise fut averti assez à tems pour mettre sa vie en sûreté. La Princesse Marguerite qui étoit extrêmement avertie sur tout ce qui pouvoit concerner son amant, découvrit ce qui se passoit, & en informa au plutôt le Duc de Guise, qui dès lors s'absenta pendant quelque tems de toutes les parties de chasse, & autres exercices, à la faveur desquels on auroit pu lui faire un mauvais parti.

Le Duc  
de Guise  
s'absente  
de la Cour.

Marguerite le détermina en même tems à ne plus penser à un Mariage, dont le projet avoit pensé lui être si

570. funeste ; & afin de calmer le Roi , elle fut la première à proposer à son amant d'épouser la Princesse de Porcien.

Quelqu'important qu'il fût pour le Duc de Guise, de prendre toutes les mesures convenables pour ne point s'exposer plus long-tems aux fureurs du Roi , il eut , ou parut avoir beaucoup de peine à se rendre aux instances de Marguerite. La Princesse , qui vouloit absolument mettre son amant à couvert de tout danger , écrivit au plutôt à la Duchesse de Lorraine sa sœur ; elle lui parla ouvertement sur sa passion , & sur les extrémités auxquelles on vouloit se porter contre le Duc de Guise ; & elle la pria de venir incessamment à la Cour , pour déterminer ce Prince à prendre un parti capable de rompre les mauvais desseins de ses ennemis.

La Duchesse de Lorraine vint effectivement en France , & travailla de concert avec la Duchesse de Nemours , ancre du Duc de Guise , à renouer le Mariage de ce Prince avec Madame de Porcien. Cette négociation ne souffrit de retard , qu'autant de tems qu'il en fallut pour ramener cette jeune Veuve , qui étoit justement

offensée des incidens que le Prince 1570  
 avoit fait naître, dans le tems qu'elle  
 avoit tout sacrifié pour répondre à ses  
 empressements. Mais les assiduités du  
 Prince leverent bientôt tous ces ob-  
 stacles; & comme la voix de ce qu'on  
 aime est toujours persuasive, il n'y  
 eut pas moyen de le trouver coupable,  
 lorsqu'il eut entrepris de se justifier.

Toutes les difficultés se trouvant  
 applanies, on procéda au Mariage qui  
 fut célébré dans le mois de Septembre.  
 Cette cérémonie fut précédée de  
 l'abjuration que la Princesse fit du  
 Protestantisme. Cette démarche ne lui  
 coûta pas beaucoup; élevée dans la Religion  
 Catholique, elle l'avoit abandonné pour  
 épouser le feu Prince de Porcien, qui étoit  
 Huguenot; le Duc de Guise se trouvant  
 Catholique, elle eut pour lui la complaisance  
 de rentrer dans le sein de l'Eglise Romaine.

Mariage  
 du Duc de  
 Guise avec  
 la Princesse  
 de Porcien.

Cette alliance fit d'autant plus de  
 plaisir à la Maison de Lorraine, qu'elle  
 réhabilita à l'instant le jeune Duc dans  
 l'esprit du Roi. Le Monarque lui rendit  
 son amitié, & fit même en faveur de ce  
 Mariage des dépenses

1570. considérables en fêtes & en réjouissances.

Marguerite de Valois fut plus sensible que personne, au retour du Roi en faveur du Duc de Guise; charmée de retrouver son amant à la Cour, elle vit manquer avec plaisir le projet de son Mariage avec le Roi de Portugal; en effet, un établissement qui la transportoit si loin, & qui d'ailleurs avoit pensé coûter la vie à ce qu'elle aimoit, ne pouvoit que lui déplaire. Elle trouva bien mieux son compte dans les propositions que l'on fit peu après de la marier avec le Prince de Navarre: Marguerite n'avoit cependant aucun goût pour lui; mais comme Premier Prince du Sang, il faisoit son séjour habituel à la Cour de France; c'étoit tout ce qu'elle souhaitoit.

Mariage du  
Roi avec  
Elisabeth  
d'Autriche.

Au milieu de tous ces mouvemens, on pensa enfin à la célébration du Mariage, que le Roi avoit contracté par Procureur; il y avoit quelque tems, avec Elisabeth d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien II. Cette Princesse s'étant mise en marche pour venir en France, le Roi s'avança jusqu'à Meziere pour la recevoir. Ce

DUC DE GUISE. 211

Prince envoya au-devant d'elle les Duc d'Anjou & d'Alençon ses freres, Charles Duc de Lorraine, son beau-frere, le Duc de Guise & autres Seigneurs, à qui il ordonna de se transporter à Sedan, pour y rendre à la jeune Reine tous les honneurs dus à sa naissance & à son rang.

Ces Seigneurs l'accompagnerent ensuite jusqu'à Meziere, où le Roi l'attendoit, & le Mariage y fut célébré le vingtième de Novembre, avec une pompe & une magnificence vraiment royale. La Cour se mit en marche peu après pour regagner la Capitale. Le Roi s'arrêta à Villers-Cotterets, où il séjourna jusqu'à la fin du mois de Décembre. De-là, il se rendit à Chantilli chez le Maréchal de Montmorenci; & partout où il passa, ce ne furent que fêtes & réjouissances. Les peuples y prenoient d'autant plus de part, qu'ils commençoient enfin à respirer, après avoir été en proie pendant si long-tems aux horreurs des guerres civiles. Tout alors sembloit leur annoncer une tranquillité durable. Le Roi lui-même prenoit toutes les mesures possibles pour les confirmer dans cette opinion : il annonçoit

1571. partout que la paix qui venoit d'être conclue, étoit son ouvrage; & qu'il auroit soin qu'elle fût exactement observée dans son Royaume. Il chercha même à persuader efficacement les Huguenots de la sincérité de ses dispositions, en faisant faire des démarches auprès de Jeannie d'Albret, Reine de Navarre, pour presser le Mariage de Marguerite de Valois, avec le Prince son fils : mais toutes ces démonstrations d'amitié & de confiance, n'étoient employées que pour couvrir la dissimulation la plus profonde. Ce Mariage qu'on vouloit précipiter, n'étoit qu'un piège qu'on tendoit aux Seigneurs Protestans, pour les déterminer de venir à la Cour, où l'on se préparoit à leur faire un mauvais parti. Pour mieux les tromper, on affecta de leur donner, & à leurs Députés, toutes les marques possibles de bienveillance. Des mêmes Députés ayant proposé au Roi de porter la guerre en Flandres, pour enlever les Pays-bas au Roi d'Espagne, & y établir les Princes de la Maison de Nassau, Sa Majesté parut aussi tôt saisir cette idée, & promit de la mettre en exécution,

On projet-  
te la ruine  
des Princes  
Protestans.

DUC DE GUISE. 113

dès qu'il en auroit conféré avec l'Amiral ; & comme ce Seigneur avoit peine à quitter la Rochelle , où il s'étoit retiré depuis la fin de la guerre, le Roi entreprit de le rassurer dans ses défiances : il lui écrivit de sa propre main , & le pria de ne pas tarder à se rendre auprès de lui , parce qu'il avoit absolument besoin de ses conseils.

Le Roi écrit à l'Amiral pour le faire venir à la Cour.

Cette Lettre lui fut rendue par le Maréchal de Cossé, qui étoit en même tems chargé d'agir vivement auprès de la Reine de Navarre , pour la déterminer aussi à venir à la Cour , afin de conclure le Mariage de son fils , avec Marguerite de Valois. L'Amiral se vit rassuré d'ailleurs par les Montmorencis , qui lui mandoient que le Roi étoit dans les dispositions les plus favorables à son égard ; qu'il n'avoit rien à craindre des Catholiques en général , ni des Guises en particulier ; que le crédit de ces Princes paroïssoit considérablement diminué ; & que sans doute , sa présence seroit capable de ruiner le reste de faveur qu'ils pouvoient avoir. Ces différens motifs lui firent enfin prendre la résolution d'aller à la Cour. Il

L'Amiral se rend auprès du Roi.

1571. partit de la Rochelle dans les premiers jours du mois de Septembre , & se rendit à Blois , où le Roi avoit enfin fixé son séjour , après avoir passé plusieurs mois à promener la jeune Reine dans ses différentes maisons de plaisance.

Le Duc de Guise qui avoit toujours accompagné leurs Majestés , depuis la cérémonie du Mariage , s'étoit retiré de la Cour quelque tems avant l'arrivée de l'Amiral. De concert avec les Princes de sa Maison , il avoit hautement témoigné combien il étoit mécontent de voir rappeler à la Cour , le meurtrier de son pere & l'ennemi capital de la Religion. On n'avoit garde de se douter alors , que ces plaintes si ameres fussent une suite du projet que le Roi avoit formé , pour mieux tromper l'Amiral. Sa Majesté parut même en disposition de sacrifier les Princes Lorrains , au plaisir de revoir Coligni à la Cour ; & lorsqu'ils voulurent faire des instances pour éloigner ce Seigneur , le Roi leur dit publiquement que son parri étoit pris , & que s'il ne leur convenoit pas , ils étoient libres de s'éloigner. Ils partirent en effet & se retirèrent à Paris .

Le Duc  
de Guise  
s'éloigne  
de la Cour.



Ce départ trompa les plus clair-voyans, & ce fut ce qui déterminâ le Maréchal de Montmorency à rassurer l'Amiral sur ses craintes, en lui faisant part de cette espèce de disgrâce, qui annonçoit la chute du crédit des Guises. L'Amiral de son côté regarda aussi ce dernier trait, comme une preuve indubitable du retour de Sa Majesté en sa faveur, & ne balançoit plus à paroître à la Cour.

Dès qu'il fut arrivé, le Roi ne parut occupé qu'à le combler de caresses & de bienfaits, de même que la plupart des Gentilshommes de la suite. On agita alors très-sérieusement la grande affaire de la guerre de Flandre, & celle du Mariage de Marguerite de Valois avec le Prince de Navarre : on tint aussi différens Conseils, pour l'exécution des articles du dernier Edit de Pacification : l'Amiral fut consulté sur tous ces points ; & après même qu'il eut obtenu la permission d'aller se reposer dans son Château de Châtillon, le Roi affecta toujours de le consulter par Lettres, sur toutes les affaires qui paroïssent souffrir quelque difficulté.

Quoique les Guises sussent à quoi

1571. s'en tenir sur la conduite du Roi à l'égard de l'Amiral, ils commencèrent cependant à craindre que la présence d'un Général de cette réputation, ne fît sur le Prince des impressions capables de ruiner leur crédit. Le Duc de Guise en particulier, plus animé que les autres contre l'Amiral, ne pouvoit entendre tranquillement les nouvelles qu'on lui apprenoit chaque jour des faveurs dont son ennemi étoit honoré par le Prince. Son impatience ne lui permettant pas de temporiser plus long-tems, il se mit en devoir d'inventer de nouveau une accusation contre Coligny au sujet de l'assassinat du Duc de Guise son père.
- La Cour fut assez-tôt informée de ce dessein pour aller au-devant, & le Roi défendit, sous peine de défobéissance, que l'on fît aucun mouvement à cet égard. Cependant peu après cette défense, le Duc de Guise affecta de rassembler un grand nombre de ses amis, & il se montra dans Paris bien accompagné, comme un homme qui méditoit quelque entreprise.
- L'Amiral, qui résidoit habituellement à sa terre de Châtillon, étoit exactement instruit de tout ce qui se

Le Duc de Guise veut renouer ses accusations contre l'Amiral.

passoit, tant à Paris qu'à la Cour. Il écrivit au Roi, & lui fit part des justes inquiétudes que lui donnoit la conduite du jeune Duc. Sa Majesté lui fit réponse aussi-tôt, pour le rassurer, & lui manda de compter absolument sur sa protection, & de ne rien appréhender des démarches menaçantes de ses ennemis; & même pour lui inspirer plus de sécurité, il lui permit d'avoir une garde aussi nombreuse qu'il le jugeroit à propos.

En même tems, le Roi réitéra au Duc de Guise les défenses qu'il lui avoit déjà faites de ne rien entreprendre contre l'Amiral, de quelque façon que ce pût être. En effet, dans le dessein que Sa Majesté avoit formé d'attirer auprès de lui les Seigneurs Protestans, il étoit d'une extrême conséquence d'éloigner tout ce qui auroit pu faire naître le moindre soupçon à un Chef tel que l'Amiral, dont on avoit absolument besoin dans les conjonctures présentes.

Le Roi défend au Duc de Guise de rien entreprendre contre l'Amiral.

Il s'agissoit d'attirer à la Cour la Reine de Navarre, qui alléguoit de jour en jour de nouveaux prétextes, pour se tenir éloignée. Tout les moyens que le Roi & la Reine-mère,

1572. avoient mis en œuvre jusqu'alors ; n'avoient pu déterminer cette Princesse ; mais lorsque l'Amiral lui eut écrit qu'elle pouvoit hardiment venir à la Cour ; que le Roi paroïssoit dans les dispositions les plus favorables pour les Protestans ; & que pour lui en particulier , il recevoit tous les jours de la part du Prince , les marques les plus sinceres de faveur & de protection , elle prit enfin son parti , & se rendit à Blois au mois de Mars 1572.

La Reine  
de Navarre  
vient à la  
Cour.

Cette Princesse fut reçue avec tous les honneurs dûs à son rang & à sa naissance. Le Roi & la Reine affecterent de lui donner toutes les preuves possibles de l'amitié la plus tendre & la plus intime. On ne s'occupa alors que du soin de terminer au plutôt la grande affaire du Mariage , à l'occasion duquel on espéroit rassembler à Paris la plus grande partie des Chefs Protestans ; mais on fut long-temps sans pouvoir se concilier sur différens articles préliminaires. La Reine de Navarre avoit peine à accorder que ce Mariage se fit à Paris ; elle en avoit beaucoup plus à consentir qu'il fût célébré selon le Rit de l'Eglise Ro-

maine. Elle se prêta cependant au I. 5. 7. 24  
 sujet du premier article ; à l'égard  
 du second , on prit des tempéra-  
 mens , qui tenoient le milieu entre  
 les usages de la Réforme & ceux de  
 l'Eglise Catholique : la Reine y accé-  
 da ; & en conséquence , on ordonna  
 tous les préparatifs pour cette grande  
 cérémonie ; mais il se trouva bientôt  
 de nouveaux obstacles de la part de la  
 Cour de Rome , où l'on avoit envoyé  
 pour demander une dispense , au sujet  
 de la parenté qu'il y avoit entre Mar-  
 guerite de France & le Prince de Na-  
 varre.

Le Pape qui regnoit alors , refusa de  
 l'accorder , à cause que le Prince étoit  
 Protestant ; mais ce Pontife étant  
 venu à mourir , son Successeur plus  
 accommodant , ou peut-être mieux  
 instruit des desseins de la Cour , ac-  
 corda tout ce qu'on voulut ; & enfin  
 le jour de la célébration de ce Maria-  
 ge , fut indiqué au dix - huitième du  
 mois d'Août. La Reine de Navarre  
 mourut sur ces entrefaites , & n'eut  
 pas la douleur d'être témoin de la  
 scène sanglante qu'on se préparoit à  
 donner , à l'occasion de ces nœuds fu-  
 nestes.

Mort de la  
 Reine de  
 Navarre.

§ 72. Tous les Princes & les grands Seigneurs furent mandés pour cette cérémonie. L'Amiral se rendit aussi à Paris, malgré la répugnance qu'il avoit à s'exposer dans cette Ville, où il sçavoit bien qu'il avoit un grand nombre d'ennemis; mais il recevoit tous les jours tant de marques d'amitié & de tendresse de la part du Roi, qu'il crut enfin pouvoir risquer ce voyage. Son exemple attira tous les Chefs Protestans dans le piège qu'on leur tendoit: on vit enfin arriver le jeune Prince, qui avoit pris le titre de Roi de Navarre, depuis la mort de la Reine sa mere. Il amena avec lui le Prince de Condé son cousin, & ils furent suivis l'un & l'autre d'un nombre considérable de Seigneurs & de Gentilshommes qui leur étoient attachés.

Mariage  
du Roi de  
Navarre  
avec Mar-  
guerite de  
Valois.

Le Duc de Guise parut aussi à la Cour, & se trouva aux fiançailles qui se firent le dix-septième du mois d'Août. Le lendemain, le Roi de Navarre étant allé en grand cortège rendre visite à sa future épouse, qui avoit couché dans le Palais Episcopal, le Duc suivit ce Prince avec un grand nombre de Seigneurs, tant Catholiques

Catholiques que Protestans. L'Amiral, la Rochefoucault, & autres Seigneurs ennemis jurés des Guises, étoient de ce cortège ; cependant tout se passa avec beaucoup de tranquillité. Ils assisterent tous ensemble à la célébration de ce Mariage, qui se fit sur une estrade fort élevée, qu'on avoit dressée vis-à-vis la grande porte de l'Eglise de N. D. Ce singulier cérémonial avoit été ainsi concerté, pour accorder quelque chose aux Huguenots, sans choquer absolument les Catholiques.

Après la cérémonie, le Roi, la Reine, les nouveaux mariés, & les Seigneurs de la Cour, dînèrent ensemble dans une des salles de l'Archevêché ; le soir, il y eut un souper superbe dans la grande salle du Palais ; le repas fut suivi d'un bal, où les Catholiques & les Huguenots se trouvèrent, comme s'il eût regné entr'eux l'union la plus parfaite.

Les jours suivans se passerent en ballers, festins & tournois. Le Roi, les Princes ses freres, le Duc de Guise & les jeunes Seigneurs, se distinguèrent dans ces différentes fêtes par leur magnificence, leur adresse, leur

1572. humeur libre & enjouée ; auroit-on pu imaginer, que tandis qu'on paroïssoit ainsi absolument livré à la joye & à la dissipation , on se mît en même tems en devoir de porter le coup fatal, qui alloit décider de la vie d'une multitude infinie de sujets , & en particulier des Seigneurs avec lesquels on se trouvoit tous les jours en partie dans les réjouissances qu'occasionnoit le mariage du Roi de Navarre ?

On pensoit cependant alors à assassiner l'Amiral ; la veille même du funeste jour qu'on avoit choisi pour exécuter ce projet , on avoit indiqué un magnifique tournoi dans la grande place du Louvre ; le Roi , ses freres , les Ducs de Guise & d'Aumale devoient y joûter contre le Roi de Navarre , le Prince de Condé , la Rochefoucault , & autres Seigneurs Protestans. La fête n'ayant commencé qu'un peu tard , on fut obligé de la remettre au lendemain , qui étoit un Vendredi , vingt-deuxième du mois d'Août.

Mais ce jour fatal fut le terme de toutes les fêtes , & le commencement des horreurs qu'on méditoit d'exercer contre les Protestans. L'Amiral , que



son âge, sa santé, ses affaires, & plus  
encore son caractère sage & sérieux, 1572.  
dispensoient de se trouver aux ré-  
jouissances de la Cour, alloit ordi-  
nairement au Louvre de bonne heure  
pour conférer avec le Roi; il se reti-  
roit ensuite à son Hôtel, & y travail-  
loit le reste de la journée. Le matin  
du Vendredi dont je parle, Coligni  
sortant du Louvre pour regagner son  
Hôtel qui étoit rue de Bethili, se mit  
à lire quelques papiers qu'on lui  
avoit présentés chez le Roi. Dans le  
tems qu'il passoit dans la rue des  
Fossez S. Germain, on lui tira d'une  
maison voisine un coup de fusil, dont  
une balle lui cassa l'index de la main  
droite, & l'autre le blessa considéra-  
blement au bras gauche.

L'Amiral  
est assassiné  
en sortant  
du Louvre.

Un trait aussi odieux révolta tous  
les esprits; les amis de l'Amiral pri-  
rent l'alarme, & allèrent au plus vite  
informer le Roi de ce qui venoit d'ar-  
river. Ce Prince faisoit alors une par-  
tie de paume avec le Duc de Guise &  
Teligni, gendre de Coligni. Le Roi  
entra en fureur à cette nouvelle, &  
jettant sa raquette par terre, il jura  
qu'il tireroit une cruelle vengeance  
d'une action aussi indigne; il entra

1572. aussi-tôt dans le Louvre , Teligni courut de son côté chez l'Amiral pour lui donner quelque secours, & le Duc de Guise se retira chez lui.

On soup-  
çonne les  
Guises d'être les au-  
teurs de cet  
assassinat.

Il n'y eut alors qu'une voix sur l'assassinat de l'Amiral ; tout le monde l'attribuoit aux Guises , & les informations \* que l'on fit presque aussitôt, concoururent encore à les charger de ce forfait. Le coup avoit été tiré de la maison d'un Chanoine nommé Villemur , qui avoit été Précepteur du Duc de Guise. On ne dit pas que ce Chanoine fût du complot ; il y avoit même déjà quelque tems qu'il étoit à la campagne , lorsque cet événement arriva ; mais les domestiques qu'on y trouva , déposèrent que Villiers , Seigneur de Chailli, Maître d'Hôtel du Roi & sur-Intendant des affaires du Duc de Guise , & fort ami du Chanoine , leur avoit demandé la veille de laisser loger dans cette maison une espèce d'Officier qu'on disoit ami de leur Maître ; & que le matin de ce même jour , cet Officier avoit chargé un Laquais d'aller chez le sieur de Chailli , pour le prier d'avoir soin

\* Voyez la vie de l'Amiral en l'an 1574.

que l'Ecuyer du Duc de Guise tint 1572.  
prêts les chevaux qu'il lui avoit promis  
pour ce jour-là.

En conséquence de ce détail , le  
Roi fit chercher le sieur de Chailli ;  
mais il fut impossible de le trouver ;  
on sçut seulement qu'immédiatement  
après l'assassinat de l'Amiral , on l'a-  
voit vû passer dans le Château , & aller  
dans l'appartement. que le Duc de  
Guise y avoit ; mais qu'il avoit disparu  
dès qu'il avoit sçu qu'on l'avoit nom-  
mé dans les dépositions.

Ces différens indices répandirent  
sur les Guises de violens soupçons ,  
qui prirent encore de nouvelles cou-  
leurs par les réponses d'un domesti-  
que de leur maison , qui ayant été  
arrêté le lendemain , déposa que c'é-  
toit lui-même qui avoit été chargé  
d'attendre la veille à tel endroit avec  
un cheval, pour le donner à Maurevel  
à qui on l'avoit promis ; que celui-ci  
étoit venu le prendre , & étoit parti  
aussi-tôt à toutes brides.

Les Protestans firent beaucoup de  
bruit , lorsqu'ils furent informés de  
toutes ces charges ; & comme on ne  
gardoit pas beaucoup de ménagemens  
dans les discours qu'on tenoit contre

1572. les Guises, ils vinrent se plaindre au Roi des bruits qu'on répandoit sur leur compte; ce Prince leur ayant paru disposé à penser comme le Public à leur égard, ils lui demanderent la permission de se retirer de la Cour.

Colere du  
Roi contre  
les Guises.

Soit dissimulation de la part du Roi, soit qu'en effet ce Prince fût réellement en colere contre les Guises, il leur répondit d'un ton menaçant qu'ils pouvoient se retirer; mais qu'il scauroit bien les trouver, si les soupçons se vérifioient au sujet de l'attentat commis contre l'Amiral.

Le Duc de Guise & les Princes de sa Maison, sortirent de chez le Roi très mécontents; ils se mirent aussi-tôt en disposition de partir, & en effet on les vit monter à cheval avec une suite nombreuse de leurs gens; mais tout cet appareil se termina à aller jusqu'à la porte S. Antoine, & ils revinrent presque aussitôt dans leur Hôtel.

La conduite du Roi inspire de la confiance à l'Amiral.

L'Amiral, ayant été bientôt informé de ce qui venoit de se passer entre le Roi & les Guises, fut persuadé plus que jamais de l'intérêt que la Cour prenoit à sa sûreté; & il reçut encore de nouvelles preuves des

attentions de Sa Majesté, lorsqu'à l'occasion de quelques mouvemens, qui faisoient appréhender que le peuple ne prît parti pour les Guises, le Roi fit donner ordre aux Catholiques qui demeuroient dans les environs de son Hôtel, de déloger dès le même jour pour y placer les Seigneurs & les Gentilshommes de sa Religion; & d'ailleurs, il lui envoya pour plus grande sûreté une partie des soldats de sa garde, qui devoient être en sentinelle à la porte de son Hôtel, tandis que le dedans étoit gardé par un détachement des Suisses du Roi de Navarre.

Mais toutes ces précautions ne tendoient qu'à inspirer à ce Seigneur une malheureuse confiance, qui alloit être cause de sa perte & de celle de son parti. Le Roi, quoique naturellement cruel & dissimulé, n'étoit pas cependant le mobile principal de toutes ces noirceurs; il sembloit même de tems en tems que ce Prince ressentait quelque peine, à suivre l'affreux projet qu'on méditoit depuis si long-tems.

Il s'en falloit bien que la Reine-mère fût dans une situation pareille.

1572. Cette Princesse voyoit toutes ces horreurs d'un œil tranquille. Elle n'étoit embarrassée qu'à entretenir les malheureuses dispositions qu'elle avoit inspirées à son fils ; on ne peut en effet lui reprocher d'avoir molli un instant dans tout le cours de cette funeste manœuvre , qui alloit décider de la vie de tant de braves Seigneurs , avec lesquels elle paroissoit néanmoins avoir les relations les plus intimes. Cette Reine sanguinaire avoit bien imaginé un autre projet , dont le succès auroit été véritablement capable d'assouvir son ambition démesurée ; mais dont la seule idée présente un horrible tableau du caractère de cette Princesse.

Projet de  
la Reine  
contre les  
Guises.

Pendant qu'elle conféroit avec le Duc de Guise sur les moyens de faire périr l'Amiral & les Seigneurs de sa Religion , elle avoit projeté en même tems de faire massacrer ce même Duc de Guise & les Princes de sa Maison ; c'étoit pour cela que , lorsqu'il s'agit d'assassiner l'Amiral , on avoit eu soin de tout disposer de façon , qu'il parût évident que c'étoit le Duc de Guise qui en étoit l'auteur. On avoit choisi Maurevel qu'on sçavoit lui être atta-

ché ; la maison où cet assassin s'étoit 1 5 7 2.  
 placé pour faire son coup , apparten-  
 oit à une personne dévouée aux Gui-  
 ses ; les secours nécessaires pour faire  
 évader l'assassin , avoient été procurés  
 par le sur-Intendant des affaires du  
 Duc , tout cela s'étoit passé en plein  
 jour. Il n'y avoit donc pas lieu de  
 douter que les Guises ne fussent les  
 auteurs de cet attentat.

La Reine s'attendoit en conséquen-  
 ce , que les Protestans prendroient les  
 armes pour vanger la mort de leur  
 Chef , & qu'en même tems les Mont-  
 morencis , neveux de l'Amiral , se  
 joindroient aux Protestans pour tom-  
 ber sur les Guises. Il étoit à présumer  
 que ces Princes , qui étoient aimés du  
 peuple , seroient bientôt secourus  
 par les Catholiques , dont le nombre  
 étoit supérieur à celui des Hugue-  
 nots ; & qu'ainsi ils réussiroient à ex-  
 terminer & l'Amiral & les Montmo-  
 rencis. Au milieu de tout ce tumulte ,  
 le Roi , après avoir laissé prendre  
 tout l'avantage aux Guises sur leurs  
 ennemis , devoit sortir du Louvre  
 avec les troupes qu'on avoit eu soin  
 d'y rassembler depuis quelque tems ;  
 il seroit tombé sur ces Princes , sous

1572. prétexte de l'émeute qu'ils auroient excitée dans Paris , & les auroit massacrés sans qu'il en fût resté un seul.

Tel avoit été d'abord le plan de la Reine ; le coup d'œil d'une si horrible effusion de sang ne l'avoit point effrayée ; elle voyoit l'accroissement de son crédit & de son autorité ; son ambition alloit être satisfaite , peu lui importoit par quels moyens. *Mais* , dit Mezerai , *l'amorce ne prit pas feu , comme elle l'avoit imaginé* ; l'Amiral blessé , se retira chez lui sans faire de bruit , les Protestans ne prirent point les armes ; le Roi de Navarre , le Prince de Condé , les Montmorencis se contentèrent de porter leurs plaintes au Roi ; du reste , on ne pensa point à se porter à aucune extrémité.

Cependant , comme cette Princesse vouloit absolument marcher à son but , du moins par rapport aux Seigneurs Protestans , elle se hâta d'exécuter son dessein , sur la nouvelle qu'elle reçut que les Huguenots entroient en défiance , & qu'ils parloient de transférer l'Amiral à sa terre de Châtillon , où il auroit été facile de se précautionner contre toute insulte.



Elle parla si vivement au Roi son fils, sur les dangers qu'il couroit de la part des Protestans, qu'enfin elle le décida à ordonner le massacre. Le Duc d'Anjou, le Duc de Nevers, le Chevalier d'Angoulême, le Maréchal de Tavares & le Comte de Retz, appuyerent fortement l'avis de la Reine, de sorte que la dernière résolution fut prise pour la nuit de ce même jour : c'étoit le Samedi vingt-troisième que se tint ce Conseil ; ainsi le massacre fut ordonné pour la nuit du 23 au 24, jour de S. Barthelemi.

On tient  
Conseil  
pour le  
massacre  
des Hugue-  
nots.

Tous les avis se réunirent à mettre le Duc de Guise à la tête de cette infâme expédition. On étoit bien sûr que ce Prince ayant toujours regardé l'Amiral comme l'auteur de la mort de son pere, il ne s'épargneroit pas dans une si belle occasion de se venger. La Reine avoit un double motif pour être aussi de ce sentiment ; elle comptoit bien que le jeune Duc prendroit toutes les précautions nécessaires, pour se défaire de l'Amiral & des autres Chefs Protestans ; mais d'ailleurs, il pouvoit arriver que dans un tumulte, tel que celui qu'on alloit exciter, le Duc de Guise, quoique sûr

2. de vaincre , reçût néanmoins quelque coup qui l'en débarrassât, & alors elle auroit retiré le double avantage , qui lui avoit échapé par le peu de réussite de son premier dessein. Il est vraisemblable que ce fut en conséquence de cette idée , qu'elle fit rester ce Prince à Paris , lorsqu'il avoit paru prendre la résolution de s'en éloigner , sur les discours menaçans que le Roi lui avoit tenus au sujet de l'assassinat de l'Amiral.

Le Duc  
de Guise se  
chargea de  
faire assassi-  
ner l'A-  
miral.

Quoiqu'il en soit , le Duc de Guise se chargea avec plaisir de la conduite de cette malheureuse affaire ; il faut pourtant dire à son honneur , que quelque tems auparavant il avoit fait auprès du Roi toutes les instances possibles , pour en obtenir la permission de se battre avec l'Amiral. L'idée d'un assassinat s'accommodoit peu avec son caractère noble & généreux. L'incertitude du succès empêcha le Roi de se rendre aux sollicitations du Duc de Guise ; d'ailleurs , quand même ce Prince auroit eu l'avantage , ce n'auroit été qu'un Chef de moins dans le parti , au lieu qu'on avoit dessein d'écraser toutes les principales têtes.

Le Duc de Guise n'ayant donc pû 1572  
 obtenir de se vanger de la seule façon, Le Duc de  
 dont il lui convenoit de le faire, se Guise dis-  
 prêta volontiers à tout ce qu'on exi- pose tout  
 gea de lui. Il manda le Prevôt des pour le  
 Marchands, & lui recommanda de massacre  
 faire armer les Bourgeois, & de leur de la Saint  
 faire prendre à tous une croix blan- Barthelemi  
 che au chapeau, & une écharpe ou un  
 morceau de linge blanc au bras gau-  
 che, afin de pouvoir se reconnoître,  
 & de les avertir de se tenir prêts à com-  
 mencer le massacre, lorsqu'ils enten-  
 droient sonner le tocsin à l'Horloge  
 du Palais.

Il fit venir en même tems les Com-  
 mandans des Suisses des cinq Cantons  
 Catholiques, & quelques Colonels  
 des troupes Françoises : il les instrui-  
 sit des volontés du Roi, & parla du  
 massacre prochain comme d'une ac-  
 tion glorieuse, & infiniment préféra-  
 ble à tous les succès qu'on avoit pû  
 avoir dans les guerres précédentes ;  
 il leur fit part du signal dont on étoit  
 convenu, & leur dit que l'on com-  
 menceroit par l'Amiral, & qu'ensuite  
 on feroit main-basse sur tous ceux de  
 son parti.

Le Duc de Guise, après avoir distri-

1572. bué des troupes dans les différens quartiers, tant du côté du Louvre que dans les environs du logis de l'Amiral, retourna ensuite chez le Roi, où le Duc d'Anjou venoit de le mander; c'étoit pour prendre les dernières mesures au sujet de cette horrible exécution. La plupart des Seigneurs du Conseil étoient d'avis que l'on commençât au plutôt. Tavanès au contraire représentoit, qu'il valoit mieux attendre la petite pointe du jour, parce qu'en commençant pendant le fort de la nuit, il y auroit un grand nombre de Protestans qui pourroient se sauver à la faveur des ténèbres: cet avis fut adopté unanimement, & aussi-tôt on envoya dire au Palais qu'on n'y sonnât pas le tocsin à minuit, comme on l'avoit ordonné d'abord, mais seulement à la petite pointe du jour.

Cependant la Reine s'appercevant que le Roi étoit dans de violentes agitations, & qu'il sembloit dans la disposition de révoquer les ordres qu'il avoit donnés, elle profita d'une émeute qui s'éleva aux environs du Louvre, pour faire accroire au Prince que les Protestans s'attroupoient &

# DUC DE GUISE. 135

menaçoient de l'insulter dans son 1 57 ~~le~~  
propre Palais, & qu'ainsi il étoit de la  
derniere importance de ne pas tarder  
plus long-tems, pour ne pas perdre  
l'occasion que Dieu lui présentoit de  
triompher de ses ennemis.

Le Roi donna donc enfin son con-  
sentement, & aussi-tôt la Reine en-  
voya à Saint Germain l'Auxerrois pour  
y faire sonner le tocsin ; l'impatience  
qu'elle avoit de voir commencer cette  
sanglante tragédie, ne lui permit pas  
même de prendre le tems d'envoyer  
au Palais.

La Reine  
fait donner  
le signal du  
massacre.

Le Duc de Guise, le Duc d'Auma-  
le & le Chevalier d'Angoulême, sor-  
tirent du Louvre avec leur suite, &  
allèrent à l'Hôtel de l'Amiral. Cos-  
seins, qui commandoit les Gardes  
qu'on avoit mis en sentinelle à la  
porte de l'Amiral, n'eut pas plutôt  
aperçu le Duc de Guise, qu'il fit  
ouvrir la porte de l'Hôtel, disant  
qu'on venoit pour parler à l'Amiral  
de la part du Roi. Celui qui ouvrit la  
porte fut la premiere victime de la  
fureur des assassins, on le poignarda  
sur le champ.

Le Duc  
de Guise se  
transporte  
à l'Hôtel de  
l'Amiral.

Les Suisses qui étoient en dedans  
de l'Hôtel, voulurent faire quelque

§ 72. résistance ; mais voyant que l'Officier même , qui avoit été chargé de veiller à la sûreté de l'Amiral , ordonnoit que l'on tirât sur eux , ils se sauvèrent promptement vers l'escalier , & en fermerent la porte sur eux.

L'Amiral  
est assassiné.

Pendant que Cossens & ses gens étoient occupés à briser cette porte pour monter chez l'Amiral , le Duc de Guise & les Seigneurs qui l'accompagnoient , passerent dans une seconde cour , où répondoient les fenêtres de l'appartement de ce Seigneur. Ils entendirent de - là le mouvement des assassins ; & après avoir attendu quelque tems , le Duc de Guise se mit à crier : *Besme , as-tu achevé ?* Ce Besme étoit un jeune Allemand , qui avoit été Page dans la Maison de Guise : on lui avoit accordé l'infâme prérogative de porter les premiers coups à l'Amiral. Besme ayant répondu que c'étoit fait , le Duc de Guise lui dit de jeter le corps par la fenêtre , parce que le Chevalier d'Angoulême ne pouvoit croire qu'il fût mort , à moins qu'il ne le vît à ses pieds.

Besme & un autre Officier nommé Sarlabous , prirent aussi-tôt le cadavre de l'Amiral , & le jetterent dans la

cour : comme il étoit extrêmement 1572  
 défiguré par le sang qui couloit des  
 blessures qu'il avoit reçues à la tête ;  
 le Duc de Guise l'essuya avec un lin-  
 ge ; & lorsqu'il l'eut reconnu , il s'ou-  
 blia au point de lui donner plusieurs  
 coups de pieds dans le visage , en  
 disant : *Bête venimeuse, tu ne répandrais*  
*donc plus ton venin \**. Paroles mémo-  
 rables , par l'application que l'on en  
 verra faire sur le Duc lui-même , dans  
 la sanglante catastrophe qui termina  
 ses jours & ses intrigues.

Après cette infâme expédition , le  
 Duc de Guise abandonnant l'Hôtel de  
 l'Amiral au pillage , & le corps de ce  
 malheureux Seigneur aux insultes de  
 la canaille , sortit en disant à ceux de  
 sa suite : *Courage, Camarades, nous*  
*avons bien commencé ; allons aux an-*  
*tres, le Roi le commande.* Il repêta plu-  
 sieurs fois , que c'étoit le Roi lui-  
 même qui ordonnoit le massacre , &  
 ces ordres funestes ne furent qu'à trop  
 bien exécutés.

Il n'est point de mon sujet d'entrer  
 ici dans le détail des horreurs qui  
 furent commises dans ce malheureux

Massacre  
 de la Saint  
 Barthéle-  
 mi.

\* Voyez ci-après à l'an 1588.

§ 7 2. jour & dans les suivans. On sçait assez en général que la barbarie, le fanatisme, le brigandage furent portés aux derniers excès. Ceux qui voudront s'instruire plus en détail de cet affreux événement, peuvent consulter ce que j'en ai rapporté dans la Vie de l'Amiral \*. Je vais seulement parler de quelques circonstances de cette expédition, dans lesquelles le Duc de Guise eut part immédiatement.

Après que l'on eut employé quelques heures à massacrer les Huguenots, qui se trouvoient dans les environs du quartier de l'Amiral & même dans le Louvre, on pensa à marcher au Fauxbourg Saint Germain, où étoient logés Montgomeri, le Vidame de Chartres, & environ une centaine de Seigneurs & de Gentilshommes Protestans. Ils ne sûrent rien du massacre que vers les cinq heures du matin. Le bruit affreux que faisoient les assassins, & ceux qui périffoient sous leurs coups, se fit enfin entendre au-delà de la Seine. Dans le même tems, un particulier qui avoit trouvé le moyen de passer secretement

\* Vie de l'Amiral à l'an 1572.



ment la riviere , vint avertir ces Seigneurs de ce qui se passoit de l'autre côté. Ce récit paroissoit tellement hors de vraisemblance , qu'on ne put y ajouter foi. On crut que ce n'étoit qu'un mouvement tumultueux de la canaille, que les Guises avoient ameutée contre les Princes Protestans , & en particulier contre l'Amiral. Cependant , comme on voyoit l'agitation qui regnoit autour du Louvre , on imagina que peut-être on attaquoit le Roi lui-même dans son propre Palais.

Aussi-tôt plusieurs Seigneurs se mirent en devoir de passer la riviere pour accourir au Louvre ; mais dans le tems qu'ils étoient prêts à monter en bateau, ils virent plusieurs nacelles chargées de soldats qui venoient à eux ; & ils apperçurent en même tems le Roi & quelques personnes autour de lui , qui tiroient de leur côté avec de longues arquebuses.

Il ne fut pas nécessaire de chercher de plus amples éclaircissémens : ils s'enfuirent au plus vite chacun à leurs logis , où ils monterent à cheval , & se sauverent à toutes brides du côté de la Normandie. Mais cette précau-

1572. tion, n'auroit pas été capable de les soustraire au malheur qui les menaçoit, sans un incident qui arrêta ceux qui venoient commander le massacre dans ce Fauxbourg.

Incident  
qui sauve  
du massacre  
plusieurs  
Seigneurs  
qui demeu-  
roient dans  
le Faux-  
bourg Saint  
Germain.

Pendant que les soldats qu'on envoyoit de ce côté-là, passaient la rivière; le Duc de Guise, le Duc d'Anmale & le Chevalier d'Angoulême, arriverent bien montés à la porte de Buffi pour entrer dans ce Fauxbourg; mais soit méprise, soit que la chose fût faite exprès, celui qui devoit ouvrir la porte, ayant pris une clef pour une autre; on fut obligé d'attendre qu'on eût apporté celle qui étoit nécessaire. Ce retard fut le salut de ceux qui avoient pris la fuite; le Duc de Guise & ceux qui l'accompagnoient, les suivirent cependant à la trace pendant plusieurs heures; mais enfin il fallut renoncer à l'entreprise. Ils revinrent donc sur leurs pas, & rentrèrent dans la Ville, qui ne présentait plus alors qu'un spectacle affreux d'horreur & de carnage. Le sang couloit de toutes parts; ce n'étoit pas seulement sur les Huguenots que les assassins avoient exhalé leur fureur, il y eut aussi une grande quantité de

Catholiques qui périrent dans cet affreux tumulte , soit parce qu'ils avoient de l'argent , soit en conséquence de haines particulieres. 1572.

Ce massacre dura plusieurs jours , le dessein étoit de le rendre général à l'égard des Huguenots ; cependant il y en eut beaucoup plus qui échapperent , qu'il n'y en eut de tués. Les Seigneurs Catholiques en sauverent une partie , soit par intérêt , soit par amitié. Le Duc de Guise lui-même , retira dans son hôtel environ une centaine de Gentilshommes Protestans ; mais il ne choisit que ceux dont il crut pouvoir se servir utilement dans la suite. D'ailleurs , il étoit important pour lui qu'on ne le crût pas auteur de cet affreux massacre ; il ne s'embarassoit pas que l'on mît sur son compte la mort de l'Amiral , qui étoit l'ennemi particulier de sa Maison ; mais à l'égard du commun des Protestans , il étoit bien aisé que l'on scût que c'étoit la Cour elle-même qui avoit fait prendre les armes pour les exterminer.

Le Duc de Guise sauve la vie à plusieurs Protestans.

Le Conseil secret du Roi & de la Reine-mere , avoit cependant résolu de rejeter sur les Guises toute l'hor-

La Cour projette de mettre le massacre

1572.  
sur le  
compte des  
Guises.

reur de cette infâme journée. Sa Majesté écrivit en conséquence aux Gouverneurs des Provinces, que le Duc de Guise ayant voulu vanger l'assassinat de son pere en faisant périr l'Amiral, les amis de ce Seigneur avoient pris les armes contre les Guises, & que ce mouvement avoit occasionné une sédition qu'il n'avoit pas été possible d'arrêter aussi-tôt qu'on l'auroit voulu. Le Roi affectoit dans une de ces Lettres d'être très-fâché de la perte de l'Amiral, & il mandoit à ce sujet qu'il venoit de se joindre avec le Roi de Navarre & le Prince de Condé, pour vanger la mort de ce Seigneur.

Le Duc de Guise & les Princes de sa Maison, ne furent pas plutôt informés des desseins de la Cour, qu'ils s'opposèrent vivement à ce que l'on • mît sur leur compte un fait aussi odieux. Morvilliers Ministre d'Etat, avoit déjà parlé fortement pour rompre le projet de la Cour; il avoit représenté au Roi & à la Reine, qu'en rejetant sur les Guises le reproche de ce massacre, on risquoit de faire naître une nouvelle guerre civile, dans laquelle les Catholiques ne manqueroient pas

Les Guises  
s'y oppo-  
sent.

de prendre le Duc de Guise pour leur Chef, & qu'alors l'Etat se trouveroit infailliblement dans la plus affreuse confusion. Cet avis ayant été heureusement donné assez tôt pour arrêter le départ des Couriers, qui devoient porter les premières Lettres, on en écrivit d'autres, par lesquelles le Roi prit sur lui tout ce qui s'étoit fait; & il s'excusoit sur ce qu'il n'avoit pu remédier autrement à une conspiration, que l'Amiral & ses Adhérens avoient tramée contre lui & contre toute la Maison Royale.

Le Roi  
se déclare  
auteur du  
massacre.

Cette démarche fut bientôt suivie d'une autre, qui fit encore plus d'éclat. Le Roi avec toute sa Cour, assista à une Messe solennelle, qui fut célébrée en action de grâces de la victoire remportée sur les Huguenots. Ce Prince alla ensuite tenir son Lit-de-Justice au Parlement, où il accusa l'Amiral d'avoir conspiré contre lui; & après avoir parlé quelque tems sur la nécessité où il s'étoit trouvé de prendre le seul parti, qui étoit capable d'étouffer promptement la conjuration, il déclara qu'il vouloit que tout le monde fût informé que tout ce qui s'étoit passé le jour de Saint

2572. Barthélemy, n'avoit été exécuté qu'en vertu de ses ordres, & il ordonna de plus au Parlement d'instruire au plutôt le procès de l'Amiral, & d'informer contre ses complices.

L'Amiral  
est con-  
damné  
comme  
criminel  
de leze-  
majesté.

Ces informations furent bientôt faites; & enfin il y eut un Arrêt, par lequel l'Amiral fut condamné comme criminel de leze-majesté. Il fut ordonné que son corps seroit traîné sur la claye, depuis la Conciergerie jusqu'à la Grève; & que là, il seroit pendu, & ensuite transporté à Montfaucon; que ses Armoiries seroient aussi traînées à la queue des chevaux, & brisées publiquement par la main du Bourreau; que son Château de Châtillon seroit rasé, & que les arbres du Parc seroient coupés par la moitié. Ses enfans furent déclarés ignobles, roturiers & incapables de posséder aucun bien dans le Royaume; & enfin par le même Arrêt, on institua une Procession solennelle au jour de Saint Barthélemy, pour célébrer la mémoire de cette grande journée.

Cet Arrêt fut solennellement exécuté sur une effigie de l'Amiral, parce qu'on ne put trouver les restes de son cadavre, que le Maréchal de Montmorenci

morenci avoit fait enlever secrètement de Montfaucon , où la canaille avoit été l'attacher peu après le massacre. On pendit en même tems en place de Grève deux amis de l'Amiral , l'un nommé Briquemaut , vieux Gentilhomme âgé de 70 ans , & l'autre appelé Cavagnes , Conseiller au Parlement de Toulouse ; ils avoient été l'un & l'autre les Négociateurs de la dernière Paix ; & le Roi avoit été si content de leurs services , que dans le tems même des Conférences , il les avoit comblés de caresses & de faveur , & avoit donné en particulier à Cavagnes une Charge de Maître des Requêtes. Tout cela fut oublié , lorsqu'il s'agit de faire accroire au Public qu'il y avoit eu une conspiration de la part de l'Amiral ; & ce qu'il y eut de plus odieux dans cette conjoncture , c'est que le Roi lui-même voulut être témoin de cette exécution ; il se rendit à l'Hôtel-de-Ville avec la Reine sa mere , & il força même le Roi de Navarre de se trouver avec lui à un spectacle aussi révoltant.

Ce ne fut pas seulement à Paris que le fanatisme exhala sa fureur. L'horrible tempête qui avoit désolé

Le massacre se continue dans les Provinces.  
# 5 7 2. cette Capitale, se répandit bientôt dans toutes les Provinces, & en peu de tems il périt en différens endroits environ vingt-cinq mille personnes; il y eut entr'autres à Toulouse un tumulte affreux, dans lequel on massacra un nombre infini de Protestans; & les Catholiques poussèrent la frénésie au point de pendre à un orme, dans la cour du Palais de cette Ville, cinq Conseillers du Parlement en robes rouges.

Le Roi eut beau protester quelque tems après, que les pernicious desseins de l'Amiral & de ses complices, étoient la seule cause des extrémités où l'on avoit été contraint de se porter. En vain fit-il publier que les affaires de la Religion n'y avoient aucune part, & que les Protestans fugitifs pouvoient retourner chacun dans leur maison, & être assurés de n'y être inquiétés en aucune manière, pourvû qu'ils voulussent s'abstenir de s'assembler publiquement; comment auroit-on pû se fier à la simple parole d'un Prince, qui fouloit aux pieds les Traités les plus solennels.

C'est ce que les Rochellois firent sentir bien vivement, lorsqu'on vint



conférer avec eux, pour les engager à se soumettre au Roi. La Rochelle avoit été une des Places désignées dans le dernier Traité de paix, pour servir de caution de l'exécution de ce Traité. Les Huguenots avoient permission de garder cette Ville pendant deux ans. Cependant l'Amiral persuadé des bonnes dispositions que le Roi sembloit avoir pour faire observer les différens articles dont on étoit convenu, avoit commencé à faire des démarches, pour que l'on rendît ces Places au Roi avant le tems qu'on avoit fixé. Il trouvoit, & avec raison, qu'il étoit indécent à des Sujets de recevoir des ôtages de la part de leur Souverain. Il travailloit donc à faire rentrer ces Places sous l'obéissance du Roi; & il étoit près de réussir, lorsque ce Prince, à qui il vouloit encore donner cette nouvelle preuve d'obéissance, de fidélité & de confiance, le livra à la fureur de ses ennemis.

Les Rochellois se sçurent bon gré alors de ne s'être pas laissé aller aux instances de ce malheureux Seigneur; & lorsqu'après le massacre, on alla conférer avec eux pour les porter à la

Les Rochellois  
Protestans  
refusèrent de  
se soumettre au Roi.

1572. soumission, ils répondirent fièrement qu'après la trahison qu'on venoit d'exercer à l'égard de l'Amiral & de ceux de son parti, on ne pouvoit plus rien écouter de la part de la Cour; & qu'ils aimoient mieux périr en défendant leur Religion & leur liberté, que de s'exposer à être livrés entre les mains des Bourreaux.

Siège de la  
Rochelle.

On résolut cependant à la Cour de réduire au plutôt cette Place. Il y avoit tout à craindre de donner le tems aux Huguenots de s'y fortifier; d'ailleurs, la Rochelle par sa seule situation, étoit en état de tenir longtemps, à cause des secours étrangers qu'elle pouvoit recevoir du côté de la mer. On se dépêcha donc d'en faire le siège. On l'investit par terre & par mer dans le mois de Novembre; le mois suivant, on commença les opérations du siège sous les ordres du Maréchal de Biron; & deux mois après, le Duc d'Anjou y arriva à la tête de troupes nombreuses.

1573. Le Duc de Guise & les autres Princes de sa Maison, se trouverent à cette entreprise, avec tout ce qu'il y avoit de Capitaines distingués dans le Royaume. On y vit aussi arriver le

Le Duc  
de Guise  
se trouve à  
ce siège.

Roi de Navarre & le Prince de Condé. Ces deux Princes n'y allerent qu'avec beaucoup de répugnance : en effet , ils avoient peine à participer à une entreprise, dont le but étoit d'enlever l'unique ressource qui restoit aux Huguenots. Ils étoient cependant alors Catholiques l'un & l'autre , c'est-à-dire, que les menaces du Roi, & la crainte de la mort ou d'une noire prison , les avoit déterminés à renoncer au Protestantisme ; mais dans le fond , ils étoient toujours attachés à la nouvelle doctrine.

L'arrivée du Duc d'Anjou ranima les attaques ; mais il parut qu'en même tems , elle donna un nouveau courage aux Rochellois : ce siège dura près de huit mois , à compter du jour auquel on avoit commencé l'investissement de la Place , jusqu'au tems où l'on fit un Traité , qui occasionna la levée du siège. La Ville fut battue pendant ce tems-là de trente-cinq mille coups de canon ; elle souffrit neuf grands assauts , & plus de vingt autres moins vigoureux ; on fit joier près de soixante & dix mines. Outre ces attaques directes , il y eut de fréquentes conspirations dans l'intérieur

1573. de la Place ; & au milieu de tout ce tumulte , il y eut un concours continuél de négociations , pour tâcher de réduire des gens qui paroissoient peu s'embarrasser d'être attaqués à force ouverte.

Le Duc  
d'Aumale  
est tué  
devant la  
Rochelle.

Les Assiégés firent pourtant dans cette conjoncture tout ce qu'on pouvoit attendre de leur courage & de leur intrépidité ; le Duc de Guise , les Princes de sa Maison & les autres Seigneurs , qui avoient accompagné le Duc d'Anjou , se signalerent à l'envi , & donnerent des marques de la plus grande bravoure. Il y en eut beaucoup qui périrent dans ces différentes attaques , & entr'autres Claude de Lorraine , Duc d'Aumale , oncle du Duc de Guise , qui fut emporté d'un-coup de coulevrine. Cette perte fut d'autant plus sensible aux Princes de sa Maison , que l'on apprit peu après qu'elle avoit causé une joye universelle parmi les Assiégés. On fit à la Rochelle des réjouissances pour la mort de ce Prince , comme pour une victoire complete ; & les Ministres ne manquerent pas de déclamer dans les chaires , que Dieu commençoit à vanger le sang de l'Amiral , que

**DUC DE GUISE.** 151  
des scélérats animés par les Guises 1573.  
avoient répandu si indignement.

Le Duc de Guise lui-même, courut les plus grands risques dans plusieurs de ces attaques, & surtout dans celle qui fut indiquée pour le septième d'Avril. Ce Prince, Mayenne son frere, & quantité de jeune Noblesse, accoururent de bonne heure sur le bord du fossé, pour être des premiers à cet assaut; mais le Duc de Nevers, qui commandoit à cette action, ayant reçu ordre de ne laisser approcher personne, que ceux qui étoient désignés pour le travail ou pour le corps-de-garde, il pria ces Seigneurs de vouloir bien se retirer.

Ses prières n'ayant point été écoutées, il s'adressa au Général, & lui fit dire que s'il n'interposoit son autorité, il y avoit à craindre que la téméraire bravoure de toute cette jeunesse, ne causât bien du désordre dans une conjoncture aussi délicate. Le Duc d'Anjou donna ses ordres en conséquence : on eut bien de la peine à lui obéir; mais enfin, on parut se rendre à des ordres réitérés. Cependant, lorsqu'on fut prêt à livrer l'attaque, on vit revenir toute cette jeune No-

1573. blessé, qui se mêlant avec le soldat, descendit dans le fossé, & voulut absolument partager la gloire de cette action. Elle s'y comporta avec toute l'ardeur que pouvoit inspirer le courage le plus déterminé. Ces Seigneurs emporterent plusieurs casemates, malgré la vigoureuse défense des Rochellois, qui firent un feu terrible sur les Assiégeans.

Intrépidité  
du Duc de  
Guise,

Il en coûta la vie à quelques-uns de ces Seigneurs, & le Duc de Guise n'échapa qu'avec bien de la peine. Il s'étoit emparé d'une de ces casemates, & y avoit long-tems tenu ferme, malgré une grêle de pierres, de feux d'artifice, & de pots remplis de poix fondue & d'huile bouillante; mais il se trouva à la fin serré de si près, qu'il fut obligé d'envoyer au plus vite avertir le Duc de Nevers. Ce Général accourut pour le dégager, & il en vint heureusement à bout. Guise ne reçut pas la moindre blessure au milieu de tout ce tumulte; Mayenne, qui étoit alors avec lui, reçut un coup violent au-devant de la jambe; & le Duc de Nevers, qui étoit venu les débarrasser l'un & l'autre, fut blessé au bras droit.

Les Officiers & les soldats firent également bien leur devoir dans cette occasion ; cependant malgré tous leurs efforts , & plus de deux mille cinq cens coups de canon qui furent tirés , le Duc d'Anjou voyant la nuit s'approcher , sans espérer de pouvoir avancer davantage , fit au plutôt sonner la retraite.

Les jours suivans , on recommença les attaques sans donner aux troupes un moment de relâche ; les Rochellois de leur côté , sembloient reprendre de jour en jour de nouvelles forces. Les femmes & les filles mêmes, voulurent avoir part à la défense de leur Patrie : elles combattirent sur la brèche & dans le fossé avec autant de courage que les hommes ; elles les aiderent dans les travaux ; & tout le monde se dévouant ainsi à la défense commune , on réussit à rendre inutiles tous les efforts des Assiégeans : en effet , dans presque tous les endroits où l'on forma les attaques , la brèche n'étoit pas si-tôt faite , que ceux qui montoient à l'assaut voyoient , avec étonnement , une double terrasse élevée , accompagnée de profonds

1573. retranchemens, qui rendoient l'assaut impraticable.

L'armée Royale parut enfin se lasser d'avoir toujours à éprouver une si vigoureuse résistance. Les soldats perdirent courage, & il y eut même une conjoncture, dans laquelle effrayés d'une sortie que les Rochellois menaçoient de faire, les troupes qui se trouvoient de ce côté-là, abandonnèrent la tranchée & même les drapeaux, & prirent honteusement la fuite.

Dans une autre occasion où le Duc de Guise commandoit une attaque, il eut le chagrin de voir les troupes refuser de se présenter à l'ennemi. Le Duc d'Anjou outré de cette désobéissance, en fit une punition exemplaire. Il cassa le lendemain soixante Compagnies d'Infanterie, dégrada quelques Colonels & plusieurs Capitaines, & fit garder la tranchée & les Forts par des Seigneurs & par les Suisses; mais tout cela ne servit qu'à aliéner les esprits.

On négocia avec les Rochellois.

Le Duc d'Anjou ayant reçu dans ce même tems la nouvelle de son élection au trône de Pologne, entreprit



de terminer ce siège à quelque prix 1573.  
 que ce fût, & il reçut même à ce sujet  
 des ordres très-précis de la part du  
 Roi. Il voulut donc brusquer enco-  
 re coup sur coup quelques assauts ;  
 mais tous ses efforts n'aboutirent qu'à  
 faire tuer bien du monde ; & enfin ,  
 il en fallut venir à de nouvelles né-  
 gociations.

Après bien des pourparlers, on  
 conclut un accommodement, par le-  
 quel il étoit aisé de voir qu'on avoit  
 plutôt pensé à mettre l'honneur du  
 Prince à couvert, qu'à soumettre vé-  
 ritablement les Rochellois. Le Traité  
 leur fut avantageux dans presque tous  
 les points, & ils restèrent toujours  
 maîtres absolus dans leur Ville.

On conclut  
 un Traité  
 avec les  
 Rochellois.

Dès que la paix fut conclue, le  
 Duc d'Anjou partit de la Rochelle  
 pour se rendre à Paris, où il devoit  
 donner audience aux Ambassadeurs  
 de la République de Pologne, qui  
 venoient lui annoncer son élection.  
 Dans le tems qu'on faisoit les prépa-  
 ratifs convenables, pour présenter à  
 ces Etrangers un tableau de la magni-  
 ficence, de la politesse, de la grandeur  
 de la Cour de France ; il se passa un  
 événement, qui leur auroit donné une

Le Duc  
 d'Anjou  
 retourne à  
 Paris.

1573. idée bien défavantageuse du Monarque & des Princes qui composoient cette même Cour, si l'on n'eût eu soin d'étouffer promptement les bruits qui commençoient à s'élever ; voici le fait :

Il veut se venger de du Prat qui avoit refusé d'épouser sa Maîtresse.

Le Duc d'Anjou & le Duc de Guise en vouloient depuis quelque tems à Antoine du Prat, Seigneur de Nantouillet, petit-fils du fameux du Prat, jadis Chancelier de France, & ensuite Cardinal & Légat du Saint Siège en ce Royaume. Le sujet du mécontentement du Duc d'Anjou, provenoit de ce qu'ayant fait proposer à du Prat d'épouser la belle de Ricux de Châteauneuf, sa Maîtresse, du Prat avoit refusé ce parti, & avoit de plus ajouté qu'il n'étoit pas homme à payer les plaisirs d'un autre aux dépens de son honneur, quelque avantage qu'on pût lui promettre.

Le Duc de Guise entre dans cette vengeance.

Le Duc de Guise de son côté, avoit eu envie d'acheter la terre de Nantouillet. Du Prat qui étoit attaché à cette terre, & qui d'ailleurs appréhendoit peut-être que le paiement ne lui occasionnât quelque discussion avec un Prince qui avoit peu d'argent, & qui dépensoit beaucoup, répondit

que sa terre n'étoit point à vendre. 157.

Ce refus fit de la peine au Duc de Guise ; cependant comme il pensoit assez noblement , pour ne pas être absolument irrité contre un Propriétaire , qui ne vouloit pas se défaire d'un bien qui lui faisoit plaisir , il ne parut pas disposé à faire paroître aucun ressentiment.

Mais la Demoiselle de Châteauneuf , qui n'avoit pu digérer si facilement le refus que du Prat avoit fait de l'épouser , méditoit de s'en venger depuis long - tems. Elle en parla au Roi de Pologne , qui de son côté n'avoit pas oublié la réponse que du Prat avoit faite à ses propositions. Ce Prince , naturellement vindicatif , échauffé de plus par les instigations continuelles d'une Maîtresse irritée , résolut enfin de se venger. Comme il sçavoit que le Roi n'aimoit pas du Prat , il réussit à faire entrer aussi le Monarque dans sa passion ; ce Prince qui aimoit le fracas & le tumulte , regarda comme une partie de plaisir d'aller chez du Prat , pour y faire ce qu'on appelle communément *tapage*.

Il fit d'abord demander à du Prat une collation chez lui , & lui dit qu'il

573. y meneroit le nouveau Roi de Pologne, le Roi de Navarre, le Duc d'Angoulême, le Duc de Guise, & quelques autres jeunes Seigneurs. Du Prat, qui redoutoit avec raison de recevoir si bonne compagnie, alléguant de raisons pour se dispenser de l'honneur qu'on vouloit lui faire, qu'il crut avoir réussi à se débarrasser; mais un soir dans le tems qu'il s'y attendoit le moins, il vit le Roi entrer chez lui avec le cortége dont on l'avoit menacé.

Le Roi,  
le Duc  
d'Anjou,  
le Roi de  
Navarre &  
le Duc de  
Guise, se  
rendent  
chez du  
Prat.

Ils mettent  
tout en pié-  
ces dans sa  
maison.

Du Prat fit à Sa Majesté & aux Seigneurs de sa suite, la meilleure réception qu'il lui fut possible; mais il ne fut pas long-tems à démêler quel pouvoit être le sujet de la visite de toute cette jeunesse turbulente. On commença par le plaisanter, on en vint bientôt aux insultes, & l'on finit par mettre tout en pièces dans la maison; meubles, lits, tapisseries, tout fut déchiré en morceaux. Les gens de la suite de ces Princes, voyant leurs Maîtres en si bon train, voulurent aussi avoir part à cet infâme divertissement; ils enfoncerent des coffres, où ils trouverent beaucoup d'argent, & ils se saisirent en même tems de

quantité de vaisselle , qu'ils emportèrent avec eux (a).

Il s'en fallut peu que cette bizarre partie n'eût une fin bien tragique. Guillaume de Viteaux \* , frere de du Prat , étoit caché alors dans un appartement de cette même maison , avec quelques bandits dont il vouloit se servir pour une vengeance qu'il méditoit. Il crut au fracas qu'il entendit dans l'Hôtel , que c'étoit son ennemi qui vouloit le prévenir ; aussi-tôt il se prépara avec son monde à faire main-basse sur les premiers qui entreprendroient d'entrer dans l'appartement où il étoit : *Je laisse à penser* , dit M. de Thou à cette occasion , *ce que seroit devenu le Royaume , si l'on avoit tué ces trois Rois , avec les Princes & les Seigneurs qui les accompagnoient.*

Risque  
qu'ils y  
courent.

(a) Quelques mesures que l'on ait pu prendre pour cacher aux Ambassadeurs de Pologne le trait que je rapporte , il est à présumer qu'ils en furent parfaitement informés. Ils arriverent à Paris peu de jours après cet esclandre , & l'Evêque de Posnanie , Chef de l'Ambassade , alla prendre son logement chez du Prat , dans la maison duquel il étoit bien difficile qu'il ne restât des vestiges du désordre qu'on y avoit fait.

\* Histoire de Thou , Liv. lvi.

1573.

Le Premier  
Président  
porte ses  
plaintes au  
Roi.

Après cette ridicule équipée, le Roi se retira avec sa suite. Le lendemain, le Premier Président alla au Louvre, où il rendit compte à Sa Majesté des bruits qui couroient dans Paris, au sujet du fracas & du vol faits chez du Prat la nuit précédente; & il ajouta, qu'apparemment l'affaire n'étoit pas si sérieuse qu'on le répandoit, & que ce n'étoit qu'une partie de plaisir, puisqu'on assuroit en même tems que Sa Majesté en étoit.

Le Roi répondit en jurant qu'il n'en étoit rien. Le Premier Président affectant de paroître content de cette réponse qui lui laissoit la liberté d'agir, répliqua aussi-tôt que puisque les choses étoient ainsi, il alloit faire informer, & qu'il en feroit bonne justice. Le Roi parut un peu embarrassé de cette réponse; mais enfin il prit son parti, & dit au Magistrat : *Non, non, ne vous en mettez point en peine; dites seulement à Nantouillet, qu'il aura trop forte partie, s'il en veut demander raison\*.*

Réponse  
du Roi.

Réflexion  
à ce sujet,

M. de Thou, en rapportant cette histoire, convient qu'elle est peu im-

\* *Mémoires de l'Estoile.*

portante , & qu'on auroit pu la sup- 1 5 7 3  
primer ; j'en conviens avec lui , &  
cependant je la rapporte à son exem-  
ple ; & peut-être que d'autres en par-  
leront encore dans la suite , & ainsi  
se perpétuera la mémoire d'un événe-  
ment , qui couvre de honte ses au-  
teurs.

Cette espèce de vengeance , que  
l'histoire a droit d'exercer , même sur  
les Souverains, ne devoit-elle pas ser-  
vir de frein aux emportemens de ceux  
qui par leur autorité , leur rang , leur  
naissance , jouissent du malheureux  
privilege d'une impunité passagere :  
car il est vraisemblable que le Roi  
& les Princes de sa suite , se seroient  
abstenus du trait que je viens de  
rapporter , s'ils eussent prévu que les  
Historiens dussent un jour en rappel-  
ler la mémoire.

La conduite du Roi vis-à-vis du  
Premier Président, est , ce me semble,  
une preuve sensible de ce que j'avan-  
ce. Ce Prince , quoique d'un natu-  
rel violent , sent dès le lendemain  
de cette infâme aventure , qu'il a  
blesse les loix , l'équité , la raison , la  
dignité de son rang : il rougit devant  
son premier Magistrat, comme devant

573. son Supérieur ; & ne pouvant s'excuser, il est réduit à nier le fait ; il l'avoue ensuite implicitement , & ne fait enfin d'autre acte de Souverain dans cette occurrence, que de lier les mains à la Justice, à laquelle il auroit été obligé par état de laisser un libre cours, si d'autres que lui se fussent livrés à un pareil désordre.

Le Duc  
de Guise va  
au - devant  
des Am-  
bassadeurs  
de Pologne.

Peu de jours après cet esclandre , le Duc de Guise , comme Grand-Maître de la Maison du Roi , fut chargé par Sa Majesté d'aller au-devant des Ambassadeurs de Pologne. Ils firent leur entrée dans Paris avec la plus grande magnificence. Le lendemain, ils eurent audience du Roi ; & le jour d'après ils virent la Reine & le Duc d'Anjou leur nouveau Roi. Les jours suivans furent employés en fêtes & en réjouissances , & tout se termina par les sermens de fidélité , que les Ambassadeurs firent à ce Prince au nom de tout le Royaume de Pologne.

Le Roi  
presse le  
départ du  
Roi de  
Pologne.

Lorsque toutes les cérémonies furent achevées , le Roi qui depuis long-tems étoit extrêmement jaloux de l'autorité & de la réputation que son frere s'étoit acquises dans le



Royaume , donna des ordres pour que ce Prince partît au plutôt ; mais le nouveau Roi de Pologne qui ne s'éloignoit qu'à regret d'une mere qui l'aimoit tendrement , & d'une Cour où il passoit des jours délicieux , faisoit naître de jour en jour de nouveaux obstacles pour retarder son départ.

Il étoit d'ailleurs retenu en France par le grand crédit que lui donnoit le commandement général des troupes , & par l'espérance de monter bientôt sur le Trône. Le Roi n'avoit point d'enfans , & sa santé paroissant s'affoiblir de jour en jour , tout annonçoit une révolution prochaine , qui sembloit exiger que l'héritier présomptif d'une si riche succession , fût à portée de la recueillir , au premier changement qui pouvoit arriver.

Mais un motif d'un autre espèce formoit alors un obstacle plus difficile à vaincre que tout le reste. Le Roi de Pologne avoit conçu une violente passion pour la Princesse de Condé ; c'étoit Marie de Cleves , fille du Duc de Nevers , & belle-sœur du Duc de Guise. Il s'en falloit bien que la Princesse répondît aux empressements du

Le Roi de Pologne diffère son départ de jour en jour.

Raison particulière qui engage le Roi de Pologne à différer son départ.

2573. Monarque ; mais il comptoit enfin pouvoir la réduire par ses assiduités ; & le Duc de Guise , qui , selon Mezerai , *le flattoit & le servoit dans cette folle passion , quoiqu'inutilement* , entretenoit ses espérances.

Furêur du  
Roi contre  
les délais  
du Roi de  
Pologne.

Ces malheureux services toujours mieux reconnus que d'autres plus éclatans , acquirent au Duc de Guise toute l'amitié & toute la confiance du Roi de Pologne. Il ne pensoit plus à partir ; & quoiqu'il y eût déjà sept ou huit jours que ses équipages fussent prêts , il restoit toujours. Le Roi son frere entra en fureur , & rendit la Reine-mere comprable de tous ces délais ; il lui parla avec emportement , & dit en jurant qu'on feroit bien de se décider au plutôt , & qu'il falloit nécessairement , ou que son frere ou lui sortissent du Royaume.

Le Duc de  
Guise rassu-  
re le Roi de  
Pologne.

Le Duc de Guise flatta toujours les vaines espérances du Roi de Pologne , travailla en même tems à le rassurer sur les emportemens de son frere ; & Mezerai rapporte qu'il offrit cinquante mille hommes à ce Prince pour se soutenir en France , en cas qu'on voulût entreprendre de l'en faire sortir par force. Tel étoit dans

ces malheureux tems le respect que l'on avoit pour la personne & pour les ordres du Souverain. 1573.

Il fallut cependant bientôt accorder à la nécessité, ce qu'on auroit dû faire par obéissance. Le Roi voyant le peu d'égard qu'on avoit pour ses volontés, & présumant toujours que la Reine-mere étoit cause du retardement du voyage de son frere, ne voulut voir ni l'un ni l'autre ; de sorte que la Reine s'étant présentée un jour à la porte du Cabinet, le Roi défendit qu'on la laissât entrer.

La Reine, qui par tendresse pour son fils, se prêtoit volontiers à tous les prétextes qu'on pouvoit alléguer pour retarder son départ, changea de conduite, lorsqu'elle vit qu'il n'y avoit plus moyen de reculer. Elle fut la première à le déterminer à partir, & enfin le jour fut indiqué au vingthuitième de Septembre.

Le Roi voulut l'accompagner jusques sur la frontière ; mais ce fut moins par affection, que pour observer ce Prince, & empêcher qu'il ne s'arrêtât dans quelques Provinces pour s'y faire un parti. La Cour alla d'abord jusqu'à Villers-Cotterêts, où

Départ du  
Roi de  
Pologne.

1573. l'on séjourna ; on s'avança ensuite jusqu'à Soissons , & de-là à Vitri , où le Roi se trouva si incommodé , qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin.

Ce fut-là que les deux Rois se séparèrent. Le Roi de Pologne continua sa route , accompagné de la Reine-mère , du Duc d'Alençon , & de quantité de Seigneurs. Cette Princesse le conduisit jusqu'à Blamont en Lorraine, où elle le laissa pour revenir en France. Avant son départ , le Roi de Pologne eut avec elle une longue conférence , sur ce qu'il seroit à propos de faire en cas que la maladie du Roi eût des suites : entr'autres arrangements , il recommanda à cette Princesse de donner de l'emploi au Duc de Guise , & même de le faire Connétable , s'il étoit nécessaire ; parce que dans une conjoncture aussi critique , lui seul étoit capable de contenir les Huguenots , qui ne manqueroient pas de profiter des circonstances pour faire des mouvemens.

Ce Prince qui sçavoit mieux que personne à quel point le Duc de Guise haïssoit les Huguenots , apprit aussi sur sa route quels étoient leurs senti-

mens, non-seulement à l'égard de ce Prince, mais même à l'égard de tous ceux qui avoient eu part à la Saint Barthélemy. Il eut à ce sujet quelques traits assez vifs à essuyer dans le séjour qu'il fit à Heidelberg, où il s'arrêta pour saluer l'Electeur Palatin.

Séjour du  
Roi de  
Pologne à  
Heidelberg.

Il en fut reçu assez honorablement, mais cependant avec beaucoup de froideur : la conjoncture la plus embarrassante pour le Monarque Polonois, fut lorsque l'Electeur l'ayant conduit un jour dans une Galerie, où il y avoit plusieurs portraits de personnages illustres peints au naturel, le Palatin l'arrêta vis-à-vis le tableau de l'Amiral, & lui demanda s'il reconnoissoit l'homme à son portrait, *Oui, dit le Roi, c'est le feu Amiral. C'est lui-même*, répondit le Prince, *le plus homme de bien, le plus sage, & le plus grand Capitaine de l'Europe, duquel j'ai retiré les enfans avec moi, de peur que les chiens de France ne les déchirassent comme ils ont fait leur pere.*

Les procédés de l'Electeur répondirent au ton qu'il avoit résolu de prendre avec le Monarque Polonois. En envoyant recevoir ce Prince à l'entrée de la Ville, le Rhingrave

1573. qui avoit été chargé de cette commission , étoit accompagné de deux Gentilshommes François , qui s'étoient sauvés du massacre de la Saint Barthélemi ; & dans les repas qu'on lui donna , on eut soin de le faire toujours servir par des François réfugiés. On parloit même en sa présence des cruautés exercées en France contre les Huguenots ; & si on eut pour lui dans ces circonstances le ménagement de ne pas lui reprocher en face tous ces désordres , on eut d'ailleurs l'impolitesse de s'en entretenir devant lui dans une langue qu'il n'entendoit pas. Il apprit par les Ducs de Nevers & de Nemours , qui sçavoient un peu d'allemand , que pendant ses repas les Seigneurs de la suite du Palatin , ne parloient des Guises que sous le nom de *Bouchers Lorrains*. On n'avoit pas plus d'égard pour la Reine-mere du Monarque & pour les personnes qui étoient auprès d'elle , on ne leur donnoit d'autres noms que ceux de *traîtres Italiens*.

Le Roi de Pologne , qui sçavoit dissimuler , fit la meilleure contenance qu'il lui fut possible , pendant tout le tems qu'il séjourna à Heidelberg.

Au

Au reste , il n'y demeura que le moins 1574.  
qu'il put , & il se remit bientôt en  
marche pour se rendre en Pologne.

La Reine - mere , en quittant ce  
Prince à Blamont , comme j'ai dit ,  
étoit revenue à la Cour , où le Roi  
traiñoit toujours une vie languissante,  
depuis l'attaque qu'il avoit eue à  
Vitri. L'apprehension qu'elle eut de sa  
mort prochaine , lui fit prendre des  
mesures pour se menager un appui  
contre les mouvemens des Grands du  
Royaume , qui sembloient ne respirer  
que le trouble & la division.

La Cour étoit partagée alors en Différentes  
factious à  
la Cour. trois factious. Il y avoit les *mécontents*,  
les *fidèles* , & les *nouveaux* Catholi-  
ques. Les premiers , étoient des Sei-  
gneurs qui prétendoient avoir beau-  
coup de sujet de se plaindre de la  
conduite que la Cour tenoit à leur  
égard. On appelloit *fidèles* , ceux des  
Huguenots qui n'avoient point quitté  
leur Religion. A l'égard des *nouveaux*  
*Catholiques* , on entendoit par ce nom  
les Protestans , qui s'étoient conver-  
tis par la crainte d'être massacrés ;  
mais qui du reste pensoient toujours  
de même qu'auparavant.

Il y avoit encore un quatrième

574. parti , qui rentroit dans celui des *mécontents* , c'étoient les *Polisiques*. On appelloit ainsi ceux , qui sans faire nulle mention de Religion , ne s'attachoient qu'à demander la réformation de l'Etat, & l'expulsion des Etrangers. Par ce nom d'*Etrangers* , on désignoit les Guises , & quelques Seigneurs Italiens , qui étoient du Conseil intime de la Reine.

La faction des Politiques sembloit être séparée de celle des Huguenots , & affectoit de ne point entrer dans leurs vûes en ce qui concernoit la Religion ; mais cependant elle se réunissoit avec eux , lorsqu'il étoit question d'agir contre les Princes Lorrains , qui étoient également détestés de tous les partis.

Les partis  
opposés  
aux Guises  
prennent  
le Duc  
d'Alençon  
pour Chef.

Ces diverses factions avoient un Chef assez redoutable , du moins par le rang que sa naissance lui donnoit ; car du côté des talens , aucun parti n'en faisoit le moindre cas : c'étoit le Duc d'Alençon , frere du Roi. Ce Prince jusqu'alors avoit été regardé avec beaucoup d'indifférence ; mais comme on avoit besoin d'un grand nom pour agir , on l'excita à prendre quelque part dans les affaires , & on



y réussit en lui faisant entendre qu'il seroit appuyé par le Roi de Navarre & par le Prince de Condé, qui n'aimant ni la Reine, ni le Duc de Guise, ne manqueroient pas de se joindre à lui. 1574.

Le Duc d'Alençon commença donc à parler un peu haut : il demanda d'abord la Lieutenance générale de l'armée, qu'on avoit envoyée en Flandre contre les Espagnols. Peu après, il sollicita la Lieutenance générale du Royaume, telle que l'avoit eue le Duc d'Anjou son frere. Il fut vivement soutenu dans cette dernière demande par les Montmorencis, qui agirent si fortement auprès du Roi, que Sa Majesté se rendit enfin à leurs instances.

Le Duc d'Alençon demande la Lieutenance générale du Royaume.

Il étoit tems que la Reine prit des mesures pour rompre tous ces arrangements. Pour peu qu'elle eût apporté de retard, c'en étoit fait de son autorité. Elle se lia alors plus intimement que jamais avec le Cardinal & le Duc de Guise, dont le crédit & les conseils étoient une ressource assurée pour elle contre les entreprises des factions.

Cette union de la Reine avec les

1574. Guises augmenta l'animosité des partis ; & on ne chercha dès lors qu'à se desservir réciproquement. La Reine entreprit d'abord de faire ôter la Lieutenance générale au Duc d'Alençon, pour la donner à Charles, Duc de Lorraine. Elle écrivit aussi-tôt à ce Prince, & lui manda de se rendre à la Cour en diligence.

La Reine  
tâche de  
brouiller  
les Guises  
& les  
Montmo-  
rencis.

Mais, pendant que cette Princesse profitoit de son union avec les Guises pour abattre le parti contraire, on entendit parler d'une réconciliation prochaine, entre ces Princes & les Montmorencis. Cette nouvelle, qui sembloit se confirmer de jour en jour, jetta la Reine dans une grande perplexité ; mais elle trouva bientôt moyen de semer de nouvelles dissensions entre ces Seigneurs. On va voir par un événement de très-peu de conséquence en soi-même, comment cette Princesse scavoit profiter de tout pour parvenir à ses fins.

Un Officier nommé Ventabren, qui avoit été attaché aux Montmorencis, ayant passé ensuite au service de la Maison de Guise, fit quelque chose qui déplut, & fut chassé aussi-tôt. Le Duc lui défendit même de jamais

paroître devant lui, sous peine de la 1 5 7 4.  
vie. Ventabren, qui avoit apparemment intérêt à se racommoder, en chercha l'occasion dans un voyage que le Roi fit à Saint Germain. Il se rendit à la Cour, & y ayant rencontré le Duc de Guise, il hazarda de lui parler; mais il fut fort étonné de voir ce Prince, aussi en colere contre lui que le premier jour, mettre l'épée à la main pour le percer. Ventabren se sauva au plus vite, Guise le poursuivit sur les escaliers; heureusement un des Montmorencis qui montoit aux appartemens dans cet intervalle, se mit entre deux, & empêcha le Duc de tuer cet Officier.

Le Roi fut extrêmement irrité contre le Duc de Guise, lorsqu'on lui eut rapporté qu'il avoit eu la hardiesse de mettre l'épée à la main dans son Palais; mais la Reine pour excuser le Duc, & en même tems le broüiller plus que jamais avec les Montmorencis, dit au Roi que le Duc de Guise n'avoit pû se dispenser de se mettre en défense, parce que Ventabren avoit voulu se jeter sur lui pour l'assassiner; elle ajouta qu'elle venoit de faire arrêter cet assassin, & qu'il avoit avoué

Moyens  
dont la  
Reine se  
serv.

1574. que c'étoit Montmorenci qui l'avoit engagé à faire ce coup.

Montmorenci, indigné que l'on mît sur son compte une action aussi lâche, fit grand bruit à la Cour, & demanda avec vivacité qu'on éclaircît ce fait ; mais il n'y eut pas moyen de le satisfaire, Ventabren fut relâché à la prière du Duc de Guise, qui ne vouloit pas que personne fût informé des raisons qu'il avoit de haïr cet Officier. On n'a en effet jamais rien sçu de ces raisons ; mais M<sup>r</sup> de Thou, en parlant de l'entrée de Ventabren dans la maison de Guise, dit qu'il s'y étoit infinué par des moyens qui lui faisoient peu d'honneur ; sans doute qu'il en rejaillissoit aussi quelque chose sur le Duc lui-même, puisqu'il prit tant d'intérêt à empêcher qu'on l'interrogât ; il exigea de plus que l'on fît défense à ce Gentilhomme de reparoitre à la Cour, & la Reine satisfisoit encore le Duc sur cet article.

Cependant Montmorenci toujours en colere des infâmes soupçons qu'on avoit jettés dans l'esprit du Roi, quitta la Cour pendant quelque tems, & se retira à Chantilli. La Reine étoit assez contente de l'éloignement de ce

Seigneur ; mais elle retomba bientôt dans de nouvelles inquiétudes , lorsqu'elle apprit que Charles , Duc de Lorraine , qui venoit en France en conséquence de la Lettre qu'elle lui avoit écrite , s'étoit arrêté à Chantilly , & qu'il y avoit séjourné avec le Cardinal de Lorraine.

Cette Princesse alarmée d'une démarche qui pouvoit occasionner un raccommodement entre ces deux Maisons, se donna de nouveaux mouvemens , pour jeter des soupçons & des craintes dans l'esprit des uns & des autres ; & comme elle ne quittoit point de vue son objet principal , qui étoit d'ôter la Lieutenance générale au Duc d'Alençon ; elle fit usage de la scène qui s'étoit passée au Château entre le Duc de Guise & Ventabren , pour indisposer le Roi contre son propre frere.

La Reine mere indispose le Roi contre le Duc d'Alençon.

Elle fit entendre à Sa Majesté , que le Duc d'Alençon avoit fait parler à Ventabren , pour l'engager à assassiner le Duc de Guise ; que les paroles avoient été portées par François de Montmorenci ; que le dessein du jeune Prince , de concert avec ces Seigneurs , étoit de se défaire absolu-

1574. ment des Guises, qu'ils regardoient comme les seuls capables de les traverser dans leurs projets ; & que lorsque ces Princes ne seroient plus, on ne manqueroit pas de mettre tout en combustion dans le Royaume.

Ces discours firent impression sur le Roi, c'est-à-dire, qu'ils augmentèrent sa maladie ; & en effet dans la triste situation où il se trouvoit, n'étoit-il pas bien malheureux pour lui de n'entendre toujours parler que de factions, de révoltes, d'assassinats, & de ne sçavoir à qui s'en rapporter pour prendre un bon conseil ? Il détestoit les Guises & n'aimoit point les Montmorencis ; la Reine sa mere lui étoit suspecte, & il se voyoit alors dans l'affreuse nécessité de haïr son propre frere, ou de s'en faire haïr. En refusant de lui donner la Lieutenance générale qu'il demandoit, il exposoit son Royaume à être incessamment déchiré par une guerre intestine : d'un autre côté, en lui donnant cette Charge, c'étoit mettre les forces de l'Etat entre les mains d'un Prince qui, selon les discours dont on l'accabloit, ne manqueroit pas d'en abuser ; fâcheuse alternative, sur laquelle il falloit pourtant se décider.

Une entreprise imprudente des Huguenots déterminâ enfin le Roi à prendre un parti. Le Duc d'Alençon leur avoit promis de quitter la Cour avec le Roi de Navarre, pour se mettre à leur tête, & l'on étoit convenu du tems auquel ils enverroient une escorte suffisante pour favoriser cette évasion; mais les Huguenots pressés d'avoir des Chefs de cette considération, envoyèrent des troupes dix jours avant le tems dont on étoit convenu. Le Duc d'Alençon, qui étoit naturellement timide & irrésolu, n'osa pas prendre son parti sur le champ : un de ses favoris nommé la Mole, prévoyant que l'arrivée des troupes ne pourroit pas être long-tems secrète, & que tout ce grand dessein seroit bientôt éventé, conseilla au Prince d'aller lui même révéler le tout à la Reine, dans l'espérance de s'en faire un mérite auprès d'elle, & de regagner sa confiance pour la suite.

1 § 74.  
Le Duc d'Alençon projette de s'évader de la Cour.

Il découvre ce mystère à la Reine.

La Reine se servit de cette découverte, pour décider le Roi sur le compte du Duc d'Alençon, du Roi de Navarre & des Seigneurs qu'elle n'aimoit pas. On fit venir les deux

1574. Princes, & on les interrogea. Le Duc d'Alençon, qui avoit commencé à révéler le mystère, crut encore mieux se tirer d'embarras en racontant tous les détails; de sorte que sans s'inquiéter du sort dont pouvoit être menacés les Montmorencis & autres Seigneurs qui étoient impliqués dans cette intrigue, il les nomma tous. Le Roi de Navarre se défendit avec plus d'esprit & plus de noblesse, il convint du fait principal; mais il n'embarrassa aucun de ses amis.

La Reine  
publie en  
conséquen-  
ce qu'il se  
forme une  
conspira-  
tion contre  
le Roi.

La déposition du Duc d'Alençon fit beaucoup d'effet par elle-même, mais encore plus par l'affectation avec laquelle la Reine exagéra les dangers dont on étoit menacé : elle publia aussi-tôt qu'il y avoit une conspiration formée contre la personne même du Roi; elle engagea en même tems ce Prince à quitter au plutôt Saint Germain, pour se mettre en lieu de sûreté. Les ordres furent donnés & exécutés avec une précipitation, qui excita encore plus d'indignation contre ceux qui étoient la cause de ces mouvemens. Tout cela se passa pendant la nuit même, où l'on avoit découvert cette intrigue.



La Reine fit partir le Roi dès deux heures du matin. Il se mit en litier, car sa santé ne lui permettoit plus de voyager autrement. La Reine partit dans son carosse, & y fit monter le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre. La Cour vint à Paris avec assez de désordre ; le Roi s'y reposa peu de tems, après quoi il partit pour se rendre à Vincennes. Lorsqu'on y fut arrivé, on déclara aux Princes qu'il ne leur seroit pas permis de sortir du Château. On les assura cependant qu'ils n'étoient pas prisonniers ; mais on leur dit qu'on avoit de fortes raisons pour les garder à vûe.

I 574.

Le Roi se retire à Vincennes avec le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre.

Ces deux Princes sont gardés à vûe.

Cet événement fit un grand effet en faveur du Duc de Guise. La Reine sçut faire valoir au Roi la fidélité de ce Prince, son attachement au bien de l'Etat, & l'importance dont il étoit de le ménager dans des circonstances, où il étoit si nécessaire pour arrêter le cours des conspirations qu'on avoit l'audace de tramer jusques dans le sein de la famille royale.

Les Huguenots qui étoient dans les Provinces, avoient pris les armes dans le tems qu'ils espéroient voir

1574.

Mouvements des Huguenots dans les Provinces.

bientôt à leur tête le Duc d'Alençon. La nouvelle de la révolution arrivée à la Cour, leur causa quelques allarmes; mais elle ne fut pas capable de les déconcerter. Les Chefs qui les commandoient ranimèrent leur courage; & l'espérance qu'ils eurent d'être bientôt secondés par les Catholiques appelés *Mécontents* ou *Politiques*, leur fit entreprendre différentes expéditions, surtout dans les Provinces de Normandie, de Poitou & du Languedoc, où la Cour fut obligée d'envoyer des troupes, pour réduire ces rebelles.

On condamne à mort quelques favoris du Duc d'Alençon.

En même tems la Reine fit informer au sujet de la conspiration du Prince son fils. On arrêta ses favoris, & après différentes procédures, par lesquelles on fit constater le dessein qu'ils avoient eu d'enlever ce Prince de la Cour avec le Roi de Navarre, il y eut un Jugement définitif, qui décerna peine de mort contre ceux dont on pouvoit se défaire sans conséquence. A l'égard des autres, tels que Montmorenci - Damville, Bouillon, le Vicomte de Turenne, on ne fut pas fâché de sçavoir qu'ils avoient pris la fuite; ainsi on ne décerna rien.

contre eux, quoiqu'elles charges fussent assez fortes. 1574.

Cependant la maladie du Roi augmentant de jour en jour, la Reine prit des mesures pour faire arrêter les

La maladie du Roi augmente.

Maréchaux de Montmorenci & de Cossé, de peur que ces Seigneurs, qui étoient du parti des Politiques, ne se joignissent aux Huguenots, & ne profitassent de l'absence du Roi de Pologne, pour faire tomber la Couronne au Duc d'Alençon, ou du moins pour empêcher qu'elle n'eût la principale administration des affaires, pendant l'espace d'interregne qu'il y auroit jusqu'au retour du Roi de Pologne.

Cette Princesse réussit dans son dessein, les deux Maréchaux furent arrêtés & conduits à la Bastille. Elle voulut s'assurer aussi de Montmorenci-Damville, qui s'étoit retiré dans le Languedoc; mais il sut si bien se tenir sur ses gardes, qu'on n'osa rien entreprendre sur sa personne.

On met à la Bastille les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé.

Pendant que la Cour étoit agitée par ces nouveaux troubles & par les mouvemens qu'on se donnoit pour réduire les Protestans des Provinces, on se retrouva dans de nouvelles alarmes au sujet de la maladie du Roi.

§ 74. Il eut des crises violentes, dans lesquelles ce Prince, après avoir lutté long-tems contre les horreurs dont son esprit étoit troublé par le souvenir des cruautés & des massacres commis sous son regne, finit enfin ses jours malheureux le trentième de Mai, Fête de la Pentecôte, n'ayant encore que vingt-quatre ans.

Mort de  
Charles IX.

Ce Monarque ne fut regretté de personne, non pas même de la Reine sa propre mere. Il courut au contraire des bruits affreux sur le compte de cette Princeesse, & l'on osa la soupçonner d'avoir avancé les jours de son fils, pour voir regner en sa place le Roi de Pologne, qu'elle chérissoit tendrement. Ces soupçons affreux subsisterent long-tems; & l'on rapporte à ce sujet, que Bassompierre disant un jour à Louis XIII, que Charles IX à force de donner du Cor, s'étoit rompu une veine du poulmon, & que cet accident avoit été cause de sa mort. *Vous vous trompez*, répondit le Roi, *ce ne fut pas cela qui le fit mourir; mais c'est qu'il se mit mal avec la Reine sa mere; & si, à la persuasion du Maréchal de Retz, il ne fût pas revenu auprès d'elle, il ne fût pas mort si-tôt.*

Dès que Charles IX eut les yeux fermés, le Duc de Guise commença à figurer à la Cour beaucoup plus qu'il n'avoit fait jusques-là. Il avoit toujours vécu dans quelque inquiétude, surtout pendant les dernières années du feu Roi. Ce Prince ne l'aimoit pas ; il avoit même pensé plusieurs fois sévir contre lui, & l'on prétend que si ce Monarque eût pû recouvrer sa santé, il auroit regné par lui-même ; & en commençant par ôter à la Reine la connoissance des affaires, il auroit écrasé en même tems les Guises, les Montmorencis, en un mot, tous les Chefs qui se rendoient également redoutables, par les factions à la tête desquelles ils se trouvoient.

La mort de ce Monarque mit donc la Reine & le Duc de Guise également à leur aise. La Princesse fut revêtue de toute l'autorité royale, & le Duc eut auprès d'elle tout le crédit que son ambition pouvoit lui faire souhaiter.

Les Mécontents & les Huguenots se joignirent ensemble, & formèrent le dessein de nommer le Duc d'Alençon Régent du Royaume pendant l'absence du Roi de Pologne, d'ex-

Union des  
Mécontents  
avec les  
Huguenots.

1574. clure du Conseil les Guises, & de  
Leurs des- tenir au plutôt l'Assemblée des Etats,  
seins, pour remédier aux troubles qui désoloient la France depuis long-tems : ces arrangemens furent pris dans une Assemblée solennelle tenue à Milhaud en Rouergue, où se trouverent les Députés des Villes confédérées, c'est-à-dire, de celles qui étoient sous la puissance des Huguenots, & de celles dont s'étoient emparés les Mécontents. On reconnut pour Chef de cette confédération le Prince de Condé, qui de son côté fit assurer les Huguenots, qu'ils trouveroient dans sa personne un Protecteur aussi zélé que le feu Prince son pere l'avoit été.

Ces nouveaux mouvemens furent accompagnés de voyes de fait : on renouvella la guerre dans les Provinces. Le Poitou, le Dauphiné, le Vivarais, furent le théâtre de diverses expéditions ; qui ne firent que ruiner les naturels du pays, sans procurer aucun avantage considérable aux différens Partis qui s'y faisoient la guerre.

Guerres  
dans les  
Provinces.

La confusion qui regnoit dans les Provinces, se fit ressentir dans la Capitale, Les Partisans, que les Chefs

des factions avoient parmi le peuple , 1574.  
perdirent tout respect pour la Reine :  
ils la déchirerent par des satyres ou-  
trageantes & par quantité de Libelles  
diffamatoires. Le Duc de Guise ne fut  
pas plus ménagé ; mais cependant ni  
l'un ni l'autre ne s'étonnerent de tous  
ces bruits , parce qu'il n'y avoit alors  
à Paris personne d'assez considérable  
pour se mettre à la tête des sédi-  
tieux.

La Reine ne s'occupa que du soin  
d'accélérer le retour du Roi de Polo-  
gne ; & pour faire connoître aux  
Huguenots combien elle s'inquiétoit  
peu de leurs intrigues , de leurs me-  
naces , de leurs discours insultans ,  
elle fit publiquement trancher la tête  
à Montgomeri , un de leurs princi-  
paux Chefs. C'étoit le même qui ,  
quinze ans auparavant , avoit blessé à  
mort Henri II dans un tournoi. Après  
avoir échapé au massacre de la Saint  
Barthélemi , il s'étoit retiré en An-  
gleterre , d'où il avoit amené des se-  
cours considérables aux Huguenots.  
Il avoit été pris en défendant Saint  
Lo contre l'armée Royale ; & quoi-  
qu'on lui eût promis qu'il auroit la  
vie sauve , la Reine en décida autre-

La Reine  
fait tran-  
cher la tête  
à Mont-  
gomeri

ment. Les services qu'il avoit rendus aux Huguenots depuis la dernière paix, furent le prétexte dont elle se servit pour perdre ce malheureux Seigneur.

Les Protestans furent indignés de cette exécution, mais il n'en furent pas surpris; rien ne pouvoit les étonner après l'affreuse journée de la Saint Barthélemy. Ils continuèrent leurs menées avec toute la vivacité possible, & serrent plus étroitement que jamais les nœuds de l'union qu'ils avoient contractée avec les Catholiques mécontents.

Henri III  
part de Po-  
logne pour  
revenir en  
France.

Pendant le cours de ces mouvemens, on reçut enfin la nouvelle que le Roi étoit parti de Pologne, la nuit du dix-huit au dix-neuvième de Juin, pour se rendre en France. Sa route fut un peu longue, parce qu'il s'arrêta quelque tems à Vienne; de-là, il passa à Venise, où il séjourna, & il se rendit ensuite à Turin. Ce fut-là que Montmorenci-Damville, fut présenté à ce Prince par le Duc de Savoye, qui entreprit de le réconcilier avec le Monarque. La chose auroit pu réussir, si la Reine-mère n'eût pas été informée de bonne heure du



voyage que Damville comptoit faire en Piémont , sous un sauf conduit du Duc de Savoye. Mais aussi-tôt qu'elle en fut instruite , elle fit partir au plus vite le Duc de Guise , qui se rendit à Turin avec Villeroi & Fizes , Secretaires d'Etat : ils prévirent si fortement le Roi contre Damville , que Sa Majesté , qui avoit paru d'abord en disposition de se rendre aux instances du Duc & de la Duchesse de Savoye , se tourna entièrement du côté des Guises ; & peu même s'en fallut , que Damville ne fût arrêté. Le Duc de Savoye , qui étoit parent de ce Seigneur , eut soin de le faire évader , & lui donna une bonne escorte pour le mettre en lieu de sûreté. Il se retira dans son Gouvernement de Langue-doc , où il jura en arrivant de ne jamais chercher à voir le Roi qu'en peinture.

Ce Monarque partit de Turin peu après , & fut accompagné par le Duc de Savoye jusqu'au Pont de Beauvoisin , qui sépare le Piémont de la France. La Reine alla au-devant de Sa Majesté avec le Duc d'Alençon , le Roi de Navarre & un nombreux cortège , avec lequel le Roi fit son entrée

Arrivée du  
Roi à  
Lyon.

1574. à Lyon, le sixième de Septembre.

Ce fut là que ce Prince commença à faire pressentir ce qu'on devoit attendre de lui dans la suite. Avant de parvenir au Trône, tout le monde l'en jugeoit digne ; & ceux même qui avoient des raisons pour souhaiter qu'il n'y parvînt jamais, ne redoutoient son avènement à la Couronne, que par l'idée qu'ils avoient de trouver un Maître qui sçauroit commander & se faire obéir.

Conduite  
du Roi à  
son arrivée  
en France.

Mais toutes ces grandes idées se dissipèrent à son arrivée à Lyon. On ne retrouvoit dans ce Prince aucune trace de ce courage mâle & guerrier, dont il avoit donné tant de preuves dans sa première jeunesse : on ne voyoit au contraire que mollesse, faiblesse ; à peine daignoit-il se montrer à ses peuples : les Grands de son Royaume avoient même beaucoup de peine à lui parler ; sa confiance intime étoit réservée pour de jeunes Favoris, qui acheverent d'énervier ce qu'il pouvoit encore avoir de fermeté dans son ame. En un mot, ceux qui l'avoient admiré avant son départ pour la Pologne, le chercherent dans lui-même, lorsqu'il fut de retour ;

& ils ne le retrouvèrent plus. 1574.

La Reine-mere & le Duc de Guise , ne furent point fâchés de le voir languir dans cette malheureuse nonchalance ; ils profiterent de ces conjonctures , pour se rendre de plus en plus maîtres des affaires ; & afin de n'être pas troublés dans leurs projets , ils furent les premiers à entretenir le Monarque dans une vie inutile & voluptueuse , qui le rendit bientôt le mépris de la Cour , de ses Sujets , & de toute l'Europe.

Pendant que la Cour séjournoit à Lyon , on tint un grand Conseil sur la façon dont on répondroit aux Députés qu'on attendoit de la part des Protestans , & des Catholiques qui s'étoient unis d'intérêts avec eux. Il s'agissoit de sçavoir si l'on pancheroit vers la paix , ou si l'on prendroit le parti de réduire les rebelles par la force. Il y eut des remontrances très-vives & très-sages sur la nécessité qu'il y avoit d'incliner vers la paix , surtout dans un commencement de regne , où l'on avoit besoin de s'appliquer à remettre le bon ordre dans un Etat , qui depuis quelques années se trouvoit déchiré par des guerres continuelles.

Le Roi se détermine à faire la guerre aux Huguenots.

1574. Ces remontrances ne furent point écoutées ; on se détermina pour la guerre. L'affaire avoit été résolue auparavant par la Reine & par les Guises ; ainsi on ne se donna pas même la peine de prendre les avis de chacun des Conseillers, & l'on s'en tint à ce qui avoit été décidé dans le secret du Cabinet. Les ordres furent donnés en conséquence, & l'on écrivit aux Généraux des différens corps d'armée, de pousser vivement la guerre chacun de leur côté.

Le Duc de Guise jouissoit alors du plus grand crédit. Ce Prince & le Cardinal son oncle, étoient les deux principaux mobiles des délibérations du Conseil secret. La Reine s'en rapportoit à eux, parce qu'elle voyoit qu'ils s'intéressoient à l'augmentation de son autorité. Le Roi de son côté les laissoit faire, parce qu'il n'aimoit point l'application. Livré aux femmes & à de jeunes favoris, il partageoit son tems entre la galanterie & de frivoles occupations, indignes, je ne dis pas d'un Monarque, mais de tout homme qui pense. Souvent dans le tems que les Grands de son Royaume sollicitoient une audience pour les

affaires de l'Etat, ce Prince n'étoit point visible pour eux, parce qu'il étoit alors enfermé avec ses Mignons : on y tenoit un Conseil sérieux sur l'ajustement d'une fraise, le choix d'une étoffe, la découpure d'un habit & autres ridicules amusemens, qui faisoient absolument méconnoître le Héros vainqueur des Protestans à Jarnac & à Moncontour.

La mort de la Princesse de Condé, dont on reçut la nouvelle à Lyon dans le tems que la Cour y étoit encore, fit une terrible diversion aux singuliers plaisirs auxquels le Roi s'abandonnoit. Il se livra à la douleur la plus amère, & tomba dans des excès (a) dont il ne put s'empêcher de rougir, lorsqu'il fut un peu revenu à lui. Le Duc de Guise, qui comme j'ai dit, favorisoit la passion de ce Prince, fut d'autant plus fâché de ce fatal évé-

(a) Il passa près de trois jours sans boire ni manger ; & quand on l'eut obligé de vivre, non pas en le consolant, mais en feignant d'augmenter sa douleur ; il fut encore quelque tems qu'il ne vouloit voir que des objets lugubres, des lieux sombres, des visages tristes, portant même sur ses aiguillettes & aux rubans de ses souliers de petites têtes de mort. Mezerai.

§ 7.4.

nement, qu'il n'en falloit pas davantage pour le faire tomber bientôt de cette haute faveur dont il jouïssoit au moyen de cette intrigue ; mais le besoin qu'on avoit de ses services dans le cahos affreux où se trouvoient les affaires de l'Etat, ne changea rien dans sa situation.

La Cour  
se rend à  
Avignon.

La Cour partit de Lyon le seizième de Novembre, & se rendit à Avignon. Ce fut la Reine qui décida ce voyage, afin de voir si en s'approchant du Languedoc, on ne pourroit pas y exciter quelques mouvemens contre le Maréchal de Damville, qui s'y étoit cantonné ; ou du moins l'engager dans quelque négociation, qui le détachât du parti qu'il avoit embrassé.

Ce fut là que le Roi, loin de s'occuper du triste état où se trouvoit une des plus grandes Provinces de son Royaume, dont les peuples étoient en armes contre lui, parut au contraire prendre toutes les mesures possibles, pour faire mépriser de plus en plus la majesté du Trône. Pendant son séjour à Lyon il s'étoit caché à ses peuples, pour s'abandonner aux plaisirs & à l'inutilité ; dès qu'il fut à Avignon,

Avignon, il se donna en spectacle ; 1574  
 mais ce fut pour se livrer à une dévotion indécente, qu'il prétendit faire servir de palliatif à ses débauches.

Il y avoit dès lors à Avignon des Confrairies de Gens, qui trouvant peut-être plus commode de paroître pénitens que de l'être en effet, se montroient en public sous un déguisement assez bisarre : leur habillement étoit une espèce de sac, qui les couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds. Il y avoit deux ouvertures à l'endroit des yeux, afin que le Pénitent pût se conduire. Chacun d'eux avoit un fouet à la ceinture, & lorsqu'ils alloient en procession, ils se fouettoient de tems en tems le long des rues. Ces Confrairies subsistent encore aujourd'hui ; on les a même autorisées, après en avoir retranché, autant que l'on a pû, ce qui ressenoit un peu trop la superstition. On voit de ces Pénitens dans plusieurs Villes du Royaume, & l'on prétend qu'ils y sont de quelque utilité : il y en a de différentes espèces, que l'on distingue par la couleur du sac dont ils sont revêtus : ainsi l'on voit des Pénitens blancs, des bleus, des noirs, &c.

1574. leur habillement est le même que celui qu'ils avoient au commencement de leur institution. A l'égard du fouet, ils en portent toujours; mais cet instrument de pénitence, ne sert plus que de parure.

Le Roi se  
met de la  
Confrérie  
des Pénit-  
sents.

Le Roi ayant vû passer une de ces Processions, fut si enchanté de ce spectacle, qu'il voulut aussi-tôt s'enrôler au nombre des Acteurs; à son exemple, les Seigneurs de la Cour, & surtout les libertins, se firent une partie de plaisir d'être de cette mascarade. Le Cardinal de Lorraine lui-même, que son caractère, son âge, ses lumieres, (car il en avoit beaucoup) auroient dû engager à employer son crédit pour détourner le Roi d'une démarche si peu digne de Sa Majesté, suivit le torrent comme les autres.

On vit donc ce Prélat Courtisan, marcher à la tête de cette singuliere Procession, nuds piés, tête découverte, le Crucifix à la main, suivi du Roi, du Duc d'Alençon, du Roi de Navarre (que cette cérémonie n'amusoit pas beaucoup) du Duc de Guise & des Favoris. On étoit alors à la fin de Décembre, le froid se fit sentir, le Cardinal entr'autres se trouva si



incommodé, qu'il fut obligé de se retirer. La fièvre s'étant bientôt jointe à un violent mal de tête, dont il s'étoit senti attaqué pendant la Procession, il fut emporté en peu de jours. Il mourut le 26<sup>e</sup> de Décembre à cinq heures du matin.

Mort du  
Card. de  
Lorraine,

Quelque tems avant sa mort, le Roi l'étant venu voir, ce Prélat parla à Sa Majesté en faveur de ses deux neveux Guise & Mayenne. *Je laisse deux Neveux*, dit-il au Roi, *qui n'ont & ne peuvent avoir d'autre intention, que celle que mon frere leur recommanda en mourant, & les désavoue, s'ils ont d'autre pensée; je supplie Votre Majesté de les tenir pour ses bons serveurs, tant qu'ils aimeront son service.*

Il recommande ses  
Neveux au  
Roi.

*Je n'ai jamais douté de votre affection*, répondit le Roi, *mon Etat vous regrettera. J'avois besoin de votre assistance en mes affaires; & si Dieu vous appelle, mon service en pâtira. Pour vos Neveux, je les aime comme mes parens, & serai pour eux, n'en doutez nullement.*

Ce Cardinal ne fut gueres regretté que par sa famille, & surtout par le Duc de Guise, qui en étoit tendrement aimé, & qui d'ailleurs sentoît bien qu'il auroit eu encore besoin de

Le Cardinal est peu  
regretté.

t. 574. ses conseils, pour guider ses pas dans la route que son ambition lui faisoit suivre. A l'égard de la Reine, cette mort lui fut peu sensible, le Cardinal lui étoit à charge depuis quelque tems, & elle fut bien aise de s'en voir débarrassée. Il en fut de même de la plûpart des Catholiques, & surtout des Ecclesiastiques, dont il s'étoit attiré la haine, en conseillant au Roi d'aliéner le patrimoine de l'Eglise pour fournir aux frais de la guerre, & de donner aux Officiers des pensions sur les Bénéfices. Ce point, si délicat à toucher, fit plus de tort à sa réputation, que les vices réels qu'on pouvoit lui reprocher, & l'on disoit hautement, que l'Amiral de Coligni, tout ennemi déclaré qu'il étoit de l'Eglise, ne lui avoit pas tant fait de mal, que le Cardinal qui en étoit le Protecteur.

Le Roi, qui n'aimoit point à s'appliquer, commençoit aussi à s'ennuyer des affiduits de ce Prélat, qui s'étoit à la fin rendu très-importun, par les mouvemens continuels qu'il se donnoit, soit pour l'abaissement des Huguenots, soit pour l'élévation de sa famille. Il est vrai néanmoins

que dans les circonstances actuelles, 1574  
Sa Majesté avoit toujours affecté de  
lui témoigner beaucoup de confiance,  
aussi-bien qu'au Duc de Guise son  
neveu; parce que la jonction des Mé-  
contens aux Huguenots, rendoit alors  
ce Parti extrêmement formidable.

Les singulieres occupations de ce  
Monarque, pendant son séjour à  
Avignon, affoiblirent considéra-  
blement son autorité, & il dut s'apper-  
cevoir alors du mépris qu'on avoit  
même pour sa personne; car tandis  
qu'il s'amusoit à faire des Processions,  
Damville assiégea & pris Saint Gilles;  
son artillerie se fit entendre jusqu'à  
Avignon: il poussa plus loin ses con-  
quêtes, & après s'être emparé d'Ai-  
gues-mortes, il menaçoit de passer le  
Rhône, & de s'approcher de la  
Cour.

Le Roi indigné, partit aussi-tôt  
pour reprendre le chemin de Lyon.  
Il eut sur cette route de nouveaux  
sujets de chagrin, lorsqu'en passant  
près de Livron, qu'il faisoit alors  
assiéger par le Maréchal de Bellegarde,  
il s'arrêta dans le Camp où étoient  
ses troupes. S'étant approché de la  
Place, il eut la mortification de s'en-

Le Roi  
retourne à  
Lyon.

Ce Prince  
est insulté  
au Camp de  
Livron.

§ 574. tendre insulter personnellement par les Affiégés ; leurs Officiers ne se mettoient pas même en devoir d'arrêter ces insolences : on ne retrouvoit plus dans ces peuples aucune trace de cet amour respectueux que la Nation a pour ses Princes. La nouvelle union des Mécontens avec les Huguenots , avoit ulcéré tous les esprits ; il sembloit que les Catholiques eussent gâté les Protestans : on voyoit tous les jours ces nouveaux Confédérés , perdant tout respect pour le Souverain , se porter à des excès , dont les moindres auroient été sévèrement punis du tems que le Prince de Condé & l'Amiral étoient à la tête des troupes.

Ce qu'il y eut encore de plus honteux dans la démarche que le Roi venoit de faire , c'est qu'il ne put se venger de l'insolence des Affiégés ; au contraire , il fit lever le siège , sous prétexte qu'il avoit besoin de ses troupes pour les envoyer à Reims , où il alloit se faire sacrer. *Voilà*, dit Mezerai à cet occasion , *comme il chopa dès l'entrée de son Royaume , & donna un si rude choc à son autorité , que toujours depuis elle fut chancelante & débile.*

Le Roi s'étant reposé quelque tems à Lyon , en partit avec toute sa Cour & se rendit à Reims , où la solennité de son Sacre étoit indiquée pour le treizième de Février. Il y eut dans cet intervalle quelques mouvemens assez vifs au sujet de la préséance , pour le jour de la cérémonie. Louis de Bourbon , Duc de Montpensier , prétendoit , en qualité de Prince du Sang , prendre le pas sur le Duc de Guise , par lequel il avoit cependant déjà été précédé au Sacre de Charles IX , suivant l'ancien usage du Royaume , qui régloit le rang par l'antiquité des Pairies , sans avoir égard à la naissance ; mais le Duc de Montpensier résolut cette fois-ci de prendre le pas , & de le conserver comme étant un honneur dû à sa Maison. Le Duc de Guise fit grand bruit au sujet des prétentions de Montpensier , & il eut la hardiesse de dire , que si ce Prince entreprenoit d'exécuter son dessein , il lui passeroit son épée au travers du corps , au pied même de l'Autel.

Le Roi , qui donnoit de jour en jour de nouvelles marques de timidité & de foiblesse , se laissa effrayer par les menaces du Duc de Guise ; &

1575

Le Roi se rend à Reims.

Dispute entre le Pr. de Montpensier & le Duc de Guise , au sujet de la préséance au Sacre du Roi.

§ 75. ſçachant que Montpensier n'étoit qu'à deux lieues de Reims , & qu'il alloit arriver inceſſamment , il lui envoya au plutôt un Exprès , pour lui ordonner de ne pas avancer plus près.

Le Duc  
de Guiſe a  
la préſéan-  
ce au Sacre.

La vanité & l'ambition du Duc de Guiſe , durent être bien ſatisfaites dans les événemens qui ſe paſſerent le jour du Sacre & les ſuivans. Après l'avoir emporté ſur un Prince du Sang , au ſujet de la préſéance , il eut enſuite l'avantage de voir ſa Maiſon unie plus étroitement que jamais avec la Maiſon Royale , par le mariage que le Roi contracta deux jours après avec Louiſe de Lorraine , fille ainée du Comte de Vaudemont. Cette alliance qui mettoit les Guiſes ſi près du Trône , leur fit bientôt oublier la perte qu'ils venoient de faire par la mort du Cardinal de Lorraine.

Le Roi  
épouſe  
Louiſe de  
Lorraine.

Toutes ces cérémonies furent exécutées avec toute la magnificence & le faſte le plus recherchés ; mais M. de Thou obſerve en même tems , que l'on fut très-ſcandalisé du peu de décence que l'on obſerva dans ce qui concernoit la majeſté de la Religion. On ne put dire la Meſſe ces jours-là que vers le ſoir : ce n'eſt pas que le

Roi eût été occupé à des affaires bien importantes ; il avoit passé la journée à arranger des pierreries , à ajuster ses habillemens , & à raisonner sur les parures de sa nouvelle épouse. Voilà ce qui fut cause que le Prince n'eut aucun égard pour les usages respectables de l'Eglise , tandis que d'un autre côté , il affectoit une dévotion ridicule & superstitieuse. M. de Thou, qui étoit présent à la cérémonie du Sacre , remarqua aussi que le *Te Deum* n'y fut point chanté , comme c'est la coutume. Cet oubli , ajoute-t'il , parut d'un mauvais augure , & il sembloit annoncer que la joye que ce Sacre occasionnoit dans l'Etat , ne seroit pas de longue durée.

A l'égard des fêtes & des réjouissances , rien n'y fut oublié : le Roi , les Princes , tous les Courtisans se livrèrent aux plaisirs , comme si tout eût été bien tranquille dans l'Etat. On reçut cependant alors différentes nouvelles , qui paroissent mériter quelque attention : il y eut entr'autres des mouvemens séditieux à Metz , qui ne tendoient à rien moins qu'à mettre toute la Ville en combustion. Ces menâces de révolte furent regardées

Indolence  
du Roi pour  
les affaires  
de l'Etat.

« 575. avec beaucoup d'indifférence. Le Premier Président, qui étoit actuellement à Reims , fut si scandalisé de l'indolence de la Cour , qu'il ne put s'empêcher de faire de vives remontrances ; mais tout ce qu'il put dire , ne servit qu'à lui donner une espèce de ridicule : on le regarda , selon l'expression de M. de Thou , comme un homme du vieux tems, qui ne sçavoit pas suspendre le soin des affaires pour se livrer au plaisir : on continua donc de donner des fêtes extrêmement ruineuses , après lesquelles le Roi fit des pèlerinages de dévotion , tant à S. Marcoul , que dans les autres endroits consacrés par la piété de ses Prédécesseurs : il se rendit ensuite à Paris , pour y faire de nouvelles dépenses , à l'occasion de son entrée dans cette Ville.

Le Roi  
pense à  
faire la  
paix.

Le goût que ce Prince avoit pour le faste , le luxe , l'inutilité , lui inspira le dessein de faire la paix ; mais il s'y prenoit trop tard , pour qu'il fût possible de la conclure d'une façon honorable & avantageuse.

Il se repentit sans doute alors de n'avoir pas suivi les sages conseils que lui avoient donnés les Puissances , sur



les terres desquelles il avoit séjourné 1575  
 en revenant de Pologne. L'Empereur,  
 les Vénitiens, & plusieurs même des  
 principales Têtes de son Conseil, lui  
 avoient proposé de commencer son  
 regne par un Edit de Pacification,  
 capable de faire mettre bas les armes  
 aux différens Partis de son Royaume.  
 Ce Prince avoit encore en France une  
 si grande réputation, qu'il auroit pu  
 facilement se concilier les esprits. Les  
 Huguenots auroient eu à la vérité un  
 peu de peine à se soumettre; le sou-  
 venir de la Saint Barthélemi leur avoit  
 inspiré beaucoup de haine contre ce  
 Monarque; mais en même tems, ils  
 redoutoient sa bravoure & son intré-  
 pidité, & ils auroient pu faire par  
 crainte, ce que l'amour de leur devoir  
 n'auroit peut-être pas été capable de  
 leur inspirer.

Mais ce Prince ayant malheureuse-  
 ment débuté par se rendre mépris-  
 able à ses peuples, les Mécontents & les  
 Huguenots se montrèrent extrême-  
 ment difficiles, lorsqu'on en vint à  
 des négociations. On eut même con-  
 tinuellement les armes à la main; &  
 dans le tems que l'on discutoit de  
 part & d'autre les différentes proposi-

1575. tions qu'on mettoit en avant pour accélérer la paix, on continuoit la guerre à toute rigueur.

Le Roi regardoit ces mouvemens avec la plus grande froideur. Ce Prince efféminé trouvoit alors les armes trop pesantes, il avoit absolument oublié les beaux jours de sa gloire; & s'il chercha à se venger de ses ennemis, ou de ceux qui lui étoient suspects, ce ne fut qu'en employant les voyes les plus odieuses.

Le Roi  
vent se dé-  
faire de son  
frère & du  
Maréchal  
de Mont-  
morenci.

C'est ainsi que ce Monarque, sur le soupçon que le Duc d'Alençon son frère avoit dessein d'attenter à sa vie, résolut de se défaire de ce Prince; & il s'adressa pour cette expédition au Roi de Navarre, comptant que l'idée de se voir par ce moyen rapproché immédiatement du Trône, l'engage- roit à commettre un assassinat. Le Roi de Navarre reçut cette proposition avec horreur, & refusa absolument de se prêter à une telle infamie.

Peu après, il chargea Souvré de faire étrangler le Maréchal de Montmorenci, qui étoit toujours détenu à la Bastille, & il lui promit pour récompense la Capitainerie de Vincennes. Souvré accepta la commission,

mais ce ne fut que pour empêcher qu'elle ne fût donnée à un autre, qui l'auroit peut-être exécutée trop fidèlement; pour lui, il sçut apporter tant de délais, qu'enfin le Roi revint à lui, & eut quelque honte de ces funestes projets qui lui avoient été suggérés par ses Mignons.

Au reste, ce Monarque n'en devint pas plus attentif pour ses propres affaires; de sorte que tout se gouvernant dans le Royaume par le ministère d'indignes Favoris, la Cour se trouvoit continuellement agitée par de nouvelles intrigues. La Reine de son côté, avoit assez d'occupation pour se soutenir en autorité au milieu de tous ces mouvemens. Elle n'aimoit aucune de ces factions, mais elle paroissoit s'attacher à chacune d'elles, pour tâcher de contrebalancer leur crédit les unes par les autres.

Le Duc de Guise lui donnoit alors quelque inquiétude. Il faisoit assidument sa cour à la jeune Reine, dont il avoit l'honneur d'être parent; & son dessein étoit de tâcher qu'elle se rendît Maîtresse des affaires, comptant par ce moyen se mettre bientôt au-dessus & des Favoris & de la

*Intrigues  
du Duc de  
Guise.*

1575.

argent. Il avoit épuisé le trésor de l'épargne, pour enrichir ses Favoris, & il étoit difficile de remédier à ce désordre, aussi promptement que le tems l'exigeoit.

Le Duc de Guise est commandé pour empêcher les Allemans d'entrer dans le Royaume.

Cependant on trouva moyen de former un corps de troupes, en rappelant celles qui étoient en quartier dans différentes Provinces, & l'on en donna le commandement au Duc de Guise. Indépendamment de l'idée qu'on avoit de sa bravoure & de son expérience, plusieurs autres raisons déterminèrent unanimement le Conseil à jeter les yeux sur ce Prince, pour lui confier la défense des frontières. C'étoit par la Champagne que les troupes Allemandes devoient faire leur entrée dans le Royaume : or le Duc de Guise étant Gouverneur de la Province, il étoit naturel qu'on le choisît pour commander les troupes qu'on y envoyoit ; d'ailleurs, c'étoit pour ainsi dire sa propre cause qu'il défendoit. Egalemeut haï des Mécontents & des Huguenots, il sembloit que c'étoit à lui qu'on en vouloit en particulier ; & le Duc d'Alençon lui-même n'avoit pas été si-tôt éloigné de la Cour, qu'il s'étoit dé-

claré l'ennemi du Duc de Guise & des Princes de sa Maison. On ne pouvoit donc remettre le commandement des troupes dans de meilleures mains, & l'on étoit bien sûr qu'il n'épargneroit rien pour empêcher les Etrangers d'entrer dans le Royaume.

Le Duc de Guise se prépara aussitôt à partir. Il demanda pour ses Lieutenans Strozzi & Biron, deux Capitaines dont il connoissoit la valeur; & il promit au Roi qu'avec ces deux Seigneurs & les troupes qu'il avoit, il ne tarderoit pas à lui donner des nouvelles de la façon dont il comptoit recevoir les troupes Allemandes.

Pendant qu'on se préparoit à la guerre, la Reine-mere, selon son usage, entreprit de négocier un accommodement. Son premier soin fut de travailler à réconcilier le Roi avec le Prince son frere: pour cet effet, elle résolut d'aller trouver elle-même le Duc d'Alençon; & afin d'assurer le succès de sa négociation, elle fit sortir de la Bastille les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé, qui étoient intimes du Prince, & dont il avoit demandé l'élargissement dans le

La Reine-mere entreprend de négocier un accommodement avec le Duc d'Alençon.

§ 75. Manifeste qu'il avoit publié aussi-tôt après son évasion. La Reine les mena avec elle en Touraine, où le Duc d'Alençon faisoit actuellement sa résidence.

Montmorenci-Thoré amène des secours au Duc d'Alençon.

D'un autre côté, Montmorenci-Thoré, frère du Maréchal, qui étoit sorti de la Cour, il y avoit déjà du tems, étoit alors en Allemagne auprès du Prince de Condé. Dès qu'il fut informé de la retraite du Duc d'Alençon, il pressa le départ des troupes Allemandes qu'on y avoit rassemblées; & en attendant que toute l'armée pût se mettre en marche, il engagea le Prince de Condé à envoyer toujours d'avance quelques secours, dont il offrit d'être lui-même le Conducteur.

Le Prince de Condé lui ayant formé un détachement de deux mille Réîtres, de cinq cens Arquebusiers François & de cent Gens-d'armes, Thoré se mit en marche. Il passa le Rhin, traversa la frontière de Lorraine, entra en Champagne par Langres, & s'avança jusqu'à Attigni sur la rivière d'Aisne. Il fit sur cette route différentes levées, qui augmentèrent de beaucoup son détachement; mais

comme il n'étoit pas bien muni d'argent, il y eut à ce sujet de la part des Réitres quelques mutineries qu'il fallut appaiser; il y perdit plusieurs jours, qui retarderent sa marche; & par ce moyen, le Duc de Guise eut le tems de prendre ses mesures pour lui couper le chemin. 1578

La rencontre se fit auprès de Château-Thierry, où le Duc de Guise envelopa Thoré, de façon qu'il falloit nécessairement ou se rendre, ou en venir aux mains. Thoré prit ce dernier parti, mais ce fut sans espérance d'aucun succès: outre qu'il étoit de beaucoup plus foible que son ennemi, ses Allemands avoient recommencé à se mutiner, de sorte qu'il y avoit tout à appréhender de leur part.

L'action commença par quelques escarmouches, qui ne procurerent aucun avantage considérable; mais le Duc de Mayenne, qui avoit voulu accompagner le Duc de Guise dans cette occasion, étant venu tomber avec fureur sur les troupes Françoises de Thoré, il réussit à les rompre, après avoir éprouvé une vigoureuse résistance. Le Duc de Guise appuya vivement son frere dans cette attaque, Action entre le Duc de Guise & Montmorency-Thoré.

Défaite de Thoré.

§ 7 5. On employa en Conférences tout le mois d'Octobre & une grande partie du mois de Novembre, sans pouvoir conclure autre chose qu'une trêve de six mois, qui ne fut encore accordée qu'à des conditions très-onéreuses pour le Roi; & l'on convint en même tems qu'au mois de Janvier suivant, les Princes, les Seigneurs & les Provinces confédérées, enverroient à la Cour des Députés munis de pleins-pouvoirs pour traiter de la paix.

§ 7 6. On commença en effet au mois de Janvier à entrer en négociation; & quoique malgré la trêve les hostilités continuassent toujours, il y avoit néanmoins quelque apparence qu'on pourroit enfin s'accommoder, lorsqu'un nouvel incident déranger toutes les mesures qu'on avoit prises.

Le Roi de  
Navarre  
s'évade de  
la Cour.

Le Roi de Navarre, qui depuis la fuite du Duc d'Alençon, s'étoit comporté de manière à ne donner aucun soupçon sur sa conduite, partit subitement de la Cour au commencement de Février. Il gagna promptement l'Anjou & se rendit à Saumur, où il fit publiquement profession de la Religion Protestante, qu'il n'avoit, disoit-il, abandonnée que par la vio-



On avoit cru d'abord la blessure du Duc de Guise extrêmement dangereuse ; mais on fut bientôt rassuré , & il en fut quitte pour avoir le visage un peu gâté de ce côté-là ; car il lui en resta une écarrice , qui lui fit donner le surnom de *Balafre* : il est connu sous ce nom dans l'histoire , & on l'appelloit ainsi de son vivant , sans qu'il s'en offensât.

Il est sûr  
nommé le  
*Balafre*,

Cette *balafre* fournit même aux Catholiques une matière abondante d'éloges pour les Princes Lorrains, *On se ressouvint*, dit le P. Daniel, *du tumulte de Vassy, où le Duc François, son père, avoit aussi été blessé au visage par les Huguenots ; & l'on disoit par tout, que la destinée des Princes de cette Maison étoit d'être, non-seulement les Protecteurs, mais encore les Martyrs de la véritable Religion, pour laquelle ils prodiguoient leur sang en toutes rencontres.*

Pendant qu'on travailloit à fermer les passages aux secours que les Etrangers envoioient au Duc d'Alençon, la Reine s'étoit déjà rendue auprès de ce Prince, avec les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé, & l'on travailloit fortement à faire la paix,

576. en mettre le Duc de Guise, qui depuis sa blessure étoit venu résider à Paris, ils se trouverent ensemble à l'ouverture de la Foire Saint Germain, qui se fit le Vendredi troisième de Février; ce fut-là que le Roi de Navarre, qui étoit tout bosté pour partir, fit au Duc de Guise des caresses extraordinaires, pour l'engager à faire avec lui le voyage de Senlis; mais le Duc qui étoit tout récemment guéri de sa blessure, se servit de cette raison pour s'en dispenser, de sorte que le Roi ne le pressa pas davantage.

Ce Prince partit donc ce même jour. Le lendemain, il courut le cerf toute la journée, & étant revenu à Senlis sur le soir, il en sortit aussitôt, après avoir chargé un Gentilhomme nommé Saint-Martin, de rendre au Roi une Lettre, dans laquelle, en faisant de grandes excuses de ce qu'il étoit parti sans prendre congé de Sa Majesté, il l'assuroit en même tems que ni lui, ni les siens, n'avoient aucun dessein contraire à son autorité, ni à la tranquillité publique.

L'évasion de ce Prince fit grand bruit à la Cour, & remplit de joye les

les Huguenots & les Catholiques 1576.  
mécontents. A l'égard de la Reine ,  
elle ne parut pas s'en inquiéter beau-  
coup. Au contraire , la connoissance  
qu'elle avoit du cœur humain & des  
différens ressorts qui l'animent , lui fit  
pressentir , que plus il y auroit de per-  
sonnages considérables à la tête du  
parti qui lui étoit opposé ; plus aussi  
il y avoit à présumer qu'il y auroit  
bientôt de la jalousie & de la méin-  
telligence.

Ils avoient cependant alors une  
armée formidable composée de trente-  
cinq mille hommes , tous soldats d'é-  
lite , que le Prince de Condé venoit  
d'amener au Duc d'Alençon. Mais ce  
corps de troupes , qui risquoit de per-  
dre beaucoup de son mérite , sous un  
Général qui ne sçavoit , ni comman-  
der , ni se faire obéir , devint totale-  
ment inutile par les menées artifi-  
cieuses de la Reine-mere , qui négocia  
si habilement auprès de son fils ,  
qu'elle réussit enfin à le détacher du  
reste de ses Confédérés.

Le Prince  
de Condé  
amène des  
troupes au  
Duc d'A-  
lençon.

D'ailleurs , la jalousie se mit parmi  
les Chefs , comme cette Princesse  
l'avoit prévu. Le Duc d'Alençon  
voyoit avec chagrin , que les Officiers

Jalousie  
entre les  
Chefs de la  
Confédé-  
ration des  
Huguenots

1576. & les troupes en général, avoient bien plus de considération pour le Roi de Navarre que pour lui : d'un autre côté, le Prince de Condé ressentoit quelque peine de ne plus tenir le premier rang, dans une armée qu'il avoit formée avec tant de soin & de travail. Le Maréchal Damville, qui étoit un autre Chef extrêmement nécessaire aux Confédérés, par le crédit qu'il s'étoit acquis dans le Languedoc, redoutoit la présence des Princes, parce que son autorité ne pouvoit qu'en souffrir beaucoup ; & plus encore, parce qu'il voyoit bien que l'on comptoit payer les troupes sur les levées d'argent qu'il avoit faites dans sa Province, & il n'auroit pas été fâché d'en garder pour lui la plus grande partie.

Chacun des principaux Confédérés ayant ainsi les raisons particulières, pour ne pas souhaiter que la guerre s'entamât avec trop d'ardeur, il ne fut pas difficile de les porter à un accommodement. La Reine y réussit, en leur faisant entrevoir aux uns & aux autres, les avantages personnels qu'ils retireroient en se prêtant à la paix. Le Duc d'Alençon fut le pre-

amier à entrer en négociation. Il y eut à ce sujet des Conférences à Moulins, dans lesquelles il fut arrêté, que les Confédérés enverroient des Députés à la Cour pour conclure un Traité.

1576.

Conféren-  
ces pour la  
paix.

La Reine ayant voulu conférer elle-même avec les Députés, les affaires ne traînerent point en longueur, parce qu'elle accorda presque tous les articles que les Confédérés proposèrent, bien résolue néanmoins de ne rien tenir que ce qu'elle jugeroit à propos.

Les Conférences furent terminées le quatorzième de Mai, par un Traité qui contenoit soixante & trois articles. On accorda aux Huguenots liberté entière de conscience, & l'exercice public de leur Religion, sans aucune modification. On rétablit la mémoire de l'Amiral de Coligni, de Briquemaut, Cavagnes, Montgomeri, des Favoris du Duc d'Alençon & autres, qui avoient été condamnés à mort sous prétexte de conspiration. Le Duc d'Alençon, le Prince de Condé, le Roi de Navarre, le Maréchal Damville & autres, furent reconnus pour bons & fidèles sujets. Il y eut outre cela des articles parti-

Traité en  
faveur des  
Protestans.

5-7-6. culiers , par lesquels on rendit au Prince de Condé le Gouvernement de Picardie : on augmenta aussi l'apanage du Duc d'Alençon , & on lui donna les Duchés d'Anjou , de Touraine , de Berri , avec le Comté du Maine. Ce Prince prit dès lors le nom de Duc d'Anjou , & c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Le Duc d'Alençon prend le nom de Duc d'Anjou.

Cet Edit de pacification , qui étoit le quatrième que l'on publioit depuis le commencement des guerres civiles , n'eut pas plus de succès que les précédens. Les Parties opposées conservèrent toujours leurs défiances réciproques ; & si l'on parut de part & d'autre mettre bas les armes , ce ne fut qu'avec la précaution de se tenir en état de les reprendre au premier signal.

De tous les articles qui composoient le Traité de paix , il n'y eut presque d'observés que ceux qui regardoient le Duc d'Anjou. La Reine vouloit le ramener à la Cour & l'y conserver. Il y revint en effet , & fut reçu du Roi son frere , avec les démonstrations de la joye la plus sensible.

Le Roi de Navarre & le Prince de

Condé, s'attendoient aussi de ressentir bientôt les avantages qu'on leur avoit faits par le Traité ; mais ils n'eurent pas lieu d'être contents de la Cour. Le Prince de Condé, loin d'être mis en possession du Gouvernement de Picardie, comme on lui avoit promis, ne put pas même obtenir la Ville de Peronne, qu'on lui avoit assignée pour sa demeure. Il se retira en Guyenne avec le Roi de Navarre, dans la résolution de se venger de ce manque de parole, lorsque l'occasion s'en présenteroit.

Mécontentement du Roi de Navarre & du Prince de Condé.

Cependant, malgré le peu d'égards qu'on avoit pour ces Princes, la Reine avoit dessein de faire une tentative, pour les détacher des Huguenots. Elle vouloit même aller en Guyenne, pour conférer avec eux ; c'est-à-dire, pour les tromper l'un & l'autre ; mais tout bien examiné, elle fit réflexion que c'étoit mal prendre son tems, que de chercher à les ramener à l'instant même qu'on venoit de leur manquer de parole ; ainsi elle ne fit point ce voyage.

Pendant que cette Princesse méditoit de diviser les Chefs des différens Partis, il s'éleva une faction bien

§ 76. plus dangereuse & mieux soutenue que toutes celles qui avoient paru jusqu'alors. C'est cette union fameuse connue d'abord sous le nom de *Sainte Ligue*, parce qu'elle avoit pour motif apparent, la défense de la Religion Catholique; mais à qui l'on donna dans la suite le simple nom de LIGUE, lorsqu'on eut découvert qu'elle n'avoit pour principal mobile que l'ambition & les vûes criminelles de ses Chefs. On ne pouvoit en effet accorder le nom de *Sainte* à une malheureuse confédération, qui n'étant fondée que sur la désobéissance & la révolte, ne pouvoit qu'exciter bientôt un embrasement universel dans le Royaume.

Elle est  
projetée  
par le Car-  
dinal de  
Lorraine.

Cette Ligue, qui fut l'ouvrage des Guises, avoit été projetée, il y avoit déjà long-tems, par le Cardinal de Lorraine, dans le tems qu'il étoit au Concile de Trente. Ce Prélat y avoit représenté l'état déplorable, où la Religion se trouvoit depuis la mort de Henri II, qui n'avoit laissé que des enfans en bas âge. Les Huguenots paroissant alors vouloir profiter de cette minorité pour s'établir dans le Royaume, le Cardinal avoit proposé



de faire une confédération de tous les Princes Chrétiens , sous l'autorité du Pape , lequel choisiroit dans le Royaume un Sujet d'une naissance assez illustre & d'un mérite assez éclatant , pour entreprendre la ruine des Protestans. 1576.

Ce Sujet n'auroit pas été difficile à trouver. Le Cardinal avoit eu soin d'exalter la valeur , les exploits , la prudence , la piété du Duc de Guise son frere , Prince qui d'ailleurs jouïssoit à juste titre de la plus haute réputation ; ainsi le choix seroit tombé sur lui : mais ce Prince ayant malheureusement été assassiné pendant le siège d'Orléans , sa mort déranger toutes les idées du Cardinal. Il ne pensa plus qu'à faire terminer au plus vite le Concile , afin de revenir en France travailler à soutenir la grandeur de sa Maison , qui n'étoit alors étayée que par des enfans encore bien jeunes.

L'aîné de ces enfans , qui est celui dont il s'agit ici , étant venu en âge , le Cardinal avoit repris ses anciennes idées ; mais dans le tems qu'il étoit occupé à renouer ce projet , il mourut lui-même , & laissa à son Neveu

## 1.5 7 6. l'honneur de ce grand établissement.

Le Duc  
de Guise  
travaille à  
former la  
Ligue.

Le scandale que le dernier Edit de pacification avoit excité parmi les Catholiques , fut une occasion favorable pour jeter les fondemens de ce projet. Le Duc de Guise ne jugea cependant pas à propos de rien faire par lui-même ; il se contenta d'agir par ses Emissaires ; mais il les avoit si bien choisis , que tout lui réussit peut-être beaucoup mieux , que s'il eût paru en personne.

Il en avoit dans la Noblesse & dans le Tiers-Etat ; ceux-ci se répandirent parmi les Bourgeois , & travaillèrent habilement à les indisposer contre le dernier Traité. On eut soin de le représenter , comme la chose du monde la plus préjudiciable à la Religion ; on leur fit voir que cette malheureuse paix , étoit également honteuse & injuste en elle-même ; que la Reine ne l'avoit faite , que pour rappeler auprès d'elle le Duc d'Anjou , son fils ; & qu'elle avoit tout sacrifié à la tendresse qu'elle avoit pour ce Prince : on ajoûtoit , que la Cour s'apercevoit bien du tort qu'elle avoit eu de souscrire à un Traité si odieux ; qu'on ne pensoit même qu'à le rompre ;

mais qu'on prenoit à cet effet de fausses mesures, aussi pernicieuses que le mal auquel on vouloit remédier. 1576.

Tels furent les discours que l'on répandit parmi le peuple. On parla aussi contre la conduite de la Reine & de son Conseil ; le Roi même ne fut pas épargné : malheureusement pour ce Prince, on n'avoit pas de peine à le rendre méprisable à ses Sujets ; il faisoit lui-même tout ce qu'il falloit pour révolter tous les esprits. On ne manqua pas en même tems d'exalter le mérite du Duc de Guise, qu'on représentoit comme étant presque le seul qui fût en état de remédier à tant de désordres ; mais dont la Cour paroissoit alors ne plus écouter les conseils, puisqu'on avoit conclu une paix, à laquelle il n'auroit jamais eu la foiblesse de consentir, si on l'eût consulté.

Pour relever l'Etat & la Religion dans des conjonctures aussi critiques, on jeta dans le Public les propositions de former une Ligue secrète, dont l'objet seroit de défendre la Religion contre les Protestans, dont le parti se fortifioit de jour en jour ; & en même tems de réformer dans

§ 76. le Gouvernement, ce que l'indolence du Souverain y laissoit glisser de défectueux : tout cela devoit se faire de l'aveu du Souverain Pontife & sous la protection du Roi d'Espagne, qui promettoit des secours d'hommes & d'argent, pour accélérer la ruine du parti Huguenot.

Quels furent les premiers auteurs de la Ligue à Paris.

Les premiers auteurs des mouvemens qui se firent à Paris en faveur de cette union singulière, furent Pierre de la Bruyere, & Matthieu son fils; le premier étoit Parfumeur, l'autre Conseiller au Châtelet. Ils gagnèrent insensiblement beaucoup de monde parmi le peuple : quelques riches Bourgeois s'étant joints à ces séditieux, ces Assemblées qui étoient d'abord assez mal - composées, se trouverent bientôt remplies de gens graves, vraiment zélés pour le bien de la Religion & de l'Etat; mais d'ailleurs aveuglés par ce même zèle, qui ne leur laissoit pas la liberté de voir à quels dangers une pareille confédération alloit exposer le Royaume.

Comme les Emissaires des Guises avoient eu soin d'avertir, que ces Assemblées se tenoient du consentement

tacite de Sa Majesté, qui étoit bien aise que l'on prit des mesures pour rompre une paix, qu'elle n'avoit approuvée que par contrainte, la plupart des Associés ne demanderent point de plus amples éclaircissemens; mais quelques-uns des plus sages, ayant remarqué qu'il n'y avoit à leur tête aucune personne de marque, commencerent à concevoir quelques soupçons. Ils consulterent à ce sujet le Premier Président, & ce Magistrat ayant répondu que ces sortes d'entreprises n'étoient point encore venues à sa connoissance, & qu'il doutoit fort qu'elles pussent être approuvées par Sa Majesté, la plupart se retirèrent, & empêcherent même plusieurs de leurs amis d'entrer dans cette union. Cette défection n'empêcha pas ceux qui avoient commencé à former cette faction, de continuer toujours leurs menées, & ils réussirent à rassembler un nombre considérable de signatures.

Le Duc de Guise ne paroissoit point dans tous ces mouvemens, il sembloit au contraire regarder tout ce qui se passoit avec beaucoup d'indifférence; mais personne n'étoit mieux instruit

1576. des détails, & il n'attendoit qu'une occasion favorable pour se montrer.

Le Roi  
d'Espagne  
négoce  
avec le Duc  
de Guise en  
faveur de la  
Ligue.

Il fut encore bien plus animé à la poursuite de son projet, par des conférences qu'il eut avec le fameux Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, & frere de Philippe II, alors Roi d'Espagne. Ce Prince ayant été envoyé dans les Pays-bas par Philippe son frere, pour gouverner ces Provinces, avoit été chargé par ce Monarque de passer *incognito* en France, d'y voir le Duc de Guise, & de le confirmer dans la résolution, où il étoit de se mettre à la tête de la Ligue, & de l'assurer que l'Espagne le soutiendrait de toutes ses forces.

Il est trompé par Dom Juan son Négociateur.

Dom Juan, muni de ces instructions, résolut d'en faire usage à son profit. Ce Prince voyant le Roi d'Espagne son frere, sans enfans mâles, crut qu'il lui seroit facile de s'approprier une partie de sa succession, en s'emparant de la Souveraineté des Pays-Bas. Ainsi, au lieu de servir le Roi d'Espagne qui favorisoit la Ligue, dans l'espérance qu'à la faveur des troubles de la France, il pourroit se saisir de quelque démembrement de ce grand Etat, Dom Juan forma le

dessein de négocier pour lui-même, & de se servir de la Ligue, pour se soustraire à la domination du Roi d'Espagne; & comme d'ailleurs il se doutoit bien jusqu'où le Duc de Guise pourroit porter ses vûes ambitieuses, il prit le parti de traiter avec lui dans le plus grand secret, & de l'amener au point de se promettre des secours respectifs, pour faire réussir leurs desseins.

L'entrevûe de ces Princes se fit à Joinville; après plusieurs conférences, ils firent un Traité double qu'ils signèrent l'un & l'autre. Ils en gardèrent chacun un Exemplaire, accompagné des instructions sur les moyens dont ils prétendoient se servir, pour parvenir à leurs fins. Dom Juan partit aussi-tôt pour la Flandre, dans le dessein d'y jeter au plutôt les fondemens de ce grand ouvrage.

Entrevue  
de Dom  
Juan & du  
Duc de  
Guise.

Le Duc de Guise de son côté, voyant son projet prendre des couleurs si favorables, imagina de nouveaux moyens pour le répandre dans tout le Royaume. Il s'attacha principalement à la Picardie, dont par le Traité, on avoit promis le gouvernement au Prince de Condé, & la Ville

§ 7. 6. les Loix du Royaume. Dans les autres formules au contraire , tout ne respiroit que la rébellion ; & l'on ne devoit avoir d'égard aux ordres du Souverain , soit pour la police , soit pour la guerre , qu'autant qu'ils seroient revêtus de l'attache du Chef de la Ligue.

La Ligue est signée à Peronne.

D'Humieres fut long-tems à rédiger son projet , & enfin il le produisit dans une Assemblée nombreuse , qu'il convoqua dans la Maison de Ville de Peronne , où la formule d'association fut signée le treizième de Février 1577. Cette pièce commence & finit par un serment. Le commencement étoit conçu en ces termes :

Formule du serment de la Ligue.

*Au nom de la Sainte Trinité & de la Communication du précieux Corps de J.-sus-Christ , avons promis & juré sur les saintes Euvangiles , & sur nos vies , honneurs & biens , d'en suivre & garder inviolablement les choses ici accordées , & par nous sousignées , sur peine d'estre à jamais déclarés parjures , infâmes , & tenus pour gens indignes de toute Noblesse & honneur.*

On lit ensuite les différens articles , dont les principaux tendent à faire voir que les guerres & divisions in-



testines avoient tellement affoibli & 1576  
 épuisé le Souverain , qu'il n'étoit plus  
 en état de faire , ni les dépenses , ni  
 les efforts nécessaires pour conserver  
 la Religion, & pour mainstenir la tran-  
 quillité parmi ses peuples. Qu'ainsi  
 il étoit nécessaire que les bons & fi-  
 dèles Sujets se réunissent ensemble ,  
 & qu'ils sacrifiasent & leurs biens &  
 leur vie même , pour le maintien de  
 la Religion Catholique , & pour la  
 conservation de l'autorité du Roi &  
 de ceux qu'il lui plaira d'employer.

Il y avoit un article particulier , par  
 lequel on promettoit d'exécuter fidé-  
 lement , & de faire exécuter les réso-  
 lutions qu'on alloit prendre dans  
 l'Assemblée des Etats Généraux , qui  
 se tenoit actuellement à Blois. Les  
 autres articles contenoient le détail de  
 ce que chacun , soit Bourgeois , soit  
 Gentilhomme , devoit fournir tant en  
 hommes qu'en argent , pour la cause  
 commune , & en général tout ce qu'on  
 devoit faire pour la levée & l'entre-  
 tien des troupes.

On y parloit aussi de la conduite  
 qu'on devoit tenir avec les Hugue-  
 nots. Cet article y est énoncé d'une  
 façon assez sage ; car quoique l'asso-

1576. ciation fut absolument contr'eux ; cependant on s'engageoit à ne point molester ceux qui voudroient se contenir , & qui ne contreviendroient en aucune façon à ce qui seroit ordonné par Sa Majesté après la tenue des Etats.

La conclusion de cette formule étoit énoncée en ces termes : Ce jourd'hui treizième jour de Février , l'an mil cinq cens soixante & dix-sept. Nous soussignez estant congregez & assemblez en l'Hôtel de la Ville de Peronne , suivant l'Ordonnance de Haut & Puissant Seigneur Messire Jacques de Humieres , Chevalier de l'Ordre du Roy nostre Sire , Conseiller en son Conseil privé , son Chambellan ordinaire , Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses Ordonnances , Gouverneur & Lieutenant Général pour Sa Majesté , de Peronne , Montdidier & Roye , & Chef de la Sainte Ligue & association Catholique en Picardie ; avons audit Seigneur presté le serment , & juré sur les saintes Evangiles , de garder inviolablement & de point en point les articles cy-devant escripts de ladite association & sainte Ligue , & ce pour le Corps & Habitans d'icelle Ville représentant iceulx. Fait

# DUC DE GUISE. 235

*en la Chambre de ladite Ville, le jour 1576  
& an dessus-dits, & si avons tous  
signé.*

Pendant que les projets du Duc de Guise prospéroient ainsi dans la Province de Picardie, par les intrigues de d'Humieres, les amis qu'il avoit dans les autres Provinces, avançaient aussi ses affaires avec tout le zèle dont ils étoient capables. Louis de la Trémouille, Duc de Thouars, le plus puissant Seigneur du Poitou, signa la Ligue à la tête d'environ soixante Gentilshommes de la Province, & il trouva bientôt moyen d'engager dans ce parti quantité de Noblesse de Touraine.

Louis de la Trémouille établit la Ligue au Poitou.

On avoit résolu, & c'étoit même un des points sur lequel on pretoit serment, de ne révéler à qui que ce soit les articles de cette association; mais lorsqu'elle eut été communiquée à tant de monde, ce ne fut plus un secret: on vit bientôt les Catholiques se mettre en mouvement de toutes parts, & l'on commença à maltraiter les Huguenots dans différentes Provinces; de sorte que, quand ils voulurent tenir des Assemblées, conformément à la permission qu'ils en avoient par

1576. l'Edit de pacification, le peuple se mutina, & les empêcha de jouir de ce privilège.

Etats de Blois.

Tandis que la Ligue prenoit ainsi de jour en jour de nouveaux accroissemens, on étoit occupé à Blois à tenir les Etats Généraux (a). Les Huguenots avoient sollicité fortement pour la tenue de cette Assemblée, dans laquelle ils espéroient être les plus forts, à cause de leur confédération avec les Catholiques mécontents: mais la nouvelle faction, plus forte que toutes celles qu'on avoit vues jusqu'alors, fit des mouvemens si bien entendus, que le résultat de cette Assemblée fut en tout point contraire aux espérances des Protestans.

Le Duc de Guise, en faisant agir ses Emissaires, pour la propagation de la Ligue, avoit en même tems tout préparé pour se rendre maître des délibérations des Etats. Il avoit eu soin que les Députés fussent tous ou engagés dans la Ligue, ou du moins très-Catholiques; & de plus, il avoit eu l'attention d'envoyer dans les Provinces des

(a) Les Etats de Blois s'ouvrirent le sixième de Décembre 1576, & finirent au commencement de Mars 1577.

Mémoires secrets , sur lesquels on 1 5 7 6.  
dressa les cahiers des Députés ; pour  
lui , il continuoit toujours à ne point  
paroître se mêler de toute cette intri-  
gue , & il sembloit que plus il exci-  
toit de mouvement dans le Royaume,  
plus il acquéroit de tranquillité.

Il laissa même ouvrir les Etats à  
Blois, sans s'y trouver. Assuré, comme il  
l'étoit , des dispositions du plus grand  
nombre des Députés , tout lui répon-  
doit du succès , sans que sa présence  
fût nécessaire. D'ailleurs en restant à  
Paris , éloigné de la Cour , il pouvoit  
plus facilement s'occuper de la grande  
affaire de la Ligue, & entretenir exac-  
tement dans les Provinces les corres-  
pondances avec ses Emissaires.

Dès les premières séances des Etats ,  
il se passa quelques événemens bien  
capables de réveiller le Roi de la  
profonde léthargie dans laquelle il  
languissoit à l'égard des affaires de  
son Royaume. Dans la salle , où les  
Députés du Clergé s'assembloient , on  
trouva sous la table un billet qu'on  
remît à l'Archevêque de Lyon , Chef  
de cette députation. Par cet écrit , on  
avertissoit ce Prélat de demander au  
Roi entr'autres articles , que Sa Ma-

1576. jetté s'engageât de faire observer tout ce qui seroit décidé dans les Etats. La chose ayant été proposée au Roi, ce Prince répondit qu'il ne pouvoit raisonnablement y souscrire, parce qu'il ne sçavoit point quelles seroient les propositions qu'on devoit lui faire.

Le Roi est  
informé  
des desseins  
de la Ligue.

Cette première démarche, qui ne l'avoit point absolument étonné d'abord, parut ensuite lui faire une vive impression, lorsqu'il réfléchit sur les avis qu'on lui avoit donnés plus d'une fois, au sujet d'une Ligue qui se formoit sourdement dans ses Etats. Projet dont il ne connut que trop la réalité, par un Mémoire qui lui fut envoyé d'Espagne, par Jean de Vivonne de S. Goart, son Ambassadeur dans cette Cour.

Mémoire  
contenant  
les projets  
de la Ligue.

Ce Mémoire contenoit en substance, que la situation déplorable où la France se trouvoit alors, démonstroît assez que la postérité (a) de Hugues Caper, n'avoit pas hérité de la Bénédiction Apostolique, accordée seulement aux Princes (b) descendants de

(a) C'est-à-dire, les Princes de la Maison de Valois & de Bourbon.

(b) Les Auteurs des Princes Lorrains.

Charlemagne, & que le Royaume  
seroit toujours en proie aux désor-  
dres & à l'hérésie, tant que la Cou-  
ronne resteroit dans la famille des  
Capetiens. I 57 6.

Qu'il étoit aisé de voir que la race  
des Capets portoit manifestement le  
sceau de la réprobation ; les uns  
étant privés de sentiment & de bon  
sens ; les autres étant proscrits pour  
leur hérésie & rejettes de la Commu-  
nion Ecclésiastique.

Qu'au contraire, les rejettons du  
sang de Charlemagne, étoient rem-  
plis de vertus, de valeur & de sages-  
se, & capables d'exécuter les plus  
hautes entreprises.

Après un long détail d'invectives  
pour les uns & d'éloges pour les au-  
tres, l'Auteur du Mémoire entroit en  
matière ; & pour parvenir au but  
qu'il avoit en vûe, il proposoit d'ex-  
citer d'abord quelques émotions par-  
mi le peuple, par le ministère des

les faisoient descendre de Charlemagne en  
ligne directe. En conséquence, ces Princes  
prétendoient avoir droit à la Couronne de  
France, à l'exclusion des Descendants de  
Hugues Capet, qui, selon eux, avoit usurpé  
la Couronne sur le Successeur légitime.

1576. Prédicateurs, qui devoient partout se déchaîner contre les Huguenots.

En même tems, on supplioit Sa Majesté de ne pas s'inquiéter de ces mouvemens, mais de remettre au Duc de Guise toute la conduite de cette affaire, & qu'alors ce Prince travailleroit à engager dans la Ligue la Noblesse & les Villes du Royaume, & qu'il feroit prêter serment qu'on ne reconnoîtroit que lui pour Chef : qu'il auroit soin que les Curés des Campagnes tinssent un registre exact de ceux de leurs Paroisses, qui seroient en état de porter les armes ; qu'il leur enverroit des Officiers pour les commander ; & que par le moyen des Confesseurs, on les instruïroit de ce qu'ils auroient à faire, en leur faisant toujours entendre qu'on ne les employoit que pour les intérêts de la Religion.

Qu'à l'égard des Etats Généraux, dont les Protestans avoient demandé la convocation, on tâcheroit de les faire tenir au plutôt ; mais que préalablement on écriroit dans toutes les Provinces, afin qu'on ne députât à cette Assemblée que des gens sûrs, & affectionnés au S. Siège & au Roi Catholique. Cet



Cet article qui montrait assez clairement que la confédération dont il s'agissoit , étoit concertée avec le Pape & le Roi d'Espagne , étoit suivi de plusieurs autres , dans lesquels il s'agissoit de procéder au plutôt contre les Princes Capétiens. On comptoit commencer par le Duc d'Anjou, frere du Roi. Sa Majesté devoit nommer des Commissaires , qui jugeroient ce Prince & ses complices ; & pour rendre supportable la Sentence que l'on espéroit qui seroit rendue , on proposoit l'exemple du Roi d'Espagne lui-même , qui venoit de faire mourir Dom Carlos, son propre fils, pour les raisons que tout le monde sçait.

Le Duc de Guise devoit se mettre alors à la tête des troupes de la Ligue , réduire les Places rebelles , fortifier les grandes Villes , & en même tems se concilier l'affection des peuples & de la Noblesse , & ensuite de l'avis & par la permission du Pape , renfermer le Roi lui-même dans un Monastere , comme autrefois Pepin avoit fait à l'égard de Childeric. *Et par ce moyen , conclut l'Auteur de ce Mémoire , ayant rejoint & réuni l'héritage temporel de la Couronne à ceux de*

8576. *la Bénédiction Apostolique , qu'il ( le Duc de Guise ) possède maintenant pour tout le reste de la succession de Charles le Grand ; il fera que le S. Siège sera pleinement reconnu des Etats du Royaume , sans restriction ou modification , en abolissant lors les privilèges & libertez de l'Eglise Gallicane. Ce qu'il promettra & jurera auparavant.*

Les différens articles contenus dans ce Mémoire , formoient les instructions qu'un Avocat nommé David , fut chargé de porter à Rome au Cardinal de Pellevé , grand ami du Duc de Guise & de ses partisans. Cet Avocat étant venu à mourir, lorsqu'il retournoit en France , on trouva cet Ecrit dans ses papiers. Les Huguenots l'ayant découvert , trouverent moyen d'en faire des copies , & de les répandre. Le Roi même en eut connoissance ; mais le projet parut tellement hors de vraisemblance , qu'on soupçonna d'abord les Huguenots de l'avoir imaginé , pour rendre suspect le Duc de Guise. Ainsi on n'y ajouta pas beaucoup de foi ; mais lorsque l'Ambassadeur de France eut informé Sa Majesté , que ce Mémoire avoit été présenté au Roi d'Espagne , la chose

parut extrêmement sérieuse, & il fallut penser à mettre en œuvre les moyens les plus capables de rompre les mesures des factieux. Le Roi, la Reine-mere, & Morvilliers Garde des Sceaux, tinrent à ce sujet plusieurs conférences, dans lesquelles, après avoir inutilement réfléchi sur la façon dont on s'y prendroit pour détruire la Ligue dont on étoit menacé, on trouva que la situation des affaires ne permettoit pas de sévir avec un certain éclat, & que ce que l'on pouvoit faire de mieux dans les conjonctures actuelles, étoit de tâcher d'affoiblir ce Parti, en l'empêchant de prendre le Duc de Guise pour son Chef. Ainsi le Roi, loin de s'élever contre la Ligue, déclara au contraire qu'il vouloit en être le Chef, & il chargea le Duc de Mayenne d'informer les Etats de ses dispositions à cet égard, & de lui en rendre compte.

Le Roi  
se déclare  
Chef de la  
Ligue.

Les Etats acceptèrent avec beaucoup de reconnoissance, la proposition du Roi. En conséquence, ce Prince signa la Ligue à la tête de tous les Seigneurs de la Cour. Immédiatement après, il l'envoya à Paris, &

1576. ensuite dans les Provinces , pour la faire recevoir. Tel fut le moyen dont le Roi se servit , pour supplanter le Duc de Guise , & empêcher que les factieux ne le missent à leur tête. Ce Monarque crut avoir fait un grand coup , que de se déclarer Chef de la Ligue ; mais on verra par la suite de cette histoire , qu'il n'en fut que l'esclave , & enfin la victime.

Le Duc de Guise , qui n'étoit point encore arrivé à Blois , fut charmé d'apprendre la démarche que le Roi venoit de faire en faveur de la Ligue. Il y perdoit à la vérité la première place ; mais comme il étoit bien sûr de la reprendre, quand les conjonctures l'exigeroient , il lui suffit alors de voir son projet autorisée , c'étoit tout ce qu'il souhaitoit pour le présent. Ce Prince se rendit enfin aux Etats peu après ce grand événement. Il y trouva les esprits violemment agités au sujet du dernier Edit de pacification.

Les Etats  
révoquent  
le dernier  
Edit de pa-  
cification.

Dès les premières Conférences , il s'étoit agi de le révoquer , & il le fut en effet dans les suivantes , malgré les mouvemens que se donnerent les Députés du Roi de Navarre & du

Prince de Condé, & quelques Ministres qui étoient venus avec eux. Ils avoient résolu d'abord de faire des remontrances au nom des Princes qui les avoient envoyés ; mais comme ç'auroit été reconnoître en leur nom la légitimité des Etats, ils prirent le parti de protester contre cette Assemblée, dans la convocation de laquelle ils prétendoient qu'on n'avoit point observé les formalités requises, ni consulté les Loix du Royaume.

On ne parut pas s'inquiéter beaucoup de cette protestation, cependant on résolut de négocier avec les Princes. Les trois Ordres qui composoient les Etats, leur envoyèrent des Députés, pour les engager à venir à Blois, & en même tems pour les prévenir sur le parti qu'on avoit pris de défendre l'exercice de toute autre Religion que de la Catholique ; on les exhortoit en conséquence de commencer par rentrer eux-mêmes dans le sein de la Communion Romaine, qu'ils avoient abandonnée. I 577

Ce fut pendant le cours de cette inutile négociation, que le Roi prit enfin le parti de s'unir à la décision des Etats, & de prononcer avec eux

1577. la révocation du dernier Edit de pacification ; mais ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté. Ce Prince & la Reine sa mère , étoient peu d'accord entr'eux , ils changeoient même fort souvent d'avis ; & enfin après que cette affaire eut été long-tems discutée dans différens Conseils , le Roi , avant de rien conclure , voulut encore que chacun de ses Conseillers donnât son opinion par écrit.

Le Roi a  
peine à  
soucrire à  
la décision  
des Etats.

Les avis se trouverent assez uniformes. Aucun des Opinans ne parla contre la révocation de l'Edit , parce que les Etats s'étant décidés à cet égard , ç'auroit été s'exposer mal-à-propos , que de s'élever contre cette décision. Aussi personne ne s'avisa de rien dire de contraire ; bien loin de-là , tous en firent l'éloge , & il n'y eut de variété que dans la façon dont on s'y prendroit , pour soutenir la guerre qui devenoit inévitable en conséquence.

Le Pere Daniel , en parlant de ces différens avis , dit que celui du Duc de Guise fut très-court & très-enveloppé , & qu'il s'y excusoit même de dire son sentiment , de peur , disoit-il , que son peu d'expérience ne lui fit

ptendre un mauvais parti ; mais M. de Thou , qui dit avoir eu long-tems entre les mains les papiers originaux des Consultans , fait voir au contraire que les Princes Lorrains s'énoncerent très-clairement. Ils ne s'amuserent point comme les autres à faire l'éloge de la décision des Etats. Ils ne s'attachèrent dans leur avis qu'à en presser l'exécution ; & pour y réussir , outre les troupes que le Roi avoit à son service , ils lui offrirent les levées secretes qu'on faisoit dans les Provinces au nom de la Ligue , & ils lui conseillèrent de s'en servir pour cette guerre : on voit dans cette opinion un parti bien pris , & un sentiment assez développé. Le Roi le trouva tel : aussi , dit M. de Thou , ce Prince commença-t'il à redouter tout de bon les Guises. Il les trouva trop instruits sur les mouvemens de la Ligue , & sur les progrès des levées de troupes qu'il ne croyoit pas si avancées. Dès-lors il résolut de prendre des moyens pour abaisser ces Princes ambitieux & remuans ; mais il ne fit que les aigrir contre lui , sans altérer en aucune façon le crédit qu'ils avoient parmi les peuples.

1577.

Le Roi  
ordonne la  
préséance  
des Princes  
du Sang  
au-dessus  
des Pairs.

Ce Prince commença même pendant la tenue des Etats à donner quelque mortification aux Princes Lorrains. Le souvenir de ce qui s'étoit passé entre le Duc de Montpensier & le Duc de Guise, dans le tems du Sacre au sujet de la préséance, fit imaginer au Roi de donner une Déclaration, par laquelle il ordonna que dans la suite les Princes du Sang auroient le pas sur tous les autres Pairs, quelque anciens qu'ils fussent. Cette Déclaration fut enrégistrée peu après au Parlement, & a toujours été exécutée dans la suite.

Le Duc de Guise affecta de ne point faire attention au dessein qu'avoit Sa Majesté, en faisant un tel règlement, qui en effet ne le regardoit pas plus en particulier, que les autres Pairs du Royaume. Son objet principal étoit le progrès de la Ligue, & il eut à cet égard toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter. Sur toutes les propositions qui furent faites, soit pour la réformation de l'Etat, soit pour fournir des subsides au Roi, il n'y eut rien de décidé: au contraire, l'affaire de la Ligue passa presque unanimement, il sembloit que ce fût pour



cela seul que l'on eût convoqué cette illustre Assemblée, & l'on se sépara sans avoir conclu autre chose, que la signature de cette singulière Confédération.

La guerre contre les Huguenots, étant une suite nécessaire de tous ces arrangemens, on arma de part & d'autre. Le Roi fit cependant quelques tentatives pour appaiser les Protestans. Il donna une Déclaration, par laquelle il sembloit, pour ainsi dire, s'excuser d'avoir défendu dans son Royaume l'exercice de toute autre Religion que de la Catholique. Il déclara que c'étoient les Etats qui avoient prononcé sur cet article, & qu'il n'avoit pu se refuser à la demande qu'ils lui avoient faite d'acquiescer à leur décision ; qu'au reste, son intention n'étoit pas que l'on usât d'aucune violence à l'égard des Protestans ; qu'il les regardoit tous comme ses fidèles sujets ; qu'il les prenoit sous sa protection, & qu'il défendoit absolument qu'on les molestât de quelque maniere que ce pût être.

Les Protestans parurent peu touchés de toutes ces raisons, & ils ne crurent pas devoir se tranquilliser en

1577. conséquence de promesses aussi vagues , surtout pendant qu'ils voyoient les préparatifs qu'on faisoit pour la guerre , & que d'un autre côté , les Emissaires des Guises agissoient vivement dans les Provinces , pour y faire accepter la Ligue. Bien loin donc de se laisser amuser par de vaines paroles , ils résolurent de mettre tout en œuvre pour se soutenir ; & ils commencerent par dresser une contre-Ligue , dont le Prince de Condé fut déclaré Lieutenant , sous l'autorité du Roi de Navarre. Cette démarche , si hardie par elle-même , fut accompagnée d'un Manifeste extrêmement vif , dans lequel le Prince se livra sans mesure à toute la véhémence de son humeur , & du zèle qu'il prétendoit avoir pour sa Religion.

Les Protestans font une contre-Ligue.

Le Roi leve des troupes contre les Huguenots.

Ce fut alors que le Roi mit sur pied deux armées. Il donna le commandement de la premiere au Duc d'Anjou , qui l'accepta avec d'autant plus de plaisir , qu'il avoit actuellement autant d'aversion pour les Huguenots , qu'il avoit eu d'inclination pour eux par le passé. On avoit réussi à lui faire accroire qu'ils avoient voulu attenter sur sa personne dans le

tems qu'il étoit avec eux. D'ailleurs, 1577  
il en vouloit en particulier au Prince  
de Condé, qui avoit souvent parlé  
de lui avec mépris, & qui se faisoit  
un plaisir de le contrefaire & de le  
tourner en ridicule.

Le Duc de Guise auroit fort sou-  
haité d'avoir le commandement de  
l'autre armée; mais le Roi en décida  
autrement; & pour lui faire sentir  
que ce n'étoit point par inimitié pour  
sa Maison, mais que c'étoit à lui per-  
sonnellement qu'il en vouloit, il  
donna cet emploi au Duc de Mayen-  
ne, son frere. Cette armée étoit des-  
tinée pour marcher en Poitou, contre  
le Roi de Navarre & le Prince de  
Condé.

Cellé du Duc d'Anjou devant agir  
dans le Nivernois, le Berri & l'Au-  
vergne, ce Prince résolut d'abord de  
faire le siège de la Charité; il se ren-  
dit devant cette Place au commence-  
ment d'Avril. Le Duc de Guise, quoi-  
que fort mécontent du refus qu'il ve-  
noit d'essuyer, voulut cependant fai-  
re cette Campagne: il servit sous le  
Duc d'Anjou avec les Ducs d'Aumale  
& de Nevers, en qualité de Lieute-  
nans de ce Prince. La premiere atta-

Le Duc  
de Guise  
sert sous le  
Duc d'An-  
jou.

1577. que se fit le dix-neuvième d'Avril : après que l'on eut réussi à ruiner les fortifications d'un ouvrage avancé , le Duc de Guise se rendit maître du fossé , à la faveur d'une batterie que le Duc d'Aumale avoit fait élever , contre une tour qui le défendoit. Cet avantage fut suivi de plusieurs autres , qui déterminèrent les Habitans à capituler.

Prise de la  
Charité.

Le Duc  
de Guise  
vient à la  
Cour,

Cette Ville s'étant ainsi rendue par composition , le Duc d'Anjou remit le commandement au Duc de Nevers , & partit en poste avec le Duc de Guise pour aller à Blois , afin d'y prendre de nouveaux ordres de Sa Majesté ; mais si l'on s'en rapporte à Mezerai , ce voyage ne fut qu'une affaire de pure galanterie. *La Charité rendue* , dit-il , *le Duc d'Anjou & le Duc de Guise , allèrent en poste à Blois , conter leurs beaux faits aux Dames dont ils avoient pris des écharpes.*

Il retourne  
à l'armée.

Siège d'Ys-  
soire.

Le Duc de Guise ne resta que peu de tems à la Cour , il retourna au plutôt joindre l'armée , qui avoit déjà fait un mouvement pour entrer en Auvergne. On résolut d'aller attaquer Yssaire ; mais avant d'en former le siège , le Duc de Guise fit sommer

la garnison de se rendre ; & sur son refus , l'armée alla se camper en présence de la Place. Les Habitans firent paroître beaucoup de résolution ; & le jour même de l'investissement , qui se fit le vingtième de Mai , il y eut une sortie , dans laquelle il périt cent hommes de chaque côté. Peu après ils en firent une seconde , dans laquelle l'avantage fut encore assez égal des deux côtés. Le Duc d'Anjou , qui étoit encore à Blois , ayant reçu les nouvelles de la résistance que faisoit cette Place , partit en poste de la Cour , & se rendit près d'Yssore ; où il tint en arrivant un Conseil de guerre , dans lequel il fut résolu d'attaquer la Place par trois endroits différens.

La première attaque , qui regardoit la porte nommée du Pontet , fut confiée au Duc de Guise ; le Duc de Mercœur fut chargé de celle du Pont ; & le Duc de Nevers eut le commandement de la troisième , qui devoit se faire du côté de la porte du Barbi-gau. Le Duc de Guise ayant fait élever deux Cavaliers à l'endroit où il commandoit , y fit dresser une batterie de six pièces de canon , avec les-

§ 77. quelles il fit un feu continuel sur la Place. Les Généraux qui commandoient les autres attaques, les poufferent aussi avec une extrême vigueur; mais les Assiégés se défendirent partout avec une valeur égale; ils hazarderent même une sortie, qui couta bien du monde aux troupes du Roi; cependant la perte fut encore plus grande du côté de la Place.

Malgré la résistance des Assiégés; on sçavoit bien qu'ils n'étoient pas en état de tenir long-tems; c'est ce qui détermina à leur faire une seconde sommation, afin d'épargner de part & d'autre le sang du Soldat. L'espérance qu'ils avoient de recevoir incessamment du secours, leur fit rejeter cette proposition; de sorte qu'il fallut recommencer les attaques.

Témérité  
du Duc de  
Guise.

La Place se trouvant ouverte par les trois endroits, où on l'avoit battu si vigoureusement, il fut décidé dans le Conseil de guerre, qu'on livreroit en même tems un assaut par ces différentes brèches. Le Duc de Guise monta le premier à la tête d'une grande partie de la Noblesse de l'armée; & par une vanité qu'il auroit pu payer bien cher, il ne daigna pas

même se revêtir de son armure ; il parut sur la brèche en simple pourpoint , & fonda ainsi tête baissée sur l'ennemi. Le succès ne répondit point à ses espérances ; il fut repoussé avec une perte considérable , & la plupart de ceux qui échaperent à cette attaque , en revinrent dangereusement blessés. Les Assiégés se défendirent avec la même vigueur dans les autres endroits , de sorte qu'il fallut recommencer le feu des batteries. 1577

Cependant les Assiégés n'entendant plus parler des secours que les Huguenots leur avoient promis , demandèrent à parlementer , & proposèrent de se rendre sous des conditions ; mais le Duc d'Anjou ne voulut entendre parler d'aucun accommodement , & leur fit dire qu'il falloit qu'ils se rendissent à discrétion. Le parti leur paroissant trop dangereux à suivre , il n'y eut rien de terminé ; mais le 12<sup>e</sup>. de Juin , le Duc de Guise s'étant avisé de faire tirer à revers un coup de coulevrine , dans un retranchement que les Assiégés avoient élevé derrière la muraille ; il y eut plus de vingt hommes qui en périrent. Cet accident déterminâ la reddition de la Place , & Prise d'Ysoire. —

1577. Ils se remirent entièrement à la discrétion du Prince.

Le Duc d'Anjou livra la Ville au pillage. A l'égard des Habitans , il prit quelques mesures pour les sauver de la fureur du soldat ; mais le souvenir des pertes qu'on avoit faites dans les derniers assauts , anima tellement les troupes , qu'il n'y eut pas moyen de les retenir. Il y eut un massacre général : on pilla toutes les maisons , & l'on mit le feu à la Ville , dont la plus grande partie fut bientôt réduite en cendres. Immédiatement après la reddition de cette Place , le Duc d'Anjou remit encore une fois le commandement des troupes entre les mains du Duc de Nevers , & il retourna au plus vite à Blois avec le Duc de Guise.

Le Duc  
de Guise  
retourne à  
la Cour.

Pendant ce tems-là , l'armée que commandoit le Duc de Mayenne , agissoit aussi avec beaucoup de succès du côté de la Saintonge. Le Roi comptant que sa présence pourroit procurer encore de plus grands avantages , résolut de s'approcher plus près de cette armée ; il partit de Blois pour se rendre à Poitiers , où il fit son entrée solennelle dans le mois de Juillet.



Au reste , le dessein qu'avoit ce Prince de pousser vivement les Huguenots , ne provenoit point de l'envie qu'il eût de continuer la guerre. Au contraire , il pensoit depuis quelque tems à faire la paix , & il comptoit que des avantages réitérés détermineroient enfin les rebelles à se rapprocher des intentions de leur légitime Souverain.

La conduite du Roi dans cette conjoncture , fut une suite des sages avis que M. de Thou , Premier Président , avoit donnés à ce Prince , en répondant à une consultation qu'on étoit venu faire de la part de Sa Majesté. Le Roi justement allarmé des suites fâcheuses que la Ligue pouvoit avoir , & scachant que le Premier Président s'étoit déclaré assez ouvertement contre cette confédération , envoya à Paris un Maître des Requêtes , nommé Dorron , & le chargea de voir secretement ce Magistrat , & de prendre son avis dans un certain détail.

Le Roi fait  
consulter le  
Premier  
Président  
sur les af-  
faires de  
l'Etat.

Le Premier Président ne put retenir ses larmes , lorsque le Député de Sa Majesté lui fit part des inquiétudes de ce Prince. Il répondit qu'on le

Réponse  
du Premier  
Président.

4577. consultoit toujours trop tard , & lorsque le mal étoit sans remede ; que Sa Majesté avoit raison d'être allarmée , & qu'elle le seroit bien davantage , si elle étoit en état de voir les conséquences malheureuses qui pouvoient naître d'une union aussi fatale , au moyen de laquelle des sujets séditieux porteroient peut être un jour leur fureur , jusqu'à disposer de l'Etat & de la Couronne , sous les yeux même du Souverain.

Après avoir parlé long-tems contre la Ligue , il finit par dire à Dorron , qu'il croyoit que le parti le plus sage que Sa Majesté pût prendre dans les conjonctures actuelles , c'étoit de tourner toutes ses vûes du côté de la paix ; qu'il falloit faire un nouvel Edit plus raisonnable que le dernier ; qu'il étoit vraisemblable que les Protestans , déjà fort affoiblis par une guerre ruineuse , consentiroient volontiers à un accommodement ; qu'après avoir rassuré la tranquillité à cet égard , on pourroit alors travailler à exterminer le malheureux parti de la Ligue ; qu'à la vérité cette faction étoit déjà trop formée , pour qu'il ne se trouvât pas de tems en tems des

séditieux qui rallumeroient le feu de la révolte ; mais qu'en sévissant avec la dernière rigueur contre quelques-uns des moins considérables , le châtimement pourroit effrayer la multitude, & contenir les Chefs même dans leur devoir.

Dorron retourna en Court avec cette réponse. Le Roi l'attendoit avec la plus grande impatience. Il paroissoit vouloir enfin s'occuper des affaires de son État , & l'on auroit été tenté de reprendre les idées favorables qu'on avoit eues de ce Prince ; mais ces belles dispositions ne furent qu'une lueur passagère , qui ne tarda pas à s'éclipser.

Lorsque Dorron eût fait le rapport de l'avis du Premier Président , le Roi resta quelque tems dans un profond silence , puis prenant tout-à-coup la parole avec vivacité : *Nous avons trop attendu* , dit-il , *à consulter M. de Thou ; mais puisque les circonstances ne nous ont pas permis de suivre ses conseils, lorsqu'ils pouvoient encore être d'usage , tâchons du moins de profiter de ses derniers avis , & ne nous servons de nos armes , que pour jeter la terreur dans le cœur des rebelles , & procurer par-là*

§ 77. *une paix plus solide à nos Sujets.*

Nouvel  
Edit de Pa-  
cification.

Les avantages que les troupes Royales remportèrent dans les différentes Places occupées par les Huguenots, firent sur les Chefs de Parti l'effet qu'on en attendoit; mais il faut dire aussi, que les méintelligences des uns & des autres, eurent peut-être encore plus de part aux dispositions que chacun fit paroître pour une conciliation. Il y eut d'abord une trêve, qui fut conclue au commencement de Septembre. Peu après, le Roi donna un nouvel Edit de Pacification, qui différoit seulement du dernier, en ce que celui-ci donnoit un peu moins d'étendue à l'exercice public de la Religion prétendue réformée. On changea ce qu'il y avoit de trop dur dans les Edits précédens, & on tâcha d'établir une juste égalité entre les Sujets de l'une & de l'autre Religion. Cet Edit fut enregistré au Parlement le 8<sup>e</sup>. du mois d'Octobre.

Le reste de l'année fut employé à faire exécuter cet Edit, & ce fut alors que le Roi se croyant absolument délivré de tout embarras & de tout soin, par la paix qu'il venoit de conclure, ne pensa plus qu'à se livrer à l'inan-

lié, à la mollesse & aux plaisirs. Ce Prince parti de Poitiers pour retourner à Blois, d'où il se rendit à Paris au commencement de Décembre. 1577

Dès son arrivée, il se montra en spectacle dans une fête que le Duc de Guise donna dans son Hôtel. Claude Marcel, qui d'Orfèvre sur le Pont au Change, étoit parvenu à être Prévôt des Marchands, & ensuite Surintendant des Finances, ayant marié une de ses filles à un Seigneur de la Cour, les nûces se firent à l'Hôtel de Guise. Le Duc y donna un grand souper, après lequel il y eut un bal, où le Roi vint masqué avec une partie des Seigneurs & des Dames de la Cour. Les plaisirs dégénérèrent bientôt en dissolution, & les choses allèrent assez loin pour faire horreur à plusieurs personnes de la Cour, qui étoient pourtant bien accoutumées au scandale. *Les plus sages, dit l'Etoile, se retirèrent, & firent sagement; car la confusion du monde y attira tel désordre & vilainies, que si les murailles & tapisseries eussent pu parler, elles auroient dit beaucoup de belles choses.*

Le Roi ayant si bien commencé 1578  
dès sa rentrée dans la Capitale, il

578. continua sur le même ton. On n'entendoit parler tous les jours que de bals , de festins , de débauches & de dépenses excessives , soit pour la solennité des fêtes , soit pour satisfaire l'avidité insatiable de ses Mignons.

Le Duc  
d'Anjou  
s'évade en-  
core une  
fois de la  
Cour.

Ce fut pendant ce tems-là que le Duc d'Anjou , ennuyé du personnage qu'il faisoit dans une Cour livrée à des Favoris , qui devenoient de jour en jour plus insolens , résolut de s'évader encore une fois , pour passer dans les Pays-bas , auxquels il avoit promis des secours contre les vexations des Puissances qui attentoient à leur liberté.

L'évasion de ce Prince ne fit sur le Roi qu'une impression fort passagère. L'étonnante dissipation à laquelle il se livroit , le rendoit insensible à tout ce qui auroit dû lui ouvrir les yeux , sur les désordres que son mauvais gouvernement occasionnoit dans l'Etat.

Cette malheureuse indolence ne contribua pas peu à fortifier les partis , & surtout celui de la Ligue , que le Duc de Guise cimentoit avec toute l'habileté & la discrétion dont il étoit capable ; & comme toutes les vûes

ne tendoient qu'à donner de la con-  
sistance à ce grand édifice , il se con-  
duisoit à la Cour avec beaucoup de  
ménagement , & ne faisoit pas même  
paroître le souverain mépris qu'il  
avoit pour les Favoris. 1578.

Ses partisans ne furent pas si réservés. Quelques-uns justement indignés  
du ton impérieux des Mignons , les  
traitèrent assez cavalièrement , & les  
choses allèrent bientôt à telle extrê-  
mité , qu'on en vint aux éclaircisse-  
mens l'épée à la main. Il y eut le  
vingt-septième d'Avril un duel fa-  
meux entre Antoine de Lévi , sieur  
de Caylus , & Charles de Balsac d'En-  
tragues. Le rendez-vous ayant été in-  
diqué au Marché aux chevaux , qui  
se tenoit alors près la Bastille , Caylus  
s'y trouva avec Maugiron & Livarot ;  
Entragues amena de son côté Ribérac  
& Schomberg. Maugiron & Schom-  
berg furent tués sur la place. Livarot  
& d'Entragues furent un peu maltrai-  
tés ; à l'égard de Caylus & de Ribé-  
rac , ils furent blessés à mort l'un &  
l'autre.

Duel fa-  
meux entre  
Caylus &  
d'Entra-  
gues.

Ribérac fut porté aussi-tôt à l'Hôtel  
de Guise , où il mourut le lendemain.  
Pour Caylus , il vécut encore jusqu'à

1578. la fin du mois suivant , qu'il mourut à l'Hôtel de Boissi, où on l'avoit transporté. Maugiron & lui , étoient l'élite des Mignons de la Cour ; aussi l'accident qui leur arriva , y répandit la plus grande tristesse. Le Roi ne quitta point Caylus pendant tout le tems de sa maladie , il voulut même le servir , & lui donner de sa main tout ce qui lui étoit nécessaire ; il promit cent mille livres aux Chirurgiens, s'ils réussissoient à le tirer d'affaire ; mais ni les promesses , ni les soins ne purent sauver le malade.

Le bruit s'étant répandu alors , que si Caylus venoit à mourir , d'Entragues passeroit mal son tems , le Duc de Guise dit publiquement à quelques personnes qui lui en parlerent : *D'Entragues s'est comporté dans cette affaire en Gentilhomme & en homme de bien. Si c'est pour cela qu'on lui en veut , mon épée qui coupe bien , lui en fera raison.* Ces paroles firent cesser tous les discours , & rompirent les desseins qu'on pouvoit avoir ; Caylus mourut , & l'on ne dit rien à d'Entragues.

Le Roi se livra alors à des excès , qui le rendirent la fable de Paris & de tout son Royaume. Il embrassa tendrement



rendrement Caylus après sa mort ; il lui fit couper les cheveux qui étoient blonds & fort beaux , & il les garda soigneusement comme un trésor précieux , aussi bien que des pendans d'oreilles qu'il lui avoit donnés & attachés de sa propre main. Il fit ensuite une dépense considérable pour la pompe funébre à laquelle il voulut que toute la Cour assistât , & il reçut peu après les complimens des Seigneurs , comme s'il eût perdu quelque Prince de son Sang. Il engagea aussi les plus fameux Poètes à faire des Elegies sur la perte qu'il venoit de faire ; mais pendant que des plumes mercenaires travailloient à célébrer le vice & la débauche , il s'en trouva d'autres qui furent assez hardis pour ne parler que le langage de la vérité. Voici une Epigramme qui courut alors , & dans laquelle l'Auteur faisoit assez connoître les dispositions du Public à l'égard des Favoris :

*L'Antraguet \* & ses Compagnons  
Ont bien estrillé les Mignons.  
Chacun dit que c'est grand dommage  
Qu'il n'y en est mort davantage.*

\* C'est ainsi que François de Balsas  
Tome XVII. M

1578. Cette année fut fatale pour les Mignons. Trois mois après, Stuard de Caussade de S. Mégrin, Gentilhomme Bourdelois, jeune, riche, & avec lequel le Roi tâchoit de se consoler de la perte des deux autres, fut lui-même assassiné dans la rue S. Honoré, le 21 de Juillet à onze heures du soir, en sortant du Louvre. On mit ce fait sur le compte des Guises, & voici à quelle occasion.

Dans le débordement où l'on vivoit à la Cour, on n'avoit aucun ménagement pour la réputation des Dames. La Roi étoit le premier à prendre toute licence à cet égard, & il vouloit que ses Mignons parlassent hautement & sans façon de leurs bonnes fortunes. Ainsi on avoit toujours des histoires à lui raconter; vrayes ou fausses, elles étoient bien reçues, & on les répandoit avec rapidité; de sorte que les femmes qui avoient eu des foiblesses, & celles qui avoient de la vertu, se trouvoient également exposées à devenir le jouet de cette impudente jeunesse.

La Duchesse de Guise se trouva d'Entragues, étoit appelé communément par ses amis,

mêlée dans ces indéçens récits, dont le Roi faisoit ses amusemens. Saint-Mégrin se vanta d'être bien avec elle, & on le félicita sur son bonheur : le bruit de cette intrigue, courut de toutes parts, & enfin les Guises en furent informés. 1. 5 7 8.

Le Duc de Guise fut le dernier à être instruit de cette nouvelle ; il la sçut par ses parens & ses amis, qui vinrent le trouver pour l'engager à punir l'indiscret ; mais ils furent très-étonnés de l'indifférence avec laquelle il reçut leurs avis. Il avoit en effet bien d'autres choses à faire qu'à prendre de la jalousie ; peut-être aussi la trouvoit-il déplacée après huit ans de mariage.

Quoiqu'il en soit, le Duc vêcut avec sa femme comme auparavant. Cependant ayant été de nouveau harcelé par ses amis, il résolut d'agir ; mais il leur dit que dans ces sortes d'affaires, toute la faute étant du côté de la femme, c'étoit elle qu'il falloit punir, & il promit de le faire incessamment.

En effet dès le soir même, il s'abstint d'aller dans l'appartement de la Duchesse. Il coucha dans le sien, d'où

1578. il sortit vers les quatre heures du matin , pour aller trouver sa femme : il entra chez elle tenant un poignard d'une main , & de l'autre une écuelle , dans laquelle il y avoit une liqueur extrêmement brune. La Duchesse qui dormoit d'un somme très-profond , fut très-étonnée à son réveil de voir son mari , qui commença à lui reprocher d'un ton de fureur sa foiblesse & son infidélité. Elle eut beau verser des larmes , & faire des protestations , le Duc n'écouta rien. Il lui dit seulement que c'étoit à elle à décider de son sort , & qu'il falloit opter entre le poignard & le poison.

La Duchesse toute tremblante , choisit le poison. Elle avala tout ce qui étoit dans l'écuelle , & se jeta aussi-tôt à genoux sur un Prié-Dieu , pour y attendre son dernier instant. Le Duc de Guise la laissa près d'une heure dans cette cruelle situation ; & enfin il la tira lui-même d'inquiétude , en lui disant que ce qu'elle venoit de prendre , étoit un consommé excellent qui ne lui feroit sûrement aucun mal. Il lui raconta ensuite les rapports qu'on lui avoit faits , & les instances avec lesquelles on avoit exigé de lui

qu'il se vengeât. La Dame se rassura, 1578.  
& cette affaire fut assoupie ; mais ce  
ne fut que de la part du Duc de  
Guise.

Les Princes Lorrains & leurs amis,  
dont la colere sembloit s'allumer à  
proportion que le Duc paroissoit plus  
tranquille, résolurent de punir eux-  
mêmes la forte vanité de S. Mégrin :  
ils l'attaquerent donc un soir au sortir  
de chez le Roi, & le laisserent sur la  
place blessé de trente-trois coups,  
tant d'épée que de pistolet, dont il  
ne mourut cependant que le lende-  
main (a).

S. Mégrin  
est assassiné.

(a) Voici une anecdote concernant les  
relations de S. Mégrin, avec la Duchesse de  
Guise. Elle est tirée du manuscrit de M. de  
Thou, que Nicolas Rigault, son ami, avoit  
entre les mains. A l'endroit où il est parlé  
de S. Mégrin, on y dit : *Que ce jeune Sei-  
gneur avoit sçu plaire au Roi, par le commerce  
qu'il entretenoit avec une Dame de la pre-  
miere considération qui avoit épousé un Seigneur  
de la Cour. Cette Dame n'est point nommée,  
mais il y a une note marginale de la propre  
main de Charles-Maurice le Tellier, Ar-  
chêvêque de Rheims, qui contient ce qui  
suit. Cette Dame de la premiere considération,  
étoit Catherine de Clèves, épouse du Duc de  
Guise. Non-seulement on la soupçonnoit d'en-  
tretenir un commerce de galanterie avec S.*

1578. Cet événement replongea le Roi dans la plus vive douleur ; il fit à

*Mégrin*, on disoit même assez hautement à la Cour, qu'un *Courtisan*, dont on saisit le nom, avoit surpris un jour ces deux amans dans la chambre, & sur le lit même de la Reine-mère. Ce bruit devint si public, que le Cardinal de Guise & le Duc de Mayenne, crurent que le Duc de Guise, leur frere, ne devoit pas être le seul à l'ignorer ; & comme il n'avoit point d'ami plus intime que *Christophe de Bassompierre*, que c'étoit le confident de tous ses secrets, ce fut aussi lui qu'ils chargerent de l'en instruire. *Bassompierre* connoissoit le génie & le caractère du Duc de Guise ; aussi n'accepta-t'il la commission qu'avec peine & malgré lui. Il demanda même qu'on lui donnât trois jours pour penser aux moyens d'insinuer adroitement au Duc une nouvelle aussi désagréable. Il l'aborda enfin d'un air triste & rêveur ; & le Duc lui ayant demandé ce qui le rendoit si chagrin : « Il y a quelques jours, lui répondit » *Bassompierre*, qu'une personne m'a con- » sulté sur la maniere dont elle devoit s'y » prendre pour instruire un ami du déran- » gement de sa femme, qui le deshonoré, » sans que de sa part il ait aucun soupçon de » ses galanteries : la question m'a paru si » embarrassante, que jusqu'ici je n'ai pu » encore y répondre. Voilà quelle est la » cause de ce chagrin, que je n'ai pu vous » cacher. Inquiet sur la réponse que je dois » faire, je rêve inutilement pour la trouver ; » mais puisque l'occasion s'offre si naturelle- » ment de vous en parler, je serois bien aise

l'égard de ce Mignon, tout ce 1578.  
qu'il avoit fait par rapport aux deux

« de sçavoir de vous-même, quel conseil je  
« dois donner à mon ami sur une question si  
« délicate. *A ce discours, le Duc de Guise*  
*comprit parfaitement de quoi il s'agissoit ; ce-*  
*pendant il ne parut point embarrassé.* » Quel  
« que soit celui dont vous me parlez, dit il à  
« Bassompierre, si c'est un ami, ou même s'il  
« veut le paroître, qu'il se charge lui-même  
« de venger l'affront fait à son ami ; mais  
« d'apprendre en pareil cas à un mari ce  
« qu'il ignore, c'est à mon avis prendre une  
« peine inutile, & joindre même un nouvel  
« outrage au premier. Pour moi, *continua le*  
*Duc*, Dieu m'a donné une épouse aussi  
« sage qu'on puisse le souhaiter ; & graces  
« au Ciel, je n'ai pas lieu de me défier de sa  
« vertu. Si cependant elle avoit jamais le  
« malheur de se déranger, & qu'un homme  
« fût assez hardi pour me le dire, Vous  
« voyez ce fer, ajouta-t'il en mettant la main  
« sur la garde de son épée, la vie de cet im-  
« prudent ami me répondroit sur le champ de  
« sa folle témérité. Bassompierre remercia  
le Duc de ses avis ; de-là, il alla rendre compte  
au Duc de Mayenne & au Cardinal de la con-  
versation qu'il avoit eue ; & ces deux Sei-  
gneurs ne voulant pas laisser impuni un affront  
auquel le Duc leur frere paroissoit si peu sensi-  
ble, prirent pour le venger les moyens que  
chacun sçait. Je tiens cette anecdote de Fran-  
çois de Bassompierre, Maréchal de France, fils  
de Christophe,

1. 5 7 8. autres ; & non content des sommes immenses qu'il avoit répandues pour la pompe & la magnificence des funérailles , il voulut encore élever un Monument qui perpétuât la mémoire de l'indigne attachement qu'il avoit eu pour ces Favoris. Il fit mettre leurs statues en marbre sur leurs tombeaux dans l'Eglise de Saint-Paul , où ils étoient enterrés tous les trois.

On fit d'abord beaucoup de bruit sur l'assassinat de S. Mégrin. Il y eut même quelques informations de faites ; mais la procédure tomba bientôt , parce qu'il y avoit trop de personnes de considération impliquées dans cette affaire. On crut même que le Duc de Mayenne , frere du Duc de Guise , étoit à la tête des assassins ; & ceux qui prétendissent l'avoir reconnu , donnerent pour indices qu'ils avoient vû un homme *d'une taille extraordinairement haute , dont les mains étoient faites en épaule de mouton.*

Quoique le Duc de Guise n'eût pas voulu agir contre S. Mégrin , le bruit se répandit néanmoins de tous côtés , que c'étoit lui qui avoit fait faire le coup. Cette nouvelle passa jusques



dans la Guyenne , où résidoit le Roi de Navarre. On assure même que ce Prince approuva la conduite du Duc , & qu'il dit avec sa vivacité ordinaire, *Je sçais bon gré au Duc de Guise , mon Cousin , de n'avoir pu souffrir qu'un Mignon de couchette le fist C. . . . C'est ainsi qu'il faudroit accoustumer tous ces petits galands de la Cour , qui se meslent d'approcher les Princesses pour les muguetter & leur faire l'amour.*

Sentiment  
du Roi de  
Navarre  
sur l'assassi-  
nat de Saint  
Méguin.

La tristesse que les derniers évènements avoient d'abord répandue sur la surface de la Cour , se dissipa insensiblement. Le Roi fit de nouvelles inclinations , qui assoupirent le feu des premières ; & bientôt on vit paroître auprès de lui de jeunes débauchés , tels que Joyeuse & Nogaret , qui s'emparèrent absolument de son esprit. Maîtres de sa personne , ils voulurent l'être aussi de son Etat , & ils prirent en main les rênes du Gouvernement , que le Souverain eut la lâche complaisance de leur abandonner.

De nou-  
veaux Mi-  
gnons suc-  
cèdent aux  
anciens.

Ils disposerent à leur gré des honneurs , des emplois & des charges ; ils en firent un trafic honteux , & remplirent les places de sujets indignes.

Désordre  
qu'ils cau-  
sent dans  
l'Etat.

1578. Les peuples en murmurerent hautement ; mais ce fut bien autre chose , lorsque pour subvenir aux dépenses énormes des Mignons , auxquels les revenus de l'Erat ne pouvoient suffire , on vit paroître quantité d'Edits (a) , pour la création de plusieurs impôts , dont le produit étoit destiné à satisfaire aux profusions immenses de ces nouveaux Favoris.

Les Guises profitèrent habilement de ces désordres pour avancer leurs affaires : sous un gouvernement aussi décrié , ils n'eurent pas de peine à préparer les esprits aux grandes révolutions qu'ils méditoient : ils ne négligeoient d'ailleurs aucune occasion d'augmenter l'aigreur des peuples , dans l'espérance de les acquérir , & de s'en servir utilement pour broüiller un jour tout le Royaume.

Il y eut alors une députation des Etats de Bourgogne , que les plus clairvoyans reconnurent pour être une suite du manège de ces Princes.

(a) Le Jeudi 4 Septembre , le Roi en partant de Paris pour Fontainebleau , laissa à sa Cour de Parlement vingt-deux Edits nouveaux & burseaux , pour les voir & homologuer. L'Etoile. Mem. pour servir à l'Histoire , &c.

Les Etats vinrent faire des remon- 1578.  
trances sur les nouvelles impositions, Les Etats  
dont on surchargeoit les peuples. Ils de Bourgo-  
gnie font  
parlerent au Roi avec une liberté qui de vives  
dur lui faire une vive impression ; cat remontran-  
ces sur les  
après avoir représenté à ce Prince impôts.  
l'impossibilité où se trouvoient les  
peuples de satisfaire à ce qu'on exi-  
geoit d'eux , ils employèrent les ex-  
pressions d'une pareille remontrance  
faite autrefois à Antoine le Triumvir,  
& ils dirent au Roi que s'il vouloit  
ainsi lever un double impôt sur ses  
sujets , il falloit donc qu'il ordonnât  
en même tems qu'il y eût deux étés &  
deux automnes , afin que l'on pût  
doubler les moissons & les vendan-  
ges.

Cette grande liberté ne pouvoit  
manquer de déplaire ; cependant le  
Roi dissimula son ressentiment , & il  
s'adressa aux Guises pour appaiser les  
Députés. Ces Princes y réussirent fa-  
cilement , parce que le Duc de  
Mayenne étant alors Gouverneur de  
Bourgogne , ce fut lui qui leur parla ,  
& qui ayant obtenu quelque adoucisse-  
ment aux demandes qu'on leur fai-  
soit , les renvoya chez eux assez con-  
tens. Par ce moyen , les Guises sça-

1578. rent se rendre Médiateurs entre le Roi & ses Sujets : ils s'attachèrent ceux-ci , en montrant beaucoup de zèle pour leurs intérêts , & ils firent leur cour au Souverain en apaisant les cris des peuples.

Le Roi étoit alors à Fontainebleau , où il passa toute la fin de l'année. A l'égard du Duc de Guise , il resta presque toujours à Paris. Le mépris qu'il avoit pour les Mignons , l'éloignoit de la Cour , où d'ailleurs sa présence ne pouvoit qu'être à charge depuis la mort de S. Mégrin , dont on soupçonnoit toujours qu'il étoit l'auteur.

Mort de  
Don Juan  
d'Autriche.

Il reçut pendant son séjour à Paris une nouvelle , qui déranger un peu les idées qu'il s'étoit formées , en conséquence de la fameuse affaire de la Ligue. Dom Juan d'Autriche mourut en Flandre le premier d'Octobre , & l'on prétendit que les relations que ce Prince avoit avec les Guises , jointes aux mécontentemens qu'il avoit donnés d'ailleurs au Roi d'Espagne , ne contribuerent pas peu à terminer ses jours. On assure que l'Ambassadeur d'Espagne , qui résidoit à la Cour de France , ayant été informé que des

Gentilshommes de Dom Juan faisoient de fréquens voyages de Bruxelles à Paris, écrivit au Roi son Maître pour sçavoir si c'étoit par son ordre que se faisoient tous ces mouvemens. Le Roi d'Espagne, naturellement soupçonneux, récrivit au plutôt qu'il ne sçavoit rien de ce qu'il lui mardoit, & lui donna ordre d'examiner de près les démarches de ces Gentilshommes.

L'Ambassadeur mit à l'instant du monde après eux, & l'on remarqua qu'ils alloient fréquemment à l'hôtel de Guise, & que ce n'étoit ordinairement que la nuit. Il n'en fallut pas davantage, pour jeter le Roi d'Espagne dans la plus grande défiance. Dom Juan mourut peu après; & ceux qui étoient un peu au fait du secret de ses menées, ne douterent point qu'on n'eût avancé ses jours.

Le Roi d'Espagne ne tarda pas à être informé de ce qui faisoit l'objet des mystérieuses relations de Dom Juan avec le Duc de Guise. Ce Monarque ayant fait transporter en Espagne les lettres & les papiers de ce Prince, il y trouva le Traité qu'il avoit fait avec le Duc, & s'instruisit

Le Roi d'Espagne découvre les relations du Duc de Guise avec Dom Juan.

§ 7 S. à fond du plan de la Ligue , & de la suite des projets de ceux qui en étoient les auteurs. Il vit alors de quelle importance il lui étoit , d'être débarrassé d'un esprit aussi dangereux que Dom Juan.

Le Roi  
d'Espagne  
traite avec  
le Duc de  
Guise au  
sujet de la  
Ligue.

Après avoir bien réfléchi sur la découverte qu'il venoit de faire , il résolut d'en tirer partie pour lui-même ; & comme selon le premier plan de la Ligue , il devoit être un des principaux protecteurs de cette confédération , il fit parler secrètement au Duc de Guise par son Ambassadeur , & il réussit à renouer les premières négociations qu'on avoit entamées avec lui , il y avoit déjà deux ans.

Le Duc de Guise se prêta d'autant plus volontiers aux propositions du Roi d'Espagne , qu'on l'avoit menacé , s'il le refusoit , de rendre public le Traité qu'il avoit conclu avec Dom Juan ; & que d'un autre côté en satisfaisant ce Monarque , il y trouvoit personnellement un avantage très-considérable ; car l'Ambassadeur lui offrit de la part de son Maître une pension de deux cens mille livres.

Un tel secours venoit fort à propos au Duc de Guise dans les conjonctures

où il se trouvoit. Ses affaires étoient fort embarrassées , & il s'étoit même vû obligé , depuis peu de tems , de se défaire de sa belle terre de Nanteuil, qu'il avoit vendue à Gaspard de Schomberg , frere de celui qui avoit été tué au fameux duel de Cailus. 1578.

Le Duc de Guise avoit reçu de Schomberg trois cens quatre-vingt mille livres , pour cette terre ; & malgré cela , il avoit encore eu bien de la peine à se mettre à son aise ; c'est Brantome qui nous apprend ce détail qu'il tenoit du Duc de Guise lui-même , dans une conversation qu'il eut avec lui après la mort du Cardinal de Lorraine. Brantome lui faisant compliment sur ce qu'il venoit de recueillir une riche succession , au moyen de laquelle il pouvoit arranger ses affaires , le Duc lui fit voir tout le contraire : il lui dit que son pere en mourant lui avoit laissé deux cens mille écus de dettes ; & que le Cardinal son oncle , quoique beaucoup plus riche (a) , & ayant moins de dépense

(a) Pour donner une idée des richesses du Cardinal de Lorraine , il suffit d'observer qu'il possédoit en même tems les Archevêchés de Rheims , de Lyon & de Narbonne ,

1578. à faire , lui en avoit laissé presque autant ; & que c'étoit ce qui l'avoit obligé à vendre quelque chose de ses fonds , pour satisfaire ses Créanciers.

Le Roi d'Espagne , en faisant au Duc de Guise des offres aussi considérables , que celles que je viens de rapporter , demandoit en même tems que ce Prince fît mouvoir au plutôt les ressorts de la Ligue. Le Monarque Espagnol trouvoit son intérêt à mettre le trouble dans la France , & à occuper tellement la Nation au - dedans , qu'elle ne pût pas lui nuire pour les projets qu'il formoit au - dehors ; mais le Duc de Guise ne crut pas devoir éclater si-tôt. Le Duc d'Anjou lui faisoit un obstacle , & il falloit attendre à se décider selon le tems & les événemens. Ainsi-jusqu'à la mort de ce Prince , qui n'arriva qu'en 1584 , la Ligue ne fut à proprement parler , qu'un feu caché sous la cendre ; mais toujours bien entretenu par les soins du Duc de Guise , & par les intrigues de la Cour d'Espagne.

les Evêchés de Metz , Toul , Verdun , Térouane , Luçon , Albi , &c. & les Abbayes de S. Denis , de Fécamp , de Cluny , de Marmoutier , &c.



Pendant le cours de toutes ces menées , les Huguenots formoient aussi entr'eux de nouvelles liaisons pour ne pas se laisser surprendre , en cas que l'on vînt à reprendre les armes. Ils comptoient principalement sur la protection du Roi de Navarre , qui témoignoit toujours beaucoup d'éloignement pour la Cour. Ce Prince étoit indigné de voir qu'on formoit tous les jours de nouvelles difficultés touchant l'observation du dernier Edit , par lequel on s'étoit engagé de procurer aux Huguenots toute liberté pour l'exercice de leur Religion.

La Reine-mère voulut aller elle-même en Guyenne , pour négocier avec ce Prince & tâcher de le ramener. Après plusieurs conférences , il y eut un Traité conclu à Nérac , par lequel on donna de nouvelles interprétations aux articles de l'Edit , & on accorda au Prince différentes Places de Guyenne pour sûreté de ce qu'on lui promettoit. Il s'engageoit de son côté à les rendre au mois d'Août suivant ; & par ce même Traité , on céda aussi onze Places aux Protestans du Languedoc , à condition qu'ils s'en défaissoient au mois

1579.

La Reine-mère va trouver le Roi de Navarre en Guyenne.

1579. d'Octobre prochain. Ce Traité fut signé à Nérac, le dernier jour de Février 1579.

Etablis-  
sement de  
l'Ordre du  
S. Esprit.

Tandis que la Reine négocioit avec les Huguenots, le Roi prit de son côté quelques mesures, qu'il crut également utiles pour ramener les Seigneurs Protestans, aussi-bien que ceux qui s'étoient engagés dans la Ligue, ou qui seroient tentés d'y entrer. Ce fut d'instituer l'Ordre du S. Esprit, qui est en effet le seul bon établissement qui ait été fait sous son regne.

L'Ordre de Saint Michel, institué autrefois par Louis XI, étoit tombé depuis Henri II dans un tel avilissement, que les grands Seigneurs rougissoient de le porter. La plupart même ne le demandoient plus que pour leurs Valets. Il n'y avoit plus d'honneur à être orné de ce Cordon, & on l'appelloit dès ce tems-là, selon le rapport de Brantome, *le Collier à toutes bêtes*, parce qu'en effet l'argent, la faveur, ou même de très-honteux commerces, faisoient accorder cet ordre sans distinction de rang, de services ni de naissance.

Ce fut en partie pour remédier à

ces abus , que le Roi résolut d'instituer l'Ordre du Saint-Esprit , sans cependant anéantir celui de S. Michel. Ce Prince les réunit l'un à l'autre , de sorte qu'au revers de la Croix sur laquelle on voit une colombe , qui est le symbole du Saint-Esprit , il y a la figure d'un Archange qui dénote Saint Michel ; c'est pour cela que ceux qui ont l'honneur d'être revêtu de cette marque de distinction , ne s'appellent point *Chevaliers de l'Ordre* , mais *Chevaliers des Ordres du Roi*. 1579

Le Roi , en instituant cet Ordre , eut aussi quelques raisons de politique assez plausibles. L'un des statuts exigeant pour être admis , que l'on fût de la Religion Catholique Romaine , il étoit à présumer que plusieurs des principaux du parti Protestant rentreroient dans le sein de l'Eglise , pour pouvoir être décorés de cette marque d'honneur. Dessins  
du Roi en  
instituant  
cet Ordre.

D'un autre côté , chacun des Chevaliers faisant vœu à sa réception , de ne prendre gages , pensions , ni état d'autre Prince quelconque , ni de s'obliger à autre personne du monde que ce soit , sans l'expresse permission du Roi , il n'y

1579. avoit plus moyen pour eux d'entrer dans la Ligue, où l'on prenoit des engagemens absolument contraires à l'autorité Royale.

Le Roi tint la première Assemblée, pour l'institution de cet Ordre, le 31 Décembre 1578, & il la continua les deux jours suivans. Dans la nombreuse promotion que le Roi fit pendant ces trois jours, le Duc de Guise n'y fut point compris; peut-être étoit-ce encore une mortification que le Monarque voulut lui donner. Il le fit attendre un an, au bout duquel il le mit enfin au nombre des Chevaliers, dans la création qu'il fit le 31 Décembre 1579.

Le Duc de Guise est créé Chevalier du S. Esprit.

Cette faveur qui venoit peut être un peu trop tard, ne fit pas sur le Duc de Guise l'effet que le Roi auroit pu en attendre. Il la reçut cependant avec toute la reconnoissance du Courtisan le plus délié; mais en jurant en présence des Autels de ne point prendre d'engagement avec aucun Prince sans la permission du Roi, il se promettoit bien en même tems de serrer de plus en plus les nœuds de son union avec les Cours de Rome & d'Espagne, pour éclater

à la première occasion favorable.

Dans le tems même que le Roi 1580.  
paroissoit occupé à imaginer des  
moyens capables de ramener les es-  
prits, & d'entretenir la paix qu'on  
avoit eu tant de peine à conclure, il  
lui échapa un trait qui donna une  
nouvelle chaleur aux dispositions dans  
lesquelles on sembloit être de repren-  
dre bientôt les armes.

Les Huguenots trouvant que la  
Cour n'exécutoit pas fidèlement les  
derniers Traités qu'on avoit faits avec  
eux, s'en plaignirent au Roi de Na-  
varre, qui aussitôt fit des difficultés,  
lorsqu'on le pressa de rendre les Pla-  
ces qu'on lui avoit cédées, pour la  
garantie de ces Traités. Le Roi ima-  
ginant que la Reine de Navarre, qui  
le haïssoit, étoit le principal mobile  
des obstacles que l'on formoit de jour  
en jour, entreprit de la perdre dans  
l'esprit du Prince son mari. Il écrivit  
au Roi de Navarre une Lettre très-  
vive, sur la conduite de sa femme, &  
lui manda entr'autres qu'elle étoit en  
intrigue avec le Vicomte de Turen-  
ne; que cette affaire faisoit un scan-  
dale affreux, & que tout le monde  
en étoit indigné.

Le Roi veut  
perdre la  
Reine de  
Navarre  
dans l'es-  
prit de son  
mari.

1580. Le Roi de Navarre, peu scrupuleux en matière d'intrigue, ne fut ni surpris, ni même beaucoup fâché des bruits qu'on mettoit sur le compte de sa femme. Au contraire, il tourna la chose en plaisanterie, & communiqua la Lettre du Roi aux deux amans prétendus. Ils nierent le fait l'un & l'autre, comme c'est l'usage. Le Vicomte voulut même se retirer aussi-tôt pour ôter tout soupçon ; mais le Roi de Navarre le retint en lui disant, qu'il voyoit bien que ces ridicules avis n'étoient qu'un artifice dont le Roi vouloit se servir pour les brouiller ensemble.

La Reine  
de Navarre  
fait repren-  
dre les ar-  
mes aux  
Minguenots.

La Reine de Navarre charmée de la manière dont le Prince avoit reçu cette outrageante nouvelle, promit bien de se venger de l'indiscrétion de son frere, & dès-lors elle mit tout en œuvre pour rallumer le feu de la guerre. Elle fit entrer dans ses vûes la belle de Fosseuse, Maîtresse du Roi son mari, & les autres Dames de sa suite qu'elle avoit instruites, dit Mézerai, à enveloper dans leurs filets tous les braves de sa Cour. Ainsi il fut décidé unanimement que bien loin de consentir à rendre les Places qu'on

avoit en ôtage, on se mettoit au 1580  
plutôt en disposition de faire de nou-  
velles conquêtes.

En effet, le Roi de Navarre, le Prince de Condé, Lesdiguières, & les autres Chefs des Huguenots, agirent chacun de leur côté; mais ce fut sans remporter de grands avantages. Aussi la Cour ne parut pas s'en embarrasser beaucoup; il n'y eut que la prise de la Fere en Picardie, qui causa quelque inquiétude; parce que les Huguenots venoient de-là jusqu'auprès de Paris, & ravageoient les environs.

Les Huguenots s'emparent de la Fere en Picardie.

Le Roi résolut donc de reprendre promptement cette Place; il y envoya à cet effet le Maréchal de Matignon, qui réussit à s'en rendre maître; mais ce ne fut qu'après un siège de près de trois mois.

Le Roi reprend cette Place.

Le Duc de Guise ne fut point employé dans cette guerre; il se rendit cependant au camp de la Fere pendant le siège; mais ce fut moins pour y servir, que pour prévenir un danger dont il se crut menacé. Un Officier nommé Vignori, intime ami de ce Duc, & Confident de tous ses secrets, avoit été blessé dangereusement à une attaque; le Duc de Guise

Le Duc de Guise se rend au Camp de la Fere.

56 30. appréhendant que cet Officier en se confessant à l'article de la mort, ne se déterminât à donner quelques avis au Roi sur ses différens projets, partit de Paris en poste, & arriva assez-tôt pour s'assurer de la discrétion de son ami : on verra bientôt ce qui faisoit alors le sujet de son inquiétude. La prise de la Fere fut aussitôt suivie de la paix : elle fut conclue par la médiation du Duc d'Anjou, qui venant d'être reconnu pour légitime Souverain par les Provinces des Pays-bas à la place du Roi d'Espagne, crut devoir s'intéresser à éteindre la guerre dans le cœur du Royaume, pour la porter hors de la France,

Négocia-  
tions pour  
la paix.

Son dessein étoit d'employer les forces de l'Etat à s'établir dans les Pays-bas, & en chasser absolument les Espagnols. Le Roi eut d'abord quelque peine à y consentir, parce qu'il ne vouloit point avoir affaire à une Puissance aussi formidable que l'Espagne; mais le Duc d'Anjou lui ayant représenté, que la guerre des Pays-bas ne se feroit point au nom de la France, & qu'il ne demandoit seulement que des secours d'argent, & la permission de faire des levées dans



dans le Royaume : on lui accorda ce qu'il demandoit , & il se chargea préalablement de la réconciliation du Roi de Navarre; persuadé qu'il se prêteroit volontiers à un accommodement, qui le mettroit en état, aussi bien que les autres Généraux Protestans , d'attaquer les Espagnols , contre lesquels ils ne demandoient pas mieux que de porter les armes. 1580.

Le désir extrême qu'avoit le Roi de remettre la tranquillité dans son Royaume , le fit donc consentir aux instances du Duc d'Anjou. Le Prince agit en conséquence , & enfin la paix fut conclue à Fleix , Château appartenant à Gaston de Foix , Marquis de Trans. Le Roi la ratifia au mois de Décembre , étant alors à Blois , où il s'étoit promptement retiré , pour se garantir de la peste , dont Paris fut infecté pendant quelques mois. Elle est conclue.

Ce fléau avoit été précédé d'une maladie épidémique , qu'on appella coqueluche. Le progrès en avoit été si rapide , que depuis le deuxième de Juin qu'elle avoit commencé , jusqu'au huitième du même mois , il y avoit eu dix mille personnes attaquées de cette maladie. Le Duc de

Guise fut du nombre , & le danger qu'il courut , causa beaucoup d'inquiétude à tout son Parti ; mais il se trouva heureusement bientôt hors d'affaire , & assez bien rétabli pour se rendre , comme j'ai dit , au Camp de la Fere , au sujet de l'extrémité où se trouvoit Vignori son confident.

**1581.** On ne sçut que l'année suivante les raisons qui avoient porté le Duc de Guise à prendre tant d'intérêt à ce que ce Gentilhomme pourroit dire dans ses derniers momens. Vignori , à l'instigation de ce Prince , s'employoit alors à la poursuite d'une entreprise , dont la Ligue auroit pu tirer dans la suite les plus grands avantages. Il s'agissoit de se rendre maître de quelque Place frontiere d'Allemagne , & l'on avoit choisi entr'autres la Ville de Strasbourg , comme l'une des plus considérables & des plus commodes.

Dessins  
du Duc de  
Guise sur  
Strasbourg.

Vignori , qui s'étoit chargé de faire réussir ce projet , ayant fait réflexion que le Sénat & les Habitans de cette Place étoient Huguenots , ne voulut point agir par lui-même. Un Négociateur Catholique , engagé d'ailleurs dans le parti de la Ligue , auroit fait

peu d'impression sur des esprits pré-  
 venus. Il communiqua son dessein à  
 un jeune Gentilhomme Protestant, 1581.  
Par qui  
cette intri-  
gue est con-  
duite.  
 brave Officier, & qui cherchoit à  
 s'avancer. Vignori lui fit entrevoir,  
 que s'il réussissoit à mettre une Place  
 comme Strasbourg entre les mains  
 des Guises, on ne manqueroit pas de  
 lui en donner aussi-tôt le gouverne-  
 ment, ou que du moins il seroit  
 nommé Commandant de la garnison,  
 en attendant qu'on pût lui donner un  
 poste plus honorable.

Maleroi (c'est ainsi que s'appelloit  
 ce jeune Gentilhomme) peu scrupu-  
 leux sur le choix des moyens, pourvû  
 qu'ils pussent contribuer à sa fortune,  
 accepta avec plaisir la proposition de  
 son ami, & se mit en devoir de l'exé-  
 cuter. La mort de Vignori retarda  
 un peu ses opérations; mais elle ne  
 rallentit pas son ardeur. Le Duc de  
 Guise de son côté, eut soin de repren-  
 dre avec Maleroi les relations qu'il  
 avoit eues avec Vignori, & pour le  
 rassurer sur les scrupules qu'il auroit  
 pû ressentir, de mettre une Ville Pro-  
 testante au pouvoir des Catholiques,  
 il lui promit qu'il n'y auroit aucun  
 changement au sujet de la Religion

1581. dans la Place qu'on lui livreroit,

Le Duc de Guise s'avança même sur les frontières de Lorraine, avec un grand nombre de Gentilshommes de ses amis, & se mit à portée de négocier plus commodément avec Maleroi; mais dans le tems que celui-ci dressoit toutes ses batteries, & qu'à la recommandation du Prince d'Orange, il avoit obtenu la permission de lever quatre mille hommes en Alsace, & de s'approcher ensuite de Strasbourg, pour y acheter des armes & tout ce qui étoit nécessaire pour ses troupes; le Sénat de cette Ville reçut quelques avis, en conséquence desquels Maleroi fut prié de s'éloigner au plutôt des environs de cette Place. Peu après, ce ne furent plus de simples soupçons; on parla ouvertement de cette intrigue: on nomma le Duc de Guise comme en étant l'auteur; Maleroi fut regardé comme un traître, & devint odieux à tout son Parti.

Cette intrigue n'a point de succès.

A l'égard du Duc, il se consola aisément de ce peu de succès: il continua ses mouvemens dans le Royaume & ses relations avec l'Etranger, sans que le Roi daignât sortir de la funeste

indolence dans laquelle il étoit comme enseveli. Il est vrai que ce Monarque marqua de plus en plus de l'éloignement pour le Duc de Guise ; mais du reste , il ne prit aucune mesure pour éclairer la conduite & les démarches d'un Sujet aussi ambitieux.

Le Roi d'Espagne plus attentif à ses affaires , sollicitoit toujours le Duc de Guise , pour l'engager à prendre les armes : il lui promettoit de l'argent & des troupes, & tous les secours qu'il pourroit souhaiter. Le Duc & les Princes de sa Maison ne demandoient pas mieux ; mais le Duc d'Anjou formoit un obstacle difficile à vaincre , & ils ne voyoient aucun moyen d'agir efficacement , parce que ce Prince qui étoit alors dans les Pays-bas à la tête d'un parti puissant , pourroit au premier ordre du Roi son frere , rentrer dans le Royaume avec ses forces , & tomber sur ceux qui auroient fait des mouvemens.

Cet inconvénient ne regardoit que le Duc de Guise ; car par rapport au Roi d'Espagne , il ne pouvoit que gagner dans le tumulte qu'il vouloit exciter dans le Royaume ; parce qu'en supposant que le Duc d'Anjou vînt au

Nouvelles sollicitations du Roi d'Espagne auprès du Duc de Guise en faveur de la Ligue.

secours du Roi son frere ; dès-là les troupes Espagnols, qui étoient dans les Pays-bas, auroient trouvé bien moins d'obstacles à remettre ces Provinces sous la domination d'Espagne.

1582. Le Duc de Guise, qui vouloit cependant satisfaire l'impatience du Roi d'Espagne, imagina un moyen pour y parvenir, sans avoir rien à craindre du côté du Duc d'Anjou. Tout cet arrangement devoit être le fruit d'une manœuvre singulière, dont le succès étoit fondé sur l'habileté d'un Agent qu'il est à propos de faire connoître.

Intrigue  
du Duc de  
Guise pour  
empêcher  
le Duc  
d'Anjou de  
rentrer en  
France.

C'étoit un jeune Gentilhomme nommé Salcède, fils de Pierre Salcède, qui avoit encouru autrefois la disgrâce du Cardinal de Lorraine, en l'empêchant d'exécuter le projet que ce Prélat avoit formé, de remettre sous la protection de l'Empire, Metz, Toul & Verdun, trois Evêchés dont le Cardinal avoit l'administration du temporel. Cette opposition avoit été soutenue les armes à la main, & avoit occasionné une petite guerre connue sous le nom de *guerre Cardinale*. Dans le tems de la 8. Barthélemy, les Guises se ressouvirent de l'insulte que Salcède avoit faite au Cardinal ;

& quoiqu'il fût très-Catholique, on 1 5 S 2.  
profita de l'occasion pour l'égorger  
comme Huguenot.

On présume qu'en conséquence Quel étoit  
d'un trait aussi odieux, Salcède le fils, l'Agent du  
devoit naturellement détester les Gui- Duc de  
ses. Ce fut précisément cette idée, Guise dans  
qui engagea le Duc à le choisir pour cette affai-  
Agent dans la grande entreprise qu'il re.  
méditoit, comptant bien qu'on n'au-  
roit garde de soupçonner entr'eux  
aucune intelligence.

Salcède de son côté, étoit un hom-  
me sur lequel on pouvoit compter,  
quand il s'agissoit de mal faire; il  
étoit hardi, entreprenant, homme de  
main, d'ailleurs ruiné de dettes, &  
dès-là prêt à se livrer à tout pour faire  
quelque fortune. Il avoit tenté de  
rétablir un peu ses affaires en faisant  
de la fausse monnoye; mais cette pé-  
rilleuse ressource avoit eu le succès le  
plus funeste. Il s'étoit avisé d'acheter  
un Domaine en Normandie, & avoit  
voulu le payer en monnoye de sa  
façon. Le Vendeur s'en étant plaint,  
Salcède avoit été mis en cause au Par-  
lement de Rouen, qui en déclarant  
la vente nulle, avoit en même tems  
condamné l'Acheteur au dernier sup-

1582. plice. Le criminel qui appartenoit à des personnes de la plus haute considération, avoit fait agir auprès du Duc de Lorraine, beau-frere du Roi, & au moyen de cette protection, il avoit obtenu des Lettres de grace; mais soit que l'affaire eût été mal exposée ou autrement, il n'avoit osé se mettre en regle pour les faire entériner de peur d'accident; il avoit prudemment pris le parti de s'aller cacher en Champagne, chez des parens qu'il avoit dans cette Province; mais avant de s'y retirer, il s'étoit encores noirci du trait le plus infâme; il alla mettre le feu dans le Domaine qu'il avoit voulu voler au Gentilhomme qui en étoit propriétaire. Tel étoit l'homme sur lequel le Duc de Guise avoit jetté les yeux pour s'en servir dans l'occasion. Quelque caché qu'il fût, ce Prince l'avoit pour ainsi dire suivi à la piste, de sorte qu'il le découvrit aisément, lorsqu'il fut question de le faire agir.

Le Duc de Lorraine étant entré bien avant dans les projets de la Ligue, ce fut à lui que le Duc de Guise s'adressa, pour faire faire les premiers pas à Salcède. Il le pria d'écrire à ce



Gentilhomme, de se rendre au plutôt 1582.  
à Paris, & d'aller de sa part à l'Hôtel  
de Guise.

Salcède se doutant bien qu'il se  
tramoit quelque intrigue, où il pour-  
roit être nécessaire, partit en diligen-  
ce, & alla trouver le Duc de Guise,  
dont il fut reçu avec tout l'accueil,  
que les Grands ont coutume de faire  
à ceux dont ils croient avoir besoin.  
Ce n'étoit plus un homme perdu de  
dettes, de réputation & de débau-  
ches, justement condamné comme  
faux-monnoyeur, & qui méritoit de  
nouveau d'être puni comme incen-  
diaire. Toutes ces horreurs furent  
mises à l'écart, & le Duc n'entretint  
Salcède que de la bisarrerie du sort,  
qui laissoit sans fortune un homme de  
sa naissance & de son mérite; il  
ajouta qu'étant originairement Espa-  
gnol, cette raison étoit sans doute un  
obstacle à son avancement, mais qu'il  
avoit trouvé un moyen de lui faire  
avoir un état convenable à sa condi-  
tion & à son mérite, en le mettant  
dans une affaire, dont le succès lui  
attireroit la reconnoissance la plus  
signalée de la part du Roi d'Espagne,  
qui ne manqueroit pas de lui donner

1582. au plutôt un rang & des emplois proportionnés au service qu'on attendoit de lui.

Après ce préambule , le Duc entra en matiere. *Vous voyez* , dit-il à Salcède , *comment on se gouverne en France , & que l'hérésie s'y fortifie de jour en jour , parce qu'on néglige d'en arrêter les progrès. Sans le Duc d'Anjou , qui désormais , si nous voulons l'en croire , va s'appeller Duc de Brabant , on pourroit y remédier ; mais ce Prince y mettra toujours un obstacle invincible. Ainsi , il est de la dernière importance pour le Roi d'Espagne , qui est aujourd'hui l'unique Défenseur de la Foi de nos Ancêtres , & pour la France même , de s'opposer à ses mauvais desseins.*

Salcède enchanté de voir qu'on le destinoit à entrer dans une affaire de cette importance , protesta au Prince qu'on pouvoit compter sur lui , & qu'il étoit prêt à entreprendre tout ce que l'on voudroit. Le Duc de Guise reprenant la parole, lui exposa tout le plan de ce qu'il avoit à faire. Il lui dit qu'on alloit lever en Lorraine un Régiment de soldats d'élite , dont on le feroit Colonel ; que pendant que ces troupes fileroient vers les Pays-

bas , il se rendroit au Camp des Espagnols , pour y prendre langue avec des Seigneurs qui étoient dans l'intrigue ; que de-là il iroit trouver le Duc d'Anjou , pour lui offrir ses services & ceux de ses amis ; qu'il demanderoit à ce Prince la permission de lever un Régiment, & qu'en même tems il exigeroit que les soldats qu'il lui ameneroit , restassent sous le drapeau pendant quelque mois.

On présuinoit que le Duc d'Anjou , qui avoit sujet de se défier de la plûpart des Habitans de ce Pays , & qui d'ailleurs voyoit souvent déserter de ses troupes , accepteroit avec plaisir l'offre de Salcède ; & que ce Prince prendroit peut-être ce Régiment pour sa garde , ou du moins qu'il le mettroit en garnison dans l'une de ses meilleures Places des Pays-bas : de quelque façon que les choses dussent tourner , on comptoit toujours trouver une occasion favorable pour exécuter la grande entreprise qu'on méditoit.

Mais il s'en fallut bien que le succès répondît aux espérances. Les choses allerent pourtant assez bien dans e commencement. Salcède exécuta

*Salcède est  
bien reçu  
du Duc  
d'Anjou.*

1582. ponctuellement les ordres ; & lorsqu'après avoir passé chez les Espagnols , il se rendit auprès du Duc d'Anjou , il en fut reçu avec beaucoup d'amitié & de distinction.

Le Prince  
d'Orange  
se défie de  
Salcède.

Le Prince d'Orange , qui étoit dans les intérêts du Duc d'Anjou , ne se conduisit pas avec tant d'ouverture : avant de se fier à cet Etranger , il voulut sçavoir qui il étoit ; & sur le rapport qu'on lui fit de ses mœurs , il augura qu'il pouvoit fort bien être un traître ; enfin il éclaira sa conduite de façon , qu'il découvrit ses intelligences avec les Espagnols , & surtout avec le Duc de Parme , qui commandoit leur armée dans les Pays-bas ; il apprit de plus , que ce Prince avoit donné à Salcède deux hommes de confiance , & que sûrement il s'agissoit de quelque complot.

Dans le même tems , on avertit le Duc d'Anjou que Salcède étoit réconcilié avec les Guises ; de sorte que quand le Prince d'Orange vint le trouver pour lui faire part de ce qu'il avoit appris , il trouva le Duc tout disposé à se précautionner contre les pièges qu'on vouloit lui rendre. Dès l'instant même , il fut résolu qu'on

arrêteroit Salcède ; & il fut pris sur l'heure dans le Palais même du Duc , où il venoit d'entrer. Les deux hommes de confiance que le Duc de Parme lui avoit donnés , étoient venus avec lui ; mais ils étoient restés en bas , & l'attendoient au-dehors du Palais. L'un d'eux nommé François de Baza (a), qui s'ennuyoit d'attendre, étant entré pour en demander des nouvelles, fut arrêté sur le champ ; l'autre se sauva au plus vite , & il ne fut pas possible de le retrouver.

1582  
Salcède est  
arrêté.

Salcède ayant été interrogé peu après, entra dans un détail qui mit tous les esprits dans la plus grande agitation : non - seulement le Duc d'Anjou, mais le Roi lui-même, étoit

Ses dépositions.

(a) Baza étoit un Gentilhomme Italien, qui avoit servi autrefois sous le fameux Ferdinand de Gonzague, l'un des Généraux de Charles-Quint. On ne put pas s'en servir pour le confronter avec Salcède ; parce que dans le tems que le Duc d'Anjou envoya en France, pour instruire le Roi de cette conspiration, Baza ayant par hazard trouvé un couteau, se tua lui-même dans la prison. On fit le procès à son cadavre, & il fut écartelé. Son Jugement portoit, que c'étoit pour avoir entrepris de faire périr par le fer, ou par le poison, le Duc de Brabant & le Prince d'Orange.

§ 2. menacé du sort le plus affreux. Il répandit des soupçons sur tout ce qui environnoit Sa Majesté ; à entendre Salcède , les Généraux , les Ministres , les Mignons même , étoient du complot. Les dépositions de ce traître , étoient d'autant plus inquiétantes , qu'il entremêla son récit de menues circonstances , qui toutes tendoient à rendre très - vraisemblable tout ce qu'il disoit ; & ce qui est encore à observer , c'est qu'il écrivit de sa propre main tous ces aveux ; & il avertit en commençant que c'étoit de lui-même qu'il faisoit cette confession , & qu'il n'y étoit porté par aucun motif de crainte ou de violence.

Après avoir rapporté les différens voyages qu'il avoit faits au commencement de cette intrigue , en conséquence des lettres qu'il avoit reçues du Duc de Lorraine ; voici ce qu'il déposa au sujet de la dernière visite qu'il rendit au Duc de Guise , pour recevoir ses instructions la veille de son départ.

Il dit qu'à un troisième voyage qu'il fit à Paris , on le mena dès le soir même de son arrivée à l'Hôtel de Guise , où il trouva le Duc , Mayenne

& Villeroi , qui étoient en conférence secrète ; que Villeroi lui avoit parlé long-tems , pour l'exhorter à bien servir les Guises & le Roi d'Espagne ; que pendant que Villeroi lui parloit , Guise & Mayenne se promenoient dans le cabinet ; qu'ils recevoient tour à tour différens papiers des mains de Villeroi , & qu'on lui en donna quelques-uns pour en faire la lecture ; qu'ensuite Villeroi lui demanda s'il ne trouvoit pas l'affaire en bon train , & qu'il ajouta que ces deux Princes ( Guise & Mayenne ) avoient presque toute la Noblesse dans leurs intérêts ; que l'on s'étoit assuré de la Picardie , aussi-bien que de la Noblesse de Bourgogne & de Champagne ; que la Meilleraie , Matignon & autres Seigneurs , étoient pour eux ; que les ports de Bretagne étoient entre les mains de leurs Partisans , & qu'ainsi l'on n'avoit rien à craindre de ce côté-là ; qu'à l'égard du Lyonnois & Pays voisins , tout favorisoit les espérances des Guises , & que c'étoit par-là que le Pape & le Duc de Savoye devoient leur envoyer des troupes.

Salcède ajouta , que cette conver-

1582. sation fut interrompue par les Ducs de Guise & de Mayenne, qui dirent à Villeroi de passer dans la chambre voisine, pour y cacheter le paquet qu'ils envoioient au Duc de Parme; & pendant ce tems-là, ils chargerent Salcède de dire à ce Prince, en lui rendant leur lettre, qu'ils lui faisoient excuse d'avoir tardé si long-tems à tenir leur promesse; mais qu'ils n'avoient point perdu de tems, & qu'il en auroit dans peu des preuves certaines, parce que le Roi ne tarderoit pas à être enfermé: qu'au reste, il ne manquât pas de faire passer au plutôt en Espagne un double du Mémoire qu'ils lui envoioient, afin que Philippe fût informé au juste de l'état de leurs forces.

Les Guises lui parlerent ensuite du plan de la conduite qu'il devoit tenir avec le Duc d'Anjou, pour s'insinuer dans son esprit, & obtenir la permission de lever des troupes pour son service.

*Après tous ces discours, dit Salcède dans son Mémoire, Villeroi étant rentré dans le Cabinet avec le paquet cacheté, je le pris; & après avoir encore juré fidélité aux deux freres, je partis*



pour la Lorraine ; & lorsque je fus à Nancy , j'y reçus ordre du Duc de Guise de n'en point partir sans avoir reçu de nouvelles instructions , que l'on devoit bientôt m'envoyer. Quelques jours après , il arriva un petit Espagnol borgne , qui m'apporta des lettres du Duc de Guise , par lesquelles il m'étoit ordonné d'aller trouver le Duc de Parme. L'Espagnol se mit en chemin de son côté , le 24<sup>e</sup> de Juin , jour de S. Jean , pour porter au Pape & au Roi d'Espagne des lettres de ce Duc. Pour moi , je partis le même jour pour la Flandre ; & lorsque je fus arrivé au Camp du Duc de Parme , il me pressa extrêmement d'obtenir du Duc d'Anjou une Commission pour lever un Régiment , afin de me rendre maître de quelques ports de Flandre , comme on en étoit convenu avec le Duc de Guise. Lorsque je fus arrivé à la Cour du Duc d'Anjou , j'eus quelques conférences secrètes avec le Sr de Combelles , dont le résultat fut qu'il avoit à ses ordres trois mille Arquebusiers , avec lesquels il étoit prêt de s'engager à un autre Prince.

Cette déposition étoit accompagnée d'une liste immense de Seigneurs , que Salcède dénonça comme

- ¶ 8 2. autant de complices de la conjuration, dont le but étoit , disoit-il ; de mettre le Roi en prison , d'exterminer la famille Royale , & de remettre le gouvernement du Royaume entre les mains du Roi d'Espagne.

Quelques jours après Salcède fit tenir au Duc d'Anjou une lettre, dans laquelle il fit quelques changemens à ses premières dépositions. Il assura qu'il n'étoit point venu en Flandre , pour attenter à la vie du Duc d'Anjou , & que personne ne l'avoit sollicité à commettre ce crime ; qu'il n'avoit eu d'autre dessein que de s'emparer de Cambrai & de Dunkerque , & en même tems de débaucher quelques Colonels ; que les Guises eux-mêmes n'avoient pour objet que de fermer au Duc d'Anjou l'entrée de la Picardie & les ports de Bretagne , pour l'empêcher de rentrer en France ; & il ajouta , qu'il demandoit qu'on le confrontât avec les trois personnes qu'il avoit nommées dans sa première déposition.

Les sentimens sont partagés sur les dépositions de Salcède.

Le bruit de cette conspiration se répandit bientôt de tous côtés , & il se trouva beaucoup de partage dans les jugemens qu'on porta sur cette

1 5 8 2  
 affaire. Il y en eut qui crurent qu'il n'y avoit rien de vrai dans les dépositions de Salcède, parce que connoissant avec certitude l'inviolable fidélité de plusieurs de ceux qui étoient nommés dans les dénonciations, ils en tirèrent des conséquences pour les autres, & prétendirent que le tout étoit de l'invention des Courtisans du Duc d'Anjou. C'est ainsi qu'en pensoit le Maréchal de Maignon, qui se trouvoit lui même impliqué dans ces accusations. M. de Thou l'ayant vû en passant à Bordeaux, dans le tems que ces nouvelles y arriverent, le Maréchal leur dit que tout ce qui venoit de la Cour du Duc d'Anjou, devoit être suspect, parce qu'elle étoit composée de gens sans Religion & sans honneur, qui se faisoient un plaisir de jeter par leurs calomnies, des soupçons dans l'esprit de Sa Majesté; sur ses plus fidèles serviteurs & sur les plus Grands de l'Etat, pour remettre la confusion dans tout le Royaume. Il étoit même si persuadé de ce qu'il disoit, qu'il ajoûta, que malgré les bruits qui couroient que le Duc d'Anjou alloit envoyer Salcède en France, il étoit bien sûr que ses Cour-

1582. rifsans l'en détourneroient, parce qu'ils sçavoient bien que l'accusé se dédiroit de ses prétendues dépositions, & que cela ne serviroit qu'à faire connoître la méchanceté de ceux qui avoient occasionné tous ces bruits.

Salcède est amené à Paris. D'autres imaginerent que Salcède n'avoit impliqué dans sa conjuration un si grand nombre de personnages considérables, qu'afin d'être envoyé en France, comptant bien que le Duc de Parme se trouveroit sur la route, pour le délivrer. Si ce fut là son dessein, il fut bien trompé dans ses espérances; car le Roi ayant mandé qu'on envoyât au plutôt le criminel à Paris, on l'y conduisit sous une si bonne escorte, que personne n'osa faire de mouvement.

Il est condamné à mort. Dès que Salcède fut à Paris, il changea de langage. Il désavoüa le Mémoire qu'il avoit écrit, comme y ayant été forcé, disoit-il, par des personnes de la Cour du Duc d'Anjou. Ce désaveu qu'il réitéra plusieurs fois, jetta les Commissaires dans un grand embarras, & l'affaire fut envoyée au Parlement, où il y eut enfin un Jugement qui décerna contre Salcède, le supplice des criminels de leze-Majesté.

té; & selon l'usage, il fut préalablement appliqué à la question. Il avoua alors tout ce qu'il avoit confessé au commencement; mais lorsqu'on le descendoit à la Chapelle, un Jésuite s'étant trouvé sur son chemin, lui dit quelques mots à l'oreille; & un instant après, Salcède rétracta encore une fois tout ce qu'il avoit dit, & persista ainsi jusqu'à la fin avec une telle constance, que dans le tems même de l'exécution, étant déjà attaché à la queue des chevaux, il se fit délier les mains, & signa une dernière confession, par laquelle il assuroit qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il avoit dit sur les Grands du Royaume.

I 5 8 22

Le Criminel rétracte ses dépositions.

Le Roi qui avoit voulu être présent à cette exécution, étoit alors à l'Hôtel-de-Ville avec les Reines, & plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour, & un certain nombre de Conseillers au Parlement qu'il y avoit mandés. Lorsqu'il vit l'Exécuteur délier Salcède, il s'attendoit à recevoir enfin des éclaircissimens sur cette grande affaire; mais quand on vint lui dire que c'étoit une nouvelle rétractation, & que le criminel ne cessoit d'assurer

§ 2. que les Guises étoient innocens de tous les crimes dont il les avoit chargés, le Roi fit un cri d'indignation sur la méchanceté & la noirceur de ce misérable, à qui ce Prince avoit entendu lui-même déposer en détail tous les faits parfaitement circonstanciés, dans le tems qu'on lui avoit donné la question ; car ce Monarque s'y étoit trouvé, & avoit tout écouté depuis le commencement jusqu'à la fin, derriere un rideau où il se tenoit caché. Salcéde avoit assuré alors avec serment, que tout ce qu'il avoit dit étoit vrai, *comme beaucoup aussi l'ont cru & le croient encore*, dit l'Etoile dans ses Mémoires, *vû les tragédies qui se sont faites depuis par les accusés.*

Embarras  
de la Cour  
à ce sujet.

Quoique l'on ne dût pas ajoûter beaucoup de foi à tout ce que Salcéde avoit déclaré dans ses dépositions, on sçavoit néanmoins qu'il y avoit bien du vraisemblable dans les différens détails dans lesquels il étoit entré. Le Roi en fut effrayé pendant quelque tems, les variations du Criminel jetterent ce Prince dans la plus grande perplexité, & il parut d'abord vouloir s'occuper de cette affaire, & prendre des mesures pour en prévenir

les suites; mais toutes ces belles résolutions, disparurent peu après l'exécution de Salcéde; il crut en avoir fait assez que de s'être débarrassé de ce traître, & il se replongea comme auparavant dans les délices avec ses indignes Favoris.

1. 5. 8. 2.

Le Roi se replonge dans l'oisiveté.

Une conduite aussi méprisable renouvella les murmures des peuples; de nouvelles taxes qu'il imposa pour tâcher d'assouvir l'avidité de ses Mignons, acheverent de le rendre odieux. On perdit alors tout respect, les libelles infâmes, les vers satyriques coururent de toutes parts, & parvinrent jusqu'à lui. Ce Prince voyant alors à quel point il étoit haï, voulut du moins se faire craindre, & il affecta de paroître en public avec une escorte nombreuse de Gardes & de Suisses; mais il sentit bientôt que le mépris des peuples perçoit à travers tout cet appareil, & alloit jusqu'à lui. Il s'ennuya aussi lui-même d'être environné d'un cortège si considérable, qui ne faisoit que troubler ses plaisirs, sans procurer l'effet qu'il en avoit espéré.

Ce Prince imagina un autre moyen pour se rétablir dans l'esprit des peu-

582. ples, ou du moins pour diminuer cette haine qu'on lui marquoit en toute occasion. Il voulut passer pour dévot, & il crut y réussir, en établissant à Paris des Confrairies de Pénitens, sur le modèle de celles qui l'avoient tant charmé dans son séjour à Avignon.

Le Roi établit à Paris une Confrairie de Pénitens.

On vit donc à Paris des Pénitens de toutes les couleurs. Le Roi fit dresser des statuts pour cette Confrairie, & ils furent publiés par son autorité. On donna à ces Confreres le nom de *Pénitens de l'Annonciation*, parce que leur premiere Procession solennelle se fit le 25 de Mars, jour de cette Fête. Le Roi, les Princes, toute la Cour, les Guises mêmes, s'y trouverent, & se firent un plaisir malin d'autoriser par leur présence, une démarche singuliere, qui alloit avilir dans l'esprit des peuples la majesté du Souverain, contre lequel ils cabaloient depuis si long-tems.

En effet, comme personne n'ignoroit les dérèglemens du Prince & la vie licentieuse de sa Cour, & en particulier de ses Mignons, pour l'entretien desquels le Public étoit écrasé de taxes & d'impôts exorbitans, tous les



tous les esprits se révolterent , & on entendit crier de toutes parts que ces prétendus Pénitens n'étoient que de malheureux hypocrites , qui se moquoient à plaisir de Dieu & des hommes. On ne s'en tint pas à des discours semés en l'air par des langues médifantes : des plumes satyriques répandirent à profusion des libelles insultans , des vers diffamatoires ; production odieuse de vils Ecrivains, qui étant incapables par la dépravation de leur cœur d'aimer & de célébrer la vertu , étoient charmés de trouver des vices pour avoir le plaisir d'exercer leurs malheureux talens.

Tout le monde s'élève contre cette Confraternité.

Il se trouva aussi d'insolens Prédicateurs , qui abusant de la liberté que donne le ministère évangélique , perdirent tout respect pour le Souverain, & se livrerent à la satire, à l'investitive , & même à de plates bouffonneries (a) , presqu'aussi scandaleuses que le désordre qui en faisoit l'objet.

(a) Voici un exemple de la liberté que se donnoient les Prédicateurs , & du pitoyable goût qui regnoit dans leurs mauvais Sermons. Un Moine prêchant à N. D. le Samedi 26 de Mars , qui étoit le lendemain de la fameuse Procession des Pénitens ,

1583.

L'indolence du Monarque & la foiblesse du gouvernement, ne permettant pas de prendre des mesures pour réprimer ces impertinences, le mal prit de jour en jour de nouveaux accroissemens. On ne se contenta pas de jeter du ridicule sur la personne du Souverain, on alla même jusqu'à lui disputer son droit à la Couronne. Il parut de nouveaux libelles, dans lesquels on entreprit de démontrer que la Maison de Hugues Capet avoit usurpé la Couronne sur la Maison de Lorraine, qui y avoit un droit légitime, comme provenant du Duc Charles, le dernier des Carlovingiens. On mit cet ouvrage sur le compte des

Différens  
écrits contre le droit  
des Valois  
à la Couronne.

trahit nommément ces Confreres d'hypocrites & d'athées. *Et qu'il ne soit vray, ajouta-t'il, j'ay esté averti de bon lieu, qu'hier au soir Vendredi, jour de leur Procession, la broche tournoit pour le souper de ces bons Pénitens; & qu'après avoir mangé le gras chapon, ils eurent pour collation de nuit, le petit tendron qu'on leur tenoit tout prest. Ah! malheureux Hypocrites, vous vous moquez donc de Dieu sous le masque, & portez pour contenance un fouet à vostre ceinture; ce n'est pas là de par-Dieu où il le faudroit porter, c'est sur vostre dos & vos épaules, & vous en étreillez très-bien, il n'y a pas un de vous qui ne l'ait bien gagné. Mémoires de l'Estoille.*

Guises; & en effet, la suite fera voir 1583.  
qu'on ne se trompoit pas beaucoup;  
cependant ils eurent soin de rejeter  
ces libelles sur les Protestans qui ne  
cherchoient, disoient-ils, qu'à indis-  
poser le Roi contre des Princes, qui  
avoient rendu à l'Etat les services les  
plus signalés.

Le Roi, au lieu d'agir en Souve-  
rain, comme il convenoit, se défend-  
dit en homme de cabinet; ce Prince  
oubliant qu'il avoit une épée, prit la  
plume, & réfuta ces libelles par des  
réponses en forme, foible ressource  
pour arrêter les complots d'une Mai-  
son ambitieuse, qui dressoit de loin  
ses batteries pour envahir l'autorité  
royale.

Foiblesse  
du Roi dans  
cette occa-  
sion.

Ce n'est pas qu'il n'y eût encore  
dans le Conseil des vœux assez fermes,  
pour proposer des moyens capables  
de réprimer les entreprises des fac-  
tieux; mais le Roi n'étoit plus en état  
d'en profiter: en vain étoit-il tenté  
quelquefois de faire des efforts pour  
se reprendre à cette ancienne réputa-  
tion qui lui échappoit, il retomboit  
bientôt dans l'incertitude & l'inutili-  
té, parce qu'il se laissoit conduire par  
des personnes, qui ne consultoient

1583. que leurs intérêts & leurs passions, & jamais ce qui pouvoit convenir à sa dignité.

La Reine-mere elle-même étoit la premiere à travailler à rendre inutile tout ce qu'on pouvoit proposer pour renverser les projets des Guises ; car quoiqu'elle ne les aimât pas, elle tâchoit néanmoins toujours de détruire les justes soupçons qu'on jettoit contr'eux dans l'esprit du Roi, parce qu'elle espéroit, que s'ils réussissoient à rallumer la guerre civile, elle pourroit se porter Médiatrice entre le Roi & ces Princes, & qu'alors elle rentreroit en jouissance de cette autorité, dont elle se voyoit privée depuis si long-tems.

Manège  
du Duc de  
Guise.

A l'égard du Duc de Guise, on ne pouvoit point lui reprocher de faire des mouvemens ; ce n'est pas qu'il restât absolument dans l'inaction ; au contraire, il étoit plus occupé que jamais. Il fomentoit toujours son parti dans le Royaume ; il entretenoit des relations avec le Roi d'Espagne, & il avoit dans les Pays-bas des Emissaires qui l'instruisoient de tout, & par le moyen desquels il tâchoit de ruiner insensiblement les affaires du Duc d'Anjou ; mais tout cela se faisoit à

petit bruit, de façon que quoique 1583.  
l'on sçût en général que ce Prince  
rouloit dans sa tête les plus grands  
desseins, on n'étoit instruit d'aucun  
détail en particulier. L'affaire de Sal-  
cède avoit fait à la vérité de terribles  
impressions ; mais le criminel ayant  
varié dans ses interrogatoires , &  
ayant enfin absolument déclaré dans  
son testament de mort, que les Guises  
n'avoient aucune part dans ce qui  
faisoit le sujet de sa condamnation ,  
on étoit réduit à ne pouvoir que les  
soupçonner , sans être en droit d'agir  
directement contr'eux.

D'ailleurs , le peu d'attention que  
le Souverain donnoit aux affaires de  
son Royaume , offroit un beau champ  
au Duc de Guise pour avancer les  
siennes. Il étoit adoré (a) du peuple ;

(a) *La France étoit folle de cet homme-là ;*  
*dit Balzac , car c'est trop peu dire , amoureuse.*  
*... Une telle passion alloit bien près de l'idolâ-*  
*trie. Il y avoit des gens qui l'invoquoient dans*  
*leurs prières : d'autres mettoient sa taille-donnée*  
*dans leurs Heures. Pour son Portrait , il étoit*  
*partout . quelques-uns courroient après lui dans*  
*les rues , pour faire toucher leur Chapelet à son*  
*manteau ; Et un jour qu'il revenoit d'un*  
*voyage de Champagne , entrant à Paris par la*  
*Porte S. Antoine , non-seulement on lui cria ,*

1583. on le regardoit comme l'unique soutien de la Religion, tandis que le Roi qui affectoit d'être dévot jusqu'à la superstition, ne pouvoit pas même passer pour Chrétien. Ce mélange bizarre de débauches réelles & de piété apparente, ne servoit qu'à augmenter le mépris qu'on avoit pour lui. Le Duc de Guise & ses Emissaires, fortifioient sous main ces dispositions, en représentant ce Monarque comme l'ami des Huguenots, à cause des secours qu'il donnoit au Duc d'Anjou en faveur d'un Pays, où l'on s'attachoit actuellement à détruire partout la Religion Catholique.

Le Duc de Guise en répandant ces bruits parmi le peuple, agissoit en même tems du côté des Pays-bas, par les relations qu'il entretenoit avec le Duc de Parme, qui y commandoit pour les Espagnols : il réussit à rendre inutiles la plupart des renforts qu'on envoyoit au Duc d'Anjou ; la difficulté des passages fut encore un autre obstacle qui empêcha la Cour de secourir ce Prince, & enfin les choses allerent à un point que la Reine-Vive Guise ; *mais plusieurs personnes lui chanterent* *Holanna Filio David.*

mere lui manda qu'il ne falloit plus  
espérer de recevoir de nouvelles trou- 1583.  
pes. A l'égard de l'argent, il auroit  
été difficile d'en envoyer, les Mi-  
gnons absorboient la plus grande par-  
tie des revenus de l'Estat, le reste étoit  
consumé en magnificence, en fêtes, en  
débauches & en parties de dévotion.

Le Duc d'Anjou se trouvant donc  
réduit à se soutenir par lui-même,  
voulut faire une tentative pour se  
mettre en possession de quelques Pla-  
ces, dans lesquelles il pût jouir de  
l'autorité qu'il devoit avoir en qua-  
lité de Duc de Brabant & de Comte  
de Flandres, qui n'étoient encore que  
de vains titres, sans aucune réalité ;  
mais ses efforts furent malheureux.  
Il tenta une entreprise sur Anvers,  
où il perdit beaucoup de monde, sans  
prendre le moindre avantage. Il n'eut  
pas plus de succès à Ostende, à Bru-  
ges & à Nieuport, & tout se réduisit  
à se rendre maître de Dunkerque, de  
Denremonde & de Dixmude ; mais il  
lui fut impossible de s'y maintenir. Les  
peuples de ces Provinces se déchaîne-  
rent contre les François, & il fallut  
avoir recours à la négociation, pour  
tâcher de réconcilier le Duc d'Anjou

Le Duc  
d'Anjou  
fait de  
vains ef-  
forts pour  
s'établir  
dans les  
Pays-bas.

avec ces mêmes Etats, qui l'avoient appelé chez eux pour les commander.

La Cour, par honneur pour le nom François, s'entremet dans cette affaire, & pendant qu'on travailloit à un accommodement, le Duc d'Anjou qui s'étoit retiré à Dunkerque, s'embarqua le vingt-huitième de Juin, & repassa en France, le cœur pénétré de chagrin des revers qu'il avoit essuyés. Il étoit si confus des fausses démarches auxquelles il s'étoit livré, qu'il n'osa pas se montrer long-tems à la Cour; il fixa son séjour habituel à Château-Thierry, où il tomba dans une telle langueur, qu'après avoir traîné pendant long-tems, il mourut enfin le dixième de Juin de l'année suivante, n'étant encore que dans sa trente-unième année.

§ 84.  
Mort du  
Duc d'Anjou.

Il sembloit alors que ses affaires fussent à la veille de se rétablir; car les Etats lui avoient envoyé une députation, par laquelle ils lui offroient de se soumettre de nouveau à ses ordres, si le Roi son frere vouloit lui donner des secours: mais il ne put pas profiter de leurs bonnes dispositions.



Ce Prince en mourant céda au Roi 1584. tous ses droits sur les Provinces de Flandres , & en particulier sur Cambrai ; mais le Monarque qui ne vouloit en aucune façon se broüiller avec l'Espagne , ne fit point usage de cette donation ; il refusa sa protection à la Ville de Cambrai , & ne voulut pas même que son frere fût enterré en qualité de Duc de Brabant & Seigneur des Pays-bas , comme ce Prince l'avoit demandé par son Testament.

La décadence des affaires du Duc d'Anjou dans les Pays-bas , étoit déjà un grand coup pour l'Espagne & pour la Ligue ; mais la mort de ce Prince fut un événement bien plus favorable pour cette faction. Le Duc de Guise , qui avoit été occupé depuis long-tems à calmer les empressements du Roi d'Espagne , qui le sollicitoit vivement de lever le masque , fut le premier à tout mettre en mouvement , dès qu'il vit que les circonstances le permettoient.

Il n'attendit pas la mort de ce Prince : aussi-tôt qu'il fut informé que sa maladie étoit absolument désespérée , il écrivit à tous les principaux Chefs de la faction , pour les prier de se

Assemblée  
à Nanci au  
sujet de la  
Ligue.

1584. rendre au plutôt à Nanci dans une maison appartenante au Seigneur de Bassompierre.

Ce fut-là en effet que se tinrent les premières Conférences , où il devoit s'agir de prendre les mesures pour faire mouvoir cette machine formidable , qui alloit soulever les peuples contre leur Souverain légitime. On vit arriver à cette Assemblée les Ducs de Guise , de Mayenne , de Nevers , le Cardinal de Guise , Beaufremont , Baron de Seneçai , Rosne , Menneville , Mandreville , & beaucoup d'autres personnages considérables , soit par leur naissance , soit par leur habileté pour l'intrigue. Le Duc de Lorraine y vint aussi en personne : à l'égard du Roi d'Espagne , il y envoya des gens de confiance pour y agir en son nom.

Harangue  
du Duc de  
Guise.

Le Duc de Guise mettant alors en usage le talent admirable qu'il avoit pour la parole , fit un tableau touchant du triste état où se trouvoient les affaires de France. La conduite effeminée du Roi , le dérèglement des Mignons , le désordre des Finances , la misere des peuples , sous un gouvernement où l'on ne connoissoit , ni

raison, ni équité, & sous lequel tout se régloit selon la bisarrerie & les caprices d'une jeunesse imprudente : tout cela fut exposé avec une véhémence & une énergie qui enleva les applaudissemens de toute l'Assemblée.

Ce Prince conclut que pour remédier à un mal si pressant, il n'y avoit pas de moyen plus efficace, que d'agir en conséquence de l'association qu'on avoit faite, il y avoit quelques années; qu'on avoit peut-être trop tardé à se mettre en mouvement; mais qu'enfin les conjonctures actuelles demandoient qu'on ne différât pas plus long-tems.

Comme chacun de ces Confédérés avoit déjà pris son parti sur le fond de l'affaire avant de se rendre à Nancy, la délibération ne fut pas longue, & l'on conclut à faire au plutôt de nouvelles levées de troupes, pour joindre à celles dont on s'étoit déjà assuré.

Le Duc de Lorraine fit assez appercevoir qu'il n'auroit pas été fâché de figurer dans cette entreprise, & d'être déclaré Chef de la Ligue, dans l'espérance que cette qualité lui seroit d'un

1584. grand secours , pour atteindre au but que son ambition lui faisoit entrevoir ; mais le Duc de Guise avoit pris d'autres arrangemens qu'il sçut adroitement faire réussir , sans que le Duc de Lorraine pût lui en sçavoir mauvais gré.

Le Duc d'Anjou étant venu à mourir sur ces entrefaites , cet événement décida absolument le Duc de Guise. Son premier soin fut de travailler à éloigner le Roi de Navarre , qui étoit le Prince le plus près du Trône , & qui pouvoit lui seul former de puissans obstacles à ses desseins. Pour parvenir à son but , il entreprit de faire désigner le Cardinal de Bourbon , oncle du Roi de Navarre , pour héritier présomptif de la Couronne , & de le mettre à la tête de la Ligue. C'étoit à l'ombre de cette espèce de phantôme , qu'il comptoit être le seul Chef & le véritable mobile de tous les ressorts qu'il alloit mettre en mouvement.

Le Duc de Guise n'ayant par lui-même aucun prétexte pour se mêler des affaires du Royaume , il n'avoit pas cru pouvoir imaginer un meilleur moyen , que de choisir dans la Maison

qui avoit droit à la Couronne, un 1584.  
 Représentant à qui il étoit sûr de faire  
 faire tout ce qu'il voudroit. Le Car-  
 dinal étoit fort âgé, & d'un esprit  
 assez superficiel; & facile à éblouir.  
 Ainsi le Duc ayant d'abord réussi à lui  
 faire accroire, que quoiqu'il fût Prê-  
 tre, & de plus hors de la ligne directe  
 de la succession au Trône, cependant  
 il y avoit un droit acquis, le reste ne  
 souffrit plus de difficulté. Le Cardinal  
 se prêta à tout ce que le Duc exigea  
 de lui, & il devint l'ennemi & le  
 rival du Roi de Navarre son neveu,  
 qui depuis la mort du Duc d'Anjou,  
 étoit cependant de fait & de droit le  
 véritable héritier présomptif de la  
 Couronne.

Il falloit avoir dans l'esprit autant  
 de manége, de souplesse & de dissi-  
 mulation qu'en avoit le Duc de Guise,  
 pour conduire une affaire si délicate,  
 & si difficile à manier, par rapport aux  
 différens intérêts de ceux qui préten-  
 doient au Trône; (car quoique le  
 Roi fût encore jeune & qu'il se por-  
 tât bien, on traitoit publiquement de  
 son Successeur, & il avoit le désagré-  
 ment d'en entendre quelquefois par-  
 ler, même en sa présence, comme si

Conduite  
 du Duc de  
 Guise avec  
 les Princes  
 qui préten-  
 doient au  
 Trône.

1584. la succession eût été ouverte.) La Reine-mère, qui respectoit peu les loix fondamentales du Royaume, avoit déjà disposé de la Couronne en faveur du fils du Duc de Lorraine, lequel par sa mère étoit propre neveu du Roi. Elle soutenoit que le Monarque devoit plutôt laisser la succession à ce Prince, qu'à ceux de la Maison de Bourbon, qui ne lui étoient plus parens, disoit-elle, que d'Adam & d'Eve. Le Duc de Guise appuyoit fortement cet avis, quand il conféroit avec la Princesse, & sembloit n'avoir point d'autres vûes.

Le Duc de Lorraine enchanté d'une perspective aussi brillante, qui réalisoit dans son esprit les chimères dont il se repaissoit depuis long-tems, en devenoit bien plus animé pour la poursuite des affaires de la Ligue; il faisoit de fréquens voyages à Paris, & prêtoit même son Hôtel pour les Assemblées.

Le Roi d'Espagne de son côté avoit aussi ses vûes; & comme il étoit puissant en troupes & en finances, c'étoit sur lui que l'on fondeoit les plus grandes espérances pour le succès des entreprises: il composoit en conséquence

avoir sa bonne part à la succession à 1584  
la Couronne , en la faisant passer sur  
la tête de l'Infante d'Espagne , sa fille,  
laquelle , selon son avis , y avoit un  
droit certain par sa mere Isabelle ,  
fille aînée de Henri II. Cette disposi-  
tion s'accordoit peu avec la loi sali-  
que ; mais dans ces tems de confu-  
sion , on fouloit aux pieds les loix les  
plus respectables , & d'ailleurs le Roi  
d'Espagne avoit à cet égard autant de  
droit que le Duc de Lorraine.

Le Duc de Guise étoit lié inti-  
mement avec les Chefs de ces diffé-  
rens partis. Il entretenoit un commer-  
ce exact avec leurs Agens , & paroîs-  
soit s'intéresser pour chacun en parti-  
culier ; il conféroit avec les uns & les  
autres , & il les trompoit tous avec  
une affection , une ouverture & une  
cordialité qui leur inspiroit la plus  
grande confiance.

Le Cardinal de Bourbon étoit si  
persuadé de la franchise des procédés  
de ce Prince , qu'il se croyoit déjà sur  
le Trône. Le Duc lui avoit même mis  
dans la tête , que pour ôter à jamais  
route espérance au Roi de Navarre ,  
il falloit qu'il pensât à se marier ,  
pour assurer la Couronne dans sa

1584. branche : le tems pressoit, car ce Prélat avoit déjà plus de soixante ans. Ainsi on devoit incessamment négocier en Court de Rome, pour demander dispense du Sacerdoce & de l'Episcopat, & ensuite le Duc lui faisoit épouser Cathérine de Lorraine, sa sœur, veuve du Duc de Montpensier.

Le Duc de Guise fait accroire à la Reine qu'il s'intéresse pour le Duc de Lorraine.

La Reine-mère, qui étoit informée en partie des démarches du Duc de Guise, trouva d'abord fort à redire que ce Prince s'intéressât, comme il faisoit, pour le Cardinal de Bourbon; mais le Duc n'eut pas de peine à la ramener. Il lui fit accroire qu'en travaillant en apparence pour mettre le Cardinal sur le Trône, il n'avoit d'autre dessein que d'éloigner le Roi de Navarre, & avec lui les autres Princes du Sang; & que lorsqu'on en feroit une fois venu à bout, il seroit facile de se défaire de ce vieux radeur, (c'est ainsi qu'il parloit du Cardinal) qui d'ailleurs ne pouvoit pas vivre encore long-tems, & qu'alors on pourroit aisément faire passer la Couronne dans la Maison de Lorraine, au service de laquelle on ne pouvoit pas douter qu'il ne se livrât sans



réserve, par respect pour les volontés de la Reine, quand même il n'y seroit pas porté par l'intérêt de sa Maison.

Voilà comme le Duc de Guise se tiroit d'affaire avec la Reine ; mais avec les Agens de la Cour d'Espagne, il tenoit un langage bien différent. Il leur disoit, comme à la Reine, qu'il ne falloit pas croire qu'il fût assez simple pour travailler sérieusement à mettre la Couronne sur la tête d'un Vieillard usé, tel que le Cardinal ; mais il les assuroit en même tems, qu'il n'avoit pas non plus aucun dessein de porter sur le Trône le Duc de Lorraine ; que le diadème François étoit un fardeau trop pesant pour un Prince si soible ; & que d'ailleurs on pouvoit bien imaginer, que devant se considérer davantage que les aînés de sa Maison, il aimeroit bien mieux travailler pour lui-même que pour eux ; qu'au reste, il ne falloit pas que le Roi d'Espagne doutât un moment qu'on ne s'intéressât très-sincèrement pour lui, & que d'ailleurs en voulant changer l'ordre de la succession, comme c'étoit le plan de la Ligue, il n'y avoit que lui de Prince assez puissant, pour se charger de la Couronne, &

Conduite  
du Duc de  
Guise avec  
la Cour  
d'Espagne.

2584- pour récompenser dignement ceux qui auroient réussi à la faire passer sur sa tête.

Telle étoit la conduite du Duc de Guise, à l'égard des différentes personnes avec lesquelles il étoit en relation. Son extérieur plein de candeur & de franchise, trompoit tout le monde; chacun croyoit avoir sa confiance, & au fond personne ne sçavoit quelle étoit sa pensée; ses propres freres l'ignoroient, & il ne s'ouvroit à eux que sur les moyens généraux qu'il mettoit en œuvre: à l'égard des mouvemens particuliers, lui seul en connoissoit tous les ressorts. Il avoit à cet effet des Agens de toutes les espèces, qui tous le servoient selon ses vûes; mais par des voyes tout-à-fait opposées, & dont la plupart sembloient même peu propres à conduire au but qu'il se proposoit.

Ainsi dans le même tems que ce Prince, par ses manieres affables & ses discours séduisans, faisoit agir les plus honnêtes gens dans les différens Ordres de l'Etat, sous prétexte de remettre le bon-ordre dans le Royaume, & d'y conserver la Religion dans toute sa pureté; il avoit à ses gages

des gens ruinés , tant du côté de la fortune que de la réputation , des scélérats chargés de dettes & de crimes , à qui on présentoit l'appas d'une guerre civile , comme un moyen sûr de rétablir leurs affaires , & de se mettre à l'abri des recherches de la Justice. 1584.

Le Roi d'Espagne charmé d'une entreprise dans laquelle on lui faisoit accroire qu'on ne travailloit que pour lui , ouvrit ses trésors au Duc de Guise , qui répandit l'or à pleines mains , pour payer ses créatures & en acquérir de nouvelles.

Des Auteurs mercénaires eurent beaucoup de part aux largesses de ce Prince , & ne contribuèrent pas peu à augmenter le désordre dans le Royaume. Il y en eût un alors qui fit un ouvrage fort long & fort ennuyeux , dans lequel en se donnant pour un Catholique Anglois , qui s'étoit réfugié en France à cause de la Religion , il exhortoit les François à se précautionner contre les Hérétiques , & contre la tyrannie des Princes qui étoient en relation avec eux , parce qu'autrement on se verroit bientôt exposé en France aux mêmes per-

1584. sécurions que souffroient les Catholiques en Angleterre.

On derrie  
le Roi, à  
cause de ses  
relations  
avec le Roi  
de Navarre  
& la Reine  
d'Angle-  
terre.

L'objet de ce libelle, qui fut alors comme un tocsin général, étoit de décrier la conduite que le Roi venoit de tenir, tant à l'égard du Roi du Navarre, que par rapport à la Reine d'Angleterre. Le Monarque voyant avec quelle ardeur on affectoit de disposer de sa succession, avoit réfléchi qu'il étoit de son intérêt de s'attacher le Roi de Navarre, Prince recommandable par ses qualités héroïques, & qui étoit d'ailleurs intéressé à s'employer pour le bien d'un Etat, dont la succession le regardoit préférentiellement à tous ceux qui y prétendoient.

Le Roi envoya donc auprès de lui le Duc d'Epemon, pour le conjurer de ne pas mettre plus long-tems d'obstacles à sa fortune, par son opiniâtreté à rester dans une Religion, qui ne faisoit que troubler sa tranquillité pour le présent, & ruiner ses espérances pour l'avenir. Le Prince avoit été ébranlé; mais les Ministres Protestans qui l'obsédoient, empêcherent que cette négociation eût aucun succès.

Ce qu'il y eut de plus triste pour le

Roi, c'est que la démarche qu'il venoit de faire, pour engager le Roi de Navarre à rentrer dans le sein de l'Eglise, fut interprétée d'une façon toute différente. On prétendit qu'on n'avoit eu d'autre dessein que de confirmer ce Prince dans son erreur, afin qu'il fût encore plus animé à bien servir le Roi dans le projet qu'il avoit formé d'opprimer les Princes Catholiques, 1584.

On ne donna pas cette idée comme un simple soupçon ; au contraire, on en parla comme d'un fait absolument démontré, & partout on entendir déclamer à ce sujet avec la même confiance, que si l'on eût été présent aux Conférences que son Envoyé avoit eûes avec le Roi de Navarre. Dans ce même tems, le Roi avoit avec la Reine d'Angleterre des relations, qui augmentèrent les bruits défavantageux qu'on faisoit courir. Cette Princesse ayant fait présent au Roi de l'Ordre de la Jarrèriere, ce Prince voulut recevoir le Collier de cet Ordre avec la pompe la plus brillante ; & en effet, la cérémonie en fut faite aux Augustins, avec la plus grande solennité, & elle fut suivie

1534. de fêtes magnifiques , que le Roi donna aux Ambassadeurs de cette Princesse.

On entendit aussi-tôt crier de toutes parts , que le Roi ne vouloit plus garder de ménagement au sujet de la Religion , puisqu'il faisoit si publiquement parade des relations intimes qu'il entretenoit avec une Princesse, ennemie déclarée des Catholiques , qu'elle persécutoit alors avec la dernière rigueur.

Ce n'étoit pas seulement dans le monde qu'on affectoit de répandre ces bruits ; les Eglises retentissoient aussi des satyres & des invectives , dont on cherchoit à noircir le Souverain. On ne prêchoit plus la parole de Dieu dans les Chaires : on ne parloit plus de pénitence dans les Confessionnaux ; les Ministres de paix & d'union , ne cherchoient dans ces malheureuses conjonctures , qu'à insinuer la désobéissance & la révolte.

On cherche  
à soulever  
le peuple au  
moyen de  
certaines  
Estampes  
qu'on ex-  
pose en pu-  
blic.

On n'en resta pas là : pour mieux frapper la grossière imagination de la populace , qui n'a pour l'ordinaire que des yeux & de l'instinct , on fit graver de grandes Estampes , sur lesquelles on voyoit représentés sous des

images effrayantes, les mauvais traitemens qu'on faisoit souffrir aux Catholiques en Angleterre. On exposa en public plusieurs de ces Estampes ; le peuple ne manqua pas de s'attrouper pour les considérer, & en même tems il y avoit des gens apostés, qui aidoient les regards imbécilles de la plûpart, en leur détaillant, la baguette à la main, ce que signifioit chacune de ces figures. L'explication faite, on disoit à l'oreille du premier venu, que ce que l'on regardoit si attentivement, étoit une image bien sensible de ce qui arriveroit aux François, si le Roi de Navarre venoit malheureusement à monter sur le Trône. Le Roi lui-même n'étoit point épargné dans ces occasions, & l'on affectoit de déplorer la foiblesse qu'avoit ce Prince, d'entretenir avec la Reine d'Angleterre & le Roi de Navarre une intelligence, qui ne pouvoit qu'occasionner la ruine de la Religion dans le Royaume.

La Cour fit d'abord peu d'attention à ce manège ; mais bientôt on s'aperçut que la chose devenoit très-sérieuse, & que cette entreprise, si ridicule en elle-même, ne tendoit à

1384. rien moins qu'à soulever le peuple : on prit donc des mesures pour arrêter le désordre , & le Lieutenant Civil fut chargé de faire enlever ces Estampes.

Découver-  
te que l'on  
fait chez le  
Duc de  
Guise.

On travailla en même tems à supprimer les Planches , & le Roi donna ordre à Claude Dorron , Maître des Requêtes , d'en faire la recherche.

Cette précaution fit découvrir la source de toute cette intrigue ; après avoir fait inutilement beaucoup de perquisitions , on résolut d'aller à l'Hôtel de Guise. Le Duc étant alors en Champagne , on profita de son absence pour faire la recherche , & enfin on trouva ces Planches : on s'en saisit ; elles furent remises entre les mains du Roi , & la chose n'alla pas plus loin de la part de la Cour.

Insolence  
des Li-  
guez.

Les zélés du Parti ne se conduisirent pas avec autant de retenue : au contraire , ils eurent l'insolence peu après de faire peindre en grand le même sujet de ces Estampes. Les couleurs donnant aux figures beaucoup plus de vivacité , le tableau fit aussi une plus grande impression sur les esprits , & il resta exposé en public malgré les défenses du Prince. Chaque  
jour



jour sembloit ajoûter un degré de foiblesse à l'autorité Royale. Le Souverain avoit réussi à faire enlever dans l'Hôtel de Guise, les Planches qui s'y étoient trouvées ; il n'eut pas le pouvoir de faire supprimer ce Tableau, & il resta long-tems exposé dans le Cimetierre de S. Severin, c'est-là que M. de Thou dit l'avoir vû lui-même. L'Ambassadeur d'Angleterre eut beau faire ses représentations au Roi pour le faire ôter, ce Prince n'en eut pas le crédit ; parce que le Curé de cette Paroisse & les Marguilliers, qui étoient de la Ligue, ne voulurent pas y consentir : ils se rendirent cependant ; mais ce ne fut qu'après s'être fait beaucoup prier.

Le Duc de Guise apprit ces différentes nouvelles dans son Gouvernement de Champagne, où il s'étoit retiré depuis quelque tems, sur des bruits qui s'étoient répandus, que le Duc d'Epéron & autres Seigneurs du Conseil, avoient pris des mesures pour le faire arrêter. Ce fut-là qu'on mit enfin la dernière main à la grande affaire de la Ligue ; il y eut à cet effet une Assemblée à Joinville, à laquelle se trouverent les Agens du Roi

Assemblée  
à Joinville  
au sujet de  
la Ligue.

1584. d'Espagne & les Députés de plusieurs  
Traité de Princes Catholiques. On y fit un  
Joinville. Traité, par lequel on convint entre  
autres articles :

Que le Cardinal de Bourbon seroit regardé comme le légitime & le plus proche héritier de la Couronne ; qu'aucun Prince hérétique ne pourroit jamais y prétendre ; qu'on ne souffriroit dans le Royaume aucune autre Religion que la Catholique Romaine , & qu'on chasseroit tous ceux qui refuseroient de l'embrasser ; qu'il y auroit une alliance offensive & défensive , entre le Roi d'Espagne & les Princes Catholiques , pour conserver la Religion tant en France qu'aux Pays-bas.

On parla aussi de faire recevoir le Concile de Trente , & d'en faire observer tous les décrets ; de renoncer à toute alliance avec les Turcs ; & on stipula en même tems les sommes que l'Espagne devoit fournir pour le progrès des opérations de la Ligue. Ce Traité fut signé le dernier jour de Décembre , & l'on en fit deux copies, dont l'une devoit être remise au Roi d'Espagne , & l'autre au Cardinal de Bourbon.

Après que l'on eut pris ces arrangements, on convint de les venir secrets pendant quelque tems, afin d'avoir plus de liberté pour faire les préparatifs nécessaires, avant que les Huguenots fussent informés des projets que l'on tramoit contre eux. 1585.

Il y avoit d'ailleurs de grandes difficultés, qu'il étoit important de lever au plutôt. Il s'étoit trouvé quelques scrupuleux, qui consentoient volontiers de prendre les armes pour le maintien de la Religion, & pour empêcher qu'un Prince hérétique ne pût jamais parvenir au Trône; mais ils ne pouvoient se déterminer à déclarer la guerre au Roi même, & encore moins attenter à sa personne, comme quelques fanatiques d'entre les Ligueurs avoient osé le proposer.

S'il n'avoit fallu que des décisions de Théologiens, il y en avoit qui s'étoient déjà déclarés sur la Ligue en général, & même sur ses plus grands excès; mais on vouloit quelque chose de plus: c'étoit une décision du Saint Siège, & l'on souhaitoit que le Chef de l'Eglise s'expliquât lui-même sur une affaire de cette conséquence.

On travail-  
le à faire  
autoriser la  
Ligue par  
le Pape.

1585.

Ce n'est pas que l'on doutât des dispositions de la Cour de Rome en faveur de la Ligue ; mais une Bulle bien conditionnée auroit eu beaucoup plus d'effet , que les assurances verbales que donnoient les Emissaires de cette Cour. Grégoire XIII , qui étoit alors sur le Trône Pontificale , avoit paru d'abord très-disposé à satisfaire les Ligueurs à cet égard ; mais quelques Cardinaux mieux avisés lui conseillèrent de ne pas aller si vite , & de ne parler affirmativement , que quand le Parti seroit le plus fort.

Le Pape trouvant cet avis très-prudent, résolut de s'y conformer ; & en effet , quelques sollicitations qu'on pût employer auprès de ce Pontife , il n'y eut pas moyen d'en rien obtenir , du moins par écrit. Cette fermeté étoit d'autant plus désolante pour les Ligueurs , que le silence du S. Pere à cet égard , pouvoit leur faire perdre un grand nombre de sujets de la première considération.

Les Guises attribuant les refus du Pontife au peu d'adresse des Agens , qui avoient jusqu'alors négocié cette affaire à Rome , dressèrent de nouvelles batteries , & chargerent de

leurs intérêts un Jésuite habile , 1585.  
homme alerte , intelligent , & peu  
capable de prendre l'allarme pour des  
refus multipliés ; ils ne servoient mê-  
me qu'à lui faire imaginer de nouvel-  
les ressources pour parvenir à ses  
fins.

Ce Jésuite s'appelloit Matthieu : il étoit originaire du Duché de Lorrain-  
ne , & avoit la confiance intime des  
Princes de ce nom. Dès qu'ils lui eu-  
rent fait part de leurs desseins ; il s'y  
livra tout entier , & se donna des  
mouvemens incroyables (a) pour le  
progress de la Ligue. Comme il étoit  
d'une agilité surprenante , il faisoit une  
course de Paris à Rome , presque aussi  
facilement qu'un autre y auroit écrit  
une Lettre : deux , trois ; quatre

Intrigues  
de P. Mat-  
thieu , Jé-  
suite , pour  
faire auto-  
riser la Li-  
gue par le  
Pape.

(a) Ce Jésuite se rendit si insupportable  
par ses mouvemens continuels , au sujet de  
la Ligue , que ses Supérieurs furent enfin  
obligés d'éclater contre lui , pour l'empê-  
cher de se livrer à son humeur ambulante.  
Le Cardinal de Pellevé , à qui il étoit fort  
utile , fit toutes les instances possibles pour  
obtenir du moins qu'il restât à Rome , où  
le Pape vouloit aussi le retenir ; mais Claude  
Aquaviva son Général , l'envoya demeurer  
à Lorette , & lui défendit de retourner en  
France. Il mourut à Ancône en 1588.

1585. voyages coup sur coup dans une année, n'étoient, pour ainsi dire, qu'autant de promenades ; aussi l'appelloit-on communément *le Courier de la Ligue*, & il est connu sous ce nom dans tous les Ecrits du tems.

Le Pape tint bon contre les persécutions de ce Jésuite, de sorte que lorsqu'il demanda une Bulle, elle lui fut refusée ; il revint à la charge, & sollicita un Bref, nouveau refus de la part du S. Pere ; enfin il se retrancha sur une simple Lettre, & il supplia le Pontife d'accorder du moins cette consolation aux consciences timorées, qui n'attendoient qu'un mot de sa part pour dissiper tous leurs scrupules. Il n'y eut pas moyen de rien obtenir.

Le Pere Matthieu, qui n'étoit pas homme à se rebuter, entreprit du moins de faire parler le Pontife, & il réussit à le faire déclarer sur quelques articles. Il commença par ce qu'il avoit de plus révoltant ; c'étoit le dessein qu'avoient quelques fanatiques Ligueurs, d'attenter à la personne même du Roi. Le Jésuite s'attendoit bien que le Pape ne manqueroit pas de s'élever contre une proposition

aussi odieuse; mais en la rejetant, 1589. c'étoit une occasion d'entrer en matiere, & voilà ce que le Jésuite demandoit.

En effet, le Pape lui dit qu'il ne pouvoit y avoir de motif qui autorisât un tel crime; ensuite en continuant de parler sur la situation des affaires de France, il s'avança jusqu'à dire qu'il ne trouveroit pas mauvais que l'on prît des mesures pour contraindre le Roi d'user de son autorité contre les Hérétiques; & enfin, il déclare que les Princes Catholiques de France pouvoient prendre les armes pour maintenir la Religion dans le Royaume; que la guerre contre les Protestans étoit juste & légitime; & que l'on pouvoit la faire contre ceux qui les favoriseroient, quand même ils seroient de *qualité royale*.

Le Pape se déclare verbalement en faveur de la Ligue.

Le Pere Matthieu charmé de cette déclaration, la répandit promptement, & il passa pour certain que le Pape autorisoit la prise des armes, même contre le Roi; mais comme cet avis n'étoit appuyé que sur la lettre du Jésuite, & que le Pape avoit toujours constamment refusé de rien donner par écrit; il se trouva des

1585. gens peu crédules , qui appréhenderent qu'on ne l'eût fait parler. Le Duc de Nevers fut de ce nombre ; il se donna même la peine de faire le voyage de Rome , pour éclaircir ses doutes ; & le résultat fut que peu après il renonça à la Ligue.

Le Duc de Guise fut très alarmé , lorsque le Pere Matthieu lui fit part des inquiétudes qu'il avoit au sujet du Duc de Nevers. Rien en effet n'étoit alors plus à craindre pour la Ligue , que la défection d'un Prince de son mérite , qui joignoit beaucoup de probité & de Religion , à toutes les qualités qui caractérisent un grand homme de guerre. Sa retraite ne pouvoit manquer d'avoir les suites les plus fâcheuses , parce qu'un grand nombre des plus honnêtes gens se feroient peut être un devoir de suivre son exemple.

Le Pere Matthieu ayant fait un voyage à Paris sur ces entrefaites , rapporta au Duc de Guise des nouvelles , qui calmerent un peu ses craintes. Il lui apprit qu'en partant de Rome , il avoit laissé les affaires de la Ligue dans le meilleur état qu'on pût le souhaiter , & que le Pape avoit

Jubilé en  
faveur de la  
Ligue.



même accordé à sa sollicitation, un 1585.  
Jubilé solennel pour tous les Ligués.  
Il est vrai que cette concession ne  
s'étoit faite que de vive-voix, & que  
le Jésuite n'avoit que sa parole pour  
caution; mais le Duc de Guise n'avoit  
garde de douter d'un fait, qui ne pou-  
voit qu'être actuellement très-avanta-  
geux à son Parti.

Un renfort de troupes, dont le  
Pere Matthieu s'étoit assuré dans son  
voyage, fit encore bien plus de plai-  
sir au Duc de Guise. Six mille Suisses  
étoient prêts à partir pour la France,  
& ils n'attendoient que des ordres,  
& treize mille livres qu'on devoit  
consigner à Lucerne, pour leur pre-  
miere solde. Le Jésuite en revenant  
de Rome, avoit passé par la Suisse, &  
avoit pris des arrangemens avec le  
Colonel Fisser.

Ce secours joint aux levées qu'on  
faisoit de toutes parts dans le Royau-  
me, déterminâ enfin le Duc de Guise  
à éclater. Il y étoit d'ailleurs vivement  
sollicité par l'Ambassadeur d'Espa-  
gne, qui avoit pris l'alarme d'une  
députation que les Provinces des  
Pays-bas avoient faite au Roi, pour  
le supplier de les prendre sous sa

Le Duc de  
Guise se  
prepare à  
éclater.

1585. protection, & de les défendre de l'oppression des Espagnols. Le Prince ayant paru en disposition de répondre favorablement à leur demande, l'Ambassadeur eut à ce sujet une longue conférence avec le Duc de Guise, qui prévoyant combien une guerre dans les Pays-bas, seroit nuisible à celle qu'il avoit dessein d'exciter dans l'intérieur du Royaume, se confirma bien plus dans le dessein qu'il avoit pris de lever le masque, & d'agir à force ouverte.

Il commença par envoyer ordre au Colonel Fiffer, de lui amener incessamment les troupes qu'il avoit promises; il écrivit ensuite à Bassompierre de se mettre à la tête des Réîtres qu'il s'étoit chargé de lever, & d'avancer promptement vers la frontière. Pour lui, il se chargea du commandement de la Noblesse de Bourgogne & de Champagne, qu'il partagea avec le Duc de Mayenne & d'Elbeuf.

Le Cardinal de Bourbon se retire à Péronne.

Pendant ces mouvemens, le Cardinal de Bourbon se retira à Gaillon, Château magnifique qui lui appartenoit en qualité d'Archevêque de Rouën. Ce fut-là que les Députés de

la Noblesse de Picardie, vinrent l'in- 2585.  
viter de passer dans leur Province :  
ce Prélat se mit aussi-tôt en marche  
avec un nombreux cortége, qui le  
conduisit en grande cérémonie jus-  
qu'au Palais qu'on lui avoit préparé  
à Péronne, Ville qui devoit être très-  
respectable aux zélés Ligueurs, com-  
me ayant été le berceau de leur sin-  
guliere Confédération.

Dès que le Duc de Guise scut le  
Cardinal en sûreté, il commença par  
s'emparer de Châlons sur-Marne ; en  
même tems il fit paroître une Décla-  
ration ou Manifeste, pour justifier  
les desseins de la Ligue ; mais cette  
Pièce n'étant signée de personne, elle  
ne fit pas un grand effet dans le Pu-  
blic ; c'est ce qui lui fit prendre le  
parti d'en publier une autre plus am-  
ple & plus détaillée, à laquelle il mit  
le nom du Cardinal. Elle étoit inti-  
tulée, *Déclaration des Causes qui ont*  
*men Monsieur le Cardinal de Bour-*  
*bon & les Pairs, Princes, Seigneurs,*  
*Villes & Communautés Catholiques de*  
*ce Royaume de France, de s'opposer à*  
*ceux qui par tous moyens s'efforcent de*  
*subvertir la Religion Catholique &*  
*l'Estat.*

Déclara-  
tion du  
Cardinal  
au sujet de  
la Ligue.

1585.

Le principal motif de cette Déclaration , étoit de faire voir que le Roi n'ayant point d'enfans , le Royaume étoit menacé d'être gouverné par un Prince hérétique , lequel appuyé d'un parti puissant , commençoit déjà à faire les menées pour éteindre en France la Religion Catholique. On y exposoit la malheureuse indifférence du gouvernement actuel , qui ne prenoit aucune mesure pour réprimer l'hérésie , & qui sembloit au contraire lui préparer un libre cours, en privant de leurs Charges la plûpart des Seigneurs les mieux intentionnés pour la Religion , pour les donner à d'autres , qui ne pensoient qu'à assouvir leur insatiable avarice , en accablant les peuples , & en opprimant en général tous les Ordres de l'Etat.

Dessein de  
cette Dé-  
claration.

Après un détail bien circonstancié des désordres du gouvernement , le Cardinal exposoit en ces termes les desseins des Confédérés. *Pour ces justes causes & considérations, Nous CHARLES DE BOURBON , PREMIER PRINCE DU SANG ... comme à celuy qui touche de plus près de prendre en sauve-garde & protection la Religion Catholique en ce Royaume , & la conservation des*

bons & loyaux Serviteurs de Sa Majesté & de l'Estat, assisté de plusieurs Princes du Sang, Cardinaux, &c. . . .  
 faisant la meilleure & plus saine partie de ce Royaume . . . Déclarons avoir tous juré & saintement promis de tenir la main forte & armes, à ce que la sainte Eglise de Dieu soit réintégrée en sa dignité, & en la vraie & seule Catholique Religion; que la Noblesse jouisse, comme elle doit, de sa franchise toute entière, & le peuple soit soulagé, de nouvelles impositions abolies, & toutes creues ostées depuis le regne du Roi Charles neuvesme . . . tous Sujets du Royaume maintenus en leur Gouvernement, Charges & Offices, sans qu'on leur puisse ôter, &c. Ces choses & autres qui s'ront plus particulièrement & amplement déduictes, sont le sujet de l'argument de l'Assemblée & armes, qui se font pour la restauration de la France, &c.

Cette Déclaration, si insultante pour l'autorité souveraine, fut présentée au Roi au nom de la Sainte Union; c'est ainsi que les Ligueurs appelloient leur cabale. On ne voyoit sur cette Pièce d'autre signature, que celle du Cardinal de Bourbon; mais

8585. personne ne s'y méprit, & on l'attribua unanimement au Duc de Guise.

Réponse  
du Roi à  
cette Dé-  
claration.

Le Roi, qui avoit déjà molli dans des occasions à peu près semblables, fit encore la même chose cette fois-ci : au lieu de parler en Maître, il répondit par écrit ; & l'on vit paroître une espèce de Déclaration, fort bien faite à la vérité, & très-solide-ment écrite ; mais cependant peu digne de la majesté royale, qui ne peut que s'avilir, en s'excusant, comme ce Prince fit alors, sur les divers reproches qu'on lui faisoit. Ce foible Monarque, au lieu de commander, s'abaissa jusqu'à faire le personnage de suppliant, pour engager des Sujets rebelles à rentrer dans le devoir. Voici comme ce Prince s'énonçoit à cet égard : *Au moyen de quoi sadite Majesté prie & exhorte les Chefs desdits remuemens d'armes, séparer promptement leur force, &c. . . se rallier, & réunir avec elle, pour pourvoir dèsvient & par effet à la restauration du service de Dieu, & du bien public de sesdits Sujets, par les moyens qui seront jugés propres & convenables : à quoy Sa Majesté a très-bonne volonté d'entendre.* Cette Pièce, signée du Roi

même, fut publiée à Paris au mois 1585.  
d'Avril 1585.

Une conduite aussi lâche enhardit les rebelles, & augmenta même considérablement leur parti. On apprit alors que tout se mettoit en mouvement du côté des frontieres, & l'on vit enfin paroître quelques troupes de la Ligue. Le Duc de Guise, qui ne gardoit plus aucun ménagement, se mit à la tête d'un gros détachement, & marcha à Péronne; d'où il tira le Cardinal de Bourbon, & l'amena en triomphe à Châlons-sur-Marne, suivi d'une Cour nombreuse, qui à l'exemple du Duc, affectoient de rendre à ce Vicillard les plus grands respects, comme s'il eût déjà été sur le Trône.

Le Duc de Guise transfere le Cardinal de Bourbon à Châlons.

Dans le tems même que le Duc de Guise établissoit à Châlons le Trône de la Ligue; il travailloit aussi ou par lui-même, ou par ses Confédérés, à se rendre maître des postes les plus importants, dans les différentes Provinces du Royaume. Verdun & Toul furent surpris par Guitaut. Ses gens voulurent s'emparer de Metz; mais ils manquerent leur coup. Le Duc en fut bientôt dédommagé par d'autres conquêtes, que les Seigneurs de

Le Duc de Guise s'empare de plusieurs Places.

1585. l'Union firent assez rapidement en Picardie, en Anjou, dans l'Orléannois, & dans plusieurs autres Provinces.

Ces différens avantages promettoient pour la suite des succès d'autant plus certains, que les forces de la Ligue augmentoient de jour en jour, & que du côté de la Cour, on ne prenoit aucune mesure pour en arrêter les progrès. La lenteur & l'indolence du Roi, furent la cause de tout ce désordre; en effet, s'il se fût montré en campagne pendant les premières hostilités, sa seule Maison & quelques troupes, lui auroient suffi pour forcer les Chefs de la Ligue à sortir du Royaume: car le Duc de Guise, en commençant les opérations de cette guerre, n'avoit tout au plus que quatre mille hommes: il est vrai qu'il étoit sûr d'en avoir bientôt un plus grand nombre; mais en ne lui donnant pas le tems de les recevoir, il auroit bien fallu qu'il eût cherché à se mettre en sûreté; aussi ce Prince avoit-il prévu cet inconvénient, en se ménageant une retraite. Il n'en fit pas de mystère à Beauvais-Nangis, qui l'ayant été voir à



Châlons dans le rems qu'il venoit de 1585  
 s'en emparer , ne put s'empêcher de  
 lui témoigner combien il étoit surpris  
 de le voir avec si peu de troupes : ce  
 Gentilhomme lui ayant demandé ce  
 qu'il prétendoit faire avec cette poi-  
 gnée de monde , si le Roi se présen-  
 toit pour l'attaquer : *Me retirer au  
 plus vite en Allemagne* , répondit le  
 Duc de Guise ; *en attendant une occa-  
 sion plus favorable.*

Mais le Roi ayant manqué de pren-  
 dre alors une résolution un peu vi-  
 goureuse , il n'y eut plus moyen de  
 penser à agir à force ouverte , lors-  
 que les troupes de la Ligue se furent  
 réunies.

La Reine-mere n'étoit pas absolu-  
 ment fâchée de voir l'inaction du  
 Roi. Elle y contribuoit même de tout  
 son pouvoir , en lui exagérant la puis-  
 sance de la Ligue , & en lui faisant  
 voir qu'il y avoit dans tout le Royau-  
 me une conspiration générale qu'on  
 essayeroit en vain d'appaîser par la  
 force , & que rien ne seroit capable  
 d'éteindre ce feu , qu'en prenant  
 toutes les voyes , que la prudence  
 & la modération pouvoient inf-  
 piser.

1585.

La Reine-  
mère veut  
negocier un  
accommo-  
dement.

Cette Princesse qui depuis long-temps s'ennuyoit de n'être plus de rien à la Cour, cherchoit une occasion de reprendre de l'autorité. Elle ne pouvoit figurer ni dans la paix, ni dans la guerre; il lui falloit nécessairement de l'intrigue & de la négociation. Les conjonctures lui paroissant favorables, elle proposa au Roi son fils de tenter un accommodement, & elle se chargea de le négocier.

Le jeune Monarque, qui aimoit beaucoup plus son repos que sa gloire, préféra le conseil de sa mère, à ceux que lui donnoient quelques-uns de ses Courtisans, qui vouloient que ce Prince se montrât aux rebelles, & qu'il attaquât la Ligue à force ouverte.

La Reine  
se rend à  
Epernai.

Dès que la Reine eut obtenu la liberté d'agir, elle écrivit au Duc de Guise, pour lui demander un Confé-rence, & préalablement un sauf-conduit. Le Duc lui envoya aussi-tôt ce qu'elle souhaitoit, & il la pria de trouver bon, que les Conférences se tinssent à Epernai. La Reine s'y rendit avec un nombreux cortège, & on se disposa à entamer la négociation; mais cette Princesse ayant dit qu'avant

toutes choses, elle avoit ordre de de- 1589.  
mander que l'on désarmât, cette pro-  
position indisposa tous les esprits. La  
Reine eut beau assurer qu'après cela  
on seroit content du Roi, & qu'il  
étoit juste après tout, qu'on eût cette  
déférence pour le Souverain, afin  
qu'il ne fût pas dit que ses Sujets lui  
eussent fait la loi, les Ligueurs ne  
voulurent rien entendre; & ils pro-  
testèrent hautement qu'ils ne quitte-  
roient point les armes, que l'on ne fût  
déclaré la guerre aux Protestans, &  
que le Roi ne se fût expliqué bien  
clairement à cet égard.

On fut ainsi dix à douze jours à Peu de succès de la négociation.  
conférer, c'est-à-dire, à disputer,  
sans rien avancer de part ni d'autre.  
Cependant la Reine, qui ne vouloit  
point rompre la négociation, paroîs-  
soit disposée à contenter les Ligueurs,  
sans cependant leur accorder tout ce  
qu'ils demandoient; mais le Duc de  
Guise, fier de voir la Cour faire les  
premières démarches pour un accom-  
modement, tint toujours ferme pour  
son premier avis; & il parla encore  
avec bien plus de hauteur, lorsqu'on  
vint lui apprendre que les troupes  
Allemandes, qui venoient au secours

1585. de la Ligue, étoient près d'arriver. Il fut charmé que la Reine fût témoin elle-même des forces de la Ligue, parce qu'il espéroit que le récit qu'elle en feroit au Roi, intimideroit ce Prince, & le détermineroit à accéder à leurs demandes.

L'approche des troupes fit effectivement sur la Reine l'impression que le Duc en attendoit; cette Princesse désespérant alors de pouvoir obtenir des conditions raisonnables, & d'ailleurs ne voulant pas de son chef en passer par où ils vouloient, elle leur proposa de mettre leurs intentions par écrit, afin que le Roi pût en délibérer avec son Conseil, & ils y consentirent.

Requête  
des Princes  
Ligués.

Peu de jours après, ils présentèrent à la Reine un Ecrit, dont le titre étoit énoncé en ces termes : *Requête au Roy & dernière résolution des Princes, Seigneurs, Gentilshommes, Villes & Communantez Catholiques, présentée à la Royne, mere de Sa Majesté, le Dimanche neuvième Juing 1585, pour montrer clairement que leur intention n'est autre que la promotion & avancement de la gloire, honneur de Dieu, & extirpation des hérésies, sans rien atten-*

*ter à l'Estat, comme faussement imposent les Hérétiques mal sentans de la Foy, & leurs partisans.* 1585.

Cette Requête commençoit par une protestation de fidélité, de soumission & de dévouement pour le Souverain; mais bientôt après, il lui faisoient la loi, & lui prescrivoient la conduite qu'il devoit tenir. Ils demandoient d'abord que le Roi déclarât la guerre aux Protestans; qu'il retirât de leurs mains les Villes qu'il leur avoit laissées; qu'il révoquât la protection qu'il avoit donnée à Genève; & qu'il accordât toute sûreté aux Ligués.

Indépendamment de ces demandes, ils exigeoient du Roi qu'il fît publier un Edit de pacification, qui favorisât, sans aucune restriction, l'exercice de la Religion Catholique; & qui proscrivît toute Religion contraire. Ils demandoient enfin que le Roi fût tenu de jurer l'observation perpétuel de cet Edit, & de faire faire le même serment à tous les Grands & à tous les Parlemens du Royaume. Cette Requête est datée de Châlons, où les Conférences avoient été transférées, après avoir été tenues successi-

1. § 85. payer les troupes qu'ils avoient levées en Allemagne ; & de donner une somme pour une Citadelle , que le Duc de Guise vouloit faire bâtir à Verdun. Ces derniers articles furent compris seulement dans le Traité, on n'en fit pas mention dans l'Edit.

La publication d'une Pièce aussi déshonorante pour l'autorité royale , & aussi accablante pour les Huguenots, fit un terrible effet dans le Public ; & on la regarda comme un tocsin , qui alloit attirer sur le Royaume , & sur le Roi lui-même , les malheurs les plus affreux.

Impression  
singulière  
que fait cet  
Edit sur le  
Roi de Na-  
varre.

Mais cet Edit ne fit sur personne une impression aussi sensible , que sur le Roi de Navarre. Pierre-Mathieu , son Historiographe , rapporte que ce Prince , après en avoir fait lecture , s'abandonna à ses réflexions sur les maux qui en proviendroient , & qu'il ressentit en lui-même une révolution si cruelle , que la partie de sa moustache du côté où il avoit la tête appuyée sur sa main , blanchit presque à l'instant. L'Historien dit avoir entendu le Prince , raconter ce fait en sa présence au Marquis de la Force quelques années après.

Le

Le Pape lui-même désaprouva hautement le Traité de Nemours. Ce n'étoit plus alors Grégoire XIII ; ce Pontife étoit mort, il y avoit quelques mois ; & on lui avoit donné pour Successeur le fameux Sixte V, l'un des plus grands Papes, qui ait occupé la Chaire de S. Pierre. Il avoit toujours regardé la Ligue comme un complot très-pernicieux, & les Ligueurs comme autant de rebelles : il plaignoit le Roi de ne pas prendre des mesures pour réprimer un tel attentat ; mais lorsqu'on l'eut informé du Traité de Nemours, & de l'Edit qui avoit été publié en conséquence, il ne put s'empêcher de condamner avec indignation la foiblesse du Roi, & encore plus l'insolence des Sujets, qui avoient osé extorquer de leur Souverain des conditions aussi indignes de la majesté royale.

1585.

Sentiment de Sixte V. sur cet Edit & sur la Ligue en général.

Cependant comme ce Pontife vouloit prendre des mesures pour empêcher l'hérésie de s'établir en France, il accorda à la sollicitation du Pere Matthieu, & des autres Emissaires de la Ligue, qui étoient alors à Rome, une Bulle foudroyante, par laquelle il excommunia le Roi de

Sixte V. excommunia le Roi de Navarre & le Prince de Condé.

1555. Navarre & le Prince de Condé, & les priva eux & leurs Successeurs, de tous leurs Etats, & spécialement du droit de succession à la Couronne. C'est ainsi que ce Pape, qui venoit de se déclarer contre la Ligue & contre les Ligueurs, ne les servit néanmoins que trop utilement, en donnant à ces fanatiques un nouveau prétexte pour se confirmer dans leur révolte.

Le Roi empêche que la Bulle soit publiée dans le Royaume.

Une Bulle si contraire à nos maximes, indigna tous les bons François. Le Roi lui-même, quoique peu sensible au mépris qu'on faisoit de la dignité royale, se réveilla aussi de son indolence; & prit quelques mesures pour arrêter le cours d'une pièce, qui pouvoit avoir de très-pernicieuses conséquences pour sa propre Couronne; de sorte que cette Bulle ne fut point publiée dans le Royaume.

Protestation de ces Princes contre la Bulle.

Le Roi de Navarre de son côté, s'éleva vigoureusement contre cette pièce; & il fit publiquement afficher à Rome un Ecrit, dans lequel il protestoit de nullité contre la Bulle, & se réservoît le droit d'exiger, tant du Pape regnant que de ses Successeurs, une satisfaction convenable, pour l'outrage qu'il venoit de faire à sa



personne & à la majesté royale. A la suite de cette protestation, telle qu'elle fut imprimée dans ce tems-là, on lisoit ces mots : *Autant en proteste HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDE'. Affiché à Rome le 6 Novembre 1585.* 1585.

La démarche du Roi de Navarre fit en même tems une double impression sur l'esprit de Sixte V. Ce fier Pontife indigné de la hardiesse qu'on avoit eue d'oser afficher dans sa Capitale cette insultante protestation, résolut d'abord de se venger de celui qui avoit été l'Agent de cette affaire. Il fit faire à cet égard les plus exactes perquisitions ; mais ce fut en vain, il lui fut impossible de rien découvrir.

D'un autre côté, le Pape ne put s'empêcher d'admirer la fermeté & la grandeur d'ame de ce Prince ; il dit même un jour au Marquis de Pisani, Ambassadeur de France à Rome, qu'il auroit été à souhaiter que le Roi son Maître eût eu d'aussi grandes qualités, & autant d'attention pour ses affaires. Le Pape comparoit quelquefois ce Prince à la Reine d'Angleterre, qui étoit effectivement une des plus grandes Princesses de son tems, & il

Le Pape  
fait l'éloge  
du Roi de  
Navarre.

1585. disoit qu'il ne connoissoit que deux personnes qui fussent dignes de régner, Elisabeth & le Roi de Navarre.

Ce n'étoit pas précisément la hardiesse de la protestation de ce Prince, qui faisoit que le Pape pensoit si favorablement sur son compte ; il étoit d'ailleurs parfaitement informé des mesures vigoureuses qu'il avoit prises, pour se précautionner contre les entreprises de ses ennemis.

Le Roi de Navarre propose un duel au Duc de Guise.

Le Roi de Navarre qui étoit naturellement bon, & qui ne voyoit couler le sang qu'avec regret, avoit fait proposer d'abord au Duc de Guise de prévenir les horreurs d'une guerre civile, en terminant entr'eux la querelle par un combat singulier. Le Duc qui n'avoit garde de se piquer de bravoure mal à propos, avoit répondu que le Roi de Navarre lui faisoit beaucoup d'honneur ; mais que dans les conjonctures actuelles, il ne croyoit point avoir rien à démêler avec ce Prince, & qu'il n'avoit d'autre objet que la défense de la Religion.

Peu après les armées s'étoient mises en marche de part & d'autre ; &

comme le Roi, à l'instigation du Duc 1585.  
de Guise, avoit donné une nouvelle  
Déclaration contre les Huguenots, le  
Roi de Navarre de son côté en avoit  
aussi fait publier une, par laquelle il  
avoit ordonné que l'on fit aux Catho-  
liques des cantons où l'on se trouvoit,  
les mêmes traitemens que le Roi avoit  
décernés contre les Protestans : par  
ce moyen, on ne vit bientôt dans le  
Royaume qu'une affreuse désolation,  
& il y eut des Provinces presqu'entiè-  
rement ruinées par l'un ou l'autre  
Parti, & quelquefois par tous les deux  
ensemble.

Au reste, le Roi de Navarre avec  
peu de monde, avoit presque toujours  
réussi à mettre l'avantage de son côté,  
malgré les efforts qu'on avoit faits pour  
l'accabler. Il étoit environné de toutes  
parts de troupes nombreuses, que la  
Ligue avoit forcé le Roi de mettre  
sur pied. Le Duc de Guise en avoit  
une sous ses ordres, avec laquelle il  
occupoit les frontieres de Champa-  
gne, afin d'arrêter les secours que les  
Princes d'Allemagne envoyoiént aux  
Protestans. Le Duc de Mayenne en  
commandoit une autre dans la  
Guyenne. La troisième étoit du côté

Avantages  
du Roi de  
Navarre.

1585. de Bordeaux , sous les ordres du Maréchal de Matignon ; & enfin il y en avoit une quatrième commandée par le Duc d'Epéron & la Valette son neveu , qui étoit chargé de harceler les Huguenots en Provence & en Dauphiné.

Ce formidable appareil , loin d'étonner le Roi de Navarre , avoit semblé au contraire lui donner un nouveau courage. Ce Prince , quoiqu'inférieur en forces , avoit si bien fait par son admirable activité , qu'il avoit fait échouer la plupart des entreprises des Catholiques , & qu'il s'étoit rendu maître d'un grand nombre de Places en Poitou , en Saintonge , en Guyenne , &c.

Ce fut dans le fort de ces agitations tumultueuses , que ce Prince qui se servoit si bien de son épée , sçut aussi faire usage de sa plume pour répondre à l'excommunication du Saint Pere , & le braver jusques dans sa Capitale. Sixte V. qui aimoit dans les autres cette noble audace qui sçait repousser une insulte , parce que lui-même n'en souffroit aucune , ne put lui refuser , comme j'ai dit , les plus grands éloges dans le tems même que ce Prince lui

donnoit un démenti (a) solennel. 1585.

Dans les différentes entreprises qui s'étoient faites depuis l'ouverture de la Campagne, le Duc de Guise n'avoit eu aucune occasion de faire parler de lui, & il étoit resté tranquille à la tête de son armée, veillant toujours néanmoins sur les frontieres, comme c'étoit sa destination. Ennuyé d'être ainsi dans l'inaction, il résolut de se signaler par quelque coup d'éclat. Il prit donc son parti sans attendre aucun ordre de la Cour, & alla surprendre Donzi, petite Ville appartenante au Duc de Bouillon. La résistance fut un peu vive, & le Duc de Guise ne vint à bout de son dessein qu'en perdant un bon nombre de ses troupes; mais enfin il réussit, & la Place fut emportée le 25 de Février, 1586.

Le Duc de Guise s'empare de Donzi.

Cet exploit fut exalté par la Ligue, comme si ç'eût été une victoire des

Bruit que l'on fait au sujet de cet Exploit.

(a) Sixte V. dans sa Bulle, ayant déclaré hérétique le Roi de Navarre, ce Prince répondit dans sa protestation, qu'en ce qui touche le crime d'hérésie, de laquelle il est fausement accusé par la Déclaration, dit & fontient que Monsieur Sixte, soy Sifent Pape, sauve sa sainteté, en a fausement & malicieusement menty, & que luy-mesme est Hérétique, &c.

1586. plus mémorables , & les partisans des Guises en parlerent de toutes parts , comme on auroit pu faire , s'il se fût agi de la conquête d'une Province. Enfin on se dédommagea dans cette occasion du silence qu'on avoit gardé depuis long-tems à son sujet , tandis que tout avoit retenti des éloges des Ducs de Mayenne & d'Aumale , qui s'étoient vraiment distingués pendant le cours de la campagne.

Ces éloges excitèrent la jalousie des Mignons. Le Duc de Joyeuse qui n'avoit point de commandement , voulut en prendre un pour avoir occasion de se distinguer par quelque exploit. Il demanda au Roi d'être chargé de la conduite des troupes , que ce Prince avoit dessein d'envoyer contre les Huguenots dans les Provinces d'Auvergne , de Velai & de Gevaudan. Le commandement en avoit été destiné au Maréchal d'Aumont , qui s'y attendoit ; mais dès que le Favori eut parlé , il ne fut plus question du Maréchal , Joyeuse fut mis à sa place.

Cet événement fut l'occasion de nouveaux murmures de la part des peuples , à cause des prodigieuses

dépenses qu'il fallut faire pour mettre le Favori en équipage. Epernon, qui commandoit en Provence & en Dauphiné, avoit déjà épuisé une partie du trésor; celui-ci absorba le reste, & il fallut penser au plutôt à inventer de nouvelles taxes, pour faire payer aux peuples le luxe des Favoris.

Peu après le départ de Joyeuse, le Roi qui ne pouvoit vivre éloigné de ses Mignons, se mit en marche pour s'approcher d'eux, & fixa son séjour à Lyon. Il avoit en même tems pour objet dans ce voyage d'éviter la présence des Ambassadeurs des Princes Protestans, qui venoient de la part de leurs Maîtres faire des remontrances au Roi, sur l'infraction des anciens Edits en faveur des Huguenots. Le Roi, qui ne sçavoit trop que leur répondre, prit le parti de sortir de Paris, lorsqu'ils furent près d'arriver, & il nomma seulement quelques Seigneurs pour les recevoir.

Le Roi va  
à Lyon.

La conduite que tint le Roi pendant son séjour à Lyon, servit beaucoup aux Guises & aux Ligueurs, pour continuer à décrier ce Prince. En effet, on vit à la honte du Trône, ce foible Monarque se livrer à de

Conduite  
du Roi à  
Lyon.

x 586. ridicules amusemens , avec autant de tranquillité , que si tout son Royaume eût été dans la paix la plus profonde.

Tandis que le feu de la guerre étoit allumé en tant d'endroits , & que d'ailleurs l'argent étoit devenu d'une rareté extrême , il fit des dépenses exorbitantes en animaux de toute espèce , & principalement en petits chiens d'une espèce dont on étoit alors fort curieux à Lyon. Il prit un goût si désordonné pour ces animaux , qu'il en fit ramasser une grande quantité ; & il prit à sa Cour beaucoup d'hommes & de femmes à qui il donnoit de gros appointemens uniquement pour avoir soin de ses chiens. *Il y avoit , dit Mézerai , grand nombre de gens qui suivoient la Cour avec ce bel équipage ; & lui même dans les dernières années de sa vie portoit une manne , ou panier rond en écharpe , plein de petits bichons , ou de petits épagneuls qu'il flattoit souvent de la voix ou de la main.*

Ce goût lui dura quelques années , pendant lesquelles il dépensa plus de cent mille écus d'or , & presque autant en singes & en perroquets ; & dans les intervalles que lui laissoient ces



amusemens, il s'occupoit à découper des miniatures, qui se trouvoient alors communément dans les Livres de prieres, & il les coloioit ensuite aux murailles de ses Chapelles, comme les enfans ont coutume de faire. Talles étoient les occupations de ce Prince au milieu du désordre affreux dans lequel se trouvoient les affaires & les Finances de l'Etat.

Ce Prince étant revenu dans sa Capitale, après un voyage de quelques mois, fut enfin obligé de recevoir les Ambassadeurs, qui pendant son absence étoient toujours constamment restés, à Paris. Il leur fit néanmoins appercevoir qu'il étoit peu disposé à les entendre; car, il différa le plus qu'il lui fut possible. En arrivant de Lyon, il les envoya loger à Poissy, où ils attendirent encore quelque tems; & enfin le Roi leur donna audience dans un voyage qu'il fit à Saint Germain-en-Laye.

Retour du  
Roi à Pa-  
ris.

La révocation des Edits, la Ligue, les menées du Duc de Guise, les entreprises de ses partisans contre l'autorité royale, furent l'objet des remontrances de ces Ambassadeurs; ils traitèrent d'injuste la guerre qu'on

Il donne  
audience  
aux Am-  
bassadeurs  
des Princes  
Protestans.

1586. faisoit actuellement aux Huguenots ; & ils osèrent avancer qu'on ne l'avoit entreprise, que pour satisfaire à la passion de quelques scélérats, qui ne cherchoient qu'à établir leur fortune sur les ruines de l'Etat & du Roi lui-même.

Réponse  
du Roi.

Le Roi offensé de ces remontrances, répondit avec un peu d'aigreur, qu'on pouvoit s'en rapporter à lui pour le gouvernement de son Royaume, & qu'il scaitroit prendre à cet égard les mesures les plus convenables ; mais lorsque ces Ambassadeurs se furent retirés, ce Prince se rappelant qu'ils lui avoient reproché d'avoir violé la paix & manqué à la parole qu'il avoit donnée, il entra subitement dans une telle colere, qu'il écrivit lui-même sur un billet que, *quiconque avoit dit qu'en révoquant l'Edit de pacification, il avoit violé sa foi, ou fait une tache à son honneur, en avoit menti.* Il envoya un des Officiers de sa Chambre porter cet écrit aux Ambassadeurs, qui ne manquèrent pas d'en demander une copie ; mais on la refusa conformément aux ordres du Roi, qui en se livrant à son humeur colere, avoit bien senti qu'il

DUC DE GUISE. 373

commettoit sa dignité. Au reste, les 1586.  
Ambassadeurs n'eurent point d'autre  
audience de congé; & ils partirent  
de France sans en remporter de plus  
amples réponses.

Les Ligueurs furent informés de ce Calomnies  
détail; & loin de sçavoir quelque des Li-  
gré au Roi de s'intéresser, comme il gueurs con-  
avoit fait, pour la démarche dans la tre le Roi.  
quelle ils l'avoient engagé, en le for-  
çant de révoquer les Edits en faveur  
des Huguenots, ils firent courir le bruit  
que la mauvaise réception qu'il avoit  
faite aux Ambassadeurs, n'étoit qu'une  
feinte, qu'il y avoit une intelligence  
secrete entre ce Monarque & les  
Princes Protestans d'Allemagne, &  
qu'il favorisoit sous-main le Roi de  
Navarre & les autres Chefs des Hu-  
guenots. Enfin, ils n'omirent rien de  
ce qui pouvoit rendre le Roi odieux,  
dans une circonstance où ce Prince  
croyoit cependant n'en avoir que  
trop fait en faveur de la Ligue.

Le Duc de Guise & les autres Chefs  
de la confédération, agirent eux-mê-  
mes, comme s'ils eussent été persuadés  
des bruits qu'ils faisoient courir. Ils Assemblée  
tinrent une Assemblée solennelle des Li-  
dans l'Abbaye d'Orcamp à quelque gueurs à  
Orcamp.

1586. distance de Noyon : on y réitéra les mêmes plaintes qu'on avoit déjà répandues dans le public. On prétendit prouver la connivence du Monarque avec les Huguenots , par l'affectation avec laquelle il avoit divisé ses troupes , afin qu'elles fussent hors d'état de rien entreprendre de décisif. On résolut donc de ne plus prendre ses ordres , & de faire marcher les troupes où l'on jugeroit le plus à propos , sans lui demander son avis. On insista en particulier sur la nécessité qu'il y avoit de s'emparer de quelques Places frontieres de la Champagne , dans lesquelles les Huguenots alloient se réfugier sous la protection du Duc de Bouillon , qui leur donnoit un azile. Il fut donc décidé qu'on travailleroit au plutôt à les exterminer , ou du moins à les contraindre de se retirer en Allemagne.

On résolut  
d'agir sans  
prendre les  
ordres du  
Roi.

L'Assemblée s'étant séparée après cette résolution , le Duc de Guise de sa propre autorité marcha à Rocroi , & en fit le siège. Cette Place avoit été surprise , il y avoit peu de tems , par les Huguenots , sous la conduite d'un Officier appartenant au Duc de Bouillon. Ce Duc en écrivit au plus vite

en Cour, pour se justifier de cette 1586.  
entreprise ; & il accusa même le Duc  
de Guise de l'avoir fait faire sous-  
main , pour avoir un prétexte de  
commencer la guerre.

Le Duc de Guise , sans s'inquiéter  
des plaintes ou des reproches du Duc  
de Bouillon , pressa vivement le siège ; & après avoir poussé les travaux  
fort près de la Place , il se préparoit à  
donner un assaut , lorsque la Ville se  
rendit. Ce qu'il y eut de remarqua-  
ble , c'est que dans la capitulation il  
fut énoncé que la Place se rendoit au  
Duc de Guise , il ne fut fait mention  
du Roi en aucune façon.

Le Duc  
de Guise  
s'empare  
de Rocroi.

On conclut de cette capitulation  
qu'il y avoit sûrement de l'intelligen-  
ce entre le Commandant & le Duc de  
Guise ; mais ce qui confirma encore  
plus les soupçons , ce fut la singularité  
des autres articles. On convint entre  
autres , que tous les Officiers qui  
voudroient demeurer dans la Place  
auroient mille écus d'or , & que ceux  
qui voudroient se retirer ailleurs n'en  
auroient que cinq cens. Plusieurs ayant  
pris le parti de la retraite , reçurent  
en effet les cinq cens écus promis ;  
mais ceux qui restèrent dans l'espé-

1586. rance de recevoir le double , furent chicanés peu après sous prétexte de Religion ; le Duc de Guise les chassa , & loin de leur rien donner , il fit saisir même ce qui leur appartenoit.

Le Capitaine Montmarin ( c'étoit le nom du Commandant ) eut un sort encore plus triste que les autres. Cet Officier avoit reçu quatre mille écus du Duc , pour la reddition de la Place ; mais l'honneur qu'il avoit eu de traiter seul à seul avec ce Prince , ayant occasionné entr'eux une grande familiarité , elle dégénéra en insolence de la part de Montmarin ; de sorte qu'environ dix à douze jours après la prise de la Ville , ce Capitaine étant allé jouer à la paume à Mouson , des gens apostés lui firent une querelle , dans laquelle il perdit la vie & ses quatre mille écus.

Le Roi ne fut pas plutôt informé de la prise de Rocroi , qu'il manda au Duc de Guise de ne point pénétrer plus avant. La Cour vouloit attendre le succès d'une négociation , que la Reine devoit tenter avec le Roi de Navarre , pour tâcher d'en venir à un accommodement ; mais comme il s'agissoit toujours de com-

mencer par le faire rentrer dans le sein de l'Eglise, les Conférences n'eurent aucun effet. 1586.

Pendant ce tems-là, le Duc de Guise qui n'avoit pas daigné consulter le Roi sur ses dernières expéditions, ne se trouva pas disposé à lui obéir, lorsque le Monarque lui fit sçavoir ses volontés. Se voyant déjà maître de Donzi & de Rocroi, il s'empara de Raucour; & passant la Meuse, il alla ravager les terres du Duc de Bouillon, jusqu'aux portes de Sedan. Les malheureux Habitans de cette contrée & des Villes voisines, se trouverent réduits alors à la plus affreuse misère; car tandis que le Duc de Guise mettoit tout à feu & à sang sur les terres des Huguenots, la garnison de Jamets, Ville Protestante, alla faire des courses sur le territoire de Verdun & des environs, & mit tout au pillage chez les Catholiques.

Le Duc de Guise ravage le territoire de Sedan.

Telles furent de ce côté-là les occupations réciproques des Catholiques & des Protestans pendant la fin de cette année; mais dans la suivante on vit d'autres événemens bien plus considérables, & par eux-mêmes &

par les révolutions qu'ils occasionnent dans l'Etat.

1587. L'année 1587, s'ouvrit par une scène des plus tragiques, qui faisoit d'étonnement toute l'Europe. On vit périr indignement par la main d'un Bourreau, Marie Stuart, Reine d'Ecosse, Reine Douairiere de France; & qui de plus joignoit à ces augustes qualités, celle de parente des Guises, titre qui dans une conjoncture différente auroit peut-être mieux valu que les deux autres; mais il ne pouvoit servir alors qu'à accélérer la perte de cette Princesse. Elisabeth connoissoit tout le manège des Guises; elle sçavoit que c'étoit à leur instigation qu'il y avoit eu tant de conspirations formées contre elle dans le sein de ses Etats: ne pouvant s'en venger sur eux, elle fit tomber tout le poids de sa colere sur l'infortunée Marie Stuart, qui après une longue prison, eut enfin la tête tranchée en Angleterre au mois de Février 1587.

Mort tragique de Marie Stuart, Reine d'Ecosse.

Le supplice de Marie Stuart anime le peuple contre les Huguenots.

Les Guises firent usage d'un attentat aussi odieux, pour animer de plus en plus les peuples contre les Huguenots: ils leur représenterent cette Princesse comme une Victime infor-



runée, qu'Elisabeth avoit sacrifiée à sa Religion, & comme un exemple terrible des traitemens dont étoient menacés les Catholiques de France, si jamais le Roi de Navarre parvenoit au Trône. Les Prédicateurs secondèrent les Guises par leurs déclamations; & ils réussirent ainsi à réchauffer le peuple, pour la continuation d'une guerre dont il commençoit à être bien ennuyé.

La mort de la Reine d'Ecosse fournit aux ennemis du Roi de nouveaux prétextes pour le rendre odieux. On assuroit que ce Monarque n'avoit agi que mollement pour obtenir la grace de cette Princesse : il y en avoit même qui prétendoient qu'il avoit travaillé sous-main à la perdre, à cause de la haine qu'il portoit aux Princes de sa Maison. Ces bruits injurieux ne prirent que trop de faveur dans les esprits. Les divisions augmentèrent, & dès-lors il n'y eut plus d'apparence de pouvoir reprendre aucune des mesures qu'on avoit imaginées pour rétablir la paix.

Pour faire tomber toutes les plaintes, il auroit fallu que le Monarque eût été en état de venger la majesté

1587. royale , indignement flétrie dans la personne de la Reine d'Ecosse ; mais la situation des affaires ne le permettoit pas. Lui-même se voyoit outragé de plus en plus par l'insolence des Ligueurs , qui non-contens de l'insulter jusques dans sa Capitale , par des sermons fanatiques & des libelles diffamatoires , travailloient enfin à conspirer contre sa propre personne.

Ils y auroient sans doute réussi bien plutôt qu'ils ne firent , si l'un d'entre eux ne se fût senti tourmenté de vifs remords , qui l'engagerent à révéler tout ce qui se passoit. Ce fut alors que l'on fut informé d'une Ligue particulière , que quelques cerveaux brûlés de la grande Ligue avoient imaginée , pour mettre tout Paris dans leurs intérêts. On appella cette nouvelle faction *la Ligue des seize* ; ce n'est pas que ce nombre désignât la quantité des personnes qui y étoient entrés , car il y en avoit bien davantage ; mais on la nomma ainsi à cause des seize quartiers de Paris , qu'ils distribuerent à quelques-uns d'entr'eux , pour y tramer leurs intrigues , & y communiquer les décisions de leur Conseil.

Ligue des  
Seize.

Cette nouvelle confédération fut 1587. imaginée d'abord par un Bourgeois de Paris, nommé la Rocheblond, qui <sup>Son origine</sup> la communiqua à Jean Prevôt, Curé de Saint Severin ; à Jean Boucher, Curé de Saint Benoît, & à Matthieu de Launai, Docteur en Théologie, tous zélés Ligueurs, & déjà connus par leurs emportemens. Ils approuverent le projet de la Rocheblond, & travaillèrent chacun de leur côté à rassembler des Sujets, capables par leur adresse & leur intrigue, de s'acquérir quelque crédit parmi le peuple, & de le faire mouvoir selon les vûes qu'ils jugeroient à propos de lui inspirer.

On vit donc entrer dans cette union quantité de personnes, dont la plupart ruinés de dettes, ou chargés de crimes, ne cherchoient que l'occasion d'une guerre civile, pour rétablir leurs affaires au moyen du pillage, ou pour s'assurer de l'impunité de leurs forfaits, par la difficulté que l'on auroit à exercer la Justice dans ces tems de confusion.

Le Curé de Saint Benoît, qui étoit un des plus furieux, comme on le verra dans la suite, eut la présidence

x 5 8 7. des Conseils qui furent tenus à ce sujet. On conféra d'abord dans l'appartement qu'il occupoit en Sorbonne ; mais le bisarre assemblage de ceux qui se trouvoient à ces Conférences , convenant peu dans une maison telle que la Sorbonne , Boucher prit un logement au Collège de Fortet. Ce fut-là que l'on jeta les fondemens de cette nouvelle association , si funeste par les excès où elle se porta dans la suite. Le Collège de Fortet fut décoré en conséquence du titre de *Berceau de la Ligue des Seize*.

Le Duc  
de Guise  
approuve  
la Ligue  
des Seize.

Le Duc de Guise dut être un peu piqué de la naissance de cette faction , car elle se forma à Paris sans sa participation ; il n'en fut instruit que lorsque les Chefs la virent un peu nombreuse ; ils lui écrivirent alors pour lui en faire part , & lui demander la permission d'établir des correspondances entre leur association & la Ligue générale. Le Prince voyant que par ce moyen la Capitale alloit être entièrement dévouée à ses intérêts , y mit volontiers son attache , & n'agit plus que de concert avec les Seize.

La conduite du Duc de Guise dans cette conjoncture , ne s'accordoit

gueres avec les engagements qu'il avoit pris dans le tems du Traité de Nemours : car l'un des articles portoit qu'on renonceroit à toutes Ligues particulieres , tant au dedans qu'au dehors du Royaume. Il avoit fait un serment solennel , d'observer scrupuleusement toutes les conditions de ce Traité, dont celle-ci étoit une des plus essentielles ; mais quand on le laisse une fois emporter par l'impétuosité de ses passions, les perfidies & les parjures ne font plus qu'une impression passagere , qui se dissipe promptement.

La Ligue des Seize ainsi autorisée , s'accrut donc considérablement au milieu de Paris , sans que le Roi s'en apperçût : il fut près de deux ans à l'ignorer ; mais le Duc de Guise ayant formé le dessein de faire surprendre la Ville de Boulogne sur mer , ce projet fut communiqué au Seize , qui ne manquerent pas de l'approuver. L'un d'entr'eux qui se reprochoit depuis long-tems de participer à tant de Conseils , où il s'agissoit toujours de cabale contre le Roi & contre l'Etat , prit enfin le parti de révéler tout ce mystère.

On découvre les menées de cette Ligue.

1587. Ce Ligueur s'appelloit Nicolas Poulain, & étoit Lieutenant du Pré-vôt de l'Isle. Il avoit pris des liaisons depuis long-tems avec un Sergent, nommé Michelet, & avec Buffi le Clerc, autrefois Maître en fait d'Armes, & alors Procureur au Parlement, l'homme le plus factieux & le plus entreprenant que l'on pût imaginer. En reconnoissance de l'ancienne amitié, Buffi & Michelet allèrent trouver Poulain, & le sollicitèrent si vivement d'entrer dans leur Ligue, qu'enfin il y consentit, dans l'espérance, comme on lui avoit fait entendre, qu'il feroit rapidement fortune.

Comme on n'avoit exigé de lui qu'une promesse de faire tout ce qui dépendoit de lui, pour l'avancement de la Religion Catholique, il n'avoit fait aucune difficulté de prendre cet engagement; mais lorsqu'il eut assisté à quelques-unes des Assemblées, il découvrit aisément que le progrès de la Religion n'étoit qu'un prétexte dont on avoit voulu l'amuser, & qu'au fond il ne s'agissoit que de se révolter ouvertement contre toute autorité, & nommément contre le Roi. Fâché alors de s'être engagé si avant, il auroit

auroit bien voulu pouvoir se retirer ; 1587.  
 mais comme il y avoit tout à craindre  
 de la part de gens qui paroissent en  
 disposition de ne rien ménager , il se  
 comporta avec le plus de retenue  
 qu'il lui fut possible , & se trouva  
 assidûment à toutes les Assemblées ,  
 comme s'il leur eût été sincèrement  
 attaché.

Ce fut donc par son moyen que la  
 Cour scût le détail de l'entreprise con-  
 certée contre Boulogne sur mer , par  
 le Duc de Guise avec Mendoza , Am-  
 bassadeur d'Espagne , grand protec-  
 teur de la Ligue. L'Espagnol avoit  
 promis que dès qu'on seroit maître de  
 cette Place , & que son Port seroit  
 libre , il y feroit entrer sa flotte , &  
 que toutes ses troupes y débarque-  
 roient pour aller joindre celles de la  
 Ligue.

Le Duc de Guise manda cette gran-  
 de nouvelle aux Ligueurs de Paris , &  
 les informa en même tems des mesu-  
 res qu'il alloit prendre pour l'exécu-  
 tion de cette entreprise , qui en effet  
 ne pouvoit manquer de réussir , si le  
 Roi n'eût été averti assez à tems pour  
 y mettre ordre.

Mais Poulain s'étant trouvé présent

*Tome XVII.*

R

Projet du  
 Duc de  
 Guise sur  
 Boulogne.

1587. à l'Assemblée, où l'on avoit parlé de cette expédition, il en instruisit la Cour par le ministère du Chancelier, à qui il révéla tout ce qu'il avoit appris. On donna des ordres en conséquence, & les précautions furent si bien prises, qu'un Prevôt de Maréchaussée, nommé Vetus, qui devoit commencer d'abord à s'insinuer dans la Place, fut arrêté dans le tems qu'il s'attendoit à se rendre maître de la Porte. La même chose pensa arriver au Duc d'Aumale, que le Duc de Guise avoit chargé de la conduite de cette affaire. Il s'étoit embusqué près de la Place avec un corps d'élite, & parut subitement pour favoriser l'irruption du Prevôt; mais le Gouverneur ayant aussi-tôt donné ordre de baisser la herse, fit en même tems tirer quelques volées de canon, qui obligerent le Duc d'Aumale de se retirer à la hâte.

L'entre-  
prise ne  
réussit pas.

Sous tout autre gouvernement que celui d'un Prince aussi foible que Henri III, les auteurs d'une telle entreprise auroient été sévèrement punis; aussi-bien que tous ceux qui y avoient participé; mais cette affaire n'eut alors aucune suite: on fit ac-



croire au Roi que cet événement, en apparence si contraire à son autorité, n'avoit été occasionné que par la haine que l'on avoit pour le Duc d'Épernon, qui commandoit dans le Boulonnois. Le Monarque se contenta de cette frivole excuse ; il accorda même au Duc de Guise la liberté du Prevôt Verus ; & l'on souffrit qu'il vînt à Paris, où il fut extrêmement fêté par la faction des Seize. La Cour fut informée de tout ce détail, & ne prit cependant aucune mesure pour remédier aux désordres : on se contenta d'ordonner à Poulain de continuer à se conserver parmi les Ligueurs ; & de rendre compte de tout ce qui se passoit parmi eux.

On ne tarda pas à apprendre des nouvelles d'une bien plus grande conséquence. Les factieux encouragés par la mollesse du gouvernement, entreprirent de pousser leur révolte aux dernières extrémités, sans même consulter le Duc de Guise, ni écouter le Duc de Mayenne, qui venoit de se rendre à Paris. On sçavoit bien qu'ils avoient l'un & l'autre les mêmes vûes que les Ligueurs ; mais ils étoient plus mesurés pour le choix des

1587. moyens, ou du moins ils vouloient prudemment prendre des sûretés avant d'agir à force ouverte. Les Seize au contraire, emportés par une aveugle fureur, étoient incapables d'aucun ménagement; & l'on sçut par ce même Poulain, qu'après avoir fait un amas considérable d'armes de toute espèce, pour lesquelles on avoit déjà dépensé six mille écus d'or, ils avoient proposé entr'eux d'attenter à la personne du Roi.

Les Seize  
veulent se  
saisir du  
Roi.

On devoit attaquer ce Prince dans la rue Saint Antoine, lorsqu'il reviendrait de Vincennes, où il alloit souvent faire des parties de dévotion dans un Couvent, qu'il avoit fait construire au milieu du Bois. Ce Monarque ayant coutume de revenir presque sans escorte, on avoit projeté d'arrêter son carrosse, de tuer le Cocher, de disperser les Valets de pied, de se saisir du Roi, & de l'enfermer dans une petite tour, près de l'Eglise S. Antoine, jusqu'à ce que tous les Conjurés eussent pris les armes.

Ce projet ne fut point adopté, à cause des représentations qui furent faites aussi-tôt par quelques Membres

de l'Assemblée. On se récria sur la 1587:  
difficulté de l'entreprise; & sur les  
suites affreuses qui en résulteroient  
pour ceux qui s'en seroient mêlés, si  
l'affaire ne réussissoit pas. On conclut  
donc de ne point penser pour le pré-  
sent à rien attenter sur la personne du  
Roi; mais de s'attacher plutôt à se  
faire le plus promptement qu'il seroit  
possible des postes les plus avantageux  
de la Ville, tels que le grand & le  
petit Châtelet, le Temple, l'Hôtel-  
de-Ville, & surtout la Bastille,  
après quoi on investiroit le Louvre.  
On ne parloit de rien moins ensuite,  
que d'égorger la plupart de ceux du  
Conseil; les uns vouloient qu'on fit  
le même traitement au Roi, qu'ils  
traisoient de tyran & de protecteur  
de l'hérésie; d'autres opinoient seule-  
ment à le renfermer dans un Monaste-  
re: en un mot, chacun proposoit des  
partis plus ou moins violens à l'égard  
du Roi; & ils ne s'accordoient que  
sur un seul point, qui étoit d'ôter à  
ce Prince le gouvernement de l'Etat,  
de supprimer le Parlement, d'en  
composer un nouveau, qui ne seroit  
que de Ligueurs; enfin il changeoient  
toute la face du Gouvernement, &

Desseins  
de la Ligue  
des Seize.

1589. ils appelloient cela mettre Paris en liberté.

Le Duc  
de Guise  
tâche de  
modérer les  
emporte-  
mens des  
Seize.

C'étoit bien le dessein des Guises d'en venir à ces extrémités ; mais ils ne vouloient pas aller si vite. Il y avoit des mesures à prendre, & il falloit du tems pour y réussir. Le Duc de Guise écrivit à ce sujet aux Chefs des Seize, pour les prier d'agir avec un peu plus de modération ; & il manda en même tems au Duc de Mayenne, son frere, de faire tous ses efforts pour tempérer le zèle ardent des Ligueurs.

Mayenne qui se voyoit alors exposé dans Paris au milieu d'un peuple séditieux, & en butte à une Cour, foible à la vérité, mais à laquelle il pouvoit prendre quelques accès de vigueur, dont il risquoit d'être la victime, n'étoit point du tout à son aise ; il essaya cependant d'observer avec les factieux la conduite que son frere lui prescrivait, mais ce fut inutilement ; de sorte que peu après, il lui manda qu'il ne pouvoit plus y tenir, & que son parti étoit pris de se retirer au plutôt.

Le Duc de Guise, effrayé de la résolution de son frere, écrivit au plus

vite, pour le prier de ne la point mettre en exécution. Il lui représenta qu'en abandonnant la partie, il alloit tout perdre; que les Ligueurs, livrés à eux-mêmes, gâteroient toutes les affaires; parce que la Cour, les voyant sans un Chef de considération, séviroit bien plus hardiment contre eux; il ajouta que ceux qui seroient attretés, pourroient dévoiler tout le mystère pour se tirer d'embarras; & qu'une découverte aussi funeste, seroit inmanquablement la ruine des Princes de leur Maison, contre lesquels on n'étoit déjà que trop animé.

Le Duc de Guise exhorte son frere à ne point s'éloigner de Paris.

Mayenne prit donc le parti de rester, mais il ne se montra nulle part; il demeura dans son Hôtel, où il garda le lit pendant quelques jours, sous prétexte de maladie. Pendant ce temps-là, les Seize continuant toujours de former les desseins les plus révoltans, résolurent enfin d'éclater. Ils choisirent un jour que le Roi devoit se rendre à la Foire Saint Germain; & ils concerterent d'exciter une émeute populaire dans cet endroit, qui est déjà fort tumultueux par lui-même, & de profiter de cette occasion pour enlever le Roi.

Les Ligueurs projettent d'enlever le Roi à la Foire Saint Germain.

1587.

Ce Prince ayant été averti de ce complot par le fidele Poulain, se garda bien d'aller à la Foire. Il y envoya à sa place le Duc d'Epemon, qui y entra bien accompagné. Mais son cortège n'empêcha pas qu'il ne fût insulté : les Ecoliers de l'Université s'attrouperent en armes, & commencerent le tumulte en chargeant vigoureusement son escorte. Le Duc voyant que la chose alloit devenir extrêmement sérieuse, ne pensa qu'à faire retirer les gens, en faisant toujours bonne contenance : il parvint enfin à se mettre en sûreté, & il se trouva fort heureux d'avoir réussi à ne pas se laisser envelopper par ces mutins.

Le Roi en conséquence de cet événement, & des autres complots dont il étoit instruit, rassembla promptement ses troupes. Il mit des corps-de-gardes à toutes les portes de la Ville, & fit occuper le Temple, l'Arsenal, les deux Châtelets & autres Places, par des Officiers dont il étoit sûr, & manda en même tems aux Gardes Françoises & Suisses, qui étoient éloignées de Paris, de s'approcher au plutôt, & de se rendre à S. Denis.

Ces différentes mesures jetterent

Mayenne dans une telle inquiétude , & 5. 8. 7. qu'il ne lui fut plus possible de rester davantage à Paris : il en sortit avec précipitation , & alla trouver le Duc de Guise , à qui il fit les plaintes les plus amères contre la frénésie des Ligueurs , qui par la fureur de leurs empressemens avoient risqué à lui faire perdre la liberté , & peut-être la vie.

Le Duc de Guise s'emporta vivement contre les Seize ; il envoya à Paris un Gentilhomme , nommé Menneville , qui vint de sa part leur faire de vifs reproches sur ce qu'ils se conduisoient à leur tête , sans daigner prendre conseil de ceux qui étoient capables de les diriger dans leurs desseins ; & il leur fit dire que si par la suite il leur arrivoit encore de rien entreprendre sans le consulter , il les laisseroit conduire leurs affaires comme ils le jugeroient à propos , & que pour lui , il sauroit bien agir sans eux.

Plaintes  
du Duc de  
Guise contre les  
Seize

Les Seize furent un peu étonnés des menaces de ce Prince , ils cherchèrent à s'excuser du mieux qu'il leur fut possible ; & ils engagèrent Menneville à employer en leur faveur,

1587. le crédit qu'il avoit sur le Duc. Ce Gentilhomme trouva d'abord le ra-commodement fort difficile ; mais une chaîne d'or , dont on lui fit présent , leva les obstacles ; & il promit de faire leur paix , pourvû qu'ils fussent plus dociles à l'avenir.

Le Duc de Guise avoit appréhendé avec raison , que les extrémités auxquelles les Ligueurs s'étoient livrés , ne fissent enfin sortir le Roi de son indolence , & ne l'engageassent à prendre des mesures pour abattre un parti , qui ne respiroit que la fureur & la rebellion ; mais il ne tarda pas à se rassurer sur les nouvelles qu'il reçut de Paris. Le Roi content d'avoir pourvû à la défense des postes principaux de sa Capitale , oublia tout-à-coup ce qu'on avoit osé entreprendre contre sa propre personne , & il ne pensa pas même à faire informer contre les Chiefs de la sédition.

Cette lâche indifférence dans des conjonctures aussi pressantes , tranquillisa le Duc de Guise , & lui laissa la liberté d'agir sur la frontière , où il continuoit toujours de harceler les Huguenots , soit par lui-même , soit par ses Lieutenans.



Après avoir ravagé pendant quel- 1587.

que tems différentes Places apparten-  
nantes au Duc de Bouillon , il voulut  
tenter de se rendre maître des Châ-  
teaux de Daigni & Givonne , situés  
aux environs de Sedan ; il s'avança à  
cet effet pour les reconnoître en per-  
sonne ; mais cette démarche ne lui  
réussit pas. Le Duc de Bouillon , ac-  
compagné de quelques braves de ses  
amis , vint tomber sur lui avec une  
impétuosité qui déconcerta les Ca-  
tholiques : ils furent enfoncés ; &  
quelqu'effort que pût faire le Duc de  
Guise , il lui fut impossible de les  
rallier. Son détachement fut mis en  
déroute ; lui-même ne se sauva qu'a-  
vec beaucoup de peine , & il perdit  
même son manteau. Il ne fut pas plus  
heureux , lorsque quinze jours après,  
il voulut faire une entreprise sur Ja-  
mets ; la garnison se défendit avec  
vigueur , & fit une sortie dans la-  
quelle , après avoir tué un grand nom-  
bre de Catholiques , elle mit le reste  
en fuite.

Entreprises  
du Duc de  
Guise sur  
les Villes  
de la Prin-  
cipauté de  
Sedan.

Le Duc de Guise voyant qu'il n'a-  
voit point de forces suffisantes , pour  
s'emparer de cette Place , eut recours  
à l'intrigue ; il forma une intelligence

1587. avec un Capitaine de la garnison de Jamets, homme de main & capable de conduire une entreprise : cet Officier promit de lui livrer la Place, avec le secours de quelques autres Capitaines qu'il mit dans son secret ; mais la mèche fut éventée par la vigilance du Gouverneur, qui fit trancher la tête à ces traîtres, & la conjuration s'évanouit.

Le bruit s'étant répandu alors que les troupes que les Princes d'Allemagne envoient aux Protestans de France, étoient prêtes à entrer dans le Royaume. Le Duc de Guise écrivit en Cour, pour qu'on lui donnât une armée suffisante pour défendre la frontière. Les nouvelles qu'il reçut peu après, lui donnerent quelque espérance que l'on seconderoit ses desirs. Le Roi qui jusques-là avoit passé son tems en festins, en bals & en processions, avoit enfin résolu de se mettre à la tête de ses troupes, pour faire tomber les reproches que les Prédicateurs & les Emissaires des Guises, lui faisoient publiquement, d'entretenir des liaisons avec les Huguenots, & en particulier avec le Roi de Navarre.

Le Roi  
veut se  
mettre à la  
tête de ses  
troupes.

Ce dernier reproche étoit fondé sur ce que le Roi, en conséquence de la découverte de la Ligue des Seize, avoit encore tenté une nouvelle démarche auprès de ce Prince, pour le déterminer à rentrer dans la Religion Catholique. Il lui avoit fait représenter que sans cela, il ne pouvoit pas espérer de posséder une Couronne, sur laquelle à la vérité il avoit droit par sa naissance; mais dont il se verroit privé infailliblement par l'animosité des peuples, qui étoient plus déterminés que jamais à ne point se soumettre à un Prince Huguenot.

1587.  
Il fait une nouvelle tentative auprès du Roi de Navarre.

Le Roi de Navarre aussi touché de la foiblesse de ce Prince, que de l'insolence de ses Sujets, ne crut pas cependant devoir prendre le parti qu'on lui proposoit; il répondit que quand même il changeroit de Religion, les factieux n'en seroient pas plus soumis, & que l'esprit de révolte qui les animoit, leur fourniroit toujours des prétextes pour avoir les armes à la main. Au reste, il fit dire au Roi que s'il vouloit demeurer neutre dans cette affaire, il se chargeoit lui seul d'attaquer de front les Ligueurs, & de lui

Réponse de ce Prince.

§ 87. rendre un bon compte du dernier de ces factieux.

Cette généreuse proposition ne fit d'autre effet sur le Roi, que de le plonger dans le plus grand embarras. Il avoit lui-même autorisé la Ligue, il en ressentait alors les pernicious effets : il vouloit la paix, & il se voyoit contraint de faire la guerre ; ses ennemis étoient ses propres Sujets, & il ne pouvoit que perdre, soit que la victoire se déclarât pour lui, ou qu'elle lui fût contraire.

Pendant les clameurs des Seize & de leur cabale, déterminèrent enfin le Roi à se mettre en campagne : la Reine-mère de son côté étoit la première à l'y engager ; mais elle voulut auparavant ménager au Duc de Guise une entrevue avec le Roi, dans l'espérance que ce seroit un moyen de lever les soupçons, que le Monarque avoit à si juste titre contre ce Prince ambitieux.

Entrevue  
du Roi avec  
le Duc de  
Guise.

Le rendez-vous fut donné à Meaux, où le Duc de Guise eut avec le Roi une assez longue conférence sur les mesures qu'il falloit prendre, pour diriger utilement les opérations de la Campagne. La conversation ayant

tourné insensiblement sur les mal- 1587  
 heurs inévitables d'une guerre intes-  
 tine, le Roi fit connoître au Duc  
 qu'il feroit bien charmé que l'on pût  
 trouver des moyens pour donner la  
 paix à son Royaume. Le Duc de  
 Guise répondit qu'il ne pouvoit rien  
 résoudre à ce sujet, sans avoir con-  
 sulté les Princes de sa Maison, ses  
 amis & ses alliés, dont les intérêts  
 étoient absolument inséparables les  
 uns des autres. Le Roi frappé de cette  
 réponse, ne put s'empêcher de laisser  
 appercevoir combien il étoit indigné  
 de voir les intérêts de l'Erat balancés  
 par ceux d'une maison particuliere. Il  
 termina cette entrevûe par donner  
 des ordres pour la marche des trou-  
 pes, qui devoient s'opposer aux Al-  
 lemans qui approchoient des fron-  
 tieres; mais au reste, l'entrée de ces  
 Etrangers dans le Royaume l'inquié-  
 toit beaucoup moins, que le danger  
 dont il se voyoit menacé par les des-  
 seins ambitieux du Duc de Guise.

Le Roi fort  
 mécontent  
 de cette  
 Conféren-  
 ce.

Il lui promit cependant le com-  
 mandement d'une armée; pour gar-  
 der les frontieres de Champagne; il  
 en envoya une autre dans la Guyen-  
 ne, sous les ordres du Duc de Joyeuse.

§ 7. pour fermer les passages au Roi de Navarre, qui paroissoit avoir dessein de traverser le Royaume, pour aller au-devant des secours que les Princes Allemands lui envoioient. Le Roi se réserva la troisième armée, avec laquelle il comptoit défendre le passage de la Loire.

Le Duc de Guise qui pressentoit par les dispositions du Roi à son égard, que l'armée dont il venoit de lui donner le commandement, ne seroit peut-être pas-prête à marcher aussi promptement, que les circonstances l'exigeoient, s'adressa au Duc de Parme & à Montluc de Balagni, Gouverneur de Cambrai, qui lui envoient promptement l'un & l'autre quelques détachemens de bonnes troupes, avec lesquelles il s'avança vers la Lorraine, où le Souverain de ce Pays le pressoit de se rendre au plutôt pour le secourir contre les Allemands, dont on appréhendoit l'arrivée de jour en jour; en effet, le Duc de Guise ne fut pas si-tôt arrivé à Nancy, que ses Espions vinrent l'avertir, que l'armée Allemande se préparoit à entrer en Lorraine, & qu'elle alloit passer les montagnes de

Vosge, par le défilé de Phaltzbourg. 15873

Elle les passa en effet, & perça assez facilement en Lorraine, malgré les efforts du Duc de Guise & du Duc de Lorraine lui-même, qui firent l'un & l'autre les mouvemens les mieux entendus; mais le peu de troupes qu'ils avoient, les mit dans la nécessité de ne s'avancer qu'avec les plus grandes précautions, & de rester presque toujours sur la défensive.

Arrivée des  
Allemands  
en Lorrain,  
ne.

Les troupes Allemandes ayant donc réussi à s'établir dans la Lorraine, leur Généraux tinrent Conseil, pour délibérer si l'on feroit la guerre dans ce Pays, ou si l'on ne feroit pas mieux de pénétrer en France, pour aller joindre le Roi de Navarre. Les sentimens se trouverent d'abord assez partagés: les uns opinoient pour le dernier avis; parce qu'en effet, l'objet principal étant d'aller secourir le Roi de Navarre, on ne pouvoit faire trop de diligence, pour lui conduire les troupes qu'il attendoit avec beaucoup d'impatience.

D'un autre côté, on fit faire attention que quoique cette armée fût destinée pour le Roi de Navarre, il étoit vrai cependant que le but de leur

1587. armement étant d'attaquer ceux que l'on sçavoit être les auteurs des troubles de France, il falloit profiter de l'occasion, & tomber sur les Princes Lorrains, qui étoient l'unique cause des malheurs qui affligeoient ce Royaume; que d'ailleurs le meilleur moyen de terminer toutes les querelles, étoit de faire de la Lorraine le théâtre de la guerre; parce que les Princes de ce nom étant intimement liés avec la Reine-mere, ils ne manqueroient pas de chercher à sauver leur Pays du pillage, en faisant agir vivement cette Princesse pour procurer la paix à l'Etat.

Les Alle-  
mans rava-  
gent la  
Lorraine.

Cet avis l'emporta, & l'on resta en Lorraine un mois entier, pendant lequel on ruina absolument le pays; tout ce que put faire le Duc de Guise, n'ayant pas assez de troupes pour les attaquer, ce fut de les empêcher du moins de s'emparer d'aucune Place considérable.

Ils réussirent cependant à se rendre maîtres de Sarrebourg, qu'ils abandonnerent presqu'aussi-tôt, après avoir pillé tout ce qu'il y avoit: ils firent ensuite quelques tentatives sur Blamont & Luneville, d'où ils furent



vigoureusement repoussés. Peu après 1587 ils passèrent la Moselle, & entrèrent dans le Comté de Vaudemont.

Le Duc de Guise se mit aussi-tôt en marche avec l'armée Lorraine, & alla les harceler au Pont Saint Vincent. Il y eut dans cet endroit une vive escarmouche, durant laquelle le Duc de Guise, ayant fait une évolution avec quatre cens chevaux pour surprendre l'ennemi, pensa lui-même être enveloppé. Mais ce Prince se conduisit avec tant d'habileté, qu'il fit sa retraite en présence de l'ennemi, & alla rejoindre le gros de son armée.

Le Duc de Guise harcele les Allemands au Pont S. Vincent.

Les Généraux de l'armée Allemande ayant passé la Meuse peu après à Neuchatel, s'arrêtèrent quelque temps pour faire rafraîchir leurs troupes, & pour délibérer sur la route qu'ils prendroient. La pluralité des avis décida pour s'approcher promptement de la Loire, afin d'aller joindre le Roi de Navarre le plutôt qu'il seroit possible; on se mit aussi-tôt en marche; & après avoir traversé une partie de la Champagne & de la Bourgogne, les Allemands passèrent la Seine à Châtillon, & ensuite l'Yonne à Mailly-la-Ville; & s'étant avancés

Les Allemands traversent la Champagne & la Bourgogne.

2587. jusqu'à un endroit appelé Arsy, où le chemin se partage en deux routes, dont l'une conduit vers la source de la Loire, & l'autre dans l'intérieur de la France, ils rencontrèrent Louis de Harlai, sieur de Monglas, qui venoit les assurer de la part du Roi de Navarre, que ce Prince se préparoit à venir au-devant d'eux. Cette nouvelle leur fit encore hâter leur marche, & ils percerent jusqu'à la Charité dans le dessein d'y passer la Loire.

Le Duc  
de Guise  
le. cotoye  
pendant  
leur mar-  
che.

Le Duc de Guise avoit toujours cotoyé les Allemans pendant leur marche, les harcelant sans cesse, leur enlevant leurs fourageurs, & faisant en un mot tout son possible pour leur couper les vivres; mais il ne s'étoit point encore trouvé assez fort pour les attaquer directement; car dès que ces troupes eurent passé la Meuse, le Duc de Lorraine qui jusques-là avoit accompagné le Duc de Guise, fit alors sa retraite dans son Duché, sous prétexte qu'il ne pouvoit entrer dans le Royaume avec son armée, sans la permission du Roi. Cette retraite affoiblit considérablement le Duc de Guise, de sorte qu'à peine lui resta-t-il quatre mille hommes; car

selon qu'il l'avoit prévu , le Roi ne se pressa pas de lui envoyer des troupes. 1587.

Ce fut avec cette poignée de monde, qu'il réussit cependant à désoler les troupes Allemandes pendant toute leur marche; il les suivit ainsi jusqu'en Bourgogne , où il se trouva enfin un peu plus en état d'agir au moyen de quelques détachemens, que les Ducs de Mayenne, d'Aumale & d'Elbœuf, lui amenèrent à Joigni ; il commença alors à se montrer avec plus de hardiesse , & les Allemans ne tarderent pas à s'appercevoir de ce qu'ils avoient à craindre de l'activité de ce Prince.

Ils comptoient cependant toujours se mettre à couvert de sa poursuite en gagnant la Loire, par l'espérance qu'ils avoient de se voir bientôt réunis au Roi de Navarre ; mais les choses avoient bien changé de face. Le Roi de Navarre ne parut point , parce qu'il étoit occupé ailleurs , comme je le dirai dans un moment : d'un autre côté, le passage de la Loire se trouva impraticable , de sorte qu'il fallut tourner ses pas d'un autre côté.

Les Allemans apprirent en arrivant près de la Charité , qu'on avoit jetté

Les Alle-  
mans sont  
arrêtés au

1587. une bonne garnison dans la Place , & passage de qu'elle étoit actuellement en état de la Loire. faire une vigoureuse défense : ils furent informés en même tems que tous les autres passages de la Loire étoient ou rompus , ou bien gardés ; & qu'enfin le Roi venoit d'arriver à l'autre bord de la rivière avec une puissante armée , pour leur disputer le passage.

Les Généraux Allemans furent très-déconcertés , lorsqu'ils virent par eux-mêmes qu'il ne leur étoit pas possible de rien entreprendre ; ils firent des plaintes très-âmes aux Seigneurs François , qui étoient venus les recevoir sur la frontière , & leur reprocherent de les avoir introduits dans le Royaume , pour les y faire périr , sans avoir eu la gloire de mettre l'épée à la main. Comme on étoit déjà à la mi-Octobre , & que l'on ne parloit pas de leur assigner du moins des quartiers , ni de donner de l'argent aux troupes , le Baron de Dohna , qui avoit été chargé par les Princes Allemans de la conduite de cette expédition , ne menaça de rien moins que de se retirer comme il pourroit en Allemagne , si l'on ne pensoit au plu-

tôt à pourvoir à la paye, à la subsistance & à la sûreté des troupes. I 5 87.

Ces menaces jointes aux murmures journaliers des Réîtres, qui demandoient leur paye d'une façon à faire craindre une révolte, intimidèrent les Généraux François; ils firent tout ce qu'ils purent pour apaiser ces bruits, & ils n'en vinrent à bout qu'en proposant de renoncer actuellement au passage de la Loire, & de conduire les troupes dans la Beauce, pays gras & fertile, où l'on trouveroit des vivres en abondance, & où d'ailleurs on n'auroit point de surprise à craindre, parce que toute cette contrée étoit à découvert.

Murmures  
des Réîtres.

Les Alle-  
mans se ré-  
pandent  
dans la  
Beauce.

Ce projet ayant été adopté, on envoya un Exprès au Roi de Navarre, pour l'informer du parti que l'on prenoit, & on le pria de ne pas différer plus long-tems de se présenter vers la Loire, ou du moins d'y envoyer quelqu'un de ses principaux Officiers avec des troupes, au-devant desquelles on ne manqueroit pas de se rendre; dès qu'on seroit averti de leur marche. Le rendez-vous fut indiqué à Monforeau; où les troupes Allemandes pouvoient aller facile-

« 5 8 7. ment en traversant le Vendômois.

Les Allemans s'étant donc mis en marche en conséquence de cette résolution, prirent leur route le long de la rivière de Loin, passèrent à Châtillon, & allèrent ensuite du côté de Montargis. Le Duc de Guise qui ne les quittoit point de vûe, alla se camper à Courtenai au-delà du Loin, pour se placer entre Paris & les Allemans, afin d'empêcher les courses qu'ils auroient pu faire aux environs de cette Capitale.

Dans le tems qu'il s'établissoit dans ce quartier, ses Couteurs étant venu l'avertir que les Allemans traversoient la plaine entre Gien & Montargis, il chargea la Châtre d'aller se jeter dans cette dernière Place, & de le faire informer au plutôt de l'endroit où les ennemis camperoient. On vint lui rapporter dès le soir même que le Baron de Dohna avoit pris son logement à une lieue de Montargis, dans un endroit appelé Vimori; qu'il avoit avec lui sept ou huit Cornettes de Réîtres, & que le reste de ses troupes étoit répandu dans les environs pour la commodité de la subsistance.

Le

Le Duc de Guise après avoir rêvé 1587.  
 un moment , fit sonner le boute-selle, & ordonna que dans une heure tout  
 fut prêt à marcher. Le Duc de Mayenne, qui étoit venu joindre son frere ,  
 fut fort étonné d'une résolution aussi  
 prompte , surtout n'ayant avec lui  
 que très-peu de troupes en comparai-  
 son des ennemis: Il lui fit à ce sujet  
 de très-fortes représentations ; mais le  
 Duc de Guise qui étoit plein de son  
 projet , répondit avec vivacité : *Ceux  
 qui ne sont pas d'humeur de combattre ,  
 peuvent demeurer ici ; ce que je ne ré-  
 soudrai pas en un quart-d'heure , je ne  
 le résoudrois pas en toute ma vie ; &  
 dès l'instant il se prépara à partir.*

Le Duc  
 de Guise  
 attaque les  
 Allemans.

Il arriva à Vimori vers les sept  
 heures du soir, & fit attaquer ce Bourg  
 par le Capitaine S. Paul. Il fut bien-  
 tôt emporté, & on y mit le feu aussi-  
 tôt. Le Baron de Dohna étant sorti  
 de son quartier au bruit des armes &  
 de l'embrasement , courut à l'endroit  
 qu'il avoit désigné pour le ralliement  
 en cas d'attaque , & y rassembla une  
 partie de ses troupes , avec lesquelles  
 il fit une résistance très-vigoureuse ;  
 de sorte que le Duc de Guise ne  
 remporta gueres d'autres avantages ,

1587. que ceux qu'il avoit eus au commencement de l'action. D'ailleurs, il survint un orage affreux mêlé de tonnerre & d'éclairs, qui obligea absolument de terminer le combat. Cette attaque fut très-sanglante, & coûta presque également cher aux Catholiques & aux Huguenots.

Les Ligueurs ne manquèrent pas d'en parler comme d'une victoire complète. Selon leur relation, les Allemans avoit été mis dans une déroute entière; & il étoit resté sur la place une quantité considérable d'Officiers & de Soldats; ils en comptèrent même deux mille, au-delà de la totalité de ce qui étoit entré en France (a).

Le lendemain de l'action, le Duc de Guise envoya proposer au Baron de Dohna l'échange des drapeaux & des

(a) Voici ce que rapporte l'Etoile à ce sujet. *Le Jeudi 29 (Octobre) à Vimory, près Montargis, furent défaits les Réistres par les Ducs de Guise & de Mayenne: laquelle défaite fut aussy-tost publiée & imprimée à Paris avec les adjonctions accoustumées, faisant monter les cent au mil, & de fait par les supputations, le nombre des Réistres défaits se monte à près de 2000 davantage qu'il n'en est entré en France. L'Etoile, t. 1. p. 229.*



prisonniers, dont on s'étoit emparé 1 ; 8 7 ; de part & d'autre. Le Baron demanda du tems par rapport aux prisonniers : à l'égard des drapeaux, il refusa absolument d'en faire l'échange ; parce que ceux qu'il avoit pris, appartenoient aux principaux Officiers de l'armée Catholique ; au lieu que le Duc de Guise n'avoit enlevé que deux drapeaux, qui étoient ceux des Goujats de l'armée : en effet, ils portoient pour Enseigne une étoile, une étrille, une éponge & un peigne : le Baron se doutoit bien que le Duc de Guise, ni ses partisans, ne feroient pas trophée d'une pareille capture.

Mais ce qui fit le plus de peine au Général Allemand, ce fut la perte des équipages & d'une grande partie du bagage de ses gens ; elle fut cause que ses troupes se mutinèrent, principalement les Réîtres qui vouloient absolument se séparer de l'armée & retourner dans leur Pays : on réussit cependant à les apaiser, en leur promettant qu'ils auroient incessamment de quoi se dédommager de tout ce qu'ils avoient pu perdre.

Cette espérance les calma un peu ; & bientôt après ils reprirent leur pre-

1587. mier courage , en conséquence de la nouvelle qui se répandit alors de la grande victoire que le Roi de Navarre venoit de remporter sur les Catholiques. Dans le tems que ce Prince pressoit le départ des troupes Allemandes , & qu'il se préparoit à partir de Guyenne , pour aller au-devant d'elles vers la Loire , il fut informé que le Duc de Joyeuse , à la tête de l'armée Royale , venoit à lui pour le combattre. Le Duc étoit accompagné de la plus grande partie de la jeune Noblesse du Royaume , qui croyoit marcher à cette expédition , comme à une victoire certaine ; mais il en arriva tout autrement. Les deux armées s'étant trouvées en présence le vingtième d'Octobre , on se prépara de part & d'autre à donner des preuves de la bravoure la plus signalée.

Bataille de  
Courtras  
entre le Roi  
de Navarre  
& l'armée  
du Roi.

La conjoncture étoit décisive pour le Roi de Navarre ; tout étoit perdu pour la suite , s'il eût été vaincu dans cette occurrence. Aussi ce Prince ne négligea rien pour animer le courage de ses troupes : il parcourut tous les rangs ; & en passant près des Princes de Condé & de Soissons , qui étoient à leurs postes : *Souvenez-vous*, leur dit-

*il, que vous êtes du sang de Bourbon ;* 1587.

*Et vive Dieu, je vous ferai voir que je suis votre aîné. Et nous, répondirent ces Princes, nous vous montrerons que vous avez de bons Cadets.*

Le Roi de Navarre & ces deux Princes tinrent exactement leur parole : l'action s'étant engagée, on se battit de part & d'autre avec une égale fureur ; mais après différens avantages remportés tantôt par les Catholiques & tantôt par les Huguenots, la victoire se déclara entièrement pour le Roi de Navarre. Tel fut le succès de cette action mémorable, si connue sous le nom de bataille de Coutras.

Le Roi de Navarre remporte la victoire.

Indépendamment des drapeaux, du canon, & de tout le bagage dont les Huguenots s'emparèrent, les Catholiques perdirent dans cette action trois mille hommes d'Infanterie, beaucoup de Cavalerie, plus de quatre cens Gentilshommes, & beaucoup de Seigneurs de la plus haute Noblesse, du nombre desquels furent le Duc de Joyeuse, Général de cette armée, S. Sauveur son frere, & plusieurs Officiers Généraux.

Le Roi de Navarre de son côté, ne perdit que très-peu de monde, &

1587. de sorte qu'ils résolurent aussitôt d'envoyer au Roi des Députés, pour l'informer des raisons de leur entrée dans le Royaume. On reçut leurs excuses avec assez de froideur. Cependant après une réprimande un peu vive, le Roi leur dit qu'il vouloit bien croire qu'on les avoit trompés, mais qu'il en jugeroit par leur conduite.

Ils font  
leur Traité  
avec la  
Cour.

Ce Prince eut tout lieu d'être content. Il est vrai que quatre cens mille écus qu'on leur offrit, ne servirent pas peu à les déterminer à la retraite, de sorte qu'ils conclurent leur Traité avec la Cour. Cette résolution désola le Général Allemand, & jeta la consternation parmi ses troupes; mais dans le tems même que les Suisses plioient leurs bagages pour se retirer, il arriva un autre événement qui fut bien plus affligeant pour le parti Huguenot.

Le Duc de Guise qui ne s'occupoit que des moyens de détruire les Réitres par lui-même, afin d'avoir seul la gloire de cette expédition, épioit depuis quelque tems le moment favorable pour les attaquer à l'avantage. Ce Prince crut enfin l'avoir trouvé,

lorsqu'on vint lui apprendre que le Baron Dohna avoit pris son quartier à Auneau, petite Ville à deux lieues de Chartres. Le Baron avoit fortement sollicité pour qu'on le laissât entrer dans le Château ; mais le Capitaine avoit constamment refusé de lui ouvrir les portes. Il n'y avoit pas moyen d'espérer de réussir à le forcer, parce qu'on n'avoit point de canon ; d'ailleurs, le Général Allemand n'ayant dessein que de rester peu de jours dans cet endroit, il ne voulut point fatiguer ses troupes, pour une conquête qu'il devoit bientôt quitter : il se contenta donc de la promesse qu'on lui fit de donner des vivres à ses soldats ; du reste, l'on convint de part & d'autre de n'exercer aucune hostilité.

1587.  
Les Alle-  
mans s'éta-  
blissent à  
Auneau.

Le Duc de Guise informé du tems que les troupes Allemandes devoient séjourner dans ce quartier, trouva moyen de gagner le Capitaine du Château, & il le fit consentir à donner accès dans sa Place à quatre cens Arquebusiers, qu'il devoit y faire entrer pendant la nuit, la veille même du décampement des Réîtres. Il eut soin d'y envoyer des soldats d'élite,

Le Duc  
de Guise  
s'approche  
d'Auneau.

1587. & lui-même s'avança aux environs avec un corps de cinq mille chevaux. Tout cela se passa pendant la nuit du vingt-quatrième de Novembre.

Il attaque  
les Alle-  
mans.

Le lendemain , le Duc de Guise ayant entendu dès le grand matin le bruit des chariots que les Allemands mettoient de file pour leur départ , il fit marcher un de ses Officiers Généraux à la tête de quinze cens hommes, qui entrèrent sans résistance par une porte voisine du Château. Ils fondirent aussi-tôt avec impétuosité sur les Allemands , qu'ils rencontrèrent dans leur chemin , & les taillèrent en pièces. En même tems les quatre cens hommes , qu'il avoit envoyés pendant la nuit dans le Château , firent leur sortie , & tombèrent sur les Réitres dont ils firent un grand carnage.

Les Alle-  
mands sont  
battus.

Le Général Allemand montant aussi-tôt à cheval , fit tous ses efforts pour rassembler ceux de ses gens qui étoient en état de se battre ; mais l'embarras des chariots ne lui permettant pas de faire aucun mouvement réglé , il se trouva trop heureux de pouvoir se sauver avec quelques-uns de ses Cavaliers , & il alla joindre le reste de ses troupes qui étoit à une demie lieue de la Place.

Les Catholiques , après ce succès , 1587. ne songerent plus qu'à piller les charriots & les équipages. Le Duc de Guise les mena ensuite vers Etampes chargés d'un butin considérable. Ils entrèrent dans la Ville comme en triomphe ; & ce qui dut paroître assez singulier , c'est qu'on ne vit presque point d'Infanterie au retour du Duc. Les Fantassins étoient montés sur les chevaux qu'ils avoient enlevés aux Réitres ; & ceux qui n'avoient point de chevaux , s'étoient mis sur les charriots qu'ils avoient pris aux ennemis.

Le Baron de Dohna avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour déterminer ses troupes à retourner à Auneau , afin d'arracher la victoire aux Catholiques , qui étant occupés au pillage , n'auroient pas la force de se défendre ; mais les Allemans déconcertés par un échec aussi violent , ne voulurent jamais entendre parler de retourner au combat.

Les Suisses , qui étoient encore parmi les Alliés , ne songerent alors qu'à presser leur départ , conformément au Traité qu'ils avoient conclu avec la Cour. La plupart des troupes Alle-

Retraire  
des Suisses.

1587. mandes envioient leur sort. Les Réitres surtout qui se voyoient enfermés dans le cœur de la France, faisoient des vœux pour retourner dans leur Pays; mais ils prévoyoit avec douleur que leur retraite leur couteroit cher; & qu'étant de toutes parts environnés de troupes ennemis, ils ne pourroient jamais regagner la frontière qu'au prix du sang de la plus grande partie d'entr'eux.

Les Réitres  
veulent  
aussi se re-  
tirer.

Le Roi de son côté, qui aimoit mieux les voir hors de ses Etats, que d'achever de les tailler en pièces, parce qu'en effet ces troupes au désespoir, auroient pu faire une vigoureuse défense, qui auroit peut-être emporté les meilleurs sujets de l'Etat, imagina un moyen de les engager eux-mêmes à le solliciter, pour obtenir la facilité de faire leur retraite.

Ils fit répandre quelques billets, dans lesquels on insinuoit qu'il ne tenoit qu'à eux de prendre des arrangements pour se retirer; & que s'ils vouloient avoir recours aux bontés du Roi, & employer à cet effet un Négociateur un peu adroit, ils pourroient même obtenir des conditions avantageuses.



DUC DE GUISE. 421

Les Allemans voulurent aussi-tôt 1587  
 profiter de ces avertissemens ; mais ils  
 en furent détournés pendant quelque  
 tems par les Généraux François qui se  
 trouvoient parmi eux. Cependant Ils font un  
Traité avec  
la Cour.  
 comme on les harceloit toujours assez  
 vivement , la crainte de tout perdre ,  
 s'ils ne se dépêchoient de profiter des  
 dispositions de la Cour , les engagea  
 enfin à conclure un Traité , qui fut  
 signé à Marigni-les-Nonains , le hui-  
 tième de Décembre. On y stipula que  
 ceux des Protestans François em-  
 ployés dans ces troupes , qui vou-  
 droient rentrer dans les bonnes gra-  
 ces du Roi , & rester en France , lui  
 remettroient leurs étendards ; qu'à Retraite  
des Réitres.  
 l'égard des Allemans , ils s'engage-  
 roient à ne jamais servir en France  
 sans la permission du Roi ; & qu'à  
 cette condition , ils sortiroient du  
 Royaume , Enseignes ployées , &  
 qu'on les escorteroit jusques sur la  
 frontiere.

Le Duc de Guise fâché d'un accom- Le Duc  
de Guise les  
poursuit.  
 modement qui lui enlèvoit la gloire  
 d'exterminer les Réitres , comme il  
 se l'étoit promis , s'embarrassa peu du  
 Traité que le Roi venoit de conclure  
 avec eux : il se joignit au Marquis de

1587. voya aussi ses propres armes , & le pria de les recevoir comme un hommage qu'il lui rendoit, comme au seul Général à qui il appartenoit de commander pour la défense de la Religion.

Les Eglises retentirent aussi des éloges de ce Prince. Des Prédicateurs féditieux firent son Panégyrique dans les chaires Evangéliques , & l'on entendit faire à l'égard du Roi & du Duc de Guise l'application de ces paroles de l'Ecriture : *Saül en a tué mille , mais David en a tué dix mille.* On vouloit bien faire la grace au Roi de lui accorder quelque légère part dans les avantages qu'on avoit remportés sur les Huguenots ; mais c'étoit au Duc de Guise qu'on étoit redevable du succès principal de la Campagne.

Le texte que je viens de citer fut répété tant de fois , qu'il passa en proverbe dans la bouche du peuple ; & comme la plupart n'entendoient point l'étendue qu'il pouvoit avoir , on eut soin d'insinuer dans le Public , que ce même passage ayant été comme l'annonce de la chute de Saül , à la place duquel Dieu avoit destiné de substi-

tuer un Prince plus digne de regner 1 5 8 7.  
sur Israël, il pouvoit servir de même  
à faire connoître que le Roi par son  
indolence, son hypocrisie, ses dé-  
baüches s'étant rendu indigne du  
Trône, il étoit tems de penser à faire  
passer la Couronne sur la tête d'un  
Prince qui méritât de la porter.

Ce changement sacrilège qu'on  
vouloit faire dans l'Etat, fut autorisé  
par des décisions de Théologiens; de  
sorte que le seizième de Décembre,  
les Docteurs ayant été consultés à ce  
sujet, répondirent *qu'on pouvoit ôter  
le Gouvernement aux Princes, qu'on ne  
trouvoit pas tels qu'il falloit, comme on  
ôte l'administration au Tuteur que l'on  
tient pour suspect.*

Décision  
des Thé-  
logiens sur  
la déposi-  
tion du  
Roi.

Le Roi, quoique vivement piqué  
contre les Prédicateurs & les Théolo-  
giens, fit néanmoins tout ce qu'il  
falloit pour entretenir le fanatisme  
de ces Docteurs : au lieu d'agir en  
Souverain, & de punir ces factieux,  
il se contenta de les mander, & leur  
fit beaucoup de réprimandes & de  
menaces, qu'il entremêla de quel-  
ques traits satyriques : toutes expres-  
sions qui annonçoient une colere im-  
puissante, dont les effets étoient peu

15 87. redoutables. *Je fais*, leur dit-il, *votre belle résolution de Sorbonne du 16 de ce mois, à laquelle j'ai-été prié de n'avoir égard pour ce qu'elle avoit été faite après déjeuner; je ne veux pas au reste me vanger de ces outrages, comme j'en ai la puissance...* Il ajouta qu'il n'y en avoit pas un d'eux qui ne méritât d'être envoyé aux Galeres; il apostropha nommément Boucher, Curé de S. Benoît, qu'il investiva beaucoup, & la chose n'alla pas plus loin.

Le Roi  
réprimande  
les Doc-  
teurs.

Le Duc de Guise protégeoit ces factieux; c'en étoit assez pour les rendre insolens, & pour leur faire mépriser l'autorité royale. On venoit d'en avoir une preuve bien marquée à l'occasion d'un Prédicateur, qui s'étoit échappé en injures contre le Roi lui-même, dans un Sermon qu'il avoit prononcé à S. Severin. Il y eut des ordres pour arrêter ce Prédicateur; mais le Curé de S. Severin amenta les gens de son quartier, & envoya en même tems avertir le Curé de Saint Benoît, qui fit aussitôt sonner le tocsin au clocher de son Eglise. Les Paroissiens Ligueurs se joignirent à ceux de S. Severin, & tous ensemble tombèrent sur les Archers; & le Roi eut

Emeute à  
S. Severin  
au sujet  
d'un Prédi-  
cateur.

le désagrément de voir une seconde insulte ajoutée à la première, sans pouvoir en tirer vengeance.

C'est ainsi que se termina l'année 1587. La suivante s'annonça par des entreprises encore plus sérieuses ; il ne s'agit plus d'attaquer simplement la dignité royale par des satyres, des invectives & des libelles, on résolut de porter enfin le grand coup, qui faisoit l'objet des mouvemens de la Ligue.

Les Seize firent donc alors de nouvelles menées, pour accroître leur parti dans la Capitale ; & s'assurer d'un nombre de troupes suffisant pour attaquer le Roi avec avantage, & se saisir de sa personne. La conduite qu'il devoient tenir à l'égard de ce Prince, lorsqu'ils s'en seroient une fois emparés, étoit plus ou moins vive, selon les caractères différens de ceux qui primoient dans cette faction ; mais l'avis le plus modéré étoit d'enfermer le Monarque dans un Couvent, & de le forcer à se faire Moine ; c'étoit-là l'objet des Conférences actuelles de la Ligue des Seize.

Les Seize  
projetent  
de se saisir  
au plutôt  
de la per-  
sonne du  
Roi.

Nicolas Poulain, qui continuoit toujours à servir le Roi, en l'avertif-

588. ſant de tout ce qui ſe tramoit dans le  
Conſeil de la Ligue , informa le  
Prince des deſſeins de ces factieux.

**Le Roi  
exile la  
Duchesse  
de Mont-  
pensier.**

Ce fut par son moyen que l'on sçut que la Duchesse de Montpensier, sœur du Duc de Guise, étoit pendant l'absence de son frere, le mobile de toutes leurs délibérations. Le Roi crut se mettre en quelque façon à couvert de leurs menées, en ordonnant à cette Princesse de sortir incessamment de Paris. Le mépris qu'on avoit pour le Monarque, ne permit pas de faire la moindre attention aux ordres qu'il pouvoit donner. La Duchesse resta à Paris malgré le Roi, & se montra partout, en se vantant sur le compte de ce Prince les discours les plus insolens : elle se vanta même, en montrant des ciseaux d'or qu'elle portoit à sa ceinture, qu'elle comptoit s'en servir bientôt pour donner au Roi la troisième Couronne, qui étoit la seule qu'il méritoit de porter. Cette Princesse vouloit parler de la tonsure Monacale, espèce de Couronne qui devoit selon elle faire la troisième, en comptant celles de France & de Pologne, dont le Prince portoit le titre.

Le Duc de Guise, plus prudent 1588: que sa sœur & que les Seize, étoit bien plus réservé dans ses paroles; mais aussi il étoit bien plus redoutable par les mesures qu'il sçavoit prendre. Depuis la fin de la guerre, les Seize ne cessoient de l'importuner de leurs lettres, pour l'engager à venir au plutôt se mettre à leur tête. Ce Prince, qui vouloit auparavant concerter tous les moyens de réussir, avant que de porter un coup qui alloit changer toute la face du Gouvernement, écrivit aux Ligueurs de patienter encore quelque tems, de tâcher surtout de ne point donner de prise trop ouvertement sur eux, & de travailler avec le plus de discrétion qu'il seroit possible à rassembler des troupes, & à se mettre en état de lui rendre compte de leurs forces, lorsqu'il le demanderoit.

Pour lui, il étoit alors en Lorraine, où il venoit d'arriver après un voyage qu'il avoit fait secrètement à Rome, lui sixième, pour conférer immédiatement avec le Cardinal de Pellevé, qui étoit le principal Agent de la Ligue dans cette Cour. Il se rendit ensuite en Lorraine; où il manda

Le Duc  
de Guise  
va à Rome.

§ 88. les principaux Chefs de la faction.

Il se rend  
à Nanci.

Résultat  
d'une As-  
semblée qui  
se tient  
dans cette  
Ville.

Mémoire.

Ce fut dans une Assemblée nombreuse, qui fut tenue à Nanci au mois de Janvier, que l'on prit enfin la résolution de ne plus garder de ménagement avec le Roi, & de lui prescrire un plan de conduite pour le Gouvernement de l'Etat. Le résultat de cette Assemblée, fut qu'on présenteroit à ce Monarque un Mémoire en forme de Requête contenant onze articles, dont les principaux portoient, que *Sa Majesté seroit sommée de se joindre plus ouvertement avec la sainte Ligue; d'ôter d'auprès de lui, & des Charges & des Gouvernemens, les ennemis du Public & les auteurs de l'hérésie, qui lui seroient nommés: de faire publier le Concile de Trente: d'établir la sainte Inquisition: de commander aux Ecclésiastiques de racheter leurs biens aliénés: de configner entre les mains de certains Chefs, les Places qu'on lui nommeroit, où ils pourroient bâtir des Forteresses; & d'entretenir une armée sur la frontiere de Lorraine pour empêcher le retour des Allemands.*

Cette impudente Requête fut effectivement présentée au Roi. Ce Prince en la lisant, ne put s'empêcher de



faire quelques soupirs ; mais il revint bientôt à lui , & prit le parti de dissimuler. Il parut ne pas désapprouver cette Pièce ; & il promit même de prendre les mesures convenables pour l'exécution des différens articles. Il croyoit sans doute réussir par ce moyen à appaiser les mouvemens des Seize ; mais il reconnut bientôt son erreur.

Les Sermons , les libelles , les satires recommencerent à le décrier , aussi bien que les Favoris ; & comme l'audace des factieux croissoit de jour en jour , on vit aussi éclore différentes entreprises , qui annonçoient que tôt ou tard ils en viendroient à leurs fins.

Le Duc d'Epéron fut insulté en plein jour par la populace sur le Pont Notre-Dame. Peu après on sçut qu'il y avoit un projet d'enlever le Roi dans une Procession de Pénitens , qui devoit se faire un certain jour de Carême. Il fut informé de toutes les différentes mesures , par le même qui lui avoit déjà rendu compte des premières menées des factieux. Cependant ce Prince si bien instruit , ne fit autre chose dans une conjoncture aussi

Nouveaux  
projets des  
Ligueurs  
contre le  
Roi.

# 5 88. essentielle , que de s'abstenir d'aller à cette Procession.

Les Ligueurs enhardis par cette molle indolence , formerent d'autres projets dont il fut encore instruit. Mais il se contenta de mander les principaux de la faction & de leur faire des menaces. Il sembloit que les uns vouloient tenter jusqu'où pouvoit aller la patience du Roi. Le Prince de son côté , ne se laissoit point de donner des preuves de la plus honreuse foiblesse. Il paroissoit tout oublier , lorsque le danger étoit passé ; & malgré l'expérience qu'il avoit du peu de fruit qu'il tireroit pour sa réputation , des ridicules parties de piété qu'il avoit coutume de faire , il continuoit toujours à se renfermer dans différentes retraites qu'il avoit fait construire aux environs de la Capitale. Ce goût singulier qui lui avoit attiré le mépris de ses Sujets , le rendit aussi la fable de toutes les Puissances voisines. Sixte V. s'en expliqua un jour d'une maniere assez plaisante. *J'ai fait*, disoit-il, *tout ce qui étoit en moi pour me tirer de la condition de Moine , le Roi de France fait tout ce qu'il peut pour y tomber.* Les

Les Ligueurs commencerent cependant à appréhender , que l'inaction du Prince ne fût une feinte de sa part ; & qu'à la fin, il ne se mît en devoir de leur faire payer cher toutes les inquiétudes qu'ils lui avoient données jusqu'alors. Ils écrivirent donc au Duc de Guise , pour le solliciter de ne plus tarder davantage ; ils l'assurèrent qu'ils avoient vingt mille hommes prêts à prendre les armes , & qu'on n'attendoit que sa présence pour agir.

1588.  
Les Ligueurs pressent le Duc de Guise de venir à Paris.

Le Duc leur promit enfin de se mettre au plutôt à leur tête ; mais auparavant , il donna ses ordres pour qu'on eût soin de ramasser des armes dans tous les principaux endroits de la Ville ; & en même tems , au lieu de seize quartiers , il demanda qu'on n'en fît que cinq , afin de n'être point obligé de partager ses forces ; il y trouvoit d'ailleurs un autre avantage : c'étoit de n'être pas obligé de confier à tant de monde la conduite de ses opérations. Il leur envoya aussi des Capitaines expérimentés , qui étoient en état de commander la Bourgeoisie. Les plus considérables étoient Laval Bois-Dauphin , le Comte de Brissac ,

Mesures qu'il prend avant de venir à Paris.

1588. Menneville, Saint-Paul, & plusieurs autres. Il fit approcher outre cela cinq cens chevaux sous la conduite du Duc d'Aumale, qui les partagea à Aubervilliers, à la Villette, à S. Ouen & à S. Denis.

Le Duc  
de Guise  
s'avance  
jusqu'à Go-  
nesse.

Ces arrangemens pris, il ordonna au Seize de lui faire sçavoir promptement de leurs nouvelles à Soissons, où il alloit se rendre pour y conférer avec le Cardinal de Bourbon. Les Ligueurs charmés de ce que ce Prince entroit si bien dans leurs projets, se dépêcherent d'obéir à ses ordres, afin de le voir bientôt à leur tête. En effet, dès qu'il sçut les affaires disposées à un point, qui pouvoit permettre d'agir avec quelque espérance de succès, il partit de Soissons, & s'avança jusqu'à Gonesse, dans le dessein de s'approcher de Paris, & d'aller se loger dans le Fauxbourg S. Laurent, d'où il auroit pû facilement donner ses ordres; mais pendant qu'il étoit en marche, les Ligueurs, qui croyoient ne pouvoir agir trop-tôt contre le Monarque, qui étoit devenu l'objet de leur aversion, tirent Conseil entr'eux, & imaginerent différentes entreprises dont aucune ne réussit,

parce que, comme j'ai déjà dit, Nicolas Poulain, qui étoit dans leur intimité, alloit aussi-tôt informer la Cour de tout ce qu'ils projettoient. 1 ; 8 2.

Ainsi le Roi ayant sçu que ces séditieux avoient résolu un jour de venir l'assiéger dans le Louvre, ce Prince y fit apporter beaucoup d'armes & de cuirasses, & en même tems il envoya ordre à quatre mille Suisses, qui étoient logés à Lagni-sur-Marne, de s'avancer promptement vers Paris.

Le Duc de Guise ne fut pas plutôt instruit de ces précautions, qu'il quitta promptement Gonesse, où il s'étoit avancé, & retourna à Soissons. Mais en partant, il dit à Chapelle-Marreau que les Ligueurs lui avoient député, de ne point se décourager de son éloignement, & que bientôt on le verroit dans Paris. Il retourne à Soissons.

Quelqu'idée qu'il eût de l'indolence du Roi, il avoit sans doute appréhendé que ce Monarque faisant venir des troupes, ne s'en servît incontinent pour s'assurer des principaux de ceux dont il se défioit : effectivement le Roi avoit eu d'abord ce dessein ; mais la chose ayant été agitée dans son Conseil, Villequier qui

1588. avoit toujours prétendu que le Roi n'avoit rien à craindre , & que les rapports qu'on venoit lui faire étoient autant de suppositions , soutint encore la même chose certé fois-ci.

La Reine mere elle - même , qui n'auroit pas été fâchée de voir transporter la Couronne sur la tête du Marquis de Pont , fils du Duc de Lorraine , & son petit - fils , appuya fortement l'avis de Villequier, & l'un & l'autre firent appréhender au Roi une révolte générale , s'il faisoit un éclat dans les circonstances où il se trouvoit. On conclut donc seulement qu'il suffisoit pour le présent , que Sa Majesté fît défense au Duc de Guise de se présenter dans Paris.

Le Duc de Guise apprenant dans sa retraite à Soissons , que le Roi ne pensoit point à se servir des troupes qu'il avoit mandées , & que ce Prince avoit repris son train de vie ordinaire , crut avoir pris l'alarme mal-à-propos , & il se prépara tout de bon à se rendre à Paris ; mais dans le tems qu'il étoit sur son départ , Pomponne de Bellieyre vint lui dire de la part du Roi de ne point aller à Paris. Il l'assura en même tems que Sa Majesté

Le Roi  
envoie dé-  
fendre au  
Duc de  
Guise de  
venir à Pa-  
ris.

**DUC DE GUISE. 437**

avoit de fortes raisons pour prendre 1 ; 8.8.  
ce parti ; & qu'elle le prioit d'être  
persuadé qu'elle ne doutoit nullement  
de son attachement à son service , &  
que jamais elle n'avoit ajouté foi aux  
rapports peu avantageux qu'on lui  
avoit faits sur sa conduite.

Cet ordre de ne point venir à  
Paris embarrassa le Duc de Guise ; il  
fit beaucoup de plaintes des soupçons  
injurieux qu'on formoit à son égard ;  
il demanda si c'étoit-là la récompense  
que méritoient son attachement pour  
l'Etat , & les services qu'il avoit ren-  
dus à la Couronne : enfin , après avoir  
fait beaucoup de bruit sur un ordre  
qui le déshonoroit , il dit à Bellievre  
qu'il ne pouvoit se résoudre à aban-  
donner un grand nombre de zélés  
Catholiques, dont on avoit conjuré  
la perte ; que c'étoit pour cela qu'on  
vouloit l'éloigner de Paris ; que son  
honneur & sa réputation lui étoient  
plus chers que la vie ; & qu'ainsi , à  
moins que le Roi ne l'assurât qu'on  
n'attenteroit rien contre ceux qui  
s'étoient dévoués à la défense de la  
Religion , il ne pouvoit souscrire à la  
défense qu'on lui faisoit , & qu'il ne  
pouvoit se refuser à ce que son zèle

Réponse  
du Duc de  
Guise.

15 § 8. pour la Religion, & son amour pour la patrie, exigeoient de lui dans des conjonctures aussi pressantes.

Bellievre fit toutes les instances possibles pour empêcher le Duc de Guise d'exécuter son projet ; il le pria du moins de retarder de quelques jours ; il l'assura qu'il rendroit compte au Roi de ses dispositions , & qu'il ne doutoit pas que Sa Majesté ne fût portée à le satisfaire , & qu'ainsi il ne devoit rien entreprendre qu'il n'eût reçu quelque réponse de la Cour.

Le Roi , sur le rapport de Bellievre , se détermina à donner au Duc de Guise toutes les assurances qu'il pouvoit souhaiter , pour les personnes de sa maison , & en général pour tous ceux qui lui étoient attachés ; & il chargea ce Ministre de retourner au plutôt à Soissons , pour en informer le Duc de Guise , & l'empêcher par ce moyen de se transporter à Paris.

Bellievre étoit prêt à partir , lorsqu'il arriva une dépêche des Cantons Suisses , qui demandoit qu'on y répondît sur le champ. Le Roi qui avoit besoin de Bellievre pour faire cette réponse , le retint à la Cour , & lui dit d'écrire de sa part au Duc de

Le Roi  
fait écrire  
au Duc de  
Guise.



Guise tout ce dont on étoit convenu, 1588.  
& de l'assurer que dans trois jours au plus tard, on iroit le trouver à Soissons, pour l'instruire plus particulièrement de ses volontés.

La lettre écrite, on en chargea un Courier. Celui-ci ayant été au Trésorier de l'Epargne lui demander de l'argent pour sa course, on lui répondit qu'il n'y avoit point de fonds. On en trouvoit bien pour des dépenses inutiles, & pour satisfaire le luxe des Favoris; mais on en manquoit toujours pour les affaires de l'Etat. Le Courier à qui il étoit peut-être déjà dû beaucoup, ne voulant point encore marcher cette fois-ci à ses dépens, mit la lettre à la poste, & resta à Paris.

Ce paquet fut perdu, on le Duc de Guise voulut le faire accroire, il ne répondit point. Au bout de quelques jours, Bellievre fit ressouvenir le Roi qu'il seroit peut-être à propos qu'il se transportât à Soissons, comme on l'avoit promis au Duc de Guise. Le Roi trouva que c'étoit en trop faire vis-à-vis d'un Sujet, & qu'il suffisoit de lui écrire une seconde lettre.

Celle-ci eut le sort de la première  
T iij

1588. pour la même raison ; elle ne parvint pas au Duc de Guise , ou ce qui est plus vraisemblable , ce Prince feignit encore de ne l'avoir point reçue , afin de ne point paroître contrevenir trop ouvertement aux ordres du Roi en venant à Paris , comme c'étoit son dessein.

La Duchesse de Montpensier , *sœur* du Duc , ne cessoit aussi de solliciter , pour que son frere pût venir à la Cour se justifier des faits qu'on lui imputoit. Elle n'osoit paroître devant le Roi depuis qu'il lui avoit ordonné de sortir de Paris ; mais elle étoit habituellement chez la Reine-mère , & ne cessoit de l'importuner pour l'engager de parler au Roi. Ce Prince resta toujours ferme dans le parti qu'il avoit pris ; & il envoya même de la Guiche au Duc de Guise , pour l'empêcher de venir à Paris ; mais le Duc ne répondit que d'une façon fort ambiguë.

Cette fermeté de la part du Roi , mit en fureur la Duchesse de Montpensier , & lui fit entreprendre , de concert avec les Chefs des Ligueurs , la démarche la plus révoltante. Voyant donc que le Roi ne vouloit

pas permettre au Duc de Guise de venir à Paris pour conférer avec lui, elle résolut d'enlever le Roi de sa Capitale & de le transférer à Soissons, afin qu'il y vît le Duc de Guise malgré toutes les répugnances qu'il témoignoit pour cette entrevue.

Pour exécuter un coup aussi hardi, on choisit un jour que le Roi étoit à Vincennes ; comme il revenoit ordinairement fort peu accompagné, on fit cacher dans un Jardin près de la Roquette, au Fauxbourg S. Antoine, quelques gens armés qui devoient arrêter son équipage, massacrer sa suite, & faire rebrouffer chemin au carrosse vers Soissons, au moyen des relais qu'on avoit préparés à cet effet. Ce nouveau projet fut encore éventé par Poulain ; en conséquence, le Roi manda promptement tous les Chevaux de sa garde, qui allèrent le prendre à Vincennes & le ramenerent au Louvre.

Nouveau  
projet d'en-  
lever le  
Roi.

Le projet  
échoue.

Les Seize furent extrêmement déconcertés du mauvais succès de cette entreprise ; mais ce qui les inquiéta bien davantage, ce fut de voir qu'il y avoit sûrement un traître parmi eux. Cependant il leur fut impossible de

1588. découvrir qui ce pouvoit être; parce que Poulain se comporta toujours si adroitement, qu'à peine put-on le soupçonner.

Les Ligueurs font de nouvelles instances pour attirer le Duc de Guise à Paris.

La découverte d'un complot aussi hardi, fit appréhender aux Ligueurs que le Roi ne sortît à la fin de son indolence accoutumée, & qu'il ne tirât une prompte & severe vengeance de tant d'intrigues si criminelles. Ils dépêcherent donc promptement au Duc de Guise, pour le prier de ne pas différer davantage de venir à leur secours: on lui représenta qu'un plus long délai seroit la ruine de la Ligue, & qu'il y avoit déjà plusieurs Confédérés qui projettoient de ne pas s'exposer plus long-tems à la colere du Roi, & d'aller implorer sa clémence en lui révélant tous les projets de la faction.

Le Duc de Guise vient à Paris.

Le Duc de Guise résolut donc de tout risquer pour soutenir les Ligueurs; il partit de Soissons, & se rendit à Paris le neuvième de Mai, accompagné seulement de huit Gentilshommes. Il alla descendre chez la Reine-mere, qui étoit alors chez les Filles Pénitentes. Cette Princeesse parut extrêmement surprise de son arri-

vée, & lui fit assez connoître qu'il risquoit beaucoup : cependant elle se chargea de le présenter au Roi ; & sur le champ , elle envoya un de ses Gentilshommes au Louvre , pour dire à Sa Majesté que le Duc de Guise étoit à Paris , & qu'il demandoit de lui être présenté.

Le Roi fut si frappé de l'audace de ce Prince , que d'abord il resta immobile ; il fit ensuite quelques pas dans son cabinet sans rien dire , puis il s'alla mettre à une fenêtre qui donnoit sur le Jardin du Louvre ; & enfin il se remit , & dit au Gentilhomme de la Reine : *Allez dire à la Reine ma mere, que puisqu'elle veut bien en prendre la peine , elle amene le Duc de Guise , & que je le verrai dans la Chambre de la Reine ma femme.* Aussi-tôt après le départ de ce Gentilhomme , le Roi commanda à un de ses Officiers de descendre dans la cour du Louvre , & de bien observer tous ceux qui seroient à la suite du Duc de Guise.

Alphonse d'Ornano étant entré chez le Roi dans ce même instant , ce Prince qui avoit peine à revenir de la nouvelle qu'il venoit d'apprendre , fut quelque tems sans parler à cer

Surprise  
que cause  
au Roi  
l'arrivée du  
Duc de  
Guise.

15 8 8. Officier ; il lui dit ensuite : *Voilà Mr de Guise qui vient d'arriver contre ma déffense , si vous étiez en ma place que feriez-vous ?*

Sire , répondit Alphonse , *il n'y a qu'un mot en cela : tenez - vous le Duc de Guyse pour amy ou pour ennemy.* Le Roi ne répondit rien , mais il fit un geste qui annonçoit assez ce qu'il pensoit. Sire , reprit Alphonse , *il me semble que je vois à peu près le jugement qu'en fait Votre Majesté , cela estant s'il vous plaist de m'honorer de cette charge , sans vous en mettre autrement en peine , j'apporteray anjourd'huy à vos pieds la teste du Duc de Guyse , ou je vous le rendray en tel lieu où il vous plaira , sans qu'aucun bange , sinon à sa ruyne.* Le Roi le remercia de ses offres , en lui disant qu'il tâcheroit de remédier à tout par un autre moyen.

Accelam-  
tion des  
Parisiens  
en faveur  
du Duc de  
Guise.

Pendant ce tems - là , le Duc de Guise s'avançoit vers le Louvre , & marchoit à pied à côté de la Reine , que l'on portoit dans sa chaise. La vanité de ce Prince dut être bien satisfaite dans cette occurrence. Il trouva sur sa route , depuis la rue S. Denis jusqu'au Louvre , un peuple immense , qui s'étoit attroupé pour le voir

passer ; il y en avoit qui se mettoient à genoux devant lui , d'autres lui baisoient les mains ; quelques - uns se trouverent trop heureux de pouvoir en passant toucher son habit , ou seulement le bord de son manteau. On entendit crier plusieurs fois : *Vive le Duc de Guise , vive le Pilier de l'Eglise.* Les boutiques de la rue Saint Honoré furent tout-à coup remplies de monde qui vouloit jouir de ce spectacle : on avoit dressé des estrades à la hâte , pour y placer plus de personnes ; & on remarqua entr'autres une Demoiselle , qui étant montée sur le devant d'une boutique , baissa son masque , lorsque ce Duc passa , & dit tout haut : *Bon Prince , puisque tu es ici , nous sommes tous sauvés.*

Toutes ces acclamations , qui lui répondoient de l'attachement du peuple , releverent son courage , qui avoit été un peu ébranlé par la grandeur de l'attentat qu'il méditoit , & par la hardiesse qu'il y avoit de se présenter à son Souverain malgré lui. Lorsqu'il fut arrivé au Louvre , il passa à travers deux files de Gardes , qu'il affecta de saluer avec tous les dehors d'un homme extrêmement

Le Duc  
de Guise  
arrive au  
Louvre.

1588. populaire. Crillon qui les commandoit , étoit alors à leur tête ; l'indifférence avec laquelle il reçut le salut du Duc de Guise , fit quelque impression sur ce Prince, & l'on remarqua même qu'il changea un peu de couleur ; mais reprenant bientôt cet air de confiance , qu'il sçavoit se donner , quand il vouloit , il avança fièrement dans le Louvre , ayant toujours la main sur la garde de son épée ; & donnant assez à connoître par le feu que l'on voyoit dans ses yeux , qu'il porteroit à l'instant la mort dans le sein du premier , qui tenteroit de mettre la main sur sa personne.

Il alla ainsi avec la Reine - mere jusqu'à l'appartement de la Reine regnante , où le Roi se rendit un instant après suivi de Bellievre. Dès que ce Prince parut , le Duc de Guise s'avança , & lui fit une profonde révérence. Le Roi le regardant d'un air extrêmement sévère , lui dit avec vivacité : *Qui vous amene ici ?* Le Duc voulut commencer à justifier sa conduite ; mais le Roi l'interrompit pour demander à Bellièvre , s'il ne lui avoit pas dit que le Duc ne viendrait point à Paris. Bellièvre , sans répondre



directement au Roi , dit au Duc de Guise : *Ne me l'aviez-vous pas dit ainsi, Monsieur ?* Le Duc répartit aussi-tôt : *Mais vous, Monsieur, ne m'aviez-vous pas promis que vous viendriez à Soissons dans trois jours. Il est vrai,* répliqua Bellièvre , *mais vous avez reçu deux Lettres , par lesquelles je vous réitérois les ordres du Roi , & vous marquois les raisons qui m'empêchoient de retourner à Soissons.*

Le Duc de Guise protesta alors avec serment , qu'il n'avoit reçu aucune lettre ; puis reprenant ce qu'il avoit voulu entamer pour sa justification , il assura qu'il n'étoit venu que pour détruire les calomnies de ceux qui cherchoient à le noircir dans l'esprit de Sa Majesté , & pour renouveler à son Souverain les sentimens de fidélité & d'attachement qu'il avoit toujours eus pour son service. *Oh bien ,* ajouta le Roi en congédiant le Duc , *ce sera par votre conduite que vous vous justifierez , & les effets me feront juger de vos intentions.* Ainsi finit cette entrevue , après laquelle le Duc de Guise se retira dans son Hôtel , au milieu des acclamations d'un nombre infini de Bourgeois , qui voulurent

§ 88. l'accompagner jusques chez lui.

Ce qui porta le Roi à terminer promptement l'audience, qu'il avoit bien voulu accorder au Duc de Guise, c'est que Poulain venoit d'arriver; & lorsqu'il se présentoit, c'étoit une marque qu'il avoit quelque chose de conséquence à communiquer. Le Roi le fit entrer, dès que le Duc fut sorti, & lui ayant demandé des nouvelles de ce qui se passoit, Poulain lui dit que les esprits paroissent plus animés qu'ils ne l'avoient encore été, & que la présence du Duc de Guise avoit relevé le courage des factieux. Ensuite sur ce qu'il avoit appris que ce Prince avoit prétendu détruire les rapports qu'on avoit faits à Sa Majesté, Poulain s'expliqua en ces termes : *J'ai esté adverty, dit-il au Roi, que M. de Guise est venu ici se justifier, s'il plaist à V. M. me faire mettre prisonnier, & envoyer querir quatre ou cinq que je vous nommeray, ils vous confirmeront ce que je vous ay dit, & le soustiendray à peine de ma vie devant qui il vous plaira.*

*Procès-  
verbal de  
Poulain.*

Le Roi, quoique bien averti des mouvemens des Ligueurs, ne voulut pas encore employer son autorité

pour se venger de ces séditieux ; il crut trop facilement pouvoir rompre leurs projets avec un peu de patience ; & il donna seulement quelques ordres pour prévenir les suites fâcheuses qui en pouvoient résulter. On redoubla la garde du Louvre , & l'on eut soin d'avoir des Espions , pour veiller à tout ce qui se passoit dans la Ville , & principalement dans le Quartier de l'Hôtel de Guise.

On redou-  
ble la garde  
du Louvre.

Les Ligueurs firent la même chose de leur côté ; ils mirent une garde nombreuse auprès du Duc de Guise , chez qui toute la Noblesse du parti alloit se rassembler , pendant que des Emissaires de la faction rodoient de toutes parts dans les différens Quartiers , pour tâcher de découvrir les dispositions de leurs ennemis. Voilà à quoi on fut occupé de part & d'autre , le jour de l'arrivée du Duc de Guise , & pendant toute la nuit suivante.

Les Li-  
gueurs  
mettent  
une garde à  
l'Hôtel de  
Guise.

Le lendemain dixième du même mois , le Roi fit publier un ordre , qui enjoignoit à tous ceux qui n'avoient point de domicile à Paris , de sortir de la Ville au plutôt. Le Prevôt-des-Marchands & les Echevins , allerent

2588. même dans les Auberges & autres endroits faire des visites , pour accélérer l'exécution des ordres du Roi ; mais tout cela fut mal exécuté. La plupart trouvoient moyen de se cacher , d'autres changeoient seulement de Quartier , & alloient se réfugier à l'Hôtel de Guise , ou dans les maisons des autres Chefs de la Ligue , de sorte qu'il ne sortit personne de Paris.

Ces recherches jetterent de toutes parts la défiance & l'inquiétude. On fut encore bien plus effrayé , lorsqu'on apprit que le Roi faisoit avancer des troupes. Ceux-mêmes des Bourgeois qui étoient les plus attachés à ce Prince , trouvoient à redire que dans une affaire qu'il auroit pu assoupir en arrêtant une vingtaine de factieux , il exposât ainsi la Capitale au danger d'être pillée par des soldats , ou à la cruelle nécessité de passer pour rebelle , si les Bourgeois prenoient les armes pour réprimer la licence des troupes.

Le Roi fait  
entrer des  
troupes  
dans Paris.

Ce fut le Jeudi douzième de Mai , que l'on vit enfin entrer de grand matin les Gardes-Suisses & plusieurs Compagnies Françoises , qui furent distribuées dans les différens Quar-

tiers de la Ville , sous les ordres du 1 5 88.

Maréchal de Biron. Il conduisit lui-même trois Compagnies Suisses au Marché - Neuf dont il s'empara ; il donna ordre à d'autres Officiers d'aller se saisir du petit-Pont , du petit-Châtelet , du Pont Saint Michel , & de la Place Maubert. On ne put se rendre maître de ce dernier poste , Les troupes royales s'emparaient des différens Quartiers de Paris. comme on avoit fait des autres. Crillon , Colonel du Régiment des Gardes , s'étant présenté pour l'occuper , une troupe de séditieux lui barrèrent le chemin ; il se préparoit à les charger , & à s'établir malgré eux dans cet endroit , lorsqu'il reçut un ordre exprès de ne point user de violence. Il fut donc contraint de se retirer , Elles sont repoussées à la Place Maubert. mais ce ne fut pas sans déclamer contre ceux qui lui défendoient d'agir ; & il s'écria en se retirant , qu'en mollissant dans une pareille conjoncture , c'étoit trahir le Roi & l'Etat.

En effet , la Place Maubert une fois occupée , on auroit pu facilement réussir à s'emparer des autres Quartiers de l'Université , ou du moins empêcher que les factieux ne profitassent de ce passage , pour porter l'alarme dans les différens Quartiers de la

1588. Ville. Mais les ménagemens que l'on eut pour les mutins , furent cause de tous les désordres qui arriverent dans cette funeste journée.

Un Procureur Châtelier , nommé Crucé , qui étoit un des plus violens de la Ligue des Seize , voyant les troupes répandues dans la Ville , envoya au plus vite trois jeunes gens dans le Quartier de l'Université , pour y amener ceux qui étoient de sa faction. Aussi-tôt les Ecoliers prirent les armes , & s'attrouperent dans les corps-de-gardes , que les Ligueurs avoient établis de ce côté-là.

Le Duc de Guise qui étoit averti à chaque instant des mouvemens qui se faisoient dans Paris , envoya des Capitaines & autres Officiers qu'il avoit à ses ordres , & les chargea de se répandre dans la Ville , pour faire face aux troupes qu'on y avoit distribuées par ordre du Roi. Brissac , qui avoit pour son département le Quartier de l'Université , s'y transporta promptement ; & ayant rencontré une troupe nombreuse d'Ecoliers , qui étoient déjà en marche les armes à la main , il leur conseilla , pour être en état d'agir plus sûrement , de pratiquer des espé-

ces de retranchemens, au moyen des-  
quels il seroit facile de rompre les  
mesures des troupes du Roi, en cas  
qu'elles voulussent entreprendre de  
faire irruption sur eux.

Ces retranchemens se firent aussi-  
tôt avec des tonneaux ou barriques ;  
ils furent en conséquence appellés  
*Barricades* ; & ce jour est fameux dans  
l'histoire sous le nom de *Journée des* Journées des  
*Barricades.* Barricades.

Cette opération, étant dirigée par  
un homme entendu dans le métier de  
la guerre, fut exécutée avec une  
promptitude surprenante, & forma  
bientôt des retranchemens très-soli-  
des : il fit dépaver les rues, & rem-  
plir les tonneaux de ces mêmes pavés,  
& de la terre & du sable que l'on  
trouvoit sous la main. Dès qu'on eut  
vu ces premières barricades, on en  
forma sur le champ quantité d'autres ;  
de sorte qu'en un instant, depuis la  
Place Maubert jusqu'au petit Châte-  
let, on voyoit à la distance de cin-  
quante pas les uns des autres, un cer-  
tain nombre de tonneaux solidement  
établis, & soutenus par des Arque-  
busiers, qui étoient placés derrière :  
outre cela, on tendit des chaînes à

**§ 8.** tous les coins de rues , & il ne fut bientôt plus possible de passer d'un Quartier à l'autre , sans avoir le mor du guet.

Tout cela fut exécuté en présence des troupes que le Roi avoit répandues de ce côté-là. Elles se virent même enfermées dans ces barricades , sans oser rien dire , parce qu'elles avoient ordre , comme on a vû , de ne point user de violence contre le peuple ; mais bientôt elles se trouverent elles-mêmes exposées à être massacrées, sans pouvoir se défendre. Car dans le tems qu'on arrachoit tous les pavés des rues , pour donner plus de solidité aux Barricades, on porta dans les maisons une quantité de ces mêmes pavés , que l'on mit sur les fenêtres , d'étages en étages , d'où l'on comptoit assommer les troupes du Roi , si elles faisoient quelque entreprise ; & même afin de frapper à coup sûr , on avoit ôté les Enseignes & les Ayvents , qui formoient des saillies sous lesquelles on auroit pu se mettre à couvert.

Les Barricades s'étendent jusqu'au-

On prit à l'instant les mêmes précautions dans les autres Quartiers de Paris ; de sorte que sur le midi de ce



même jour , tout se trouva en état de 1588.  
 défense , depuis la Place Maubert & près du  
 les Quartiers voisins , jusqu'aux envi- Louvre.  
 rons du Louvre.

Le Roi fut extrêmement déconcerté de ce soulèvement général ; il reconnut alors , mais trop tard , le tort qu'il avoit eu de n'avoir pas sévi contre les factieux , dès les premières nouvelles qu'on lui avoit données de leur pernicieux dessein : car dans les conjonctures actuelles , il n'y avoit plus d'apparence de pouvoir faire usage de la force pour appaiser la sédition. Le Maréchal de Biron, qui avoit examiné de près tout ce qui se passoit dans la Ville , acheva d'ôter au Roi toute espérance , en lui disant que ce malheureux événement lui faisoit connoître que Paris étoit imprénable par la force ; qu'il y avoit autant de places à combattre qu'il y avoit de rues dans cette Ville ; & que quand même Sa Majesté auroit cinquante mille hommes, ils seroient tous taillés en pièces, avant qu'ils pussent parvenir depuis le Louvre jusqu'au Pont au Change.

Une Ville, telle que Paris, devoit former alors un coup d'œil bien étrange , pour quelqu'un qui auroit.

1588. pu examiner de sang froid , le détail de tout ce qui s'y passoit dans cette affreuse journée ; mais ce qui sembloit fournir encore plus de matiere aux réflexions , c'étoit le contraste de la situation du Souverain , avec celle du Sujet ambitieux qui étoit le mobile de tant de désordres. M. de Thou voulut jouir de ce spectacle , & voici comme il raconte lui-même ce qu'il remarqua dans ces tristes conjonctures :

*Je me souviens , dit-il , que quelque tems avant midi , lorsque les rues n'étoient point encore barricadées , je voulus me contenter dans l'attente où j'étois de ce grand événement , & voir quelle contenance tenoient les deux partis. Dans cette vue étant sorti de chez moi , sans craindre le danger auquel je m'exposois , je me rendis à pied au Louvre que je trouvai désert , & où regnoit un morne silence , marque certaine de la consternation où l'on y étoit. Sortant de-là , le cœur pénétré de douleur , je passai par l'Hôtel de Guise ; & y ayant rencontré le Duc qui se promenoit , je m'approchai d'un de mes amis qui m'accompagnoit , & lui dit à l'oreille que ce jour-là , si je ne me trompois , alloit porter le dernier coup*

coup au Roi & à l'autorité Royale, & 1588.  
que je croyois remarquer dans les yeux  
du Duc de Guise & de ses Gens, un air  
de gayeté & de confiance, qui marquoit  
qu'il songeoit moins à prendre des mesu-  
res pour sa sûreté, qu'à chercher les  
moyens de sauver sa réputation, dont il  
étoit si jaloux, en donnant un tour spé-  
cieux à cet attentat, & de mettre les  
troupes du Roi à couvert des insultes des  
Parisiens, afin de confirmer par cette  
conduite l'idée qu'il vouloit que l'on eût  
de son innocence & de sa douceur. On  
verra bientôt l'événement justifier  
cette prédiction.

Les Seigneurs qui commandoient  
les troupes qu'on avoit répandues  
dans la Ville, envoyoit sans cesse  
au Louvre donner avis de tout ce qui  
se passoit, & la plupart demandoient  
avec instance qu'il fût permis de faire  
main-basse sur un peuple furieux qui  
les bloquoit de toutes parts, & qui ne  
menaçoit de rien moins que de les  
exterminer. On répondoit toujours  
de même, & la Reine-mere conti-  
nuoit à leur faire dire de se tenir sur  
la défensive, & de bien se garder d'u-  
ser de la moindre violence.

Pendant ce tems-là, il y avoit des

1588

La Reine  
va trouver  
le Duc de  
Guise.

allées & des venues continuelles du Louvre à l'Hôtel de Guise, pour engager le Duc à sortir de Paris. Bellièvre y avoit déjà été plusieurs fois, sans pouvoir rien obtenir. La Reine-mère, espérant avoir un peu plus de crédit sur son esprit, voulut aussi y aller; mais elle n'en fut pas plus avancée. Cette démarche ne servit qu'à lui faire voir de près le désordre affreux qui regnait dans tout Paris. Cette Princesse ayant voulu sortir dans son équipage, fut bientôt arrêtée par les barricades; en vain supplia-t-elle qu'on lui permît de passer, ceux qui étoient postés en sentinelles le refuserent; elle fut obligée de mettre pied à terre, & de se servir de sa chaise, pour le passage de laquelle on voulut bien faire l'effort de déran-ger quelques-unes des barricades.

Elle veut  
l'engager à  
sortir de  
Paris.

Elle pressa vivement le Duc de Guise, pour l'engager à sortir de Paris. Elle lui promit qu'on lui donneroit toutes les sûretés possibles en faveur des personnes, pour lesquelles il pourroit s'intéresser, & qu'à l'avenir on n'inqüéteroit qui que ce soit à l'occasion de tout ce qui se passoit. Le Duc avoit d'abord répondu d'une

façon assez ambigue , cherchant toujours à tirer les choses en longueur , afin de se régler selon les événemens : mais lorsqu'il fut informé que les Ligueurs avoient l'avantage , & que les troupes du Roi n'étoient plus en situation de se faire craindre , il commença à parler plus haut qu'il n'avoit fait ; & il déclara nettement qu'il ne quitteroit point Paris , & qu'il n'avoit garde d'abandonner à la fureur des personnes qui s'étoient emparés de l'esprit du Roi , tant de zélés Catholiques , qui n'avoient les armes à la main que pour la défense de la Religion & de leur propre vie.

Il refuse de  
se retirer.

La Reine retourna au Louvre fort mécontente du peu de succès de sa négociation. Cette Princesse trouva le Roi plus embarrassé qu'il ne l'avoit encore été , à cause des mauvaises nouvelles qui lui arrivoient à chaque instant. Cependant on n'en étoit point encore venu aux mains de part ni d'autre. Les Ligueurs avançoient toujours leurs barricades à travers les troupes du Roi , sans paroître les redouter en aucune façon. Il est vrai qu'ils étoient rassurés par la défense qu'on avoit faite à ces troupes de se

1588. servir de leurs armes, de sorte que les factieux travailloient à leur défense au milieu de ces détachemens ; ils se faisoient même un plaisir de les enfermer dans leurs barricades , & ils ne les chassoient de leurs postes , que lorsqu'ils s'en trouvoient incommodes pour la poursuite des travaux.

Les Seigneurs & autres Capitaines, qui étoient à la tête de ces détachemens , voyoient bien mieux que ceux qui étoient renfermés dans le Louvre , combien il auroit été nécessaire d'agir d'abord avec vigueur , & d'arrêter cette révolte dans son commencement , en immolant quelques misérables à la tranquillité publique ; mais actuellement , il n'y avoit plus moyen d'agir avec quelque vigueur , & le moindre mouvement auroit suffi pour faire massacrer tout ce que le Roi avoit de troupes répandues dans la Ville.

On en eut un funeste exemple dans le tems même que le Roi prit le parti de faire retirer ses troupes. L'ordre arriva malheureusement un peu trop tard. Un coup d'arquebuse , qui fut tiré du côté du Marché - Neuf , fit croire que les troupes avoient enfié

reçu ordre de faire main-basse sur le peuple : aussi-tôt l'allarme se répandit ; & les Suisses qui étoient postés dans ce Marché , en furent les victimes ; on fit pleuvoir par les fenêtres des maisons qui répondoient sur cette place , une grêle de coup d'arquebuses , de pavés , en un mot , de tout ce qu'on trouvoit sous sa main. Dans un instant , il y en eut un grand nombre sur le carreau. Les autres crioient *quartier* , & cherchoient partout un endroit où se mettre à couvert des coups qu'on leur portoit. Il n'en seroit pas resté un seul , si Brissac ne fût arrivé. Ce Seigneur qui étoit zélé Ligueur , grand ami du Duc de Guise , & très - considéré dans la faction des Seize , appaisa tout par sa présence ; il fit cesser les mousquetades ; & ayant dit aux Suisses de mettre bas les armes , il leur donna une retraite dans les Boucheries du Marché-Neuf , & les sauva ainsi de la fureur du peuple<sup>(a)</sup>.

Les Ligueurs  
massacrent  
les Suisses.

(a) Brissac en rendant ce service aux troupes de Sa Majesté , dit en riant à quelques Gentilshommes qui l'accompagnoient : *J'ai enfin trouvé mon terrain. Le Roi prétend que je ne vauz rien , ni sur terre ,*

§ 8.8. L'émeute qui venoit d'arriver dans ce quartier, s'étoit communiquée rapidement dans tous les autres, & par tout on s'étoit mis en devoir de faire main-basse sur les troupes du Roi; mais heureusement le désordre fut un peu apaisé par la présence des Officiers principaux du Duc de Guise, & enfin il cessa totalement, lorsque ce Prince parut.

Occupations du Duc de Guise pendant les barricades.

Il étoit resté jusqu'alors dans son Hôtel, où il avoit passé toute la matinée. Il étoit sorti sur le midi; mais ce n'avoit été que pour se montrer dans son quartier. Ce fut-là qu'on le vit se promener en habit de campagne, tantôt dans la rue Sainte Avoye, tantôt dans la rue qui répondoit à son Hôtel. Il causoit tranquillement avec l'Archevêque de Lyon, & de tems en tems il interrompoit la con-

*ni sur mer. il verra du moins que je suis bon à quelque chose sur le pavé.* Le Roi avoit parlé ainsi sur le compte de Brissac, à l'occasion du peu de succès de deux affaires, où ce Seigneur s'étoit trouvé, tant sur terre que sur mer. Il n'y avoit cependant pas eu de faute de la part de Brissac, mais le Roi avoit toujours hasardé ce reproche, pour se venger de ce que ce Seigneur s'étoit livré au parti de la Ligue.



versation , pour donner différens 588  
ordres , selon les nouvelles qu'on  
venoit lui apprendre. C'étoit de là  
que sans paroître faire beaucoup de  
mouvement , il faisoit trembler le  
Souverain dans son propre Palais , &  
qu'il decidoit du sort de ses troupes.

Lors donc qu'on lui eut appris que  
les Ligueurs massacroient inhumaine-  
ment les Gardes Françaises & Suisses,  
& que le feu s'allumoit de façon qu'il  
seroit très-difficile de l'éteindre , il  
s'avança dans la Ville sans avoir d'au-  
tres armes que son épée ; dès qu'il  
parut , on entendit partout des accla-  
mations répétées de *vive de Guise* , &  
des cris de joye de toute espèce , qui  
suspendirent la fureur du peuple. On  
se hâta de déranger les barricades , &  
de détendre les chaînes pour lui faci-  
liter le passage ; il alla ainsi jusqu'à  
l'Hôtel-de-Ville accompagné d'une  
foule de peuple , qui ne cessoit de  
publier ses loüanges. Il parcourut en-  
suite les autres quartiers : partout les  
troupes du Roi rendirent les armes ;  
& le Duc ayant donné ses ordres en  
conséquence de cette soumission , on  
ne fit plus aucune violence aux sol-  
dats.

Le Duc  
de Guise  
appaît l'é-  
meute.

1588. On regarda alors comme un bonheur que ce Prince fût resté à Paris, malgré les ordres qu'on lui avoit donnés d'en sortir, & qu'il voulût bien faire la grace au Roi de faciliter la retraite de ses troupes, qui auroient effectivement couru risque d'être absolument taillées en pièces, s'il n'eût interposé son autorité.

Il renvoya  
au Louvre  
les troupes  
de Roi.

Il se prêta à cette démarche de fort bonne grace, & même avec ardeur; il est vrai qu'il trouvoit dans cette conjoncture l'occasion la plus belle de faire parade de son crédit & de sa générosité. Après avoir calmé le peuple, que sa seule présence tenoit en respect, il fit passer devant lui les troupes du Roi, & ordonna qu'on leur rendît leurs armes; il chargea ensuite le Comte de Brissac & Saint-Paul, de les conduire au Louvre. Brissac étoit avec les Suisses; S. Paul eut ordre de se mettre à la tête des Gardes Françaises. Ces deux Capitaines n'ayant l'un & l'autre qu'une baguette à la main, conduisirent ainsi ces détachemens, comme s'ils eussent mené des prisonniers en triomphe. Le Duc voulut aussi mettre une différence dans la façon dont il renvoyoit les

uns & les autres. Les Suisses eurent 1 ; 8 8. permission de marcher le chapeau sur la tête , & les armes hautes ; mais les Gardes Françoises eurent ordre d'être découverts & de baisser les armes.

La retraite de ces troupes ralentit considérablement la fureur du peuple. Le reste de la journée se passa assez tranquillement , eu égard au tumulte qui avoit précédé. Le soir , on établit des corps-de-gardes dans toutes les places , & dans les différens quartiers de Paris ; mais ce qui fit connoître la malheureuse disposition des esprits , ce fut lorsqu'il s'agit de prendre le mot du guet. Le Prevôt des Marchands voulut le donner au nom du Roi , selon l'usage ; les séditieux le refusèrent , & allèrent prendre l'ordre chez le Duc de Guise. Ce Prince ne fit pas difficulté de le donner ; & par-là , il fit connoître , plus clairement qu'il n'avoit encore fait , l'horrible attentat qu'il tramait contre l'autorité Royale.

Quelque glorieux que fût le Duc de Guise des funestes avantages qu'il avoit remportés sur son Souverain , il eut cependant quelque inquiétude sur l'idée que prendroient de lui les

Le Duc de Guise sonde les dispositions de l'Ambassadeur d'Angle-

**1588.** Princes étrangers, lorsqu'ils seroient  
 terre à son informés de ce qui venoit de se passer.  
 égard. Il envoya à cet effet le Comte de

Brissac à Edouard Stafford, Ambassadeur d'Angleterre, qui deméuroit sur le Quai des Bernardins, Quartier où l'émeute pouvoit se réveiller facilement à cause du voisinage de l'Université, dont les Ecoliers étoient toujours sous les armes. Le dessein du Duc étoit de sonder les dispositions de ce Ministre à son égard, & de l'engager à écrire en Angleterre d'une façon qui pût lui être favorable.

Brissac, qui étoit extrêmement zélé pour ce Prince, s'acquitta parfaitement de sa commission, & donna à sa conduite les couleurs les plus avantageuses qu'il lui fut possible. Il dit à l'Ambassadeur que le dessein du Duc de Guise n'avoit jamais été de rien entreprendre contre l'autorité Royale; & que s'il s'étoit rendu à Paris dans des conjonctures aussi critiques, ce n'avoit été uniquement que pour prévenir une conjuration tramée contre tout ce qu'il y avoit de gens de bien à Paris, & en particulier contre les Princes de sa Maison.

Après s'être beaucoup étendu sur

cette prétendue conjuration , il ajouta : § § §  
 que le Duc le prioit d'instruire Sa  
 Majesté Britannique de ce qu'il lui  
 disoit de sa part , afin que l'on sçût en  
 Angleterre la vérité de tout ce qui  
 venoit d'arriver ; & pour mieux faire  
 connoître encore le respect du Duc  
 de Guise pour la Reine d'Angleterre ,  
 & la considération qu'il avoit pour  
 son Ministre , il proposa à l'Ambassa-  
 deur , de la part de ce Prince , une  
 sauve-garde , pour mettre son Hôtel  
 en sûreté contre tout événement.

L'Ambassadeur répondit au dis-  
 cours de Brissac avec une froideur , &  
 en même tems avec une dignité qui  
 lui fit bien connoître ce qu'il pensoit  
 de la démarche révoltante du Duc de  
 Guise & de ses partisans. Il le remer-  
 cia de la sauve-garde qu'il lui offroit ,  
 & il lui dit , qu'à cet égard sa qualité  
 d'Ambassadeur ne lui permettoit pas  
 d'en recevoir d'ailleurs que de la part  
 du Roi ; & par rapport à la maniere  
 dont on lui conseilloit d'écrire à la  
 Reine d'Angleterre , il représenta à  
 Brissac, que n'étant point auprès d'elle  
 l'interprète des desseins du Duc de  
 Guise & de ses partisans , il se conten-  
 teroit de mander les faits tels qu'ils

1587. s'étoient passés , & que Sa Majesté en penseroit ce qu'elle jugeroit à propos.

Brissac , peu content de la façon dont l'Ambassadeur lui parloit , tâcha de l'intimider , en lui représentant qu'il avoit tout à craindre des séditieux , & qu'il lui conseilloit de faire du moins fermer ses portes , s'il ne vouloit pas accepter la sauve-garde qu'il lui offroit. *J'ai ici deux portes ,* répondit vivement Stafford , *& je les laisserai toujours ouvertes , comme celles des Ambassadeurs le doivent être. Si les séditieux viennent m'attaquer , je me défendrai de mon mieux , & je tâcherai de donner un exemple aux personnes revêtues de mon caractère , de la manière dont ils doivent se comporter , quand on viole le droit des gens à leur égard.* Brissac ayant de plus insinué que le Roi ne pourroit peut-être pas tenir long-tems dans sa Capitale ; & qu'alors les séditieux devenus plus redoutables par la retraite de ce Prince , l'Ambassadeur seroit encore en plus grand danger. Stafford lui répondit : *Je ne suis pas venu en France pour demeurer à Paris ; apprenez que je suis partout où est le Roi.*

Le Duc de Guise fut un peu déconcerté, lorsque Brissac lui eut fait le rapport d'une réponse aussi ferme. Il vit bien que Stafford ne s'embarrasseroit gueres de le servir dans le détail qu'il enverroit à sa Cour, au sujet des derniers événemens. Il voulut néanmoins le ménager; & comme il étoit de son honneur que les Ministres Etrangers ne reçussent aucune insulte dans une Ville dont il se voyoit le maître, il recommanda aux Capitaines de la Bourgeoisie de faire dans ce quartier la garde la plus exacte, & de veiller à ce que l'Ambassadeur & tous ceux qui lui appartenoient, n'eussent aucun sujet de se plaindre. Ses ordres furent parfaitement observés, & il eut assez de crédit pour faire respecter le droit des gens à des fanatiques, qui ne reconnoissoient plus l'autorité Royale.

Le lendemain du jour des barricades, il se tint au Louvre différens Confeils, pour déterminer le parti qu'on devoit prendre dans des conjonctures aussi affreuses: mais plus on consultoit, plus on se trouvoit embarrassé à cause des différentes nouvelles qui arrivoient à chaque instant.

Embaras  
de la Cour  
en consé-  
quence de  
la journée  
des barri-  
cades.

1588. On ſçut entr'autres que les factieux avoient été en mouvement pendant toute la nuit ; que les Ecoliers de l'Univerſité avoient amaffé quantité d'armes de toute eſpèce , qu'on avoit déposées dans le Couvent des Cordeliers , & qu'enfin ils délibéroient d'attaquer bientôt le Louvre , & de ſe rendre maîtres de la perſonne du Roi à quelque prix que ce fût.

Quelques-uns du Conſeil furent d'avis que le Roi ſortît de ſa Capitale , & qu'il cédât pour un tems à la fureur de ſes ennemis. Le Roi étoit aſſez porté à prendre ce parti ; cependant il y eut quelques opinions contraires fondées , les unes , ſur l'indécence qu'il y avoit qu'un Prince fût obligé de fuir devant ſes ſujets ; les autres , ſur l'opprobre éternel qui réjailliroit ſur la Nation , lors que l'Europe ſeroit informée que des François ſi renommés dans tous les tems , par leur amour , leur fidélité , leur obéiſſance , auroient pouſſé la révolte au point d'entreprendre ſur la perſonne de leur Souverain.

La Reine-mere voulut dans cette conjoncture faire encore une tentative , avant que l'on prît un parti. Son



dessein étoit de voir le Duc de Guise, 1582.  
& de négocier de façon qu'elle pût  
faire chasser les Favoris, qu'elle haïs-  
soit souverainement, & qui étoient  
également détestés du Duc & de ses  
partisans. Elle comptoit à ce prix ra-  
mener un peu le Duc de Guise, &  
achever enfin de le déterminer à ren-  
dre la tranquillité à l'Etat, en lui of-  
frant les postes les plus capables de  
satisfaire ce Prince ambitieux.

Mais les événemens de la journée  
précédente avoient tout fait changer  
de face. Il n'y avoit plus d'accommo-  
dement raisonnable à attendre de sa  
part. L'exil des Favoris étoit trop peu  
pour un Prince, qui n'aspiroit qu'à  
s'approprier, ou du moins à partager  
l'autorité Royale.

La Reine s'étant transportée à  
l'Hôtel de Guise, mit donc en œuvre  
tous les ressorts de sa politique, pour  
engager le Duc à faire désarmer les  
Bourgeois, & même à venir trouver  
le Roi, qui ne demandoit pas mieux  
que de lui accorder tout ce qui pour-  
roit lui faire plaisir.

La Reine  
invite le  
Duc de  
Guise à  
venir au  
Louvre.

Le Duc de Guise répondit à la  
Reine, que n'ayant point fait armer  
les Bourgeois, il ne croyoit pas avoir

Le Duc  
de Guise  
refuse d'y  
aller.

1588. assez de crédit pour réussir à faire poser les armes ; à l'égard de la visite qu'on lui proposoit de faire au Roi , il assura qu'il se garderoit bien d'aller au Louvre , & qu'il se souvenoit encore du danger qu'il avoit couru , il y avoit peu de jours , lorsqu'il s'y étoit rendu , pour se justifier sur les reproches qu'on lui faisoit. Il entra ensuite dans quelques propositions d'accommodement ; mais elles étoient toutes si déraisonnables , qu'il n'y avoit pas moyen d'y souscrire à moins que de remettre toute l'autorité entre ses mains.

Pendant que la Reine avoit été avec ce Prince , elle avoit eu le désagrément de ne pouvoir conférer de suite avec lui. La conversation avoit toujours été interrompue par des allées & des venues très-fréquentes , tant de la part des Bourgeois , que des gens de guerre qui étoient venus parler au Prince , & avec lesquels il s'entretenoit toujours en secret. Il sembloit à voir la Reine avec ce Prince , que c'étoit une Sujette vis-à-vis de son Souverain , lequel en accordant une audience , ne faisoit pas de façon de l'interrompre pour veiller

à des affaires plus importantes. 1588

La Reine vit bien par tous ces mouvemens , qu'il se tramoit sûrement quelque projet contre la personne du Roi ; ainsi sans se donner le tems d'aller elle-même dire au Monarque ce qu'elle pensoit , elle chargea le Secrétaire d'Etat Pinart , qui l'avoit accompagnée , d'aller au plus vite au Louvre , & de dire à Sa Majesté qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre , que de se mettre à couvert de toute insulte , qu'un plus long délai ruineroit absolument ses affaires , & qu'en un mot elle lui conseilloit de quitter Paris au plutôt.

Il étoit environ cinq heures & demie du soir , lorsque le Roi reçut cet avis , & aussi-tôt il résolut de s'y conformer. Il fit d'abord prendre les devans aux Gardes Françoises & Suisses ; mais ce fut avec la précaution de faire courir le bruit qu'il faisoit partir ces troupes , pour ôter aux Parisiens tout fujer de défiance.

Peu après le Roi sortit du Louvre à pied , une baguette à la main ; comme pour aller se promener au Thuileries , selon sa coutume ; il fit quelques tours de jardin , & se montra au

Le Roi se  
sauve de  
Paris.

1588. peuple d'un air assez gai ; puis prenant tout-à-coup son chemin vers la porte neuve qui étoit au bout du Jardin , & dont il avoit la clef , il se fit botter ; & montant à cheval avec quelques Seigneurs de sa suite , il marcha du côté de S. Cloud.

Il se retire  
à Chartres.

On dit que lorsqu'il fut à quelque distance de Paris , ce Prince tournant les yeux vers cette Ville ingrate qu'il abandonnoit , jura de n'y rentrer que par la brèche. Il alla coucher ce jour-là à Trapes , & le lendemain il se rendit à Chartres , où Nicolas de Thou , qui en étoit Evêque , le reçut avec le plus de magnificence qu'il lui fut possible. Les habitans de cette Ville allèrent en foule au-devant de ce Prince , & témoignèrent la joye qu'ils ressentoient de le posséder , par des acclamations réitérées de *Vive le Roi* , auxquelles ce Monarque dut être d'autant plus sensible , qu'il y avoit déjà longtemps qu'il ne les entendoit plus.

Dans le tems que le Roi partit , la Reine étoit encore à l'Hôtel de Guise. Elle vit arriver Menneville , qui parlant à moitié bas au Duc , lui raconta le départ du Roi. Guise parut extrêmement frappé de cette nouvelle , &

il dit à la Reine d'un ton assez brus- 158  
que : *Madame, vous m'amusez & vous  
me perdez.* La Reine feignit d'ignorer  
ce qui avoit déterminé le Roi à pren-  
dre ce parti, & aussi-tôt elle rompit  
la conférence, & s'en retourna au  
Louvre.

L'étonnement que le Duc de Guise Le Duc  
avoit témoigné en apprenant le dé- de Guise  
part du Roi, & ce qu'il dit à la Reine avoit - il  
en conséquence, confirmerent dans dessein de  
la plupart des esprits, les soupçons se saisir de  
qu'on avoit eus du dessein qu'il avoit la personne  
formé d'investir le Louvre, & de s'em- du Roi ?  
parer de la personne du Roi.

Le P. Daniel prétend néanmoins , Observa-  
qu'en réfléchissant sur la conduite que tion à ce  
le Duc avoit tenue dans ces conjonc- sujet.  
tures, on ne doit point croire qu'il  
eût projeté de se saisir du Souverain :  
*Car, dit-il, s'il eût voulu le faire, il  
n'eût pas renvoyé au Louvre les Suisses,  
les Gardes Françaises & autres soldats,  
dont il étoit le maître . . . Ce qu'il y a de  
plus vraisemblable, ajoute-t'il, c'est que  
son dessein étoit de profaner de la conster-  
nation de la Cour, & d'obtenir par la  
voye de la négociation tous les articles du  
Mémoire dressé à Nanci au mois de  
Février dernier.*

17. 5. 8. 8. Mais cette prétendue voye de négociation dans laquelle on entroit à main armée , ne pouvoit avoir le succès que le Duc de Guise en attendoit , qu'autant que l'on seroit maître de la personne du Roi. Il suffit d'entendre le P. Daniel lui-même s'énoncer sur le Mémoire de Nanci , pour être convaincu qu'il n'y avoit qu'un Souverain en captivité qui pût accéder à une pareille pièce. En effet ce Traité , qui contenoit , selon cet Auteur , un *si beau plan , qui mettoit la Religion Catholique en sûreté dans le Royaume , & y détruisoit l'hérésie* , portoit en même tems un coup mortel à l'autorité du Souverain ; il lui enlevoit , dit ce même Auteur , *toutes les personnes auxquelles il pouvoit avoir confiance , soustrayoit à son obéissance toutes les Villes considérables de son Royaume , lui ôtoit la disposition des grandes Charges de l'Etat , le maniement des Finances , & le mettoit en curatelle & à la merci de ses plus mortels ennemis*. Voilà où l'on vouloit amener le Roi , & cela par la voye de la négociation.

Pour moi , je pense que de quelque côté que l'on examine la conduite du Duc de Guise , il avoit vraiment des-

sein de se saisir de la personne du Roi, & que son arrivée à Paris n'avoit pour objet que d'exécuter avec intelligence le malheureux projet que les fanatiques Ligueurs avoient inutilement tenté à diverses reprises.

Il est vrai qu'après la fuite du Roi, le Duc de Guise protesta hautement qu'il n'avoit jamais rien tenté directement contre ce Prince. Il écrivit de toutes parts des lettres justificatives, par lesquelles il prétendit effacer tous les soupçons, en alléguant pour sa défense, qu'ayant sauvé les troupes du massacre, & en les renvoyant au Roi, c'étoit une preuve évidente qu'il n'avoit eu aucun mauvais dessein.

Le Duc  
de Guise  
écrit pour  
se justifier.

Mais il faut observer que la plupart de ces lettres n'étoient que des pièces ostensives, qu'il envoyoit à des personnes zélées pour ses intérêts, & qui ne manqueroient pas de les publier, pour rétablir sa réputation que les bruits publics avoient furieusement ternie ; car en même tems, il y avoit d'autres lettres, dans lesquelles il parloit avec plus de franchise, & où il annonçoit clairement ses pernicieux desseins. Je ne citerai pour

§ 88. exemple que celle qu'il écrivit au Gouverneur d'Orléans, le lendemain des barricades qui étoit le 13 de Mai.

Lettre de  
ce Princ.  
au Gouver-  
neur d'Or-  
léans.

*Advertissez, disoit-il, nos amis de nous venir trouver en la plus grande diligence qu'ils pourront avec chevaux & armes, & sans bagage. Ce qu'ils pourront faire aisément; car je crois que les chemins sont libres d'icy à vous. J'ay defait les Suisses, taillé en pièces une partie des Gardes du Roy, & tiens le Louvre investi de si près, que je rendray bon compte de ce qui est dedans. Ceste victoire est si grande, qu'il en sera mémoire à jamais.*

S'il ne s'étoit agi que de traiter par la voye de la négociation, il auroit été fort inutile de demander en si grande diligence des renforts d'hommes & d'armes, d'autant plus que le Duc de Guise étoit alors tellement assuré du Louvre, qu'il étoit en état, disoit-il, de rendre bon compte de ce qui étoit dedans. Il portoit donc ses vûes bien plus loin, & il n'attendoit pour les mettre à exécution, que l'arrivée des secours qu'il demandoit avec tant d'instance.

Le Gouverneur d'Orléans, qui étoit dans le secret du Duc de Guise, avoit



envoyé aux Gentilshommes Ligueurs de sa Province, des copies de la lettre qu'il venoit de recevoir, & aussitôt toute cette Noblesse étoit montée à cheval, & s'étoit rendue à Beaugenci, où le Gouverneur leur avoit donné rendez-vous; mais dans le tems qu'ils l'attendoient pour prendre les derniers ordres, ils reçurent de lui le 15 de Mai, une lettre qui leur apprenoit le changement qui venoit d'arriver par l'évasion du Roi.

*Notre Grand n'a sçeu exécuter son dessein, disoit ce Gouverneur, s'estant le Roy sauvé à Charres; parquoy je suis d'avis que vous vous retiriez en vos maisons, le plus doucement que pourrez, sans faire semblant d'avoir rien vu; & si n'y pensez estre seurement, venez ici, &c.*

La retraite du Roi ayant donc empêché le Duc de Guise d'exécuter son grand projet, il ne s'occupa que du soin de s'assurer de la Capitale, & de s'en rendre tellement le maître, que le Roi ne pût pas y rentrer. Dès le soir de la fuite du Monarque, le Duc parcourut à pied la plupart des Quartiers de Paris; il fit enlever ce qui pouvoit rester encore de barricades: il

1588 disposa partout des corps-de-gardes , & donna les ordres de côté & d'autre, comme s'il eût été absolument le maître.

Démarches  
du Duc de  
Guise au-  
près du Par-  
lement.

Il alla même chez les principaux du Parlement , & tâcha de les intimider, en leur faisant entendre qu'ils avoient tout à craindre du peuple , s'ils entreprenoient de faire la moindre recherche des Bourgeois qui avoient eu part dans cette émotion. Il eut entr'autres une conférence fort longue avec le Premier Président du Harlai , & mit en œuvre tous les ressorts de son esprit , pour l'engager à s'accommoder au tems ; mais ce grand Magistrat lui dit pour toute réponse , qu'il feroit son devoir. Le Duc de Guise renouvella ses poursuites , & lui exagéra le danger qu'il couroit , s'il ne se déterminoit à avoir quelque complaisance : ce Magistrat lui déclara alors qu'il mourroit plutôt que de rien faire qui pût être contraire au devoir de sa Charge , & à l'obéissance qu'il devoit au Roi. Le Duc lui ayant proposé en finissant , de tenir les audiences le lendemain comme à l'ordinaire. Il répondit que le Roi ayant laissé tout pouvoir à la Reine-mere pendant son absence ,

absence, il iroit prendre ses ordres, 1588.  
& qu'on feroit tout ce qui conviendrait.

La Reine-mere n'avoit pas mieux demandé, que de rester à Paris au milieu de tout ce désordre. Elle comptoit que ce seroit pour elle une occasion de reprendre quelque crédit, ou que du moins le Duc de Guise n'osant pas pousser les choses aux dernières extrémités, il auroit recours à son entremise, pour tâcher de se raccommoder avec la Cour; mais ce Prince qui étoit trop avancé pour s'arrêter en si beau chemin, ne songea qu'à profiter de ses succès, & à affermir son autorité dans Paris.

Ainsi, voyant que les tentatives qu'il avoit faites auprès du Parlement, ne lui seroient pas fort utiles, il ne s'amusa plus à négocier, il prit au contraire les mesures les plus propres pour se faire redouter. Il s'empara d'abord de la Bastille & de l'Arsenal, peu après, il s'assura de Vincennes. Ensuite, il se saisit de Corbeil petite Ville sur la Seine: ce poste le rendant maître de la riviere, il n'avoit plus à craindre qu'on lui coupât les vivres de ce côté-là.

Le Duc  
de Guise  
s'empara  
de la Bastille.

1588.

Il y fait  
enfermer  
Perreuse,  
Pievôt des  
Marchands

Il fait  
nommer  
un Pievôt  
des Mar-  
chauds.

Dans le même tems, il fit enfermer à la Bastille Hector de Perreuse, Pievôt des Marchands, qui étoit toujours resté fidele au Roi depuis le commencement des troubles. La Reine, qui affectionnoit ce Magistrat, parla au Duc de Guise en sa faveur, & le pria de lui rendre la liberté. Le Duc parut d'abord y consentir, mais ce fut d'une façon qui fit bien voir qu'il n'en feroit rien. *S'il vous plaît, Madame,* dit le Duc de Guise à la Reine, *je t'iray querir, & vous le ramèneray par la main; mais il est mieux-là qu'en sa maison.* Il resta donc à la Bastille, & bientôt après sa place fut donnée à la Chapelle-Marteau, zélé Ligueur. La Reine, qui s'intéressoit pour Perreuse, fut cependant contrainte de confirmer l'élection de celui qu'on lui donnoit pour Successeur; & ensuite on créa de nouveaux Echevins, puis des Colonels, des Capitaines & des Quartiniers, tous gens dévoués au Duc de Guise & aux Seize, & la plupart tirés de la lie du peuple; au lieu qu'auparavant ceux qui commandoient dans la Ville étoient des personnages connus, recommandables par leur mérite personnel, & par les places que la plu-

part avoient occupées & occupoient 1588.  
encore dans la Magistrature : mais les  
nouveaux venus étant choisis dans les  
professions les plus viles , telles que  
des Bouchers , Poissonniers , & autres  
semblables , & ne sçachant trop com-  
ment s'y prendre pour remplir les  
postes qu'on leur donnoit , ils exer-  
çoient leurs fonctions d'une maniere  
basse & ridicule qui les rendit si mé-  
prisables , que la populace même se  
faisoit un plaisir de se moquer d'eux ,  
& de leur donner des sobriquets con-  
formes aux métiers dont ils faisoient  
profession ; de sorte qu'ils les appel-  
loient *Capitaines de l'Aloyau* , *Capitai-  
nes de la Morne* , & ainsi des autres.

Pendant que le Duc de Guise nom-  
moit des Magistrats de sa propre au-  
torité , & qu'il prenoit toutes sortes  
de moyens pour se rendre le seul  
maître absolu dans la Capitale ; il  
publia un Manifeste dans lequel en  
protestant de sa fidélité & de son zèle  
pour le Roi , il donnoit à entendre  
qu'on devoit lui tenir compte de ce  
qu'il venoit de faire. Il exaltoit sur-  
tout le service qu'il avoit rendu au  
Prince , en dégageant ses troupes , &  
en empêchant qu'elles ne fussent

Le Duc  
de Guise  
publie un  
Manifeste.

1588. massacrées ; & du reste , s'il s'étoit emparé des places des Finances , il prétendoit que ce n'étoit que dans le dessein de les conserver à Sa Majesté. *J'ay reçu* , dit-il à la fin de ce Manifeste , *l'Arsenal , la Bastille , & les lieux forts entre mes mains : J'ay fait sceller les coffres des Finances , pour configner tous entre les mains de Sa Majesté pacifique , tel que nous l'espérons rendre par nos prieres envers Dieu , par l'intercession de Sa Sainteté & de tous les Princes Chrétiens , & par ceste signalée & non commune preuve de fidélité qu'il lui a plu mettre entre mes mains : ou si le mal continue , j'espère par mesmes moyens conserver ensemble , & la Religion & les Catholiques , & les desgager de la persécution que leur préparent les Confédérés des Hérétiques auprès du Roy.*

Il écrit au Roi.

Ce qu'il y eut encore de plus étonnant dans ces conjonctures , c'est que le Duc de Guise prétendit prouver à Sa Majesté même , que c'étoit pour son bien qu'il en étoit venu à de si grandes extrémités : on auroit peine à imaginer qu'un Sujet eût eu l'audace de se moquer ainsi de son Souverain , si l'on n'avoit encore aujourd'hui des

preuves de cette insolence dans la 1588.  
 lettre qu'il écrivit au Monarque, le  
 17<sup>e</sup> de Mai, c'est-à-dire, le troisième  
 jour depuis la fuite de ce Prince.  
 Après un détail infini de preuves de  
 fidélité, qui forment autant de para-  
 doxes, voici comme il termine sa let-  
 tre : *Ayant reçu un des plus grands*  
*desplaisirs qui me pouvoit advenir ;*  
*quand j'entendis que Vostre Majesté*  
*avoit pris résolution de s'en aller, d'au-*  
*tant que ce subit partement m'oste le*  
*moyen de pouvoir monstrier, comme j'a-*  
*vois accommodé toutes choses à vostre*  
*contentement, & à cela que je les voyois*  
*disposées, lorsque la Royne vostre mere*  
*me fist cest honneur que de venir céans :*  
*dequoy je lui ay donné tels témoignages,*  
*que j'estime qu'elle les peut tenir cer-*  
*tains. Puisque je n'ay peu lors, Sire, je*  
*continueray ceste mesme volonté, & es-*  
*père me comporter, en sorte que Vostre*  
*Majesté me jugera très-fidèle sujet, &*  
*serviteur utile, qui ne désire tant, qu'en*  
*bien servant, & pourchassant le bien &*  
*le repos de vostre Royaume, acquérir*  
*l'heur de ses bonnes graces, lesquelles je*  
*ne cesseray jamais de rechercher, &c.*

Le Duc de Guise ne cessoit donc de  
 parler de sa fidélité, lors même que

1588. par sa conduite il annonçoit la révolte la plus odieuse, au point de qualifier de traîtres ceux qui restoient attachés au parti du Roi. Il écrivit sur ce ton à Christophe de Bassompierre, son ami, en lui parlant de ceux des Echevins qui s'étoient retirés à Chartres avec le Roi. Hier, lui dit-il dans la lettre qu'il lui écrivit le 21<sup>e</sup> de Mai, je fus à la Maison de Ville pour y admettre la Chapelle, qui a esté esleu Prevost des Marchands... Perrense estant à la Bastille, & les traistres Eschevins en fuite... L'on n'a jamais vu, continue-t'il, une si grande obéissance de peuple en telle esmotion... Dieu, par sa grace, nous a conservez par la résolution, obéissance & hardiesse de ceux de Paris, qui continuent plus que jamais en leur ferme résolution & braverie, de prestier tout devoir & obéissance au Roi. Cependant toutes ces prétendues dispositions de soumission & de fidélité, aboutissoient à prendre les armes contre le Souverain. Le Roi fait des forces, dit-il peu après, & nous aussi; il est à Chartres & nous à Paris. Puis vers la fin de cette même lettre, ce Prince faisant toujours un mélange bisarre de révolte & de soumission, mande à

Lettre du  
Duc de  
Guise à  
Bassom-  
pierre.



Rassompierre de veiller aux secours ; 88. que le Roi attendoit des Pays étrangers. *Il faut être bien adverti d'Allemagne, ajoute-t'il, afin de n'être prévenu. Il ne nous manque forces, courage, amis, ny moyens ; mais encore moins d'honneur, de respect, & fidélité au Roy, auquel inviolablement nous le garderons, sans de tout devoir de gens de bien, d'honneur & très bons Catholiques, &c.*

Le Roi écrivit aussi de son côté à tous les Gouverneurs des Provinces ; mais le stile de ses lettres étoit foible & languissant, & ne pouvoit servir qu'à faire connoître la lâcheté de la Cour, & augmenter l'insolence de ses ennemis. Les forces qu'il rassembloit à Chartres, ne faisoient pas plus d'impression sur les rebelles. Le Duc de Guise au contraire parloit en conquérant, & avec toute la confiance d'un homme que la fortune avoit mis au-dessus de ses ennemis. Ce Prince n'étoit point obligé de faire de grands mouvemens pour rassembler des troupes ; il étoit bien plus occupé à modérer leur ardeur impétueuse, qui les portoit à tout hazarder pour la gloire d'un Chef qu'ils adoroient.

Le Roi écrit aux Gouverneurs des Provinces.

La Reine-mere, dont le crédit étoit

1588. absolument effacé par celui du Duc de Guise, voulut cependant être de quelque chose dans tout ce tumulte : elle imagina de se porter Médiatrice entre le Roi son fils & ce Prince. Pour y parvenir, elle se lia intimement avec la Duchesse de Montpensier, qu'elle amusa de l'espérance d'épouser le vieux Cardinal de Bourbon ; & toutes deux se joignirent ensemble, pour engager le Duc à se réconcilier avec le Roi. Il parut s'y prêter de bonne grace ; mais ce ne fut que pour imaginer de nouveaux moyens d'affoiblir le parti de ce Monarque, & détourner ses Sujets de son obéissance.

La Reine-  
mere veut  
réconcilier  
le Roi avec  
le Duc de  
Guise.

Les démarches de la Reine ayant été communiquées au Conseil des Seize, il y fut décidé que l'on iroit demander pardon au Roi de tout ce qui s'étoit passé, & qu'on le supplie-  
roit de revenir à Paris. De plus, afin de faire mieux sentir la douleur dont les peuples étoient pénétrés, à cause de l'éloignement de Sa Majesté : on commença par faire des Processions à Paris, pour appaiser la colere de Dieu, & le prier d'attendrir le cœur du Roi à l'égard de ses Sujets.

Les Ligueurs en firent une entre autres d'une espèce singulière, & qui mérite d'être rapportée. Le goût qu'ils sçavoient que Sa Majesté avoit depuis long-tems pour les voyages de dévotion, & surtout pour les Processions de Pénitens, où il avoit lui-même assisté tant de fois, leur fit imaginer d'en faire une de Paris à Chartres. Ils comptoient profiter de cette occasion, pour reconnoître de plus près l'état des affaires du Roi; & pour tâcher de se faire des partisans dans cette Ville; mais de peur que l'on ne fit des difficultés de les recevoir, à cause du ressentiment que le Roi devoit conserver contre les Parisiens, on s'adressa à Henri de Joyeuse (a), qui

1588.  
Les Ligueurs vont en Procession à Chartres.

(a) Henri de Joyeuse, Comte du Bouchage, étoit frere du Duc de Joyeuse, tué à la bataille de Coutras. Il avoit vécu long-tems à la Cour, & passoit même pour un des Mignons du Roi; après la mort de sa femme, qui étoit sœur du Duc d'Epemon, il entra chez les Capucins, où il prit l'habit sous le nom de Frere Ange; il en sortit en 1592, & porta les armes pour la Ligue. En 1596, il se réconcilia avec Henri IV, qui le fit Maréchal de France; & enfin en 1599, il rentra chez les Capucins, où il mourut le 27 Septembre 1608.

8588. venoit de se faire Capucin, sous le nom de Frere Ange, & on le pria de se mettre à la tête de cette Procession.

Henri de Joyeuse se met à la tête de cette Procession.

Il y consentit, & fit même quelque chose de plus; car pour rendre cette cérémonie plus touchante, il imagina de représenter Notre-Seigneur allant au Calvaire; & cette marche, qui étoit de son invention, forma le spectacle du monde le plus ridicule.

Cette Procession s'annonçoit d'abord par un homme à grande barbe, couvert d'un cilice, par-dessus lequel étoit un large baudrier, d'où pendoit un sabre recourbé. Cet homme avoit un cornet de terre, d'où il tiroit de tems en tems des sons extrêmement désagréables. Il étoit suivi de trois autres, qui représentoient les soldats entre les mains desquels on avoit livré Jesus-Christ; au lieu de casques, ils avoient chacun une marmite sur la tête, & une méchante cotte de maille par-dessus leurs cilices; ils étoient armés d'épieux & de hallebardes, le tout très-rouillé & en fort mauvais ordre.

Ils traînoient après eux Frere Ange, lié & garroté. Celui-ci étoit revêtu d'une aube blanche, & portoit une

Couronne d'épines par-dessus une 1588.  
 espèce de perruque, d'où il sembloit  
 découler des gouttes de sang sur son  
 visage, pour faire accroire que les  
 épines lui entroient dans la tête. Il  
 étoit chargé d'une longue Croix, qui  
 paroissoit extrêmement pesante; mais  
 au reste, ce n'étoit que du carton  
 peint. Il feignoit de succomber sous  
 le poids de cette masse, & se laissoit  
 tomber de tems en tems en poussant  
 des gémissemens d'un ton très-dou-  
 loureux. On voyoit à côté de lui deux  
 jeunes Novices Capucins, dont le  
 déguisement annonçoit que l'un étoit  
 la Sainte Vierge & l'autre la Magde-  
 laine. Ils affectoient d'être pénétrés  
 de la plus vive douleur; de feintes  
 larmes couloient de leurs yeux; &  
 toutes les fois que le Frere Ange se  
 faisoit tomber par terre, ils imitoient  
 à peu près les mêmes mouvemens.

Quatre autres Capucins qui repré-  
 sentoient autant de Bourreaux, sui-  
 voient le Frere Ange, & le relevoient  
 de ses chûtes au moyens des cordes  
 dont ils le tenoient attachés; & en  
 même tems ils frappeoient dessus lui à  
 grands coups de fouets, dont le cli-  
 quetis faisoit un bruit insupportable.

**1588.** Cette singulière marche étoit terminée par une longue suite de gens de toute espèce, & principalement de Ligueurs d'une certaine considération, qui profiterent de l'habit de Pénitens, dont ils étoient revêtus, pour venir à Chartres sans être reconnus.

Cette impie mascarade arriva ainsi à Chartres, & entra dans la Cathédrale vers la fin des Vêpres, où le Roi avoit assisté. Comme le dessein étoit de se présenter à ce Prince, & de lui faire voir cette scène dans tout son beau, on fut obligé de s'arrêter dès l'entrée de l'Eglise, pour raccommo-der le désordre que la chaleur avoit occasionné. La sueur qui dégoûtoit du visage du Frere Ange, avoit effacé les goûtes de sang dont on l'avoit peint, de sorte qu'il fut obligé de se retirer dans une Chapelle, pour remédier à ce dérangement.

La Procession défile devant le Roi.

Ce fut-là qu'on découvrit une partie du mystère; car l'affluence du monde n'ayant pas permis que l'on fermât les portes de cette Chapelle, on vit appliquer artistement sur le visage de Frere Ange le rouge nécessaire, pour faire croire qu'il étoit tout en sang,

Cette opération finie , on reprit la 1588.  
 marche , & on passa en revûe devant  
 le Roi , où chacun joüa son rôle avec  
 le plus d'intelligence qu'il lui fut  
 possible. Les Capucins - Bourreaux se  
 distinguèrent par-dessus tout par le  
 bruit qu'ils faisoient avec leurs fouets,  
 qu'ils faisoient claquer à tours de  
 bras.

Crillon , Colonel du Régiment des  
 Gardes , étoit auprès du Roi dans le  
 tems que cette Procession défiloit de-  
 vant lui. Justement indigné d'une  
 farce aussi ridicule , il se mit à crier  
 aux Bourreaux enfroqués : *Fouettez ,*  
*fouettez tout de bon ; c'est un lâche qui*  
*a endossé le froc , pour ne pas porter les*  
*armes.*

Le Roi lui-même fut frappé de voir  
 ce même Joyeuse , qu'il avoit si ten-  
 drement aimé , & qu'il avoit admis à  
 toutes ses parties de plaisir , jouier  
 alors un rôle si indigne d'un homme  
 de son rang ; & lorsqu'il lui donna  
 audience en particulier , il lui repro-  
 cha vivement d'avoir par cette misé-  
 rable farce tourné en ridicule le Mys-  
 tère le plus redoutable de la Religion,  
 & de s'être mis ainsi à la tête des sédi-  
 tieux , *que je fais* , lui dit-il , *être en*

2588. *grand nombre à cette Procession.*

En effet, il y avoit, comme j'ai dit, beaucoup de Ligueurs, & entr'autres Neüilli, Premier Président de la Cour des Aydes, que les Seize avoient chargé de profiter de cette occasion, pour obliger ceux des Chartrains qui étoient dans leur parti, à prêter un nouveau serment de fidélité au Duc de Guise.

Le Roi refuse de faire arrêter les Ligueurs qui étoient à cette Procession.

Le Roi avoit été averti de tout cela par le Maréchal de Biron, qu'un des Chanoines avoit informé de l'endroit où les factieux devoient tenir leurs Assemblées. Le Maréchal fit tout ce qu'il put pour déterminer le Roi à les faire arrêter, ce qui auroit été très-facile; mais il ne put engager ce Prince à faire le moindre acte de vigueur; de sorte que les Ligueurs exécuterent impunément leur commission sous les yeux du Roi, sans que ce Prince se mît en devoir de l'empêcher.

Ce fut-là tout le succès qu'eut une démarche aussi extraordinaire, qui avoit portant eu un objet bien différent dans l'esprit de quelques-uns de ceux qui avoient assisté à cette Procession: car quoique le plus grand nombre fût composé de Ligueurs, il



y avoit eu néanmoins des personnes 1 § § §  
vraiment attachées au Roi , qui  
avoient cru bonnement que ce specta-  
cle seroit capable de toucher le Mo-  
narque , de le réconcilier avec les  
Parisiens , & de l'engager à revenir  
dans sa Capitale.

Cemoyen ayant donc mal réussi , Le Parle-  
ment en-  
voye des  
Députés à  
Chartres.  
la Reine conféra avec quelques-uns  
des principaux du Parlement , & l'on  
prit un parti bien plus sensé , & le  
seul capable de faire impression sur le  
Roi. Le Parlement nomma des Dépu-  
tés, qui allèrent à Chartres , & lui fi-  
rent un discours auquel il parut extrê-  
mement sensible. Ce Prince y répon-  
dit avec beaucoup de bonté ; & non-  
content de l'audience qu'il leur avoit  
accordée le matin même de leur arri-  
vée , il les manda encore après son  
dîner , & les chargea d'assurer les Pa-  
risiens qu'il étoit prêt à leur donner  
les mêmes témoignages d'affection  
qu'il leur avoit accordés par le passé ;  
mais que ce ne seroit qu'autant qu'ils  
répareroient l'outrage qu'ils lui  
avoient fait , & qu'ils rentreroient  
dans leur devoir ; il ajouta que sans  
cela , il ne pourroit s'empêcher de les  
punir , en dépouillant Paris du privi-

Il s'ont  
bien regus  
du Roi.

1588. lège d'avoir des Cours Souveraines , des Ecoles publiques, & autres droits dont la suppression seroit la ruine de la Capitale. Il chargea les Députés de rendre compte aux Parisiens de tout ce qu'il leur avoit dit, & il finit par ordonner à tous les Magistrats de continuer l'exercice de leurs fonctions.

Peu après le Roi envoya dire au Parlement, par un de ses Maîtres des Requêtes, que sa dernière volonté étoit de travailler au plutôt à la réforme du Gouvernement ; & que pour remplir ce dessein, il alloit convoquer les Etats généraux pour la fin de l'année ; qu'on y prendroit des mesures pour lui choisir un Successeur Catholique parmi les Princes de son sang ; mais qu'il falloit auparavant que l'on mît bas les armes, afin de pouvoir prendre tranquillement toutes les mesures convenables pour le bien du Royaume.

Dans le tems qu'on étoit venu notifier au Parlement les volontés du Roi, le Duc de Guise étoit allé à Château-Thierry donner des ordres, pour l'approvisionnement de Paris. Dès qu'il fut de retour, il conféra avec les nouveaux Echevins de la

Ville , & leur persuada d'envoyer des Députés au Roi. On les chargea d'une Requête , par laquelle on tâcha de se disculper d'abord sur les reproches de désobéissance & de révolte , & l'on y représenta sous les couleurs les plus favorables , les raisons qu'on avoit eues de prendre les armes : mais on y rappella en même tems la plûpart des articles du Traité de Nanci , & on insista en particulier sur l'éloignement du Duc d'Epéron & de la Valette , son frere , que l'on dépeignit comme des gens absolument suspects, & amis des Hérétiques. On finissoit par demander au Roi , qu'il confirmât l'élection qu'on avoit faite dernièrement du Prevôt des Marchands & des Echevins.

Cette Requête fut présentée à Sa Majesté au nom des Princes, de la Ville de Paris & de tous les bons Catholiques, à la tête desquels on voyoit le vieux Cardinal de Bourbon. Ce Prélat s'étoit rendu de Soissons à Paris , le lendemain de la journée des barricades ; & sa présence dans la Capitale servoit beaucoup au Duc de Guise pour faire illusion aux peuples, & les contenir , surtout pendant le

Les Chefs  
de la Li-  
gue présen-  
tent une  
Requête au  
Roi.

1588. tems qu'il étoit obligé de s'absenter pour les affaires de la Ligue.

Réponse  
du Roi.

Le Roi répondit à la Requête par un écrit dans lequel, après avoir protesté de son zèle pour la Religion Catholique, & détaillé une partie de ce qu'il avoit fait pour la soutenir dans toute sa pureté, il parla des désordres qui affligeoient l'Etat, & des abus qui s'étoient glissés dans le Gouvernement; toutes choses auxquelles il dit qu'il comptoit remédier incessamment par la tenue des Etats généraux qu'il avoit convoqués à Blois; il ajouta qu'en attendant, il vouloit donner à son peuple des marques de son affection, en révoquant plusieurs Edits burseaux, auxquels la situation des affaires l'avoit obligé de recourir pour fournir aux frais de la guerre.

A l'égard des plaintes formées contre le Duc d'Epemon & la Vallette, le Roi assura qu'il feroit passer dans cette occasion, comme dans toutes les autres, qu'il étoit ami de l'équité, & qu'il préféreroit l'utilité publique du Royaume à tout autre intérêt particulier.

Les ennemis du Duc d'Epemon

saisirent avec avidité cette conjoncture, pour travailler à le perdre. La Reine, qui ne l'aimoit point, se joignit à eux, & enfin on réussit à l'éloigner de la Cour. Cet événement fit espérer que l'on pourroit parvenir bientôt à quelque accommodement; car le Roi paroïssoit en avoir une extrême envie: il chargea même Miron, son premier Médecin, d'aller trouver la Reine, & de sçavoir au juste quelles pouvoient être les prétentions secrètes des Ligueurs.

1583.

Le Duc d'Epemon est disgracié.

Le Roi paroît vouloir contenter les Ligueurs.

Miron, à son retour, dit à Sa Majesté que le point de vûe principal de cette affaire devoit être de satisfaire le Duc de Guise; & que si l'on pouvoit gagner ce Prince, il n'y avoit plus à s'inquiéter du reste du Parti. Le Roi le renvoya aussi-tôt, & le fit suivre peu après par Villeroi, Secrétaire d'Etat, qu'il avoit chargé de ses pleins pouvoirs, pour offrir au Duc de Guise la Charge de Connétable; mais ce Ministre en ayant conféré avec la Reine, selon l'ordre qu'il en avoit, cette Princesse, qui vouloit mettre des bornes au crédit immense que le Duc de Guise s'étoit acquis, prit des mesures pour qu'on ne lui accordât que le

1588. moins qu'il seroit possible. Elle fit pressentir adroitement ce Prince , & ayant découvert qu'il se contenteroit que le Roi joignit la Charge de Généralissime de ses Armées à celle de Grand-Maître qu'il possédoit déjà , elle en informa Sa Majesté ; ainsi il ne fut plus fait mention de la Charge de Connétable.

Lorsqu'on fut assuré de pouvoir à ce prix parvenir à une conciliation avec le Duc de Guise , on agit plus vivement avec les autres Chefs de la Ligue , & on les pressa de donner au plutôt un Mémoire , qui expliquât nettement leurs intentions , afin que l'on fût en état d'éteindre promptement les troubles qui divisoient les Catholiques.

Ils y consentirent après bien des négociations , & ils présentèrent une longue suite d'articles à peu près semblables à leur dernière Requête , c'est-à-dire , qu'ils y répétoient ce qu'ils avoient déjà dit plusieurs fois , & nommément dans le Traité de Nanci. L'examen de ces articles fut le sujet d'un nombre infini de conférences , tant à Chartres qu'à Paris. Villeroi , qui étoit chargé de cette

DUC DE GUISE. 501  
négociation , alloir & venoir continuellement , pour tâcher d'amener les choses au point que l'on pût enfin conclure un accommodement./

Pendant le cours de ces mouvemens, le Roi partit de Chartres & se rendit à Roüen , où il fit son entrée l'onzième de Juin , & y passa le reste du mois en fêtes , en réjouissances , en combats sur l'eau : ce Prince participa à tous ces différens spectacles avec autant de plaisir , que s'il eût joui de la paix la plus profonde.

La Reine-mère , qui étoit toujours à Paris , ne passoit pas des jours aussi tranquilles. Continuellement occupée à négocier avec le Duc de Guise , elle faisoit tous ses efforts pour rabattre de ses prétentions , & obtenir des conditions tant soit peu raisonnables de la part des Ligueurs ; mais le Duc qui voyoit tout plier devant lui , tenoit toujours ferme pour l'exécution des articles que son Parti avoit proposés ; & même tandis que l'on étoit en conférence avec lui , il faisoit de nouvelles entreprises , au moyen desquelles il se rendoit de jour en jour plus redoutable.

1588.

Les Guises  
s'emparent  
de la Ville  
de Troyes.

Il se saisit entr'autres de la Ville de Troyes, par le ministère du Cardinal de Guise, son frere, homme violent, & qui ne demandoit qu'à exciter des troubles dans le Royaume. Ce Prélat réussit à s'en emparer; & dès qu'il s'en vit maître, il commença par faire ouvrir les coffres où l'on gardoit l'argent du Roi, & prit toute la recette. Il établit ensuite un impôt de sa propre autorité; puis il changea les Magistrats & en nomma d'autres, à qui il fit prêter serment suivant une formule qui étoit contenue dans un Acte signé du Cardinal de Bourbon, & il eut la hardiesse de faire insérer le tout dans le Registre de la Maison de Ville; enfin il se conduisit à Troyes comme s'il en eût été le Souverain, & il y resta constamment jusqu'au tems indiqué pour les Etats de Blois.

Tels étoient les procédés des Princes Lorrains dans le tems même que le Roi, la Reine-mere, les Ministres, étoient occupés à chercher tous les moyens possibles pour en venir à un accommodement. On étoit enfin convenu d'accéder aux différens articles que les Ligueurs avoient demandés dans leur insolente Requête; mais



cette facilité de la Cour ne satisfit pas 1588.  
 encore entièrement le Duc de Guise ;  
 & il y eut de nouveaux obstacles au  
 sujet des Villes de sûreté que ce Prin- *Contesta-*  
 ce demandoit pour son parti. Il insista *tions au*  
 en particulier sur Bourges & Orléans, *sujet des*  
 qu'il vouloit absolument que l'on joi- *Villes de*  
 gnât aux autres Places que l'on con- *sûreté.*  
 sentoît de lui accorder.

Après bien des contestations , il  
 fallut en passer par où le Duc de Guise  
 jugeoit à propos ; mais dans le tems  
 que l'on dressa la Déclaration , on usa  
 d'une misérable subtilité, qui en faisant  
 peu d'honneur à ceux qui l'avoient  
 imaginée , ne fit qu'augmenter les  
 défiances & aigrit les esprits. Lorsque  
 la Reine-mere conclut le Traité avec  
 le Duc de Guise , selon l'ordre qu'elle  
 avoit de finir à quelque prix que ce  
 fût , elle lui accorda Bourges & Or-  
 léans , comme il l'avoit exigé , &  
 cette Déclaration fut dressée & signée  
 par le Secrétaire d'Etat Pinart ; mais  
 sur la minute qui étoit entre les mains  
 du Roi , & qui étoit signée de Ville-  
 roi , on avoit mis *Dourlans* au lieu  
*d'Orléans*. Le Roi prétendit en consé-  
 quence qu'il ne s'étoit jamais agi de  
 céder cette dernière Ville , Guise sou-

588. tint le contraire, & le Roi se vit forcé de le satisfaire sur cet article.

Edit de  
réunion.

Cette grande affaire fut enfin terminée par un Edit que le Roi donna au mois de Juillet. Entr'autres articles, ce Prince s'obligeoit par serment de travailler à exterminer l'hérésie dans son Royaume; il déclaroit que tous ses Sujets, quels qu'ils fussent, seroient obligés de faire le même serment; qu'après son décès, tout Prince hérétique seroit dès-là exclus de la Couronne; & enfin il assuroit qu'il ne feroit faire aucune recherche de toutes les intelligences & associations que ses Sujets Catholiques pourroient avoir faites, tant au-dedans qu'au-dehors du Royaume, *attendu*, dit le Roi dans cet Edit, *qu'ils nous ont fait entendre & informé que ce qu'ils ont fait, n'a esté que pour le zèle qu'ils ont porté à la conservation & manutention de la Religion Catholique. Toutes lesquelles choses demeureront esteintes, assoupies, & comme non-advenues, comme de fait nous les esteignons, assoupissons & déclarons telles par ces dictes présentes, & semblablement ce qui est advenu, & s'est passé les douze & treizième du mois de May dernier. Ce sont*  
les

les deux journées si remarquables par 1588.  
l'odieux événement des Barricades.

Cet Edit si connu sous le nom d'*E-dit de réunion*, fut d'abord enregistré à Roüen, le dix-neuvième de Juillet, & ensuite au Parlement de Paris, le 21 du même mois. On y joignit plusieurs articles qui ne furent point rendus publics. Il s'agissoit de la ratification du Traité de Nemours; d'une levée de troupes contre les Protestans; de la publication du Concile de Trente; des Villes de sûreté accordées aux Ligueurs; du tems auquel on seroit obligé de les remettre au Roi. Le Duc de Guise & son Parti, consentoient aussi de rendre la Bastille, & laissoient au Roi la liberté de nommer qui il voudroit pour Chevalier du Guet. A l'égard du Prevôt des Marchands & des Echevins, que le Duc avoit mis en place de sa propre autorité pendant les troubles, il fut stipulé que ces Officiers se démettroient de leurs Charges entre les mains du Roi, & que Sa Majesté, pour le bien de la paix, les rétablirait aussi tôt.

Cette paix si honteuse & si désavantageuse à la majesté Royale, fut célé-

1588. brée à Roüen avec beaucoup de magnificence. Le Roi fit chanter le *Te*

Le Roi  
retourne à  
Chartres.

*Deum* en actions de grace ; & peu après il partit de cette Ville pour retourner à Chartres, où la Reine mere, la jeune Reine, le Cardinal de Bourbon, le Duc de Guise lui-même, & le Duc de Nemours, se rendirent promptement pour féliciter ce Monarque, sur ce qu'il avoit enfin terminé cette heureuse réunion, qui alloit, disoient-ils, mettre la dernière main à la ruine du parti Huguenot.

Le Duc  
de Guise se  
rend auprès  
du Roi.

Ce fut la Reine-mère qui présenta le Duc de Guise à Sa-Majesté : dès qu'il fut en sa présence, il mit un genou en terre pour saluer le Monarque ; mais ce Prince le releva aussitôt, & l'embrassa d'un air riant & plein de bonté ; il s'entretint longtemps avec lui très-familièrement, & se conduisit avec la même ouverture & la même gayeté pendant tout le tems de son séjour à Chartres. Il paroïssoit avoir absolument oublié tout ce qui s'étoit passé, & lorsqu'il en parloit avec le Duc, c'étoit toujours pour en plaisanter. On raconte à ce sujet que le Duc de Guise étant au dîner du Roi, ce Prince lui demanda

à boire ; & lorsqu'il l'eut servi , il lui  
dit : *Duc de Guise, à qui boirons-nous ?* 1588.  
*Sire* , répondit-il , *c'est à Votre Ma-*  
*jesté à ordonner. Buvons à nos bons amis*  
*les Huguenots* , dit le Roi. Le Duc ap-  
plaudit à cette santé ; mais le Roi  
ayant ajouté aussi-tôt ; *& à nos bons*  
*Barricadeurs* , *ne les oublions pas.* L'E-  
toile qui rapporte ce trait ajoute ,  
que le Duc se prit à sourire , mais d'un  
rys , qui ne passoit pas le nœud de la  
gorge , mal content de l'union nouvelle  
que le Roy vouloit faire des Huguenots  
avec les Barricadeurs.

Le Roi le remit bientôt à son aise ,  
en conférant avec lui avec beaucoup  
de confiance & de cordialité ; & pour  
lui faire encore mieux connoître la  
sincérité de sa réconciliation , il ex-  
pédia le quatrième du mois d'Août  
des Lettres Patentes , par lesquelles il  
lui accorda la Charge de Généralissi-  
me de ses Armées , pour l'exercer  
conjointement avec celle de Grand-  
Maître de sa Maison. Cette Déclara-  
tion fut enregistrée au Parlement le  
vingt-sixième du même mois ; & le  
Duc de Guise se vit alors en posses-  
sion , au titre près , de tous les droits  
& de toutes les prérogatives de Con-

Le Duc  
de Guise  
est déclaré  
Généralis-  
sime des  
Armées.

1588. nétable de France. Ses créatures participerent aussi aux faveurs du Roi ; & il suffisoit d'appartenir au Duc , pour jouir à la Cour de tous les agrémens les plus capables de flatter la vanité d'un Courtisan.

Le Pape  
complimentoit  
le  
Duc de  
Guise.

Le Roi ne tarda pas néanmoins à se repentir des graces dont il venoit de combler le Duc de Guise. Le Monarque naturellement jaloux , fut vivement piqué de l'affectation avec laquelle les Ligueurs répandirent dans le public des Lettres que le Pape venoit d'écrire au Duc de Guise & au Cardinal de Bourbon. Le Pontife les complimentoit sur leur ardeur à maintenir la Religion Catholique. Il les comparoit aux Machabées , qui avoient combattu si long-tems avec le plus grand succès pour la défense de leur Patrie : c'étoit leur zèle & leur courage qui avoient sauvé Israël. Le Pape les exhortoit à conduire à sa perfection le grand ouvrage qu'ils avoient commencé avec tant d'intrépidité, & il promettoit de les seconder par tous les moyens les plus capables de faire réussir leurs desseins.

Ces éloges , qui par contre-coup sembloient couvrir de honte le Mo-

narque, exciterent sa défiance, parce 1 5 8 8.  
qu'il prévint avec chagrin le funeste  
effet que ces lettres alloient faire sur  
le peuple & sur le Clergé. Quelques  
conférences qu'il eut dans ces con-  
jonctures avec le Duc de Nevers,  
contribuerent encore à l'aigrir, & ré-  
veillèrent dans son esprit les ombrages  
que lui faisoit l'immense crédit  
que le Duc de Guise s'étoit acquis  
parmi le peuple.

Le Duc de Nevers lui fit faire ré-  
flexion que si ce Duc, n'étant revêtu  
d'aucune autorité légitime, étoit venu  
à bout de soulever tout le Royaume,  
& d'obliger son Souverain à fuir de  
sa Capitale, ce Sujet audacieux se  
trouvant décoré de la première Char-  
ge de l'Etat, ne mettroit plus de bor-  
nes à ses vûes ambitieuses, & qu'il  
établirait peut-être son autorité par  
quelque attentat, plus violent encore  
que ceux dont on avoit été témoin  
jusqu'alors.

Remon-  
trances du  
Duc de  
Nevers sur  
la conduite  
du Duc de  
Guise.

Le Roi fut si ému des remontrances  
de ce Prince, qu'il délibéra de révo-  
quer sur le champ la grace qu'il ve-  
noit d'accorder au Duc de Guise;  
mais la Reine - mere, Villeroi, &  
quelques autres Ministres, lui parle-

rent si fortement, qu'ils réussirent à le tranquilliser. Cependant ceux qui étoient un peu au fait de la Cour, & en particulier du caractère de ce Prince, remarquerent que ce ne fut que par dissimulation qu'il parut changer d'avis; & ce qui arriva dans la suite, fit connoître qu'il avoit résolu dès ce tems-là d'éloigner de sa Cour Ville-roi & autres du Conseil, qui avoient sollicité le plus vivement pour le Duc de Guise.

Le Cardinal de Bourbon est déclaré le plus proche héritier de la Couronne.

Il dissimula néanmoins assez habilement, pour que le Duc ne se doutât de rien; & même afin de le convaincre de la sincérité de ses dispositions, non-seulement à son égard, mais même par rapport aux autres Chefs, il déclara par Lettres Patentes le Cardinal de Bourbon, Premier Prince du Sang, & le plus proche héritier de la Couronne, & lui donna le droit d'accorder des Maîtrises en chaque métier dans toutes les Villes du Royaume; il gratifia en même tems tous ses Officiers ou Domestiques, des mêmes privilèges & exemptions dont jouissoient ceux des Maisons Royales.

La facilité avec laquelle le Roi



# DUC DE GUISE. 511

parut alors se prêter à tout ce qui 1588.  
pouvoit flatter le Duc de Guise & ses  
partisans , rappella dans la mémoire  
de quelques politiques ce qui étoit  
arrivé , il y avoit seize ans , sous le  
regne de Charles IX , lorsque ce  
Prince ne se montra si accommodant  
à l'égard des Huguenots , que pour  
attirer à la Cour l'Amiral & les au-  
tres Chefs de son parti , afin de les  
enveloper tous dans le massacre qui  
en fut fait peu après.

Le Duc de Guise , quoique d'un  
esprit extrêmement délié , n'eut ce-  
pendant aucun soupçon : peut-être  
s'appercevoit-il bien que les témoi-  
gnages d'amitié dont le Roi affectoit  
de le combler , n'étoient pas toujours  
l'expression des sentimens de son  
cœur ; mais il étoit persuadé qu'on le  
redoutoit , & d'ailleurs il pensoit assez  
favorablement de lui-même , pour  
regarder tout ce que le Roi faisoit  
pour lui , comme autant de récom-  
penses qu'on ne pouvoit se dispenser  
d'accorder à son mérite.

Loin de rien craindre dans des cir-  
constances où l'on commençoit à tout  
disposer pour sa ruine , ce Prince se  
conduisit avec plus de confiance , &

Le Duc  
de Guise  
se rend à  
Blois avec  
le Roi.

1588. même avec plus de hauteur qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il suivit le Roi à Blois , lorsque ce Prince partit pour y aller tenir les Etats ; & il fit cette démarche avec d'autant plus de sécurité , qu'il comptoit sur les mesures qu'il avoit prises , pour se rendre maître des délibérations des trois Ordres.

La plûpart de ses amis aidoient aussi à le tromper , parce qu'ils étoient séduits eux-mêmes par toutes les belles apparences dont on cherchoit à l'ébloûir. Il s'en trouva cependant qui lui donnerent des avis très-sensés sur la hardiesse qu'il avoit de se rendre aux Etats. Hubert de Vins (a), qui

Sentimens  
de Vins sur  
cette dé-  
marche du  
Duc de  
Guise.

(a) Hubert de Vins , fils d'un Président du Parlement de Provence , étoit un Capitaine très-renommé par sa bravoure & son intrépidité. Il avoit été fort attaché au Roi dans le tems qu'il n'étoit que Duc d'Anjou. Il lui rendit même un service signalé au siège de la Rochelle en 1573. Ce Prince revenant de visiter une mine , fut couché en joue par un soldat de la place. Vins s'en étant aperçu dans le tems que le soldat approchoit la mèche de l'amorce , se mit entre le Prince & le coup , & le reçut au travers du corps. Le peu de reconnoissance qu'on lui témoigna pour ce service , le dégoûta du Prince , & il s'attacha au Duc de

commandoit en Dauphiné pour la Ligue, fut un de ceux qui lui parla le plus ouvertement. Le Duc de Guise lui ayant écrit une longue lettre en chiffre, par laquelle il le prioit de faire députer aux Etats les plus zélés Catholiques de son Pays, Vins, qui

Guise, qui fut charmé de faire l'acquisition d'un homme qui étoit d'un caractère à braver toutes les difficultés. Il établit la Ligue en Provence, malgré les efforts du Bâtard d'Angoulême, Grand Prieur de France, qui essaya en vain de le chasser. On raconte de lui un trait fort singulier. Ayant été accusé d'avoir participé à l'assassinat d'un Gentilhomme son allié, nommé Pontevéz, l'affaire fut portée au Parlement d'Aix, où l'on se dispo-  
 soit à le condamner par contumace. De Vins sollicita ses Juges d'une façon assez extraordinaire; au lieu d'employer des moyens pour manifester son innocence, il manda à ses Juges » que sur leur propre vie  
 » ils se gardassent bien de le condamner, parce  
 » qu'il y avoit en lui deux personnes, l'une  
 » très-riche, & l'autre aussi vindicative que  
 » déterminée, & que ne pouvant ignorer que  
 » deux mille écus ne lui donnassent deux mille  
 » Dauphinois, ils ne devoient point douter  
 » aussi qu'il ne fût assez puissant dans Aix,  
 » pour se faire livrer une porte, & pour venir  
 » quelque matin donner le bon jour à Mes-  
 » sieurs. Tel étoit l'homme que le Duc de Guise avoit choisi pour confident de ses en-  
 treprises.

1588. étoit d'un caractère extrêmement vif, ne put en soutenir la lecture, fans se livrer à toute son impatience. On rapporte qu'à chaque ligne que l'on déchiffoit, il s'emportoit avec fureur contre la foiblesse qu'avoit ce Prince, de se croire réconcilié avec le Roi ; & lorsqu'on fut arrivé à un endroit de cette même lettre, où le Duc de Guise mandoit que le Roi lui avoit donné des témoignages de la plus grande confiance & de l'affection la plus forte ; & que s'il y avoit de la dissimulation, il faudroit que ce Prince en eût plus que le caractère françois n'est capable d'en comporter, Vins s'écria en colere : *Malgré - bien du Lorrain, a-t'il bien si peu de jugement de croire qu'un Roi, auquel il a voulu en dissimulant ôter la Couronne, ne dissimule pas en son endroit pour lui ôter la vie.*

Vins s'étant un peu calmé, fit réponse au Duc sur les différens articles de sa lettre ; il l'assura que par rapport aux Députés, il auroit soin de pourvoir à tout de la maniere dont il pouvoit le désirer ; mais à l'égard de sa prétendu réconciliation avec le Roi, il lui déclara franchement qu'il ne

voudroit être, ni à sa place, ni auprès de lui ; & que s'il ne se retiroit au plutôt, il s'en trouveroit mal. Ce fut aussi le sentiment de Madame de Saint-Cannat, sœur de Vins. Cette Dame qui avoit été présente à la lecture de la lettre du Duc de Guise, s'écria sur le champ : *Puisqu'ils sont si près l'un de l'autre, vous entendrez dire au premier jour, que l'un ou l'autre aura tué son compagnon.*

Le Duc de Guise, qui se fortifioit de plus en plus dans ses idées, répondit à Vins qu'il n'appréhendoit rien de la part du Roi ; & que quoiqu'il prît confiance dans ce que ce Prince lui disoit, il sçavoit très-bien qu'il étoit méchant & dissimulé, & qu'aussi ce n'étoit point sur la vertu de ce Monarque qu'il se reposoit de son salut, mais sur son bon sens, parce qu'il le croyoit assez éclairé pour s'apercevoir qu'il risqueroit & sa Couronne & sa vie, s'il faisoit quelque entreprise sur sa personne.

Guise continua donc ses intrigues avec plus de sécurité que jamais, & il attendit avec impatience l'ouverture des Etats, dans lesquels il comptoit être suffisamment appuyé, pour

1588. porter le dernier coup à l'autorité Royale.

Le Roi  
congédie  
ses anciens  
Ministres.

D'un autre côté, le Roi se fondoit aussi sur la tenue de ces mêmes Etats, pour parvenir à réprimer l'insolence du Duc de Guise ; & il projettoit de prendre désormais une conduite beaucoup plus ferme que celle qu'il avoit tenue jusqu'alors. Il se repentoit depuis quelque tems d'avoir suivi les conseils de ceux qui l'avoient toujours porté aux voyes d'accommodement, aux dépens de son honneur & de sa dignité ; & dans le dessein où il étoit d'exercer une vengeance terrible sur le Duc de Guise & sur les autres Chefs de la Ligue, il commença par sévir contre le Chancelier, Villeroi, & Pomponne de Bellievre, qu'il regardoit comme les auteurs des fausses démarches qu'il avoit faites. Il leur avoit permis en partant de Chartres, d'aller passer quelques jours chez eux, & leur avoit donné rendez-vous à Blois, pour le premier d'Octobre ; mais ce Prince s'étant rendu dans cette Ville au commencement de Septembre, il chargea Benoiste Secrétaire du Cabinet, de passer à Villeroi, où le Secrétaire d'Etat de ce nom s'étoit

DUC DE GUISE. § 17

retiré ; puis à Grignon chez Bellievre, 1588.  
& ensuite à Chiverny en Sologne, où  
demeuroit le Chancelier , & de dire  
aux uns & aux autres , que Sa Majesté  
les remercioit de leurs services , &  
qu'ils pouvoient se dispenser désor-  
mais de reparoître à la Cour. Pinard  
& Brulart reçurent aussi de pareils  
ordres dans le même tems ; & le Roi  
remplit aussi-tôt leurs places de Sujets  
qu'il crut les plus capables.

Le Duc de Guise , qui perdoit à ce Ouverture  
des Etats.  
changement autant d'amis qu'il y  
avoit de Ministres disgraciés , ne pa-  
rut cependant pas beaucoup sensible  
à cette révolution : rassuré contre tout  
événement par les intelligences qu'il  
entretenoit avec les Députés des trois  
Ordres , il sembloit n'avoir d'autre  
attention , qu'à faire montre de la  
plus grande magnificence pendant la  
tenue des Etats, & il commença par se  
faire assurer un fonds considérable ,  
pour tenir sa table de Grand-Maître.

Après toutes les cérémonies qui  
s'observent dans les préliminaires des  
tenues d'Etats , le Roi en fit enfin  
l'ouverture le seizième d'Octobre ,  
par une harangue fort belle , & pro-  
noncée avec beaucoup de grace & de

1588. suivie de celle du Marquisat de Saluces.

La Noblesse veut que l'on déclare la guerre au Duc de Savoye.

Le Clergé & le Tiers Etat s'y opposent.

Le Corps de la Noblesse opina d'abord pour qu'on prît les armes contre le Duc de Savoye , & qu'on remît le soin des autres affaires jusqu'à ce que celle-là fût finie. Les Ligueurs au contraire , dont le nombre dominoit dans le Clergé & le Tiers-Etat, représenterent qu'il étoit plus important d'éteindre les divisions qui déchiroient l'intérieur de l'Etat, que d'aller porter la guerre au-dehors ; & comme le Roi avoit paru saisir avec vivacité le sentiment de la Noblesse , & qu'il auroit été charmé de tirer vengeance de l'insulte que lui faisoit le Duc de Savoye , les Ligueurs eurent l'insolence de publier que ces deux Princes étoient d'intelligence , & que le Roi n'avoit cherché dans cette conjoncture qu'un prétexte pour porter les armes hors du Royaume , afin de ne point faire la guerre aux Protestans.

Le Roi fut vivement piqué de ces bruits insultans ; mais ce qui l'affligeoit le plus , c'étoit de voir qu'on le regardoit comme l'unique cause de ce désordre , dans le tems qu'il soupçonnoit lui-même que le Duc de Sa-



voye n'avoit eu la témérité d'entrer dans ses États, que parce qu'il étoit d'intelligence avec le Duc de Guise. Il fondeoit ses soupçons sur ce que le Cardinal de Joyeuse lui avoit mandé à l'occasion des premiers mouvemens du Duc de Savoye. Ce Prélat ayant eu une conversation avec Sixte-Quint, sur les premières hostilités de ce Prince, lui dit qu'il y avoit apparence que le Duc de Guise, Généralissime des Armées de France, le contraindroit bientôt de se retirer dans ses États. Le Pape lui répondit avec vivacité : *Oh oui ! le Duc de Guise ira contre le gendre du Roi d'Espagne ? Je ne sais pas que le Duc de Guise ne danse point plus haut, ni plus bas que le Roi d'Espagne ne veut.*

Le Duc de Guise, voyant que le Roi & la plus grande partie de la Noblesse, le croyoient uni avec le Duc de Savoye, fit tout ce qu'il falloit pour lever des soupçons aussi offensans. Il se réunit à l'avis de la Noblesse ; & pour faire voir en même tems le grand crédit dont il jouïssoit dans le Royaume, il se chargea de faire embrasser ce sentiment par le Clergé & le Tiers-Etat, qui s'étoient déclarés

Le Duc de Guise opine pour la guerre, & ramène tout le monde à son avis.

1588. l'un & l'autre contre la guerre que le Roi vouloit faire au Duc de Savoye.

En effet, il se comporta si adroitement, qu'il réussit dans son dessein; il fit entendre aux deux Ordres opposans, qu'il étoit de leur honneur de ne pas paroître insensibles à la démarche du Duc de Savoye; que d'ailleurs il étoit de la dernière importance pour eux de ne pas indisposer la Noblesse, qui souhaitoit cette guerre assez vivement pour se broüiller avec quiconque voudroit s'y opposer; qu'ainsi il valoit beaucoup mieux accéder à leur avis, & que du reste il se chargeoit d'en empêcher l'exécution. Il prépara aussi l'Ambassadeur d'Espagne & celui de Savoye à la déclaration de la guerre, en les assurant que tout cet appareil ne seroit que pour la forme, & qu'il n'y auroit d'autre guerre que celle qu'on feroit au Roi de Navarre & aux Huguenots.

Dès que le Duc de Guise eut parlé, on vit changer tout-à-coup la face des Etats; le Clergé & le Tiers Etat se réunirent à la Noblesse, & l'on pressa le Roi de déclarer la guerre à un Prince qui avoit osé l'attaquer si à contre-

tems. Le Roi crut d'abord avoir toute l'obligation de cet événement au Duc de Guise ; mais les manœuvres de cette intrigue ayant été bientôt découvertes , elles ne servirent qu'à aigrir plus que jamais l'esprit de Sa Majesté , qui dès lors perdit toute espérance de pouvoir se servir de l'autorité des Etats , pour abaisser le crédit du Duc de Guise.

Il fut bien plus outré , lorsqu'il vit de ses propres yeux que ces mêmes Etats projettoient d'anéantir la puissance Royale, pour élever sur ses ruines l'autorité du Duc de Guise. Il fut informé alors que rien ne se proposoit dans les Assemblées particulières des trois Ordres , qu'il n'eût été auparavant bien discuté dans le cabinet du Duc. C'étoit-là que se trouvoient les Chefs principaux de la Ligue , qui ne suivant que les funestes impressions de la faction des Seize , dispoisoient de tout à leur gré , sans nul égard pour l'autorité Royale.

Ils eurent même l'insolence de demander , que sans attendre les ordres du Roi , les délibérations des Etats fussent rendues publiques, dès qu'elles auroient été arrêtées par les Députés.

Les Etats proposent de faire passer leurs décisions sans consulter le Roi.

1588. Ils prétendoient que l'examen que le Roi vouloit en faire , ne servoit qu'à traîner les choses en longueur , & à énerver les mesures que l'on prenoit pour réformer les abus de l'Etat , à cause des différentes modifications que le Monarque avoit toujours à proposer.

On force  
le Roi de  
faire une  
diminution  
sur les im-  
pôts.

Si cette entreprise sacrilège ne fut pas exécutée dans toutes les circonstances qui se présenterent , le Duc de Guise scut du moins en tirer parti dans des conjonctures qui pouvoient lui attirer de plus en plus la bienveillance des peuples. C'est ainsi que malgré les remontrances du Roi , on mit ce Monarque dans la nécessité de faire une diminution considérable sur les taxes publiques, dans un tems où on le forçoit de faire des préparatifs pour un guerre étrangere , indépendamment des dépenses qu'exigeoit celle qu'on faisoit au Roi de Navarre. Ce fut en vain qu'il représenta l'impossibilité qu'il y avoit de tenir la campagne sans argent , & les malheurs dont les peuples des Provinces étoient menacés , si l'on n'avoit soin de se ménager des ressourcs pour payer exactement les troupes qui y passeroient.

Les Ligueurs lui firent un crime de 1589. toutes les raisons qu'il put alléguer pour combattre leur avis, & enfin il se vit contraint de souscrire à la décision des Etats; il fut obligé en conséquence de publier un Edit, par lequel le peuple se vit soulagé tout d'un coup de deux millions soixante & six mille écus, qu'on retrancha sur les taxes tant anciennes que nouvelles.

Les Etats, non - contents d'avoir forcé le Roi à une démarche à laquelle il avoit paru si opposé, semblerent encore vouloir le braver, en affectant de le complimenter solennellement sur les bontés qu'il avoit pour les peuples; on fit par toute la Ville des feux de jöye, il y eut de toutes parts de grandes réjouissances; mais au fond, ce fut le Duc de Guise qui eut tout l'honneur de cet événement. Ses Emissaires eurent soin de publier que c'étoit à lui seul qu'on étoit redevable d'un si grand bienfait, & l'opiniâtre fermeté qu'il avoit montrée dans cette occasion, fut regardée par ses partisans comme une victoire signalée qu'il avoit remportée sur le Roi.

Il engagea les Etats à retourner à la charge, & à faire au Roi de nouvelles

**§ 8 S.** propositions. Il s'agit d'abord de faire exclure le Roi de Navarre de la succession à la Couronne. L'Edit d'union en disoit cependant assez , puisqu'on déclaroit tout Prince hérétique incapable d'occuper le Trône ; mais on ne se contenta pas de cette déclaration , & l'on insista pour que l'on fit serment de ne jamais reconnoître le Roi de Navarre nommément.

Les Ligueurs demandent que le Roi de Navarre soit nommément exclus de la Couronne.

Le Duc de Guise sollicite la publication du Concile de Trente.

Peu après le Duc de Guise fit solliciter la publication du Concile de Trente : ce n'est pas que ce Prince s'embarrassât beaucoup que ce Concile fût publié ou non ; mais il s'attendoit de tirer un grand avantage de la démarche qu'il faisoit à cet égard ; parce que s'il réussissoit , il étoit bien sûr que la Cour de Rome lui en tiendrait bon compte ; & qu'au contraire s'il échouoit dans son dessein, il en rejetteroit la faute sur le Roi, & par-là lui attireroit de nouveaux ennemis. Ainsi de quelque façon que les choses tournassent , le Duc espéroit toujours en venir à ses fins ; cependant il en arriva tout autrement. Les principaux Magistrats s'opposèrent vivement à la publication du Concile ; il y eut même entr'eux

& les Députés du Clergé une scène 1588.  
extrêmement vive , qui empêcha  
qu'on ne prît un parti sur l'affaire  
proposée ; ainsi le Roi se vit hors  
d'embarras , sans avoir à craindre que  
ses ennemis pussent en tirer l'avantage  
qu'ils en espéroient.

Cet événement , les difficultés con- Situation  
tinuelles dont le Roi se voyoit acca- du Roi au  
blé , & d'ailleurs les rapports qu'on milieu des  
lui faisoit à chaque instant des affaires  
intri- qu'on lui  
gues du Duc de Guise , jetterent ce tualcite.  
Prince dans une agitation d'autant  
plus violente , qu'il étoit sujet à de  
noires vapeurs , qui contribuoient ,  
autant que ses affaires , à le plonger  
dans le chagrin , l'abattement , & l'ir-  
résolution. Il sembloit quelquefois  
avoir pris un parti vigoureux ; tout à  
coup on le voyoit changer de senti-  
ment & de conduite , & il retomboit  
dans un accablement qui l'empêchoit  
d'agir : tantôt il vouloit perdre le Duc  
de Guise , afin de rester le seul maître  
dans son Etat ; un moment après , il  
se dégoûtoit du gouvernement , &  
prenoit la résolution d'en abandonner  
le soin à la Reine sa mere , & même  
au Duc de Guise. Il se réconcilia alors  
avec ce Prince , & parut lui rendre

Le Roi se  
réconcilie  
avec le Duc  
de Guise.

1588. toute sa confiance ; *il l'en assura*, dit Mezerai, *par un serment solennel sur le sacré Mystere des Autels*, tous deux ayant communiqué, *disoit-on*, à la même table, & des deux moitiés d'une même Hostie.

Le Duc de Guise connoissoit assez le caractère de ce Prince, pour ne pas faire beaucoup de fonds sur des démonstrations, quelles qu'elles pussent être ; mais cependant il ne faisoit pas assez de réflexions sur les écarts dans lesquels les affections vaporeuses étoient capables de jeter le Monarque, lors des grandes gelées, qui étoient un tems critique pour ce Prince. Le Duc en avoit cependant été bien averti ; & l'on tient, dit Mezerai, que Chiverni (Chancelier) & Miron (premier Médecin) avoient souvent marqué au Duc de Guise que s'il se jouoit à lui, tandis que ces noires & acres vapeurs le piquoient, il s'en repentiroit.

Mais le Duc de Guise comptoit toujours sur la crainte que sa présence inspiroit, & il étoit confirmé d'ailleurs dans ce préjugé, par la foiblesse que le Monarque avoit témoignée pendant presque tout le cours de son regne



regne. C'est ce qui le rendit encore plus entreprenant qu'il ne l'avoit été jusqu'alors , & il porta même ses vûes jusqu'à vouloir se faire déclarer Connétable par les Etats.

1588.

Le Duc de Guise pense à se faire déclarer Connétable.

Il auroit sans doute réussi dans cet ambitieux dessein , si les différens avis que le Roi reçut dans ce même tems , ne l'eussent enfin déterminé à faire un coup d'éclat. Ce Prince fut averti que le Duc machinoit quelque entreprise contre sa personne. Les Princes Lorrains furent eux-mêmes les dénonciateurs de leur parent , dont la hauteur leur étoit devenue insupportable. Effrayés des entreprises audacieuses de ce Prince , ils appréhenderent qu'en se perdant lui-même , il ne les entraînât dans sa chute , & qu'il n'occasionnât la ruine entière de leur Maison. Ils s'unirent donc ensemble contre le Duc , & cette faction est connue dans l'histoire sous le nom de *faction Caroline* , parce que les Princes qui la formoient portoient tous le nom de *Charles*. C'étoit le Duc de Mayenne , propre frere du Duc de Guise , le Duc de Nemours , son frere uterin , & les Ducs d'Aumale & d'Elbeuf , ses cousins.

Faction Caroline contre le Duc de Guise.

**1588.** Le Duc de Mayenne fut un de ceux qui parla le plus clairement sur les dangers que Sa Majesté couroit, si l'on ne prenoit de promptes mesures pour s'opposer aux desseins du Duc de Guise. Ce Prince étant à Lyon, eut quelques entretiens secrets avec le Colonel Alphonse d'Ornano, à qui il déclara ouvertement ce qu'il pensoit de la conduite de son frere; & comme ce Seigneur se disposoit à prendre la poste pour se rendre à la Cour, il le pria d'avertir le Roi de se défier de ce Prince. La sœur du Duc d'Elbeuf, qui étoit mariée au Duc d'Aumale, donna aussi les mêmes avis au Roi, & le pria d'être persuadé que ni son mari, ni les autres Princes de la Maison de Lorraine, n'avoient aucune part aux desseins pernicioeux du Duc de Guise.

Le Maré-  
chal d'Au-  
mont pré-  
vient le Roi  
contre le  
Duc de  
Guise.

Dans le même tems le Maréchal d'Aumont vint trouver le Roi, & eut avec lui un entretien qui fit une vive impression sur son esprit. Il raconta à ce Monarque, que le Duc de Guise avoit fait tous ses efforts pour le mettre dans ses intérêts, & qu'il s'étoit même avancé jusqu'à lui promettre de lui faire avoir le Gouver-

nement de Normandie; & que sur l'objection qu'il lui avoit faite, que le Roi venoit de donner cette place au Duc de Montpensier, le Duc de Guise lui avoit répondu, qu'il sauroit bien engager les Etats à forcer le Roi de l'ôter à ce Prince pour le lui donner. Il ajouta que le Duc de Guise, avec toute son habileté, n'avoit pu parvenir à l'ébranler; mais qu'il étoit à craindre qu'il ne s'adressât à d'autres qui se laisseroient peut-être surprendre par ses belles promesses; qui étoient d'autant plus séduisantes, qu'il paroissoit jouir d'une assez grande autorité pour faire dans l'Etat tel changement qu'il jugeroit à propos, si l'on ne se hâtoit de mettre un frein à son ambition. Le Maréchal fit encore observer au Roi, que partout on ne connoissoit presque plus l'autorité Royale, qu'il ne s'agissoit absolument que du Duc de Guise, & qu'il avoit même entendu dire à des Ligueurs, qu'il étoit honteux qu'un Prince de son mérite ne fût pas plus considéré de Sa Majesté; & que l'on donnoit à d'autres le commandement des troupes, tandis qu'on l'amusoit par le vain titre de Généralissime des

1588. Armées ; que les Etats ne devoient pas souffrir plus long-tems de pareilles indignités , & qu'il falloit profiter de l'heureuse conjoncture de cette Assemblée , pour déclarer d'autorité le Duc de Guise Connétable ; qu'il n'y avoit que ce moyen pour sauver la Religion , & remettre la tranquillité dans l'Estat.

On renouvelle les difficultés pour la cession de la Ville d'Orléans.

Le Roi déjà fortement prévenu par les différens avis qu'on lui avoit donnés , fut vivement frappé du discours du Maréchal. Ce Prince effrayé à la vûe du péril dont il étoit menacé , prit enfin la résolution de faire un coup d'éclat , & il y fut encore confirmé par la conduite insolente que tint le Duc de Guise dans cette occurrence. On venoit de renouveler une dispute au sujet de la Ville d'Orléans , que le Roi avoit enfin accordée malgré lui , pour l'une des Places de sûreté que le Duc avoit exigées. Balsac d'Entragues , qui étoit Gouverneur de cette Place , faisoit difficulté de la rendre aux Ligueurs , parce qu'il sçavoit combien il étoit important au Roi qu'une Place de cette conséquence ne fût point entre les mains de ses ennemis. Son refus étoit

DUO DE GUISE. 533

appuyé par la Cour, & on avoit re- 1 538.  
mis sur le tapis la difficulté qu'on  
avoit déjà faite au sujet de la méprise  
du Secrétaire d'Etat, qui avoit écrit  
*d'Orléans*, au lieu de *Dourlans*. Le  
Duc de Guise sans daigner faire des  
démarches convenables pour entrer  
en éclaircissemens, dit avec hauteur  
que le Roi avoit cédé Orléans à la  
Ligue, & qu'il sçauroit bien la con-  
server.

Discours  
insolent du  
Duc de  
Guise à ce  
sujet.

Peu après ce Prince alla trouver le  
Roi, & lui demanda un Grand-Prevôt  
de la Connétablie & des Archers pour  
sa garde, en vertu de sa qualité de  
Lieutenant Général du Royaume.  
Cette demande paroissant souffrir  
quelques difficultés, le Duc de Guise  
insista, & fit voir que c'étoit une  
prérogative attachée à sa Charge, &  
il osa citer pour exemple le Roi lui-  
même, qui exerçant cette Lieutenan-  
ce du vivant de Charles IX, avoit eu  
ces mêmes Officiers.

Le Duc  
de Guise  
demande  
des Gardes.

Le Roi sensiblement piqué de l'in-  
solence d'un Sujet qui osoit se mettre  
de pair avec lui, congédia ce Prince  
sans lui donner de réponse positive ;  
mais la Reine-mere étant venue en-  
suite pour appuyer la demande du

La Reine  
appuye sa  
demande.

1588. Duc, le Roi lui répondit : *Madame, dans deux ou trois jours cela sera fini.*

Réponse  
du Roi.

Le Roi  
médire de  
se d'aire  
du Duc de  
Guise.

Il consulte  
quelques  
Seigneurs  
à ce sujet.

Cela l'étoit déjà en effet dans l'esprit du Roi, il ne s'agissoit plus que des moyens dont on feroit usage pour réaliser cette résolution. Le Roi eut à ce sujet une longue conférence avec le Maréchal d'Amont, Nicolas d'Angennes sieur de Rambouillet, & Antoine de Brichanteau sieur de Beauvais Nangis, tous Seigneurs sur la fidélité desquels il pouvoit compter. Après leur avoir rappelé tout ce que le Duc avoit osé faire contre l'Etat, & le tumulte qu'il avoit excité dans tout le Royaume, & surtout dans la Capitale, où il avoit eu l'audace de créer des Magistrats de sa propre autorité, il insista en particulier sur l'espèce de captivité dans laquelle on le tenoit, au milieu même des Etats, de l'autorité desquels le Duc abusoit indignement, pour avilir & faire mépriser la puissance Royale. Il leur fit sentir que le mal étoit venu à un point, qu'on ne pouvoit y remédier que par un grand coup; qu'il étoit important de se décider au plutôt, & que le moindre retardement feroit naître des désordres encore plus grands que

ceux qui avoient affligé l'Etat jusqu'à- 1588.  
lors.

Ce discours, qui fut long & très-pathétique, saisit d'admiration les Seigneurs à qui il étoit adressé. Ils ne reconnoissoient plus ce Prince, qui depuis qu'il étoit sur le Trône, ne s'étoit fait connoître que par son indolence, sa foiblesse, sa pusillanimité. Ses anciennes vertus sembloient vouloir se remontrer dans tout leur éclat : il rappella en effet avec tant d'énergie ce qu'il devoit à sa Couronne, à ses peuples, à lui-même, qu'il détermina à l'instant ceux qui l'avoient entendu, à lui offrir jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour exécuter les ordres qu'il lui plairoit de leur prescrire.

Le Roi leur demanda alors leur conseil sur la manière dont on pourroit s'y prendre pour se défaire du Duc de Guise, & il leur donna un jour pour délibérer entr'eux sur cette grande affaire. Le lendemain ces mêmes Seigneurs se rendirent secrètement à la Cour, & amenèrent avec eux Louis d'Angennes, frère de Rambouillet, à qui le Roi voulut que le secret fût communiqué. Tous convinrent qu'il étoit important de s'assu-

1588. rer au plutôt de la personne du Duc de Guise ; mais il y eut beaucoup de difficulté sur l'exécution de cette entreprise.

Le Maréchal d'Aumont opiné pour que l'on suive les voyes de Justice.

Le Maréchal d'Aumont qui ne vouloit peut-être pas qu'on pût lui reprocher un jour d'être l'auteur de la mort du Duc de Guise, opina pour qu'on le fît arrêter, aussi-bien que tous ceux de sa Maison, & qu'on les mît entre les mains de la Justice, pour que leur procès leur fût fait dans les formes.

Il est certain qu'il y avoit assez de griefs contre le Duc, pour être sûr qu'il ne pouvoit éviter d'être condamné comme criminel de leze-majesté ; mais la difficulté étoit de sçavoir comment on feroit pour l'arrêter au milieu des Etats, dont la plus grande partie lui étoit absolument dévouée ; & en supposant que l'on y réussît, il restoit encore à décider sur les Juges qu'on lui donneroit. En suivant les usages du Royaume, c'étoit au Parlement de Paris que l'on devoit déferer la connoissance de cette affaire ; or, quelle apparence y avoit-il que les Juges eussent la liberté d'agir dans une Ville qui étoit armée en faveur du coupable, & qui le respec-



toit beaucoup plus que la personne même du Roi. D'ailleurs, on réfléchit sur la difficulté qu'il y auroit à le transférer de Blois' à Paris avec ses complices, & sur les efforts que les Ligueurs ne manqueroient pas de faire pour le retirer des mains de ceux qui le conduiroient. Ces différens obstacles & quantité d'autres objections que l'on fit sur l'avis ouvert par le Maréchal d'Aumont, détournèrent absolument de le suivre, & lui-même ne s'attacha pas à le défendre.

Différens obstacles empêchent qu'on ne suive son avis.

Après avoir long-tems raisonné sur ce grand projet, on conclut enfin que l'unique moyen que l'on pouvoit employer, étoit de passer par-dessus toutes les formalités, & de le punir de mort, sans lui donner le tems, ni à ceux de sa faction, de penser à sa défense. On cita plusieurs exemples qui autorisoient le Roi à prendre ce parti; & d'ailleurs le Monarque ayant par lui-même droit de vie & de mort, il ne devoit pas craindre qu'on lui reprochât jamais d'en avoir fait usage, surtout dans une circonstance où il étoit évident que ceux qu'il punissoit ainsi, étoient vraiment des perturbateurs du repos public; & que la

1388. nécessité des conjonctures autoriserait dans la postérité une démarche, violente en effet, mais nécessaire, & fondée sur les raisons les plus légitimes.

La mort  
du Duc de  
Guise est  
résolue.

Il fut donc résolu qu'on se déferoit incessamment du Duc de Guise, & on décida en même tems qu'on arrêteroit le Cardinal de Bourbon, le Cardinal de Guise, le Prince de Joinville, fils du Duc de Guise, & les Ducs de Nemours & d'Elbeuf.

Quelque précaution que le Roi eût prise pour empêcher qu'on découvrit quel étoit l'objet des conférences qu'il avoit eues avec le Maréchal d'Armour & les autres dont je viens de parler, il en transpira cependant quelque chose parmi les amis du Duc de Guise, qui l'avertirent de prendre garde à lui.

Gaspard de Schomberg, qui lui étoit véritablement attaché, sans cependant marquer à ce qu'il devoit au Roi, étoit un de ceux qui depuis long-tems avoient le plus d'inquiétude sur le compte du Duc; il lui avoit dit plusieurs fois ce qu'il pensoit au sujet des mouvemens dont il étoit la cause; & il lui avoit représenté que

s'il ne se conduisoit avec plus de modération , il y avoit tout à craindre pour lui. Schomberg revint à la charge dans ces conjonctures , & il supplia le Duc de Guise , par l'ancienne amitié qui étoit entr'eux , de ne point fatiguer davantage la patience du Roi ; il lui fit envisager la funeste situation où seroient réduits sa femme , ses enfans , toute sa Maison , si le Roi venoit à se vanger des outrages qu'il lui faisoit depuis si long-tems.

Schomberg avertit le Duc de Guise de son malheur prochain.

Le Duc de Guise , toujours convaincu qu'on le redoutoit , ne daigna pas faire attention aux remontrances de Schomberg. Il lui répondit qu'élevé dès l'enfance au milieu des armées , l'image de la mort ne l'avoit jamais épouvanté , qu'ainsi il n'appréhendoit point pour lui ; qu'à la vérité s'il lui arrivoit quelque accident , sa femme & ses enfans pourroient être la victime de la haine qu'on lui portoit ; mais que cette idée n'étoit point capable de lui faire changer de sentiment ; qu'au reste , il avoit sçu être l'artisan de sa fortune , quoiqu'il se fût trouvé sans soutien dans un âge encore plus tendre que celui où étoient ses enfans ; que c'étoit à eux à

Réponse du Duc de Guise.

1588. se faire un état, & à se montrer dignes héritiers de celui qui leur avoit donné le jour.

Ce Prince revenant ensuite à ce que Schomberg lui avoit objecté sur le ressentiment du Roi ; il lui dit que le Monarque n'oseroit jamais s'exposer à rien entreprendre sur lui , parce qu'il sçavoit bien que sa mort ne manqueroit pas de vengeurs. *Après tout , ajouta-t'il , je ne vois pas qu'il soit fort aisé de me surprendre. Je ne connois point d'homme sur la terre , qui mis aux mains seul à seul avec moi , ne partage la moitié de la peur ; & je marche d'ailleurs si bien accompagné , qu'il n'est pas facile de m'investir , sans qu'on me trouve sur mes gardes.*

Ce ne fut pas seulement à Schomberg qu'il parla sur ce ton , il tint le même discours à différentes personnes qui allèrent le trouver , pour l'engager à profiter des bruits qui se répandoient & à prendre ses précautions. Le Roi informé des avis que l'on avoit donnés au Duc de Guise , prévint dès lors qu'il ne seroit pas facile de l'attaquer de front ; ainsi on résolut d'user d'artifice , & de choisir un moment commode pour le surprendre.

Le Roi parla de ce dessein à Crillon, Colonel des Gardes Françaises, & lui proposa de le mettre à la tête de cette entreprise ; mais ce brave Officier lui représenta avec une respectueuse liberté, qu'une pareille commission ne convenoit nullement à sa façon de penser ; qu'il n'étoit point propre à faire l'office de Bourreau ni d'assassin ; que cependant il étoit prêt à donner des preuves de son zèle & de son attachement pour Sa Majesté, en se battant avec le Duc de Guise à armes égales ; qu'il comptoit bien dans ce combat se faire tuer lui-même ; mais qu'au reste, il lui répondoit de ne pas manquer son adversaire.

Le Roi propose à Crillon de tuer le Duc de Guise.

Réponse de Crillon.

Le Roi ne scut point absolument mauvais gré à Crillon de son refus, comptant bien qu'il ne manqueroit pas de trouver à sa Cour des gens qui ne seroient pas si scrupuleux. En effet, Montpezat-Laugnac, premier Gentilhomme de la Chambre, ne fut pas plutôt informé du dessein de Sa Majesté, qu'il se présenta de lui-même pour l'exécuter. Ce Seigneur étoit ennemi déclaré des Guises ; c'étoit pour cela que le Duc d'Épernon, dans

Laugnac, premier Gentilhomme de la Chambre, se charge de tuer le Duc.

1588. le tems de sa faveur , l'avoit appelé à la Cour , & lui avoit donné le commandement de la fameuse bande appelée LES QUARANTE - CINQ , qu'il avoit mis auprès du Roi pour la sûreté de sa personne. Ces *Quarante-cinq* , dit Mezerai , étoient tous Gascons , que l'ardeur de faire fortune rendoit capables de tout. Laugnac leur Chef , ayant en quelque façon succédé à la faveur du Duc d'Epéron , avoit plus d'intérêt que qui que ce soit de perdre le Duc de Guise , qui haïssoit généralement les Favoris , & qui travailloit même actuellement à faire demander par les Etats , que le Roi cassât cette Compagnie des Quarante-cinq , sous prétexte qu'elle occasionnoit trop de dépense à Sa Majesté.

Laugnac & les Gentilshommes de sa Compagnie , paroissant donc les plus capables d'exécuter l'entreprise que l'on méditoit , on s'en tint à eux , & il fut décidé que l'on profiteroit de l'occasion d'un souper , que l'Archevêque de Lyon donnoit au Duc de Guise , pour tuer ce Prince chez ce Prélat dans le tems qu'ils seroient à table.

Mais le Roi ayant fait réflexion

DUC DE GUISE. 543

qu'un coup de cet éclat pouvoir occasionner beaucoup de tumulte dans une maison particulière, & que le Duc qui étoit toujours bien accompagné, réussiroit peut-être à se sauver; ou enfin que s'il succomboit, les gens de sa suite seroient en état de venger à l'instant sa mort sur ceux qui en auroient été les auteurs; on fut d'avis de surseoir cette expédition jusqu'au jour de Saint Thomas, qui étoit un Mercredi 21 de Décembre; & enfin sur de nouvelles idées que l'on eut, on prit le parti de laisser encore passer ce jour, & on fixa le matin du Vendredi suivant, pour finir cette affaire sans plus de délai.

Ce retardement fut occasionné par de nouvelles mesures, que l'on crut devoir prendre en conséquence des avis qu'on avoit reçus. On avoit été informé que le Duc de Guise avoit de violens soupçons de ce qu'on tramoit contre lui, & qu'il y avoit en chez lui une longue délibération sur la conduite qu'il devoit tenir dans une conjoncture aussi critique. Tout cela s'étoit passé dans un souper que ce Prince avoit donné au Cardinal de Guise son frère, à l'Archevêque

Le Duc est informé de ce qu'on médite contre lui.

§ 88. de Lyon , au Président de Neuilli , à la Chapelle - Marteau , Prevôt des Marchands , & à Mandreville , tous zélés Ligueurs & absolument dévoués au Duc de Guise.

Il a une  
Conféren-  
ce à ce sujet  
avec les  
principaux  
Ligueurs.

Ce Prince leur déclara qu'il étoit bien averti des projets qu'on formoit contre sa personne ; il les assura en même tems qu'il ne se soucioit pas de sa vie , pourvû que sa perte ne fît point de tort à l'entreprise principale ; mais qu'il croyoit néanmoins qu'il étoit à propos de réfléchir mûrement sur cette affaire , & qu'ils lui feroient plaisir de l'aider de leurs conseils.

Le Président de Neuilli , la Chapelle-Marteau , & même le Cardinal de Guise , furent d'avis que le Duc se retirât au plusôt pour se soustraire aux embûches qu'on lui rendoit à la Cour ; mais la fierté de ce Prince ne lui permettant pas de prendre un parti si peu conforme à son grand courage , il déclara qu'il ne pouvoit avec honneur souscrire à leur décision ; qu'il étoit trop avancé pour penser à reculer ; & que la situation dans laquelle il se trouvoit vis-à-vis du Roi , ressembloit assez à celle de deux armées en présence ; que la



premiere qui faisoit retraite , étoit censée abandonner à l'autre tout l'honneur de la victoire ; & qu'ainsi il valoit bien mieux en venir aux mains , quel que dût être le succès.

L'Archevêque de Lyon appuya fortement cet avis ; parce que , disoit-il , c'étoit perdre la partie que de la quitter. Ce Prélat avoit des raisons particulieres pour s'opposer à la retraite du Duc de Guise : il devoit à la recommandation de ce Prince obtenir le Chapeau de Cardinal à la premiere nomination ; & il appréhendoit que s'il venoit à s'éloigner de la Cour , le Roi ne fît agir à Rome pour empêcher qu'on ne lui accordât cette grace ; ainsi il aima mieux sacrifier son ami , que de perdre ses espérances. Il représenta donc au Duc , qu'après avoir pris tant de peine à faire convoquer les Etats , & avoir eu le bonheur d'y faire envoyer pour Députés des gens de sa faction , il devoit compter que le Roi en étoit assez bien informé , pour n'avoir pas l'imprudence de se commettre avec son Etat dans une conjoncture aussi délicate.

Mandreville , qui connoissoit le

1583. caractère du Roi , s'éleva contre l'avis de l'Archevêque , & représenta qu'il ne falloit pas croire que ce Prince eût toute la prudence & le bon sens qu'on venoit de lui accorder ; qu'au contraire , c'étoit un bilieux , un emporté , un fou , qui agiroit en fou , & n'auroit certainement rien de cette prévoyance si nécessaire dans les grandes entreprises ; qu'en un mot , s'il avoit formé un dessein contre le Duc de Guise , il l'exécuteroit bien ou mal ; & qu'ainsi il croyoit que le plus sûr étoit , ou de faire retraite , ou de le prévenir.

Résolution  
du Duc de  
Guise.

Le Duc de Guise ne put s'empêcher de convenir que l'avis de Mandreville , étoit le mieux raisonné de tous ; mais il ajouta qu'il ne pouvoit se résoudre à penser à la retraite ; il répéta encore qu'il n'appréhendoit rien pour lui. *Les affaires , dit-il , sont à un tel point , que quand je verrois entrer la mort par les fenêtres , je ne voudrois pas sortir par la porte pour la fuir.* Il conclut donc qu'il resteroit aux Etats , & qu'il auroit soin de prendre les mesures convenables pour se garantir de toute surprise.

Il comptoit principalement sur

quantité de braves qui étoient à sa suite , & qui l'accompagnoient partout , même jusques chez le Roi. Il fallut donc , lorsqu'on eut résolu de se défaire de ce Prince , choisir une conjoncture où il ne pût pas faire usage de ce secours ; & comme on n'en trouva point de plus favorable que celle de la tenue d'un Conseil , le Roi en indiqua un pour le matin du Vendredi vingt-troisième de Décembre ; & sous prétexte qu'il y avoit une quantité considérable d'affaires sur lesquelles il falloit délibérer , le Monarque recommanda que tous ceux du Conseil se rendissent de grand matin auprès de lui , pour que tout fût terminé de bonne heure , afin qu'il pût partir aussi-tôt pour Notre-Dame de Cleri , où il vouloit aller passer les Fêtes en dévotion. Ce Prince fit part alors de tout le secret de cette affaire à Nicolas de Grimonville sieur de Larchant , un des Capitaines de ses Gardes , qui contribua beaucoup à la réussite de cette entreprise.

Tandis que tout se disposoit pour la perte du Duc de Guise , il sembloit lui-même applanir les difficultés à ses ennemis , par le mépris qu'il témoi-

On choisit  
le tems  
d'un Con-  
seil pour  
faire cette  
expédition.

24 8 8.

Nouveaux  
avis donnés  
au Duc de  
Guise.

gnoit pour les différens avis qui lui furent donnés coup sur coup. Ce Prince ne fut jamais plus ébloui de son autorité, que dans le tems même qu'on se préparoit à la lui arracher avec la vie. La veille même de sa mort, se mettant à table pour dîner, il trouva, en déployant sa serviette, un billet conçu en ces termes : *Prenez bien garde à vous, on est sur le point de vous jouer un mauvais tour.* Il le lut sans aucune émotion, & écrivit ensuite au bas, *On n'oseroit*; puis il le jeta sous la table.

Il passa le reste de la journée aussi tranquillement qu'à l'ordinaire; & sur le soir, il reçut la visite de Larchant, qui l'alla trouver avec toute sa Compagnie des Gardes. Ce Capitaine lui dit qu'il ne venoit l'importuner, que parce qu'il ne pouvoit plus tenir contre les plaintes de ses gens, qui menaçoient de renoncer au service, si on ne les payoit de leurs appointemens; il le supplia en conséquence de vouloir bien employer son crédit, pour que l'on satisfît à la justice de leur demande. Le Duc lui ayant promis de faire attention à ce qu'il lui disoit, Larchant le pria de

ne pas trouver mauvais que le lendemain les gens de sa Compagnie lui présentassent leur Requête, lorsqu'il entreroit au Conseil. Le Duc y consentit avec plaisir, & Larchant congédia aussi-tôt ses gens, & leur dit que puisque le Duc vouloit bien avoir la bonté de s'intéresser pour eux, il falloit que sans manquer, ils se trouvassent le lendemain de très-grand matin au Château avec leur Requête. C'est ainsi que ce Capitaine disposa habilement le Duc de Guise, à n'être pas surpris de se voir suivi le lendemain d'un nombreux cortège de gens armés.

La nuit même qui précéda la sanglante expédition que l'on préparoit, ce malheureux Duc reçut encore un nouvel avis de la part d'une Dame (a) de la Cour, à qui il avoit donné rendez-vous pour passer la nuit avec

(a) C'étoit Charlotte de Beaune de Samblançai, Dame d'atour de la Reine Cathérine de Médicis. Elle étoit veuve de Simon Fizes, Seigneur de Sauves, Secrétaire d'Etat. *Nom*, dit Amélot de la Housaye, qu'elle avoit fort blazonné par ses amours avec Henri, Roi de Navarre. Elle avoit épousé ensuite François de la Trémouille, Marquis de Noirmoutier.

§ 88. elle. Elle fit tout ce qu'elle put pour l'engager à sortir de Blois : elle le pria de s'abstenir du moins d'aller au Conseil ; mais ce Prince intrépide regarda tout ce qu'elle put lui dire , comme l'effet d'une vaine terreur , & il ne songea qu'à se livrer à ses plaisirs.

Cependant le funeste instant s'approchoit , où le sort de ce Prince alloit être décidé. Le Roi s'étant levé long-tems avant le jour , fit avertir Laugnac , qui vint aussi-tôt avec neuf Gentilshommes , qu'il avoit choisis parmi les Quarante-cinq qu'il commandoit. C'étoient les plus déterminés de cette bande, gens toujours prêts à tout entreprendre , & qui s'attendoient bien qu'étant mandés de si grand matin , ils alloient être employés à quelque expédition d'importance : ils entrèrent chez le Roi dans les dispositions les plus favorables pour sa vengeance ; mais ils se sentirent bien autrement échauffés , après une courte harangue que leur fit ce Prince.

Le Roi  
dispose tout  
lui-même  
pour faire  
périr le Duc  
de Guise.

*Ce jour , leur dit-il , doit être le dernier de ma vie , ou de celle du Duc de Guise ; & c'est vous qui allez décider , si c'est lui qui doit périr , ou si je suis*

destiné à devenir sa victime. Il leur exposa ensuite avec beaucoup de feu les sujets de plaintes qu'il avoit contre le Duc de Guise, la noirceur de ses procédés, & les outrages qu'il faisoit continuellement à la majesté royale. Le Roi les voyant émus par ce discours, se fit aussi-tôt apporter de longs poignards; & en les leur mettant en main : *Voilà*, dit-il, *les vengeurs de votre liberté & de la mienne. C'est une exécution de justice que je vous commande de faire sur l'homme le plus criminel de mon Royaume. Les loix divines & humaines me permettent de le punir; mais ne le pouvant faire par les voyes ordinaires de la Justice, je vous autorise à le faire par le droit que me donne ma puissance Royale.*

Harangue  
du Roi à  
ceux qu'il  
choisit pour  
tuer le Duc.

Le Roi prenant alors une bougie, alla lui-même les poster à la porte d'une pièce qu'on appelloit le *vieux Cabinet*. Elle étoit sur la gauche en entrant dans sa chambre. Ce Prince se retira ensuite dans un autre cabinet, qui avoit son entrée par la droite. Il y fut joint aussi-tôt par quelques Seigneurs qui étoient montés par l'escalier dérobé, le même par où Laugnac & la suite avoient été introduits chez

■ 588. le Roi. Ces Seigneurs, qui venoient d'arriver, étoient le Colonel d'Ornano, d'Entragues, Gouffier de Bonnivet & la Grange-Montigni.

Pendant ce tems-là, la plupart des personnes qui avoient été mandées pour le Conseil, s'étoient déjà rendues dans l'anti-chambre du Roi. Il est bon d'observer que c'étoit-là que le Conseil se tenoit. C'étoit aussi dans cet endroit qu'on servoit le Roi, lorsque ce Prince mangeoit en public. Tout le monde avoit la liberté d'y entrer, lorsqu'il n'y avoit point de Conseil; mais quand il y en avoit, les portes étoient gardées par les Huissiers; de sorte que les Seigneurs qui entroient, étoient obligés de laisser leur suite au haut de l'escalier : c'étoit pour cela qu'on avoit choisi le tems d'un Conseil, afin que le Duc fût obligé comme les autres d'entrer seul chez le Roi. Après cette pièce étoit la chambre de Sa Majesté, où l'on voyoit à droite & à gauche les portes qui conduisoient aux cabinets dont je viens de parler.

Le Cardinal de Guise & l'Archevêque de Lyon, ne se rendirent au Conseil que quelque tems après les autres.



autres. Le Duc de Guise , qui avoit 1588.  
son appartement dans le Château ,  
arriva néanmoins le dernier , parce Le Duc de Guise se rend au Conseil.  
qu'il s'étoit levé un peu tard ce jour-  
là. Comme il avoit été prévenu la  
veille par Larchant , au sujet de la  
Requête qui devoit lui être présentée  
le lendemain , il ne fut pas surpris de  
se voir environné au sortir de son  
appartement d'une Compagnie des  
Gardes-du-Corps , qui implorèrent sa  
protection pour faire admettre leur  
Requête , & lui déclarèrent qu'ils  
resteroient à la porte du Conseil jus-  
qu'à ce qu'on leur eût donné une  
réponse positive. Le Duc reçut la Re-  
quête avec beaucoup de politesse , &  
leur promit de travailler à les satis-  
faire. Il monta ensuite chez le Roi ,  
accompagné de ce cortège , & suivi  
de ses gens qu'il congédia en entrant  
au Conseil. Les Gardes alors firent  
retirer les Pages, les Valets-de-pied &  
autres gens qui se trouverent sur l'es-  
calier , & ils s'en emparerent aussi bien  
que de la porte.

Ce Prince un moment avant que  
d'entrer au Conseil, avoit reçu encore  
un avis de la part d'un des Gardes ,  
qui apparemment avoit été sensible-

1588. ment touché de voir courir à sa perte un Seigneur , qui venoit de leur témoigner d'une manière si affable qu'il alloit chercher à leur rendre service. Ce Garde lui marcha sur le pied , pour tâcher de lui faire entendre ce qu'il n'osoit lui dire ; mais il ne comprit rien à ce signal , & il lui dit seulement de prendre garde à ses pieds.

Lorsque ce Prince se vit dans la Salle du Conseil , tous les avis qu'il avoit méprisés , ou qu'il avoit refusé d'entendre , se présentèrent à son esprit , & le frapperent vivement. Seul alors , dénué du secours de ceux sur qui il pouvoit compter , livré à la disposition de son ennemi , il pressentit tout le danger dont il étoit menacé. Il voulut en vain faire bonne contenance , la frayeur prit le dessus ; & quoiqu'il se fût placé près d'un grand feu , il devint tout-à-coup froid comme un marbre. Peu après il lui prit un saignement de nez ; ce Prince qui avoit oublié de prendre chez lui un mouchoir , en ayant demandé un aux Valers de Chambre du Roi , ils s'empreserent à lui en donner un , & ils lui présenterent en même tems quelque chose à prendre pour le for-

Il prend  
une foibles-  
se au Duc  
de Guise.

tifier. Quelques-uns ont prétendu 1583.  
que cette foiblesse venoit moins de  
frayeur, que d'épuisement de la nuit  
précédente.

Tandis qu'on étoit occupé à le faire  
revenir, Péricard son Secrétaire tenta  
vainement de le faire sortir de la  
salle du Conseil. Ce zélé domestique  
ayant appris que Crillon, Colonel  
des Gardes, venoit de faire fermer  
les portes du Château, imagina qu'il  
se tramoit quelque chose contre son  
Maître. Il dépêcha aussi-tôt un Page  
pour lui porter son mouchoir qu'il  
avoit oublié, & il mit dedans un bil-  
let où il n'y avoit que ces mots :  
*Sauvez-vous, Monsieur, on vous êtes  
mort.* Le Page courut au plus vite pour  
s'acquitter de sa commission ; mais il  
lui fut impossible de percer jusqu'à la  
porte, & il fut contraint de s'en re-  
tourner.

Cependant le Roi ayant été averti  
que le Duc de Guise étoit dans la  
salle du Conseil, dit à Révol, l'un  
des Secrétares d'Etat qu'il avoit  
nommés depuis peu pour remplacer  
Villeroi, & les autres qui étoient dis-  
graciés : *Révol, allez dire à Monsieur  
de Guise qu'il vienne me parler dans*

Péricard  
son Secre-  
taire lui  
écrit un  
billet pour  
l'engager à  
se sauver.

Le Roi  
mande le  
Duc.

1588. *mon vieux Cabinet.* Ce Ministre , qui étoit né sensible , ne put faire tranquillement une démarche qui alloit avoir une catastrophe aussi funeste. Il sortit tout en tremblant pour s'acquitter de sa commission ; mais un Officier , nommé Nambu , lui ayant refusé le passage , il retourna au cabinet. Le Roi le voyant revenir avec un visage défait , s'écria : *Mon Dieu , Révol , qu'avez-vous , qu'y a-t-il ? que vous estes passé , vous me gâterez tout , frottez vos yeux.* Sire , répondit Révol , *il n'y a point de mal , c'est Monsieur de Nambu qui ne m'a pas voulu ouvrir , que vostre Majesté ne le lui commande.* Le Roi s'avancant aussi-tôt à la porte de son cabinet , donna ses ordres , & Révol alla avertir le Duc de Guise.

Ce Prince , qui étoit resté assis auprès du feu , se leva aussi-tôt , & prenant une contenance assurée , il salua très-gracieusement tous ceux qui étoient dans la salle , & entra dans la chambre du Roi ; puis prenant vers la porte du cabinet , où on lui avoit dit qu'étoit le Roi , il leva la tapisserie qui cachoit l'entrée ; & dans le tems qu'il se baissoit , parce que la porte étoit basse , un des Quarante-cinq ,

DUC DE GUISE. 557

nommé Saint-Malines, saisit d'une main la garde de son épée, & de l'autre lui plongea un coup de poignard dans la poitrine du haut en bas, pour ne pas le manquer en cas qu'il eût une cuirasse sous ses habits. Aussitôt les autres meurtriers se jetterent sur lui, & le percerent de toutes parts. Il fut tellement étouffé de l'abondance du sang qu'il perdit à la première blessure, qu'il ne proféra aucune parole : il poussa seulement un profond soupir, qui fit encore trembler tous ceux qui étoient présens. Il y en a qui rapportent qu'on lui entendit dire : *Mon Dieu, je suis mort, ayez pitié de moi, ce sont mes péchés qui en sont cause.* D'autres disent qu'il s'écria, *Ah le traître !*

1588.  
Le Duc  
de Guise  
est tué.

Cependant ce Duc infortuné, percé de tant de coups mortels, fit encore un dernier effort, & vint à bout de se débarrasser; mais ce n'étoit plus qu'un mouvement machinal, qui annonçoit qu'il alloit bientôt rendre le dernier soupir. Il s'avança cependant le corps droit, les bras étendus & les poings fermés comme pour se jeter sur Laignac, qui étoit placé à la porte de la droite. Ce Capitaine avoit un genou

1588. sur une espèce de petit coffre, & s'appuyoit sur son épée qu'il n'avoit pas même tirée du fourreau : c'étoit dans cette situation qu'il avoit été tranquille spectateur de cette sanglante expédition. Il ne fut nullement étonné du mouvement que fit le Duc de Guise pour aller à lui, il vit bien que ce n'étoit qu'un effort convulsif, & que l'homme n'y étoit plus ; il ne fit donc que lui présenter son épée sans l'ôter du fourreau ; & en le poussant légèrement, il le renversa sur le tapis de pied sans connoissance & sans forces ; ce fut-là que ce malheureux Prince rendit le dernier soupir.

Le Roi vient regarder le corps du Duc de Guise.

V. ci-dessus p. 137.

Dès que le Roi sut que l'affaire étoit faite, il sorti de son cabinet ; & mettant le pied sur la gorge du mort, il répéta les mêmes paroles dont le Duc s'étoit servi autrefois à l'égard de l'Amiral de Coligni : *Bête vénimeuse*, lui dit-il, *tu ne jetteras donc plus ton venin ?* Puis le regardant encore avant de rentrer dans son cabinet, il s'écria avec une espèce d'étonnement : *Mon Dieu, qu'il est grand ! il paroît encore plus grand mort que vivant.* Il fit ensuite renverser le tapis par-dessus le corps, & se retira pour donner de

nouveaux ordres sur ce qui venoit de se passer dans la salle du Conseil , tandis que l'on tuoit le Duc de Guise. 1588.

Le Cardinal ayant entendu le bruit qui se faisoit dans la chambre du Roi, se douta aussi-tôt du malheur de son frere. Il se leva avec tant de précipitation, qu'il renversa son siège, & courut à la porte pour se sauver. Pour ce qui est de l'Archevêque de Lyon, comme il avoit à se reprocher d'avoir été l'occasion de la perte du Duc, en insistant pour le faire rester à la Cour, il voulut se jeter dans la chambre du Roi, pour secourir son ami ou pour mourir avec lui, mais on arrêta ces deux Prélats; & les Gardes qui étoient restés sur l'escalier, étant entrés dans la salle du Conseil, le Roi donna ordre que l'on se fît du Cardinal & de l'Archevêque, & qu'on les enfermât jusqu'à nouvel ordre dans une espèce de grenier au haut du Château.

On arrête  
le Cardinal  
de Guise &  
l'Archevê-  
que de  
Lyon.

Les Seigneurs qui étoient dans la salle du Conseil, entrèrent aussi tôt après dans la chambre du Roi, où l'on voyoit le tapis renversé qui couvroit le corps du Duc de Guise. *Enfin je suis*

1588. *Roi*, leur dit le Prince en adressant la parole au Cardinal de Vendôme, & ces bronillons qui ne parloient que de zèle pour les intérêts de la Religion, n'arrêteront plus les efforts que j'ai résolu de faire contre les Hérétiques; que cependant quiconque osera me faire de la peine ou donner atteinte à mon autorité, apprenne par cet exemple ce qu'il doit attendre de moi.

Le Roi va  
apprendre  
à la Reine-  
mere la  
mort du  
Duc de  
Guise.

Il descendit ensuite chez la Reine-mere \*, pour lui apprendre ce qui venoit de se passer. Cette Princesse étoit malade alors, & même elle ne releva pas de cette maladie. Le Roi lui dit en entrant: *Madame*, je suis maintenant seul Roi, je n'ai plus de Compagnon. La Reine effrayée du détail de cet événement, lui répondit: *Que pensez-vous avoir fait? Dieu veuille que vous vous en trouviez bien; mais au moins, mon Fils, avez-vous donné ordre à l'assurance des Villes, & principalement d'Orléans; si vous ne l'avez pas fait, faites-le au plutôt, sinon il vous en prendra mal, & ne sailliez d'en avertir le*

\* La Reine-mere occupoit le premier étage du Château de Blois, & le Roi s'étoit logé au second.



*Légat du Pape, par M. le Cardinal de 1588.*  
Gondi.

La Reine se fit ensuite transporter chez le Cardinal de Bourbon, qui étoit malade, & venoit d'être arrêté prisonnier. Il se mit à répandre des larmes dès qu'il l'aperçut : *Ah! Madame, lui dit-il, ce sont de vos faits, ce sont de vos tours; Madame, vous nous faites tous mourir.* Elle protesta avec les sermens les plus horribles; qu'elle n'avoit aucune part à tout ce qui s'étoit fait; mais le Cardinal refusant de la croire, elle se sentit si violemment émue, qu'elle ne put pas rester plus long-tems : *Je n'en puis plus,* dit-elle, *il faut que je me remette au lit.* On la rapporta au plus vite dans son appartement, où elle mourut peu de jours après.

Pendant que le Roi avoit été chez cette Princesse, on avoit donné des Gardes à la Duchesse de Nemours, mere du Duc de Guise, aux Ducs d'Elbœuf & de Nemours, au Cardinal de Bourbon & au Prince de Joinville. En même tems du Plessis Richelieu, Grand-Prevôt de l'Hôtel, étoit forcé du Château & avoit été s'assurer de quelques uns des Députés du Tiers-

On arrête  
les amis &  
les Domestiques du  
Duc de  
Guise.

1588. Etat, c'étoient le Président de Neuilli, la Chapelle-Marreau, Compan & Corte-Blanche, qui avoient été nommés par le feu Duc de Guise, pour remplacer les Magistrats qu'il avoit déposés. Péricard, Secrétaire du Duc, fut aussi fait prisonnier, & l'on trouva dans ses papiers des preuves démonstratives de tous les reproches qu'on faisoit à son Maître sur son intelligence avec les ennemis de l'Etat.

On délibère sur le sort du Cardinal de Guise.

A l'égard du Cardinal de Guise, on fut quelque tems à délibérer sur ce qu'on en feroit. Le Roi qui n'avoit jamais appréhendé que le Duc, avoit quelque peine à sévir contre ce Prélat; mais les ennemis des Princes Lorrains ne manquèrent pas d'aigrir contre lui l'esprit du Monarque: malheureusement pour ce Cardinal, il n'avoit donné que trop prise sur sa personne. On rappella au Roi le souvenir de ce qu'il avoit fait depuis la journée des Barricades, & l'audace qu'il avoit eue de se saisir de la Ville de Troyes, d'en enlever les deniers royaux, & d'y nommer des Magistrats. On remit sous les yeux du Prince les discours injurieux que ce Cardinal avoit si souvent tenus contre Sa Ma-

DUC DE GUISE. 565  
jesté, & surtout une malheureuse 1588.  
Epigramme (\*) dont on ne le soup-  
çonnoit pas d'être l'Auteur, mais qu'il

(\*) Cette Epigramme avoit été faite d'a-  
près ce qu'on avoit mis en 1585, au-dessus  
du Cadran de l'Horloge du Palais, lorsqu'on  
acheva ce morceau. On y lisoit ce vers :

*Qui dedit ante duas, triplicem dabit illi coronam.*

Les deux premières Couronnes étoient  
celle de France & celle de Pologne, & la  
troisième étoit celle dont le Roi devoit être  
couronné dans le Ciel. Un Ligueur fit à ce  
sujet ces deux vers :

*Qui dedit ante duas, unam a'stulit, altera nutat :  
Tertia consoris est facienda manu.*

On avoit ainsi traduit cette Epigramme :

Valois, qui les Dames n'aime,  
Deux Couronnes posséda,  
Bientôt sa prudence extrême  
Des deux l'une lui ôta,  
L'autre va tombant de même.  
Grace à ses heureux travaux,  
Une paire de ciseaux  
Lui baillera la troisième.

Cette troisième Couronne étoit celle qu'on  
devoit lui donner en le confinant dans un  
Cloître. Le Cardinal qui récitoit souvent  
cette Epigramme, ajoutoit que son plaisir  
seroit de tenir la tête du Roi, quand on lui  
feroit cette Couronne chez les Capucins.

Aa vj

1588. se faisoit un plaisir malin de réciter à tout propos. Bien plus, on rapporta au Roi que depuis l'instant qu'il avoit été arrêté, il n'avoit cessé de faire des menaces, & de se livrer aux plus affreux emportemens contre Sa Majesté.

Tous ces rapports firent sur le Roi une forte impression, & le déterminèrent à faire périr ce Cardinal. Le Guat, Capitaine aux Gardes, ayant été chargé de cette expédition, prit avec lui un Sergent & trois Soldats, qui pour cent écus qu'on promit à chacun, s'engagerent à faire ce coup. Le Guat monta donc avec ses gens à l'endroit où les deux Prélats étoient prisonniers; on les trouva un peu remis de la fureur où ils avoient été dans les premiers momens de leur prison. Ils avoient tourné toutes leurs pensées du côté de la mort; & comme ils l'attendoient à chaque instant, ils s'étoient confessés l'un à l'autre pour s'y préparer.

Le Guat ayant donc paru, dit au Cardinal de Guise que le Roi le demandoit à l'instant. Ce Prélat fit alors ses derniers adieux à son ami, il l'embrassa tendrement, se recommanda à

DUC DE GUISE. 355

ses prieres, & se mit en devoir de 1538.  
suivre l'Officier. A peine avoit il fait  
quelque pas, que le Guat lui dit qu'il  
feroit bien de se recommander à Dieu;  
il le conduisit jusqu'à une gallerie  
obscur, où les soldats qui l'atten-  
doient le massacrèrent à coup de halle-  
bardes. Cette expédition se fit le 24  
de Décembre, le lendemain de la  
mort du Duc de Guise.

Mort du  
Cardinal  
de Guise.

Cette nouvelle s'étant répandue  
presqu'à l'instant, parvint bientôt à  
la Duchesse de Nemours, mere de ces  
malheureux Princes. Cette Princesse,  
quoiqu'accablée par des événemens  
aussi affreux, eut encore assez de for-  
ce pour aller se jeter aux pieds du  
Roi, & lui demander pour toute  
grace qu'il lui accordât les corps de  
ses chers enfans, afin qu'elle eût du  
moins la triste consolation de les faire  
inhumer.

La mere  
des Guises  
va deman-  
der au Roi  
les corps de  
ses enfans.

Le Roi la reçut avec bonté; &  
après l'avoir entendu, il la congédia  
en lui disant qu'il verroit à la satis-  
faire; mais lorsqu'on eut fait faire  
réflexion à ce Prince sur les excès où  
le fanatisme porteroit les Ligueurs,  
s'ils avoient en leur pouvoir les corps  
de ces deux Princes: on lui fit com-

§ 8 S. prendre que les peuples les regardant comme des Martyrs, on verroit peut-être leurs sanglantes dépouilles placées jusques sur les Autels, & exposées à la vénération publique; qu'à cette vûe, les uns touchés de compassion, les autres animés de fureur, se déchaineroient également contre le Souverain, par l'autorité duquel on avoit fait une si cruelle exécution. On conseilla donc au Roi de faire en sorte qu'il ne restât aucun vestige de ces Princes; & sur l'avis d'un des Chirurgiens du Roi, il fut décidé que leurs corps seroient consumés dans de la chaux vive.

On fait  
consumer  
les corps  
des deux  
Princes  
dans de la  
chaux vive.

Cela fut exécuté pendant la nuit de Noël : on descendit avec une corde ces deux cadavres dans la basse-cour du Château, & on les mit dans une fosse, où l'on tenoit la chaux toute prête pour les brûler. Cette affaire finie, Richelieu fut chargé d'aller dire à la Duchesse de Nemours, que les corps de ses deux fils avoient été mis en terre-sainte en sa présence par ordre du Roi.

Telle fut la fin malheureuse du Duc de Guise, Prince né pour la gloire de la France & pour la félicité des

peuples , s'il ne se fût pas laissé aveugler par un ambition sans bornes, qui lui fit faire un sacrilège usage des grandes qualités , & des rares talens dont la nature l'avoit enrichi. 1588.

Sa mort , loin de terminer les troubles , comme le Roi l'avoit espéré , mit au contraire tout le Royaume en combustion. Animés par l'esprit de vengeance , les Ligueurs frénétiques se portèrent aux plus violens excès ; mais rien ne put si-tôt assouvir leur rage ; non-contens de tremper leurs mains dans le sang du Monarque , objet de leur fureur , ils continuerent à exciter dans toute la France , & principalement dans la Capitale , les désordres affreux dont on trouvera le détail dans la Vie du Duc de Mayenne.

F I N.



# TABLE

## DES MATIERES

*Contenues dans ce Volume.*

### A

**A** LENÇON (le Duc d') puis Duc d'Anjou, Chef de Parti, 170. demande la Lieutenance générale du Royaume, 171. Il projette de s'évader de la Cour 177. découvre son mystère à la Reine, *ibid* est gardé à vue, 179. Les Mécontents & les Huguenots veulent le faire nommer Régent du Royaume, 183. se sauve de la Cour, 207. occasionne la guerre, 208. troupes qu'on lui amène, 217. prend le nom de Duc d'Anjou, 220. commande une armée contre les Huguenots, 250. s'évade de la Cour, & pourquoi, 262. Intrigue du Duc de Guise pour l'empêcher de rentrer en France, 294. quel en étoit l'Agent, 295. *& suiv.* Voyez *Salcede*, fait de vains efforts pour s'établir dans les Pays-bas, 314. Sa mort, 320. *Allemands* (les) entrent en France; & pourquoi, 208. *& suiv.* Leur arrivée en Lorraine, 401. La ravagent, 402. traversent la Champagne & la Bourgogne, 403. sont cotoyés par le Duc de Guise, 404.



# DES MATIERES. 569

sont arrêtés près de la Charité , 405. se  
séparent dans la Beauce , 407. s'empa-  
rent de Château-Landon , 414. s'établif-  
sent à Auneau , 419

*Alphonse* d'Ornano. Son entretien avec le  
Roi , 443. & *suiv.*

*Anjou* ( le Duc d' ) depuis Roi sous le nom  
de Henri III. Va au siège de la Ro-  
chelle , 149. retourne à Paris , 155. reçoit  
les Ambassadeurs de Pologne , *ibid.* &  
*suiv.* différend qu'il a avec du Prat , 156.  
est reconnu Roi de Pologne , 162. Le Roi  
presse son départ , *ibid.* Raïsons du Duc  
pour le différer , 163. Son départ , 165.  
séjour qu'il fait à Heidelberg , 167. Ce  
qui s'y passa , *ibid.* & *suiv.* Révient en  
France , 186. arrive à Lyon , 187. con-  
duite qu'il tient après être parvenu à la  
Couronne , 188. Fait la guerre aux Hu-  
guenots , 189. Ce qu'il fait à l'occasion de  
la mort de la Princesse de Condé , 191.  
Note à ce sujet , *ibid.* va à Avignon , 192.  
Ce qu'il y fait , 193. & *suiv.* s'y fait in-  
scrire Pénitent , 194. s'en retourne à  
Lyon , 197. est insulté au Camp de Livron ,  
198. se rend à Rheims pour son sacre , &  
ce qui y arrive , 199. & *suiv.* épouse  
Louise de Lorraine , 200. Son indolence  
pour les affaires de l'Etat , 201. veut per-  
dre son frere & le Maréchal de Mont-  
morenci , 204. est averti des desseins de  
la Ligue , 238. se déclare Chef d'une Li-  
gue , 243. a peine à souscrire à la décision  
des Etats de Blois , 246. va à Poitiers , &  
y fait son entrée , 256. donne un nouvel  
Edit de Pacification en faveur des Protec-

tans , 260. Etablit l'Ordre du S. Esprit , 282. son dessein , 283. veut perdre la Reine de Navarre dans l'esprit de son Epoux , 285. Ce qui occasionne la guerre , 286. se plonge dans l'oïfiveté après l'affaire de Salcède , 313. établit une Confrairie de Pénitens , *voyez* Pénitens. Ecrits sur les droits des Valois , contre lesquels il n'agit point en Souverain , 315. Libelle qu'il décrie , 332. fausses interprétations que l'on donne à ses intentions , 333. Sa Réponse au sujet d'une Déclaration du Cardinal de Bourbon , 350. Donne un Edit favorable aux Ligueurs , 358. empêche qu'une Bulle d'Excommunication soit publiée , 362. Va à Lyon , & ce qu'il y fait , 369. Son goût singulier pour plusieurs sortes d'animaux , 370. son retour à Paris , 371. donne audience aux Ambassadeurs Protestans , *ibid.* réponse qu'il leur fait , 372. Son indifférence à l'égard des Ligueurs , 375 , 390 , 394. veut se mettre à la tête de ses troupes , 396. tentative qu'il fait auprès du Roi de Navarre , 397. réponse qu'il en reçoit , *ibid.* Son entrevue avec le Duc de Guise , 398. son mécontentement , 399. Exile la Duchesse de Montpensier , 428. fait écrire deux Lettres au Duc de Guise , 438. & *suiv.* son entrevue avec le même , 443 , 447. & *suiv.* fait entrer des troupes à Paris , 450. quitte cette Ville , & va à Chartres , 473. Ecrit aux Gouverneurs des Provinces , 487. reçoit favorablement les Députés du Parlement de Paris , 495. Ce Prince va à Roëen , 501. Déclare le Cardinal de

## DES MATIERES. 571

Bourbon, Premier Prince du Sang, le plus proche Héritier de la Couronne, 510. Il part pour Blois avec le Duc de Guise, 511. Congédie ses anciens Ministres, 516. Sa harangue à l'ouverture des Etats de Blois, 517. Sa réconciliation avec le Duc de Guise, 528. Le Duc de Mayenne & le Maréchal le préviennent contre le Duc de Guise, 530. Il médite de se défaire du Duc de Guise, & consulte quelques Seigneurs à ce sujet, 534. & *suiv.* Le Roi propose à Crillon de tuer le Duc de Guise, 540. sa réponse, *ibid.* Laugnac se propose de le tuer, 541. On prend le tems d'un Conseil pour cette expédition, 547. Harangue de ce Prince à ceux qui doivent tuer le Duc de Guise, 550, 551. description de l'endroit où le Duc devoit être assassiné, 552. Envoys chercher le Duc de Guise, 555. vient voir le cadavre du Duc, 559. Ce qu'il dit en le voyant *ibid.* Fait arrêter ses amis & domestiques, 562.

*Articles* en forme de Requête pour présenter au Roi, 430.

*Assemblée* solennelle tenue à Milhaud, en Rouergue, 184.

*Aumaie* (le Duc d') est tué au siège de la Rochelle, 150.

*Aumont* (le Maréchal d') veut persuader au Roi de faire faire le procès au Duc de Guise, 536. Les difficultés proposées sur cela, empêchent de suivre cet avis,

## B

- B** ARICADES. Journée des Baricades, 457.  
 Leur étendue, 464. embarras de la  
 Cour à ce sujet, 469  
*Bassompierre* Lettre du Duc de Guise à ce  
 particulier, 486  
*Baza*, Gentilhomme Italien, est fait prison-  
 nier; pourquoi, 301  
*Benoise*, Secrétaire du Cabinet, est envoyé  
 pour le Roi; & à qui, 116  
*Bésme*, Allemand de Nation, poignarde  
 l'Amiral, 136  
*Billet* trouvé dans la serviette du Duc du  
 Guise; ce qu'il contenoit, 548  
*Biron*, donné pour Lieutenant au Duc de  
 Guise, 209  
*Blois*. Etats qui se tiennent en cette Ville,  
 & à quel sujet, 236  
*Boucher*, Curé de S. Benoît, est réprimandé  
 par le Roi, 426  
*Bourbon* ( le Cardinal de ) se laisse tromper,  
 & par qui, 325. se persuade de pouvoir  
 parvenir au Trône, 326. & suiv. se retire  
 à Péronne, 346. sa Déclaration au sujet  
 de la Ligue, 347. son dessein, 348. va à  
 Châlons, 351. Lettres Patentes données  
 à son sujet par Henri III, 510  
*Briquemaunt*, pendu en Place de Grèves, &  
 pourquoi, 145  
*Brissac*. Paroles remarquables de ce Seigneur,  
 461  
*Bruyere* ( Pierre de la ) & Mathieu son fils,  
 auteurs de la Ligue à Paris. Voyez Ligue.

## C

**C**AVARNES, pendu en Place de Grève ;  
& pourquoi, 145  
*Caylus*. Ce qui arriva à son sujet. Voyez  
Duel.

*Chambellan* Difficultés survenues au Sacre  
de Charles IX, à l'occasion de cette  
Charge, 4

*Chapelle-Marteau*, zélé Ligueur, est nommé  
Prevôt des Marchands, 482

*Charité*. Prise de cette Ville par le Duc d'An-  
jou, 251, 252

*Charles IX*. Son Sacre, 4. tient son Lit-de-  
Justice à Rouen, 19. va visiter les Pro-  
vinces de son Royaume, 23. son retour à  
Paris, 39. Les Protestans veulent s'empar-  
er de sa personne, 50. Colere de ce Prin-  
ce contre le jeune Duc de Guise, & à  
quelle occasion, 106. Se marie avec Eli-  
sabeth d'Autriche, 111. Projette la perte  
des Protestans, 112. Sa colere apparente  
contre les Guises, & à quelle occasion,  
126. Donne ordre pour le massacre de la  
Saint Barthelemi, 135. s'en déclare l'au-  
teur, 143. Différentes factions à la Cour,  
169. Va à Vincennes, 179. Sa mort, 182

*Chartres*. Les Huguenots assiègent cette Pla-  
ce, 59. n'est sauvé que par la conclusion  
de la paix, 61

*Chastelleraux*. Siège de cette Ville, par qui,  
88. sa levée, *ibid.*

*Cloyes* ( Catherine de ) est recherchée en  
mariage, & par qui, 102. Discours que  
lui tint le Prince de Porcien, son époux,

avant de mourir, <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i> Se remarque,	109
<b>Coligni</b> , Amiral, est mandé à la Cour, 113.	
Les Guises quittent la Cour à son arrivée,	
114. & pourquoi, <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i> Est assassiné en sortant du Louvre, 123. qui en furent soupçonnés, 124. & <i>suiv.</i> est poignardé, & par qui, 136. est déclaré criminel de lèze-majesté, 144. son exécution, en effigie, <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i>	
<b>Colporteurs</b> . Livre qu'ils vendent, & sous quel titre,	423
<b>Condé</b> ( le Prince de ) se sauve à la Rochelle avec l'Amiral,	66
<b>Confédération</b> . Différentes formules de confédération au sujet de la Ligue,	231
<b>Connétable</b> ( le ) se retire de la Cour ; & pourquoi,	14
<b>Coqueluche</b> . Maladie épidémique,	289
<b>Cordeliers</b> . Leur Couvent sert de magasin aux Ligueurs,	470
<b>Courtras</b> . Bataille qui s'y donne,	412

## D.

<b>D</b> ANIEL ( le Pere ) observation de cet Autent sur le Duc de Guise, au sujet de Henri III,	474
<b>David</b> , Avocat, papiers qui furent trouvés après sa mort,	239
<b>Déclaration</b> du Roi au sujet de la préséance,	248
<b>Denis</b> ( Saint ). Bataille entre les Catholiques & les Protestans, 55. Le Connétable est blessé, <i>ibid.</i> meurt de sa blessure, 56	
<b>Dohna</b> , Chef des troupes Allemandes, 406.	

DES MATIERES. 575

- menaces qu'il fait aux Seigneurs François, *ibid.*  
*Donzi.* Cette Ville est prise, & par qui, 367.  
occasionne bien du bruit, 368  
*Dreux.* Bataille entre les Catholiques & les Huguenots, 3. Le Prince de Condé & l'Amiral sont faits prisonniers par les deux partis, *ibid.*  
*Duel* fameux entre Caylus & d'Entragues, 263. Suites de ce duel, 264. Ce que fit le Roi pour Caylus, 265  
*Du Prat.* Son différent avec le Duc d'Anjou, 156. vengeance qu'en tire le Duc, *ibid.*  
& *suiv.* Le Roi se met de la partie, 157.  
& *suiv.* Suite de cette affaire, 159

E

- E**COLIERS, prennent les armes, & pour-  
quoi, 452  
*Edit* de Réunion au sujet de la Ligue, 504.  
& *suiv.*  
*Elisabeth* d'Autriche épouse Charles IX ; 111  
*Entragues* (d'). Duel où il est vainqueur, Voyez *Duel*.  
*Epernon* (le Duc d') insulté à la foire Saint Germain, 392. Favori du Roi, est disgracié, & pourquoi, 499  
*Espagnols.* Passage de leurs troupes dans les Pays-bas, 46. met l'allarme parmi les Protestans, *ibid.* non sans sujet, 47. & *suiv.*  
*Estampes* exposées en public, 334  
*Etais* tenus à Orléans, 4 transférés à Saint Germain-en-Laye, 5, Ceux de Bourgogne

font des représentations au Roi , 275.  
tenus à Blois , 517. Harangue du Roi à  
leur ouverture , 518. Les Etats proposent  
de faire passer leurs décisions sans consul-  
ter le Roi , 523. forcent le Roi de dimi-  
nuer les impôts , 524

## F

**F** ACTION, connue dans l'Histoire sous le  
nom de *Caroline* , contre le Duc de Gui-  
se , 529  
*Fers* ( la ). Cette Ville est prise par les Hu-  
guenots , 287. & reprise par les Catholi-  
ques , *ibid.* occasionne la paix , 289  
*Fortes*. Collège où l'on tient des Assemblées,  
& à quel sujet , 382

## G

**G** ARDES Françoises , enfermés dans les  
Baricades , 459. sont battus par les  
Ligueurs , 461. renvoyés au Louvre , &  
par qui , 464  
*Guerre* entre les Catholiques & les Hugue-  
nots , quel en fut le sujet , 7. & *suiv.*  
*Guise* ( le Duc de ) gagne la bataille de  
Dreux , 9. est assassiné devant Orléans ,  
*ibid.* & *suiv.* Sa mort occasionne la paix ,  
13  
*Guises* ( les ) sont la cause de tous les trou-  
bles , 66. Ecrits des Huguenots peu favo-  
rables aux Guises , 67  
*Guise* ( le Cardinal de ) s'empare de la Ville  
de Troyes , & pille les coffres de la re-  
cette , 502. est arrêté , 560. délibération



# DES MATIERES. 577

à son sujet , 563. Epigramme qu'il se faisoit plaisir de réciter , 564. Cause de sa mort , 565. Est assassiné , & comment , 566. Son cadavre est consumé dans de la chaux vive , 569

## H

**H**AVRE. Siège de cette Ville , 18  
*Henri de Savoye* , ce qu'il étoit , 45. Note à son sujet , *ibid.*  
*Henri de Lorraine* , Duc de Guise. Sa naissance , 2. quels étoient son pere & sa mere , *ibid.* Education de ce Prince , *ibid.* ses intrigues à la Cour , 3. s'appelloit *Prince de Joinville*, du vivant de son pere , *ibid.* fait la fonction de Grand Chambellan au Sacre de Charles IX , 4. se trouve au siège d'Orléans , 11. Le Duc son pere lui donne des conseils avant que de mourir , 12. prend le nom de Duc de Guise , 14. est fait grand-Maître de la Maison du Roi , *ibid.* & peu après Gouverneur de Champagne , 15. Il va trouver le Roi à Bayonne , 35. va servir en Hongrie , 37. il s'empare de Metz , 53. va en Périgord , & sert dans l'armée Catholique , 68. va au secours de Jarnac , & est repoussé , 70. reproche qu'il essuyé en différentes rencontres , & par qui , 73. & *suiv.* s'enferme dans Poitiers , 82. Louanges qu'il s'y attire , 83. Va trouver le Roi à Tours , 89. est blessé à la bataille de Moncontour , 93. son séjour à la Cour après la paix , 97. son caractere , 98. & *suiv.* ses inclinations , 101. on projette de le marier , 103.

Tome XVII.

B b

veut épouser Marguerite de Valois , 104.  
 s'attire la disgrâce du Roi , 106. & est  
 obligé de s'absenter , 107. Epouse la Prin-  
 cesse de Porcien , 109. veut intenter un  
 procès contre l'Amiral & pourquoi , 116.  
 Le Roi s'y oppose , 117. se charge de faire  
 assassiner l'Amiral , 132. dispose tout pour  
 le massacre de la Saint Barthélemi , 133.  
 & *suiv.* insulte l'Amiral après sa mort ,  
 137. Paroles qu'il dit à ceux de la suite ,  
*ibid.* sauve la vie à plusieurs Huguenots ,  
 141. se trouve au siège de la Rochelle ,  
 143. court de grands risques à ce siège ,  
 151. son intrépidité , 152. Ce Prince a la  
 presséance au Sacre de Henri III , sur le  
 Duc de Montpensier , 200. ses intrigues ,  
 205. va au-devant des Allemands , 209.  
 défait un détachement , 211. y est blessé ,  
 212. Note sur la blessure , *ibid.* est nommé  
 depuis ce tems là le *Balafré* , 213. Ce  
 qu'en dit le Pere Daniel , *ibid.* travaille à  
 établir la Ligue , 224. en est le Chef  
 muet , 227. Ne se trouve point d'abord  
 aux Etats tenus à Blois , & pourquoi ,  
 236. y vient dans la suite , 244. sert sous  
 le Duc d'Anjou , 251. va en Cour , &  
 retourne à l'armée , 252. sa témérité au  
 siège d'Yssire , 254. tout qu'il joue à la  
 Duchesse son épouse , 267. & *suiv.* Etat  
 de son bien après la mort du Cardinal son  
 oncle , 279. Est créé Chevalier du Saint-  
 Esprit , 284. se rend au camp de la Fère ,  
 & pourquoi , 287. ses desloins sur Stras-  
 bourg , 290. intrigue qu'il employe pour  
 empêcher le Duc d'Anjou de rentrer en  
 France , 294. Ecrits que l'on met sur son

compte, 314. Note de Balzac à sa louange, 317. Tient une Assemblée à Nanci au sujet de la Ligue, 321. de quelles personnes elle étoit composée, 322. fait une Harangue à l'Assemblée, *ibid.* & *suiv.* Sa conduite avec les Princes prétendants à la Couronne, 323. sa conduite avec la Cour d'Espagne, 329. ressorts qu'il fait jouer de tous côtés pour parvenir à ses fins, *ibid.* & *suiv.* découverte que l'on fait chez lui, 336. Il se prépare à faire éclater la Ligue, 347. s'empare de plusieurs Places, 351. s'empare de Donzi, 367. bruits qui se répandent à ce sujet, *ibid.* prend Rocroy, 375. ravage le pays de Sedan, 377. approuve la Ligue des Seize, 381. son projet sur Boulogne, 385. manque, & pourquoy, 386. son embarras au sujet de la Ligue des Seize, 390. ses plaintes entre eux, 393. ses entreprises sur les Villes de la Principauté de Sedan, 395. a une entrevue avec le Roi, 398. ce qu'il lui dit, 399. harcele les Allemands au Pont Saint Vincent, 403. les attaque, 409. s'approche d'Auneau, 417. attaque les Allemands, & les bat, 418. poursuit les Réîtres, 421. s'attire des éloges de toutes parts, 423. proveibe à son sujet, 424. va à Rome, 425. mesures qu'il prend avant de venir à Paris, 433. va à Soissons, 435. Le Roi lui fait défendre de venir à Paris, 436. Sa réponse, 437. Le Roi lui fait écrire, 438. autre Lettre écrite au Duc, *ibid.* toutes deux perdues, 439. Visite à Paris, 442. est reçu des Parisiens avec de grandes acclamations, 444. va au Louvre, 445.

Ce qu'il fait pendant son séjour à Paris , 450. *& suiv.* ne veut point sortir , malgré les remontrances de la Reine-mère , 458. *& suiv.* veut mettre l'Ambassadeur d'Angleterre dans ses intérêts , 465. refuse d'aller au Louvre malgré l'invitation de la Reine mère , 470. Ecrit plusieurs Lettres pour se justifier , 477. *& suiv.* va au Parlement , & pourquoi , 480. s'empare de la Bastille , & de plusieurs autres endroits , 481. Ecrit au Roi , 484. Le Roi cherche à le satisfaire , 499. Obtient un Edit en sa faveur , 504. va à Chartres , & est bien reçu du Roi , 506. est nommé Généralissime des Armées , 507. est complimenté par le Pape , 508. va à Blois avec le Roi , 511. Sentimens de de Vins sur cette démarche , 512. *& suiv.* Avis qu'il lui donne , & qu'il rejette , 515. Il opine pour la guerre contre le Duc de Savoye , 521. ce qu'il pensoit à ce sujet , & ce qu'il en disoit , 522. sollicite la publication du Concile de Trente , 526. Pense à se faire déclarer Connétable , 529. demande des Gardes au Roi , 533. sa demande est appuyée par la Reine-mère , *ibid.* Réponse du Roi à ce sujet , 534. Sa mort est résolue , 538. en est averti par Schomberg , *ibid.* Sa réponse , 539 , 540. On prend jour pour le tuer , 541. il en est informé , 543. confère à ce sujet avec les Ligueurs , 544. L'Archevêque de Lyon le confirme dans la résolution qu'il a prise de ne point quitter les Etats , 545. Le tems d'un Conseil est choisi pour l'assassiner , 547. reçoit de nouveaux avis sur sa

## DES MATIÈRES. 381

perte, 548. se rend au Conseil, 553. se charge d'une Requête d'une Compagnie des Gardes du Corps, pour la présenter au Roi, *ibid.* Un Garde du Corps lui marche sur le pied, pour l'avertir de son malheur, 554. Une foiblesse lui prend, *ibid.* ce que l'on pensoit de cette foiblesse, *ibid.* est mandé par le Roi, 555. est assassiné, & par qui, 557. paroles qu'on veut qu'il ait dit en mourant, *ibid.* Le Roi vient regarder son corps, 559. ce qu'il lui dit, *ibid.* fait arrêter le Cardinal de Guise & l'Archevêque de Lyon, 560. Va annoncer à la Reine-mere la mort du Duc, 561. ce que cette Princesse dit au Roi à ce sujet, *ibid.* Son corps est consumé dans de la chaux-vive, 569.

**Henri**, Roi de Navarre, se sauve de la Cour, 214. ce qu'il fait pour cela, 215. & *suiv.* sentimens de ce Prince sur l'assassinat de Saint-Megrin, 273. Impression que fait sur ce Prince un Edit en faveur des Liguers, 360. est excommunié du Pape, 361. Protestation de ce Prince contre une Bulle, 362. Propose un duel au Duc de Guise, 364. déclaration de ce Prince, 365. avantages qu'il remporte, *ibid.* & *suiv.* démenti qu'il donne au Pape, 367. remporte une victoire signalée sur les Catholiques, 415. détail de cette victoire, *ibid.*

**Henri III.** Voyez *Anjou*. (le Duc d')  
**Huguenots.** Jalousie entre leurs Chefs, 217  
**Humieros** ( Jacques d' ) établit la Ligue en Picardie, 230. formule du serment, 234

**J** Amats, Ville de la Principauté de Sedan, sortie qu'elle fait sur les Catholiques, 395

Jarnac, pris par les Catholiques, 69. & reprise par les Protestans, 71. Bataille qui s'y donne, 74. Le Prince de Condé y est tué, 75. Déroute des Huguenois, *ibid.* & *suiv.*

Jainville (le Prince de). Ce qu'étoit ce Prince. Voyez *Henri de Lorraine*.

Jainville. Assemblée qui s'y tient, 397

Joyeuse, Mignon du Roi, 273. Désfortes qu'il cause dans l'Etat, *ibid.* & *suiv.*

Joyeuse (le Duc de) mène des troupes contre les Huguenois, 368

Joyeuse (Henri de). Note à son sujet, 429. Procession où il se trouva, 490. quel rôle il y jouoit, *ibid.* & *suiv.*

Isabelle, Reine d'Espagne. Son entrevue avec le Roi & la Reine mere, 35. Conférences qu'ils ont, & à quel sujet, 36

Juan (Don). Son entrevue avec le Duc de Guise, 228. à quel sujet, *ibid.* & *suiv.*

Soupçons du Roi d'Espagne sur la conduite, 277

## L

**L** Avenac, Premier Gentilhomme de la Chambre, se charge de tuer le Duc de Guise, 543

Ligne (la). Son origine, 222. projetée avant la mort du Cardinal de Lorraine,

*ibid.* & *suiv.* sur qui l'on jette les yeux pour en être le Chef, 225. quels en furent les premiers auteurs, 226. Le Roi d'Espagne se déclare pour, 228. est établie en Picardie, 230. dans le Poitou, 235. Le Roi d'Espagne traite à ce sujet avec le Duc de Guise, 278. Nouvelles sollicitations du Roi d'Espagne auprès du même, 289. Assemblée à Nanci à ce sujet, 317. & *suiv.* insolence des Ligueurs, 336. Assemblée à Joinville au sujet de la Ligue, 337. Articles du Traité, 338. & *suiv.* On travaille à la faire autoriser par le Pape, 339. Intrigues du P. Matthieu, Jésuite, pour la faire autoriser, 341. Le Pape se déclare pour, 343. Jubilé accordé en sa faveur, 344. Requête présentée au Roi de la part de la Ligue, 346. & *suiv.* Edit en conséquence, *ibid.* Sentimens du Pape sur cet Edit; voyez *Sixte V.* On tient une Assemblée à Orcamp, 373. Projet des Ligueurs contre le Roi, 434. pressent le Duc de Guise de venir à Paris, 433. font garder son Hôtel, 449. font présenter un Requête au Roi, 497. en reçoivent la réponse, 498. Edit à leur occasion, 505. empêchent la publication d'une Harangue du Roi, 518. Leurs discours insolens aux Etats de Blois, 520. Ils demandent que le Roi de Navarre soit nommément exclus de la Couronne, 526. Conférence du Duc de Guise avec les Ligueurs, 544. Conseils qu'ils lui donnent, & surtout l'Archevêque de Lyon,

du Duc de Guise ,

39

*Lorrain* ( le Cardinal de ) entre à Paris avec des gens armés ; ce qui arrive à ce sujet , 29. & *suiv.* Lettre qu'il écrit au Parlement , 34. Sa mort , 193. Ce que l'on pensoit de ce Prélat , 196

## M

**M** *Alarot.* Complot de ce Gentilhomme avec le Duc de Guise , 291. ce qui s'en est suivi , 292

*Malinas* ( Saint ) assassine le Duc de Guise , 157

*Manifeste* , par qui publié , 483

*Marcel* ( Claude ). Ce qui arriva au mariage d'une de ses filles , 261

*Marguerite* de Valois. Recherchée en mariage , & par qui , 104. Son mariage avec le Roi de Navarre , 120. Cérémonies & suites de ce mariage ; 121

*Mariage.* On projette de marier la Veuve du Duc de Guise avec le Duc de Nemours , 41. Portrait de ce dernier , *ibid.* & *suiv.* Divers obstacles qui font différer ce mariage , 44. est conclu , 45

*Mathieu* ( le Pere ) Jésuite. Ses intrigues pour faire autoriser la Ligue par le Pape , voyez *Ligue* , note à son sujet , 341

*Mécontentement* du Roi de Navarre & du Prince de Condé , & à quelle occasion , 211

*Médicis* ( Cathérine de ) projette de faire périr les Guises , 127. est l'ame du massacre des Protestans , 128. & *suiv.* tient Conseil à ce sujet , 131. fait donner le signal , 135. veut brôûiller les Guises &



## DES MATIERES. 585

- les Montmorencis , 172. Moyens qu'elle  
 empoye , 173. Elle indispose le Roi contre  
 le Duc d'Alençon , 175. publie une  
 conspiration contre le Roi , 178. fait ar-  
 rêter les Maréchaux de Montmorenci &  
 de Cossé , 181. fait couper la tête à Mont-  
 gommeri , 185. Va au-devant du Roi ,  
 187. veut réconcilier le Duc d'Alençon  
 avec le Roi , 209. veut négocier un ac-  
 commodement avec les Ligueurs , 354.  
 se rend à Epernai , *ibid*. Peu de succès de  
 cette négociation , 355. Présente au Roi  
 une Requête des Princes Ligueurs , 356.  
 Cette Princesse va trouver le Cardinal  
 de Gondi , 561. entretien qu'elle a avec  
 lui , 562. meurt peu de jours après , *ibid*.  
**Mégrin** ( Saint ) est assassiné . 266 cause de  
 cet assassin , *ibid*. & *suiv*. Note de M. de  
 Thou au sujet de cette affaire , 269. &  
*suiv*. Sentimens du Roi de Navarre sur  
 cet assassinat , 273  
**Manneville** fait des reproches aux Ligueurs  
 Parisiens , 393  
**Metz**. Cette Ville réduite sous l'obéissance  
 du Roi , 53. Par qui , voyez la Note à ce  
 sujet , *ibid*.  
**Meulan**. Les Guises présentent Requête au  
 Roi en cette Ville , à quel sujet , 21. Note  
 pour & contre , *ibid*. Réponse de Charles  
 IX. à cette Requête , 22. & *suiv*. Lettre  
 de la Reine sur le même fait , 24. Arrêt  
 rendu à cette occasion , 25 suites de cette  
 affaire , 26. & *suiv*.  
**Moncontour**. Bataille entre les Catholiques  
 & les Huguenots , 92. funeste aux Pro-  
 testans , *ibid*. l'Amiral est blessé , 93

*Montgomeri* décapité. Voyez *Catherine de Médicis*.

*Montmarin* livre Rocroi au Duc de Guise , 375. est assassiné , 376

*Monmoranci Thoré* amène du secours au Duc d'Alençon , 210. est défait par le Duc de Guise , 211

*Montpensier* ( la Duchesse de ) exilée par le Roi , refuse de sortir de Paris , 428. Discours qu'elle tient sur le compte du Roi , *ibid.*

## N

**N** *Ancr.* Assemblée qui s'y tient , & à quel sujet , 430

*Nauarre* ( la Reine de ) vient en Cour , 118. Sa mort , 119

*Nemours* ( la Duchesse de ) demande au Roi les corps du Duc de Guise & du Cardinal , 167

*Nérac.* Traité signé en cette Ville , & par qui , 281 , 282

*Nevers* ( le Duc ). Ses remontrances au Roi au sujet du Duc de Guise , 509

*Nogaret.* Mignon du Roi. Voyez *Joyeuse*.

## O

**O** *Rcamp.* Assemblée qui s'y tient , 373. résolution qu'on y prend , 374

*Ordre du S. Esprit.* Son établissement , 282

*Orléans.* Le Capitaine la Nouë s'empare de cette Ville , 52. Le Gouverneur de cette Ville envoie des Copies d'une Lettre du Duc de Guise à la Noblesse de cette Province , & à quel sujet , 478. & *suiv.*

## P

- P**ARIS. Les Protestans ravagent les environs, 52. bloquent la Ville, 54. se retirent après la bataille de Saint-Denis, & s'emparent de plusieurs Places, 57
- Paix** de Longjumeau, aussitôt rompue que conclue, 62. quel en est la cause, *ibid.* & *suiv.*
- Paix** entre les Catholiques & les Huguenots, 96. Conférences tenues à Moulins pour la paix, 279
- Pénit-ns.** Leur établissement à Paris, 312. Tout le monde s'élève contr'eux, 313. Note à leur sujet, *ibid.* & *suiv.*
- Péricard**, Secrétaire du Duc de Guise, écrit à ce Prince, & à quel sujet, 355. est arrêté, 462
- Perren'e**, Prevôt des Marchands, enfermé à la Bastille, & par quel ordre, 482
- Peste.** Paris affligé de ce fléau, 289
- Poissi.** Colloque qui s'y tint, 6
- Poitiers.** Siège de cette Ville par les Huguenots, 81. Seigneurs qui se jettent dans cette Ville, 83. est réduite à l'extrémité, 87. délivrée, & comment, 88. & *suiv.*
- Pologne.** Ambassadeurs envoyés au Duc d'Anjou, pour quel sujet, 155. Le Duc de Guise va au devant d'eux, 162
- Poulain** (Nicolas) éventa un secret, 384, & *suiv.* fait échouer un projet, 441. son Procès-verbal au sujet du Duc de Guise, 448
- Poltro de Meré**, assassine le Duc de Guise, 11. est tenaillé & écartelé, 76
- Prédicateurs.** Font retentir les Chaires de

<i>l'éloge du Duc de Guise</i> , 424. <i>V. Penitens.</i>	
<i>Procession des Ligueurs de Paris à Chartres</i> , avec toutes les particularités, 489. & <i>suiv.</i>	
<i>Protestans</i> , prennent les armes, & pour quel sujet, 49. veulent s'emparer de la per- sonne du Roi, 50. On projette leur ruine, 112. on en assassine un grand nombre, 138. & <i>suiv.</i> plusieurs échapent, <i>ibid.</i>	
Incident qui en sauve un grand nombre, 140. On se prépare à leur faire la guerre, 240. font une contre-Ligue, 250	
<i>Proverbe</i> que l'on fait courir au sujet du Duc de Guise & du Roi, 424	

## Q

QUARANTE-CINQ, ce que c'étoit, 542.	
qui étoit leur Chef, <i>ibid.</i>	

## R

RECONCILIATION apparente des Guises & des Colignis, 37. Note à ce sujet, <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i> Le Cardinal & le Maréchal de Montmorenci se réconcilient aussi, 38	
<i>Réitres.</i> Leurs murmures, 407. 411. veulent se retirer, 420. font un Traité, & se reti- rent, 421	
<i>Religion.</i> Mouvemens à son sujet, 7. Massa- cre de Vassi, <i>ibid.</i>	
<i>Révocation</i> de l'Edit de pacification, par les Etats de Blois, 244. Protestations faites à ce sujet, & par qui, 245	
<i>Revol</i> , Secrétaire d'Etat. Commission que le Roi lui donne, 555. Ce qui lui arrive à cette occasion, 556	

DES MATIERES. 591

*Suisses* ( Gardes ). Les Ligueurs les massacrent , 421 Le Duc de Guise en sauve une partie , 403. & sont envoyés au Louvre , 464

T

**T**HEOLOGIENS. Leurs décisions au sujet de la déposition du Roi , 425

*Thou* ( le Premier Président de ) : Conseils que ce Magistrat donne au Roi , 257. & suiv. Ce que ce Magistrat rapporte au Roi au sujet des Baricades , 416

*Thou* ( Nicolas de ) reçoit le Roi à Chartres , 475

*Traité* en faveur des Protestans ; quels en sont les principaux articles , 219 autre fait avec le Duc de Guise , & pourquoi , 103

*Tremouille* ( Louis de la ) signe la Ligue avec nombre de Seigneurs du Poitou & de Touraine , 25

*Trente*. Ce qu'on délibère à Joinville sur le Concile tenu à Trente , 338

*Trium virat*. Voyez ce que c'étoit dans la Vie de l'Amiral de Coligni , Tome XVI.

*Valois*. Quelle fut la cause de la perte du dernier de ses Rois , 2

V

**V**ERUS , Prevôt de Maréchaussée , est ariéré , & pourquoi , 386

*Vies* de sûreté , ce que c'étoit , & à quelle occasion , 503

*Vins* ( Hubert de ) fameux Ligueur , avis

592. T. A B L E, &c.

qu'il donne au Duc de Guise, 512. Note.  
à son sujet, *ibid. & suiv.*

*Vivonne* ( Jean de ) de Saint Goart, envoie  
un Mémoire à Henri III. au sujet de la  
Ligue, & ce qu'il contenoit, 238. & *suiv.*

Y

**Y**SSOIRS. Siège de cette Ville, 252. &  
*suiv.* est prise & pillée, 257

*Fin de la Table des Matieres.*

